



15

Bibl. Mont.



<36624531650011

S

<36624531650011

Bayer. Staatsbibliothek

5

Bibl. Mont.



<36624531650011

S

<36624531650011

Bayer. Staatsbibliothek

Œ U V R E S

COMPLETTES

D'ISOCRATE,

AUXQUELLES on a joint quelques Discours analogues à ceux de cet Orateur, tirés de Platon, de Lyfias, de Thucydide, de Xénophon, de Démosthene, d'Antiphon, de Gorgias, d'Antisthene & d'Alcidamas;

TRADUITES EN FRANÇOIS,

PAR M. l'Abbé AUGER, Vicaire Général du Diocèse de Lescar, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de la ville de Rouen, ancien Professeur d'Eloquence dans la même ville.

T O M E S E C O N D.



A P A R I S,

Chez DE BURE, Fils aîné, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

OUVRAGES

COMPLETS

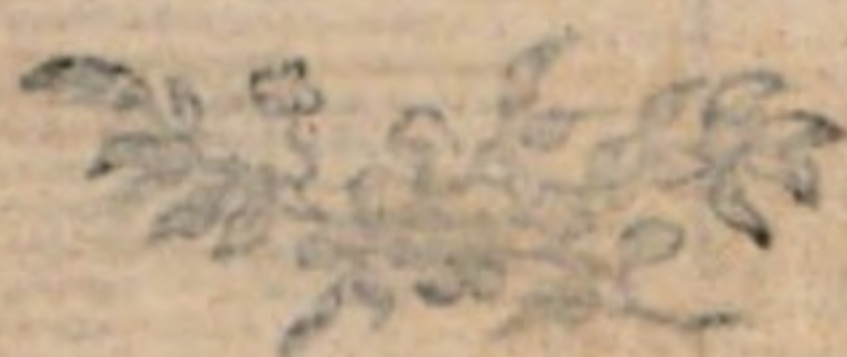
D'ISOCRATES

Auxquelles on a joint quelques Discours
analogues à ceux de cet Orateur, tels que Platon,
de Lycurgus, de Thucydide, de Xénophon, de
Démétrius, d'Anthon, de Gorgias, d'An-
tisthène & d'Aristote.

TRADUIT EN FRANÇOIS

Bayerische
Staatsbibliothek
München

TOME SECOND



PARIS

Chez de Bure, fils aîné, quai des Augustins.

M. DCC. LXXI

Avec Approbation, & Privilege du Roy.

2

R É F L E X I O N S
S U R L E S É L O G E S
D E S A N C I E N S G R E C S
E T S U R L E S N O T R E S

J'AI pris soin de recueillir, pour les présenter sous un même point de vue, tous les éloges qui nous sont restés des beaux tems de la Grece. Gorgias, Platon, Lyfias, Thucydide, Xénophon, Demosthene, m'en ont fourni quelques-uns que j'ai joints à ceux d'Isocrate, & dont j'ai composé ce volume.

L'excellent ouvrage de M. Thomas sur les éloges, cet ouvrage si supérieur à son titre, qui pour nous faire mieux apprécier le genre d'éloquence dont il traite, nous offre un tableau intéressant des mœurs, du caractère, du génie de tous les siècles, de l'état des sciences & des lettres dans tous les pays & dans tous les âges, doit me dispenser, sans doute, de traiter longuement cette partie. Je me bornerai donc à faire quelques réflexions sur les éloges des anciens & sur les nôtres, & pour les choses que je ne dirai pas, je renvoie d'avance au livre même du célèbre académicien.

Il s'en faut beaucoup que les Grecs soient aussi riches en éloges qu'en discours politiques. Athènes étoit la seule ville de la Grece où l'on prononçât publiquement des discours à la louange des guerriers morts pour la patrie. Et de quelle nature étoient ces discours ? nous le voyons par ceux qui nous restent. On louoit la patrie & non les citoyens. La patrie jalouse vouloit que ses enfans s'oubliaient eux-mêmes & ne travaillassent que pour elle , que la gloire de leurs exploits fût pour elle seule. Démosthène se plaint que de son tems on attribue les exploits aux généraux fameux qui en étoient les auteurs , & qu'on dise , par exemple , Iphicrate , Timothée , Chabrias , ont remporté telle victoire dans telle circonstance (1). On ne louoit donc que la patrie ; attentif surtout à inspirer des sentimens généreux à tous les citoyens , l'orateur avoit pour but de leur ap-

(1) Voici les propres paroles de Démosthène ; elles sont remarquables. « Thémistocle avoit remporté à Salamine la victoire navale ; Miltiade commandoit les troupes à Marathon ; beaucoup d'autres s'étoient signalés par des exploits bien supérieurs à ceux de nos jours ; voyons-nous cependant que nos peres leur aient dressé des statues , qu'ils se soient livrés à eux sans réserve , qu'ils les aient honorés de façon à les croire au-dessus d'eux ? Non , Athéniens , nos ancêtres ne se privoient pas eux-mêmes de la gloire des

prendre qu'ils devoient être uniquement jaloux de vivre & de mourir pour elle , qu'ils devoient s'honorer d'avoir contribué pour leur part à sa gloire par leurs travaux & au péril de leurs jours. Il se contentoit de faire mention des guerriers morts ; il parloit de tous en général , & s'interdisoit les détails particuliers : s'arrêter à quelques-uns d'entre eux , ç'eût été , dans l'esprit des auditeurs , outrager les autres. Le discours étoit terminé par quelques motifs de consolation présentés aux peres , aux freres , aux meres & aux épouses des guerriers dont l'état célébroit les funérailles.

Nous connoissons l'éloge des officiers morts à Fontenoi, par M. de Voltaire. Si cet écrivain célèbre , malgré toutes les ressources de son génie brillant & facile , s'étoit vu borné à louer la nation françoise , & à réveiller dans le cœur de tous les François les sentimens d'honneur qui leur

succès. C'étoit au peuple d'Athenes , non à Thémistocle , non à Miltiade , qu'on attribuoit alors la victoire de Salamine & de Marathon. On dit aujourd'hui : Timothée a pris Corcyre ; Iphicrate a défait les troupes de Lacédémone ; Chabrias a gagné , près de Naxe , une victoire navale. Tels sont les honneurs que vous accordez à vos généraux pour ces exploits , que vous semblez leur en céder toute la gloire ».

sont naturels , il auroit pu encore , sans doute , trouver dans son sujet des beautés saillantes qui nous auroient frappés ; mais son discours n'auroit pas offert ces détails intéressans , ces tableaux touchans qui le varient , qui l'embellissent , & qui l'animent.

Au reste , quoique les éloges dont je parle , manquent de cette variété qu'auroient pu y répandre les orateurs , s'ils avoient pu se permettre les détails ; cependant , comme les objets en sont grands & nobles , qu'on y loue un peuple poli & distingué , qu'on y célèbre le zele patriotique , & un dévouement magnanime pour son pays , ce sont des morceaux précieux qui ont droit de nous intéresser & de nous plaire. Je me suis déterminé , en conséquence , à les traduire , & à les publier dans notre langue.

Le Panégyrique & le Panathénaïque d'Isocrate , nous présentent un éloge magnifique d'Athenes , mais c'est toujours l'éloge de la république , & non celui de plusieurs particuliers ou d'un seul. Dans le Panégyrique , la ville d'Athenes n'est louée que par occasion , quoique son éloge soit la partie principale du sujet : dans le Panathénaïque , l'orateur la loue avec dessein de la louer , & son éloge est le sujet même du discours. Je parlerai plus particulièrement de ces deux ha-

rangues dans le sommaire que je mettrai à la tête de chacune.

Les sophistes & les rhéteurs composoient des éloges pour s'exercer , ou pour fournir des modèles à leurs disciples. Ils célébroient les personnages les plus distingués des anciens tems ; ils affectoient même quelquefois de préconiser ceux qui avoient été les plus décriés. C'est ainsi qu'Isocrate avoit fait dans sa jeunesse l'éloge de Buisiris ; & il nous explique lui-même quel avoit été son motif en traitant ce sujet. Nous verrons aussi ce qui l'avoit engagé à composer l'éloge d'Hélène , ce discours qui avoit si fort prévenu le célèbre M. de Fenelon contre les autres écrits du même orateur.

Il ne nous est resté des écrivains grecs que deux éloges de princes contemporains , celui d'Evangoras par Isocrate , & celui d'Agésilas par Xénophon. Tous deux , chacun dans leur genre , peuvent servir de modèle. L'un est d'un ton plus élevé & demandoit plus d'art : il s'agissoit de louer un prince qui étoit un grand homme , mais qui n'avoit eu que des forces médiocres , & n'avoit régné que sur une seule ville de l'isle de Chypre. L'autre n'est qu'un peu au-dessus d'un simple éloge historique : on y loue le monarque d'une république puissante , qui avoit joué le plus

grand rôle dans la Grece, qui s'étoit également distingué par ses vertus & par ses actions dans la prospérité & dans les malheurs de sa patrie. Je ferai connoître un peu plus en détail ces éloges & les autres, dans des sommaires particuliers; qu'il me suffise pour le présent d'avoir donné cette idée légère du peu qui nous est resté des anciens dans un genre où nous sommes plus riches qu'eux, autant qu'ils l'étoient plus que nous en harangues politiques.

La littérature françoise compte un grand nombre de Panégyriques ou éloges des Saints, d'oraisons funebres faites pour la chaire ou pour des assemblées profanes, d'éloges historiques, & d'autres ouvrages de la même espece. Quoique les chefs-d'œuvre & les modeles ne nous manquent dans aucun de ces genres d'éloges, il est néanmoins des défauts dont nos meilleurs écrivains ne se sont pas toujours garantis. En général, on peut leur reprocher de monter & d'enfler un peu trop leur style, de prodiguer les expressions emphatiques & les lieux communs, de cacher, pour ainsi dire, & d'étouffer les traits de leur héros sous la profusion des ornemens, de ne pas le montrer assez lui-même dans sa grandeur & avec sa dignité naturelle.

C'est en grande partie au vice de nos usages

qu'on doit attribuer ces défauts. L'éloge ne devroit être qu'un tribut de reconnoissance ou d'admiration , payé à un mérite distingué ou à d'importans services ; & dans nos mœurs , ce n'est pour l'ordinaire qu'un hommage que la vanité ou la bassesse rendent à l'orgueil. On loue le rang ou la dignité , & non la personne. Tel homme mériterait le blâme plutôt que la louange , mais il faut le louer parcequ'il est mort dans telle dignité ou dans tel rang. On va entendre l'orateur, non pour admirer avec lui ce qu'on n'admire pas , ce qu'on méprise même , mais pour examiner avec quel art il saura intéresser dans un sujet qui n'est nullement intéressant , avec quel artifice il saura louer ce qui n'est aucunement louable , avec quelle adresse il aura mis en œuvre toutes les ressources d'une vaine rhétorique. L'oraison funebre faite pour la chaire (car on voit que c'est de ce genre d'éloge que je parle ici) présente encore un autre écueil. Lorsque le sujet est ingrat & stérile , comme l'usage veut qu'on entretienne ses auditeurs un tems déterminé , on s'épuise en réflexions sur la vanité des choses humaines : le style & les idées des prophètes sont employés sans regle & sans mesure. Je fais qu'un éloge fait pour être prononcé dans un lieu saint , à la face des autels , doit être différent d'un éloge

composé pour un lieu profane. Je fais que si on est obligé de louer les grands devant les grands, il faut du moins profiter de cette circonstance pour les instruire, pour leur montrer le néant de la grandeur, pour leur apprendre que la mort égale toutes les conditions & tous les rangs, que rien n'est grand devant l'être qui ne meurt pas, qui voit tout changer autour de lui & qui ne change jamais. Je fais qu'on peut insister sur cette morale sublime, que nos fameux orateurs, sur-tout Bossuet, l'ont fait souvent, & avec avantage, qu'enfin on se trouve quelquefois obligé d'y recourir, lorsque le sujet n'est pas assez fécond par lui-même. Mais doit-on s'arrêter aussi long-tems sur ces lieux communs, s'annoncer presque par-tout sur le ton d'enthousiasme & d'emphase, étourdir l'oreille de grands mots qui ne disent rien à l'esprit, lors même que le sujet est abondant & riche, lors même qu'il offre une multitude de faits instructifs, & qu'on en pourroit tirer une foule de réflexions solides pour le gouvernement des états, & pour la conduite de la vie ?

Il faut en convenir, & rendre justice à notre siècle; jamais on ne fut plus à portée de louer les talens réels, les grandes vertus, le vrai mérite. Les occasions ne nous manquent pas : les éloges

proposés par quelques académies du royaume , & sur-tout par celle de la capitale , ouvrent à l'éloquence dans cette partie , un champ magnifique qu'ont parcouru avec distinction plusieurs de nos grands écrivains. Mais ne peut-on pas dire en général , qu'accoutumés au faste & à l'enflure de la plupart de nos oraisons funebres , nous dédaignons un peu trop cette simplicité précieuse dont les anciens nous offrent des modeles dans quelques-uns des éloges qui nous sont restés d'eux , & à laquelle pourroit nous ramener la lecture de ces ouvrages. Je me trompe peut-être , & je ne prétends pas donner mon goût pour regle : mais j'ai dit sincèrement ce que je pense sur le ton de la plupart de nos éloges.

J'ai cru encore appercevoir dans quelques-uns un défaut qu'on remarque dans les oraisons funebres de Fléchier , & où son exemple a pu entraîner plusieurs de ceux qui sont venus après lui. Ses divisions ordinairement sont trop symétriques & trop méthodiques : on y remarque trop d'art , point assez de naturel. Il apperçoit toujours dans son héros trois qualités principales , il en forme trois cadres d'égale grandeur , dans lesquels il force les faits d'entrer & de prendre leur mesure. Bien éloigné de suivre cette méthode , & de s'affervir à cette regle , Bossuet divise plus natu-

rellement son sujet. Les grandes parties de son discours, sans être tirées, pour ainsi dire, au cordeau, sont plus ou moins étendues, selon qu'elles offrent un champ plus ou moins vaste.

M. Thomas, sans parler des autres articles, me semble ne rien laisser à désirer pour celui-ci, & remplir l'idée que je me suis faite des divisions d'un éloge. Si son héros lui présente dans un seul homme plusieurs hommes bien distincts, il les considère à part, & ce sont autant de parties de son discours. S'il apperçoit chez lui des qualités essentielles, des traits principaux bien marqués, bien séparés, qui caractérisent la personne sans se confondre dans le cours de sa vie (1), ces divers traits lui fournissent une division naturelle. La vie du personnage qu'il loue se trouve-t-elle partagée en grandes époques; ces époques partagent naturellement sa harangue. Sinon, il le suit tout simplement depuis sa naissance jusqu'à sa mort, en s'arrêtant aux actions les plus frap-

(1) Pour entendre ma pensée, qu'on se rappelle que dans l'éloge de saint Louis, presque tous les orateurs font de sa religion une partie de leur discours. Pour moi il me semble que la religion de ce monarque, ayant animé toutes les actions de sa vie, ne doit pas en être séparée, ou que du moins elle ne doit être considérée que comme ayant influé sur toute sa conduite.

pantes , dont il tire les réflexions les plus propres à éclairer l'esprit & à intéresser le cœur.

Je finirai par dire un mot des éloges historiques , qui appartiennent à notre nation , qui sont comme un fruit de notre terroir , que nous avons cultivé avec complaisance , & dont nous avons perfectionné l'espece. On connoît , sans parler des autres qui méritent certainement d'être lus , les éloges historiques de Fontenelle. On y admire l'art avec lequel il change de ton autant de fois qu'il change de personnages ; les ornemens & les graces qu'il a su répandre , dans une juste mesure , sur les matieres les plus arides ; l'intérêt des choses & celui du style toujours agréablement assortis ; des pensées piquantes , nées du sujet même , qui réveillent , & qui tiennent sans cesse attentif. De nos jours le public a applaudi aux éloges de M. d'Alembert , qui , sans copier Fontenelle , a trouvé le moyen d'intéresser autant que lui. Ceux qu'il a déjà publiés font désirer qu'il ne tarde pas à nous procurer de nouvelles jouissances. Une diction toujours sage & pure , relevée par des réflexions fines & ingénieuses , que fournit à l'écrivain une connoissance profonde des hommes ; ces traits frappans & vrais qui font reconnoître celui dont il fait l'éloge , & qui le distinguent de tout autre ; l'attention à di-

versifier le style selon la diversité des caractères qu'il veut peindre : telles sont les qualités principales qui attacheront toujours dans la lecture de cet excellent ouvrage.

FAUTES A CORRIGER

dans ce second tome.

PAGE 94, n. (1), ligne 2, sous leurs noms, lisez sous leur nom.

156, l. 8, ses, lisez ces.

168, n. (2), l. 1, lisez des Spartiates qui composoient le.

172, l. 27, Schole, lisez Scôle.

173, l. 14, d'Elée, lisez d'Elide.

174, l. 14, dans Nasse, lisez dans Affus.

206, l. 7, d'Hercule, lisez du grand Alcide.

208, l. 16, de ces héros, lisez de ce héros.

302, l. 16 & 17, marché la mer, lisez marché sur la mer.

320, l. 8, ajouta-t-il, lisez ajoute-t-il.

345, l. 19, Lacédémoniens, lisez Macédoniens.



DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE D'ATHENES (1),

*pour servir d'éclaircissement sur-tout au Panégyrique
d'Isocrate.*

I. **L**A plupart des anciens peuples se glorifioient d'une origine qui se perdoit dans l'obscurité des siècles. Ils n'étoient pas moins fiers d'avoir constamment habité le même pays, sans avoir jamais été contraints de le quitter. Les Athéniens mettoient ce double avantage au nombre de leurs titres les plus honorables. Ils se vantoient d'être sortis du sein même de la terre, & d'avoir possédé, de tout tems, la contrée qui les avoit vus naître.

II. La stérilité de leur terrain contribua, plus

(1) Ce discours sur l'histoire d'Athenes, est pris tout entier de M. de Brecquigni, avec de légers changemens. Les faits en sont très bien rapprochés, & ils peuvent jeter une grande lumière non seulement sur le Panégyrique d'Isocrate, mais encore sur les autres harangues du même orateur. A l'exemple de M. de Brecquigni, je renvoie à ce discours pour la plus grande partie des notes du Panégyrique.

que leurs forces , à les mettre à l'abri des invasions. Ils ne laisserent pas d'être obligés de défendre souvent leurs demeures dans ces premiers âges , où les peuples , sans loix & sans établissemens fixes , se dépouilloient & se chassoient les uns les autres. Cependant , plus tranquilles que leurs voisins , parceque leur pays étoit moins propre à exciter l'envie , ils furent , si nous les en croyons , les premiers peuples de la Grece qui s'appliquerent aux arts nécessaires , d'où ils passerent insensiblement aux arts agréables.

III. Ils prétendoient que c'étoit à Cérès qu'ils étoient redevables de leurs premières connoissances sur l'agriculture : mais près de deux siècles avant l'arrivée de cette déesse , Cécrops , originaire d'Egypte , étoit venu dans l'Attique où il avoit amené une colonie , & rassemblant les habitans de ce pays , ce prince s'étoit formé un petit état. On n'ignoroit pas en Egypte l'usage du bled au tems de Cécrops ; de sorte qu'il en auroit instruit ses nouveaux sujets , s'ils ne l'eussent pas connu. Ce que les Grecs racontent , que cet usage leur fut apporté par Cérès environ cent soixante-dix ans après , est donc une pure fable. Tout ce qu'ils nous disent sur leur ancienne histoire , est plein de fables pareilles : mais elles étoient adoptées par la nation , & on les admettoit en Grece

comme autant de titres légitimes des prétentions réciproques des divers peuples.

IV. Ce fut Cécrops qui établit le tribunal de l'Aréopage , devenu depuis si fameux par ses lumières & son intégrité. Sous Cranaüs , successeur de Cécrops , ce tribunal rendit un arrêt célèbre entre Neptune & Mars , tous deux rois de Thessalie , & depuis érigés en divinités. Hallirrhottius , fils de Neptune , avoit usé de violence envers Alcippe , fille de Mars , qui avoit tiré vengeance de cet affront en tuant Hallirrhottius. Neptune porta ses plaintes au nouveau tribunal établi par Cécrops ; mais l'arrêt jugea que la vengeance de Mars étoit juste , & proportionnée à l'injure. C'est , sans doute , à ce jugement qu'Isocrate fait allusion , lorsqu'il dit que les premiers hommes qui se plaignirent des violences , & voulurent décider leurs différends par la raison & non par la force , vinrent chercher leurs décisions dans les loix d'Athenes.

V. Long-tems après , sous le regne d'Erechthée , Cérès arriva dans l'Attique , cherchant par-tout Proserpine , sa fille , que Pluton avoit enlevée. Elle s'arrêta à Eleusis , où elle fut très bien reçue. Les Grecs croyoient que par reconnaissance elle avoit enseigné aux habitans de l'Attique la façon de cultiver le bled & d'en faire

que leurs forces , à les mettre à l'abri des invasions. Ils ne laisserent pas d'être obligés de défendre souvent leurs demeures dans ces premiers âges , où les peuples , sans loix & sans établissemens fixes , se dépouilloient & se chassoient les uns les autres. Cependant , plus tranquilles que leurs voisins , parceque leur pays étoit moins propre à exciter l'envie , ils furent , si nous les en croyons , les premiers peuples de la Grece qui s'appliquerent aux arts nécessaires , d'où ils passerent insensiblement aux arts agréables.

III. Ils prétendoient que c'étoit à Cérès qu'ils étoient redevables de leurs premières connoissances sur l'agriculture : mais près de deux siècles avant l'arrivée de cette déesse , Cécrops , originaire d'Egypte , étoit venu dans l'Attique où il avoit amené une colonie , & rassemblant les habitans de ce pays , ce prince s'étoit formé un petit état. On n'ignoroit pas en Egypte l'usage du bled au tems de Cécrops ; de sorte qu'il en auroit instruit ses nouveaux sujets , s'ils ne l'eussent pas connu. Ce que les Grecs racontent , que cet usage leur fut apporté par Cérès environ cent soixante-dix ans après , est donc une pure fable. Tout ce qu'ils nous disent sur leur ancienne histoire , est plein de fables pareilles : mais elles étoient adoptées par la nation , & on les admettoit en Grece

comme autant de titres légitimes des prétentions réciproques des divers peuples.

IV. Ce fut Cécrops qui établit le tribunal de l'Aréopage , devenu depuis si fameux par ses lumières & son intégrité. Sous Cranaüs , successeur de Cécrops , ce tribunal rendit un arrêt célèbre entre Neptune & Mars , tous deux rois de Thesfalie , & depuis érigés en divinités. Hallirrhottius , fils de Neptune , avoit usé de violence envers Alcippe , fille de Mars , qui avoit tiré vengeance de cet affront en tuant Hallirrhottius. Neptune porta ses plaintes au nouveau tribunal établi par Cécrops ; mais l'arrêt jugea que la vengeance de Mars étoit juste , & proportionnée à l'injure. C'est , sans doute , à ce jugement qu'Isocrate fait allusion , lorsqu'il dit que les premiers hommes qui se plaignirent des violences , & voulurent décider leurs différends par la raison & non par la force , vinrent chercher leurs décisions dans les loix d'Athenes.

V. Long-tems après , sous le regne d'Erechthée , Cérès arriva dans l'Attique , cherchant par-tout Proserpine , sa fille , que Pluton avoit enlevée. Elle s'arrêta à Eleusis , où elle fut très bien reçue. Les Grecs croyoient que par reconnaissance elle avoit enseigné aux habitans de l'Attique la façon de cultiver le bled & d'en faire

du pain. Ils lui attribuoient aussi l'institution de ces mysteres fameux, qu'on appelloit par excellence *les mysteres*. Sans m'étendre sur le but particulier des cérémonies secretes qui s'y pratiquoient, je me contenterai de remarquer que d'abord les Athéniens seuls avoient droit d'être initiés à ces mysteres; mais que depuis, tous les Grecs y furent admis, & que plus long-tems après encore, ils embrasserent tout le genre humain. Outre les cérémonies cachées, il y en avoit de publiques. On distinguoit les grands mysteres & les petits. La fête des grands mysteres se célébroit à Eleusis avec un appareil surprenant. C'étoit la fête la plus renommée de toute l'antiquité profane: elle duroit neuf jours. On croyoit communément que l'initiation à ces mysteres étoit un engagement à une vie plus pure, & que les ames des initiés devoient jouir, après la mort, d'une félicité parfaite; tandis que celles des profanes resteroient plongées dans l'obscurité & enfoncées dans la boue.

VI. On place sous le regne du même Erechthée la guerre des Thraces, & d'Eumolpe, fils de Neptune. Environ un siecle & demi après, sous le regne de Thésée, les Amazones, secondées des Scythes, vinrent attaquer Athenes. Ces femmes, que leur goût pour la guerre avoit fait

nommer filles de Mars , s'étoient formé , depuis deux cents ans , un empire , que leurs conquêtes avoient rendu aussi vaste que puissant. Thésée avoit accompagné Hercule dans une expédition contre elles , & avoit ramené avec lui Antiope , que , selon quelques-uns , Hercule lui avoit donnée en récompense de sa valeur ; ou qui , selon d'autres , avoit volontairement suivi Thésée dont elle s'étoit éprise. Les Amazones résolurent de se venger , & d'arracher Antiope des mains de ce prince. Elles vinrent fondre sur Athenes avec les Scythes leurs alliés ; mais Thésée les vainquit , & en fit un si grand carnage , qu'elles ne purent jamais se relever de cette perte , & que leur nom s'éteignit bientôt après comme leur empire.

VII. Ces événemens furent suivis de la fameuse guerre d'Adrasfe , roi d'Argos , contre les Thébains. Il soutenoit le parti de Polynice , qui réclamoit sa part au trône , dont son frere Etéocle vouloit l'exclure. Un combat singulier termina les haines & la vie de ces malheureux fils d'Œdipe , sans terminer la guerre. Les Thébains qui avoient soutenu Etéocle , vengerent sa mort sur Adrasfe. Ils firent une sortie si vigoureuse , qu'ils forcèrent le roi d'Argos de lever le siege , & ne lui permirent pas d'enlever ses morts. C'étoit contre le droit public des Grecs. Adrasfe , hors

d'état de se faire rendre justice , alla implorer le secours de Thésée , qui marcha sur - le - champ contre les Thébains , & les obligea de rendre les morts qu'Adrasfe redemandoit.

VIII. Thésée avoit donné au royaume d'Athenes une nouvelle forme , & une consistance plus solide. Avant lui l'Attique étoit partagée en divers bourgs : il en avoit réuni les habitans , qui , selon quelques auteurs , bâtirent sous ses ordres la ville d'Athenes , ainsi appelée du nom de Minerve , qu'on nomme en grec *Athéné*. La mémoire d'un événement aussi important fut consacrée par l'institution des fêtes qu'on nomma d'abord *Athénées* , & ensuite *Panathénées*. Il y avoit deux sortes de Panathénées , les grandes & les petites , qui se célébroient à peu près avec les mêmes cérémonies , les petites chaque année , les grandes après quatre ans révolus. C'est probablement dans une de ces solemnités qu'Isocrate publia celle de ses harangues , qui porte le titre de *Panathénaïque*. D'autres font remonter bien plus haut la premiere institution de ces fêtes , la fondation d'Athenes , & le nom qui lui fut donné ; mais ces discussions ne peuvent trouver ici place.

Dans le regne du même Thésée , les enfans d'Alceste , nommés Héraclides , vinrent se réfugier à Athenes. Ils étoient en grand nombre ,

& après la mort de leur pere , ils avoient été élevés auprès de Céix , roi de Trachine. Mais Eurysthée , roi de Mycenes , ennemi déclaré d'Hercule qu'il avoit persécuté toute sa vie , obligea Céix , par ses menaces , à faire sortir les Héraclides de ses états. Thésée les recueillit , & leur donna des établissemens dans l'Attique. Eurysthée s'avança à la tête d'une armée pour les chasser , & marquer à Thésée son ressentiment. Celui-ci marcha contre Eurysthée , le battit , le fit prisonnier , & le remit aux Héraclides qui le firent mourir.

Les enfans d'Hercule tenterent de profiter de leur victoire , & de s'établir dans le Péloponèse ; mais ils n'y réussirent que quelque tems après , dans la personne de leurs enfans , qui s'emparerent des villes d'Argos , de Lacédémone & de Messene. Je ne parle point du siege de Troie arrivé quatre-vingts ans auparavant. Agamemnon , pour lors roi de Mycenes & d'Argos , fut , comme on fait , le chef de cette fameuse entreprise ; & Mnesthée , qui avoit usurpé sur Thésée le royaume d'Athenes , ne se distingua pas à ce siege au-dessus des autres rois de la Grece qui s'y trouverent.

X. Le dernier des rois d'Athenes fut Codrus. On fait la mort généreuse de ce prince. Codrus

faisoit la guerre contre les Héraclides , & l'oracle avoit prédit que l'armée dont le roi périroit, remporteroit la victoire. Il se fit tuer ; & le bruit de sa mort s'étant répandu , l'impression que l'oracle avoit faite sur les esprits assura bientôt la victoire aux Athéniens. Après avoir perdu un si bon roi , ils résolurent de n'en plus avoir , & érigerent leur état en république. Ce fut peu après la mort de Codrus , que le nombre des habitans de l'Attique , grossissant par le grand nombre de ceux qui venoient s'y réfugier , les Athéniens , pour se débarrasser d'une multitude qui surchargeoit le pays , envoyèrent des colonies qui s'emparèrent des côtes de l'Asie mineure , situées entre la Carie & la Lydie , & des isles qui en sont voisines. Je pense que c'est de ces colonies , si avantageuses à la Grece , que parle Isocrate dans son Panégyrique , quoiqu'il semble en faire remonter l'époque plus haut.

XI. Le gouvernement monarchique , image de l'autorité paternelle dont il émane , étoit le gouvernement primordial de tous les états de la Grece. Les Athéniens ne furent pas les seuls qui le changerent. On vit tous les Grecs , presque tout-à-coup animés d'un desir violent de la liberté , établir chez eux le gouvernement républicain , mais varié en presque autant de manieres

que la Grece comptoit de peuples différens. Il n'y en avoit peut-être aucun qui eût autant de penchant pour la liberté que les Athéniens. Ce penchant les dominoit dès les premiers tems de leur monarchie ; & quoique la succession au trône fût héréditaire , les rois avoient besoin de joindre à leurs droits l'agrément du peuple. C'étoit le peuple qui décidoit des affaires importantes , & qui jugeoit quelquefois ses rois mêmes. Thésée ne s'étoit presque réservé d'autorité que celle de général d'armée , & de protecteur des loix.

Athenes s'étoit gouvernée sur le même plan jusqu'à la mort de Codrus , après laquelle , comme je l'ai dit , la dignité de roi fut abolie. Un magistrat , sous le nom d'archonte , gouverna la nouvelle république. Son pouvoir ne finissoit qu'avec sa vie ; mais il étoit sujet à rendre compte au sénat. Ainsi ce sénat étoit dépositaire de la puissance , & le gouvernement devint purement aristocratique. Comme il paroissoit aux Athéniens tenir encore trop de la monarchie , ils portèrent le nombre de ces archontes jusqu'à neuf ; & la durée du pouvoir de ces magistrats , limitée d'abord à dix ans , fut au bout de quelque tems réduite à une seule année.

Soixante ans après ce dernier changement , les Athéniens songèrent à rédiger leurs coutumes en

un corps, & à réformer les abus qui pouvoient s'y être glissés. Dracon, chargé de cet ouvrage, se laissa trop emporter par l'ardeur de son caractère. Ses loix furent des loix de sang. Leur excessive rigueur, qui punissoit par la mort les moindres fautes comme les plus grands crimes, conduisoit à l'impunité & aux forfaits. On se révolta contre des loix si dures : Solon fut revêtu de l'autorité nécessaire pour les abolir, & pour leur en substituer de plus raisonnables.

C'étoit un des plus savans & des plus vertueux personnages de son siècle. Il s'étoit fort appliqué à la philosophie, & avoit trouvé dans ses voyages d'abondantes sources d'instruction. La politique ayant été le principal objet de ses études, personne n'étoit plus propre à devenir le législateur de sa patrie. Il donna aux Athéniens les meilleures loix qu'ils fussent capables de recevoir. Le gouvernement passa de la forme aristocratique à la démocratie; car quoique Solon laissât les charges & les dignités aux mains des riches, il donnoit au peuple la liberté d'opiner sur les affaires publiques. Par-là, tout se trouva du ressort du peuple, qui non seulement nommoit les magistrats, leur faisoit rendre compte de leur conduite, & délibéroit de toutes les affaires d'état; mais devant qui se portoient même les appels des jugemens particuliers.

XII. Solon rétablit & augmenta l'autorité de l'Aréopage , & créa un conseil qui depuis fut appelé le sénat des cinq-cents. Sans entrer dans le détail de ses loix , j'observerai seulement qu'il en fit plusieurs pour encourager les arts , & pour animer le commerce maritime , dont il sentoit l'avantage , sur tout pour un pays aussi favorablement situé que l'Attique. Peut-être est ce à lui qu'il faut rapporter le premier établissement du commerce qui se fit d'abord à Phalere , ensuite au Pirée , & dont Isocrate parle avec tant d'éloge dans son Panégyrique. Les loix de Solon parurent si admirables , que non seulement elles servirent de modele à plusieurs peuples de la Grece , mais aux Romains mêmes.

XIII. Après avoir fini l'ouvrage de sa législation , Solon quitta la ville d'Athenes pour continuer ses voyages , acquérir des connoissances nouvelles , répandre celles qu'il avoit acquises , & recevoir le tribut de louanges que sa réputation étendue au loin lui avoit préparées dans les diverses cours qu'il se proposoit de visiter. Son absence fut fatale au gouvernement qu'il avoit établi. Diverses factions s'éleverent , & prétendirent rétablir la monarchie dans Athenes. Pisistrate y parvint. Il descendoit de Codrus , & joignoit au titre de sa naissance toutes les qualités propres

5

Bibl. Mont.



<36624531650011

S

<36624531650011

Bayer. Staatsbibliothek

Œ U V R E S

C O M P L E T T E S

D'ISOCRATE,

AUXQUELLES on a joint quelques Discours analogues à ceux de cet Orateur, tirés de Platon, de Lyfias, de Thucydide, de Xénophon, de Démosthene, d'Antiphon, de Gorgias, d'Antisthene & d'Alcidamas;

TRADUITES EN FRANÇOIS,

PAR M. l'Abbé AUGER, Vicaire Général du Diocèse de Lescar, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de la ville de Rouen, ancien Professeur d'Eloquence dans la même ville.

T O M E S E C O N D.



A P A R I S,

Chez DE BURE, Fils aîné, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

GEUVRÉS

COMPLÉTÉS

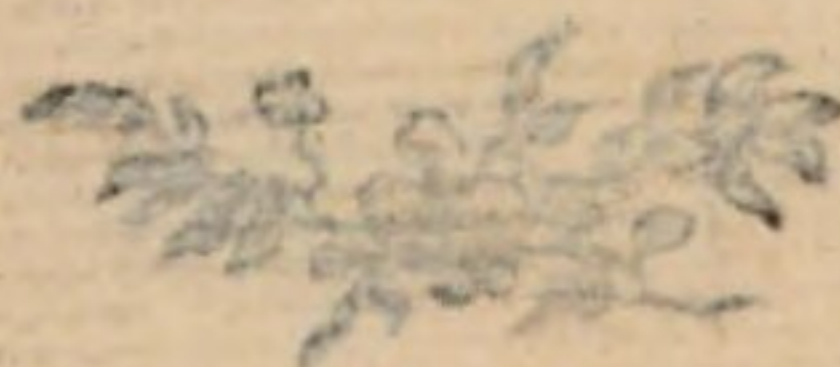
DISCRAT.

Auxquelles on a joint quelques Discours
analogues à ceux de cet Ouyage, tels que Platon
de Lyris, de Timothée, de Xénophon, de
Lysias, d'Anaxagoras, de Gorgias, d'An-
tisthène &c.

TRADUITES EN FRANÇOIS.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

TOME SECOND



A PARIS,

Chez de BURE, Palais national, dans les Librairies.

M. DCC. LXXXI

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

R É F L E X I O N S
S U R L E S É L O G E S
D E S A N C I E N S G R E C S
E T S U R L E S N O T R E S

J'AI pris soin de recueillir, pour les présenter sous un même point de vue, tous les éloges qui nous sont restés des beaux tems de la Grece. Gorgias, Platon, Lyfias, Thucydide, Xénophon, Demosthene, m'en ont fourni quelques-uns que j'ai joints à ceux d'Isocrate, & dont j'ai composé ce volume.

L'excellent ouvrage de M. Thomas sur les éloges, cet ouvrage si supérieur à son titre, qui pour nous faire mieux apprécier le genre d'éloquence dont il traite, nous offre un tableau intéressant des mœurs, du caractère, du génie de tous les siècles, de l'état des sciences & des lettres dans tous les pays & dans tous les âges, doit me dispenser, sans doute, de traiter longuement cette partie. Je me bornerai donc à faire quelques réflexions sur les éloges des anciens & sur les nôtres, & pour les choses que je ne dirai pas, je renvoie d'avance au livre même du célèbre académicien.

Il s'en faut beaucoup que les Grecs soient aussi riches en éloges qu'en discours politiques. Athènes étoit la seule ville de la Grece où l'on prononçât publiquement des discours à la louange des guerriers morts pour la patrie. Et de quelle nature étoient ces discours ? nous le voyons par ceux qui nous restent. On louoit la patrie & non les citoyens. La patrie jalouse vouloit que ses enfans s'oubliaient eux-mêmes & ne travaillassent que pour elle , que la gloire de leurs exploits fût pour elle seule. Démosthène se plaint que de son tems on attribue les exploits aux généraux fameux qui en étoient les auteurs , & qu'on dise , par exemple , Iphicrate , Timothée , Chabrias , ont remporté telle victoire dans telle circonstance (1). On ne louoit donc que la patrie ; attentif surtout à inspirer des sentimens généreux à tous les citoyens , l'orateur avoit pour but de leur ap-

(1) Voici les propres paroles de Démosthène ; elles sont remarquables. « Thémistocle avoit remporté à Salamine la victoire navale ; Miltiade commandoit les troupes à Marathon ; beaucoup d'autres s'étoient signalés par des exploits bien supérieurs à ceux de nos jours ; voyons-nous cependant que nos peres leur aient dressé des statues , qu'ils se soient livrés à eux sans réserve , qu'ils les aient honorés de façon à les croire au-dessus d'eux ? Non , Athéniens , nos ancêtres ne se privoient pas eux-mêmes de la gloire des

prendre qu'ils devoient être uniquement jaloux de vivre & de mourir pour elle , qu'ils devoient s'honorer d'avoir contribué pour leur part à la gloire par leurs travaux & au péril de leurs jours. Il se contentoit de faire mention des guerriers morts ; il parloit de tous en général , & s'interdisoit les détails particuliers : s'arrêter à quelques-uns d'entre eux , ç'eût été , dans l'esprit des auditeurs , outrager les autres. Le discours étoit terminé par quelques motifs de consolation présentés aux peres , aux freres , aux meres & aux épouses des guerriers dont l'état célébroit les funérailles.

Nous connoissons l'éloge des officiers morts à Fontenoi, par M. de Voltaire. Si cet écrivain célèbre , malgré toutes les ressources de son génie brillant & facile , s'étoit vu borné à louer la nation françoise , & à réveiller dans le cœur de tous les François les sentimens d'honneur qui leur

succès. C'étoit au peuple d'Athenes , non à Thémistocle , non à Miltiade , qu'on attribuoit alors la victoire de Salamine & de Marathon. On dit aujourd'hui : Timothée a pris Corcyre ; Iphicrate a défait les troupes de Lacédémone ; Chabrias a gagné , près de Naxe , une victoire navale. Tels sont les honneurs que vous accordez à vos généraux pour ces exploits , que vous semblez leur en céder toute la gloire ».

Il s'en faut beaucoup que les Grecs soient aussi riches en éloges qu'en discours politiques. Athènes étoit la seule ville de la Grece où l'on prononçât publiquement des discours à la louange des guerriers morts pour la patrie. Et de quelle nature étoient ces discours ? nous le voyons par ceux qui nous restent. On louoit la patrie & non les citoyens. La patrie jalouse vouloit que ses enfans s'oubliaient eux-mêmes & ne travaillassent que pour elle , que la gloire de leurs exploits fût pour elle seule. Démosthène se plaint que de son tems on attribue les exploits aux généraux fameux qui en étoient les auteurs , & qu'on dise , par exemple , Iphicrate , Timothée , Chabrias , ont remporté telle victoire dans telle circonstance (1). On ne louoit donc que la patrie ; attentif surtout à inspirer des sentimens généreux à tous les citoyens , l'orateur avoit pour but de leur ap-

(1) Voici les propres paroles de Démosthène ; elles sont remarquables. « Thémistocle avoit remporté à Salamine la victoire navale ; Miltiade commandoit les troupes à Marathon ; beaucoup d'autres s'étoient signalés par des exploits bien supérieurs à ceux de nos jours ; voyons-nous cependant que nos peres leur aient dressé des statues , qu'ils se soient livrés à eux sans réserve , qu'ils les aient honorés de façon à les croire au-dessus d'eux ? Non , Athéniens , nos ancêtres ne se privoient pas eux-mêmes de la gloire des

prendre qu'ils devoient être uniquement jaloux de vivre & de mourir pour elle , qu'ils devoient s'honorer d'avoir contribué pour leur part à sa gloire par leurs travaux & au péril de leurs jours. Il se contentoit de faire mention des guerriers morts ; il parloit de tous en général , & s'interdisoit les détails particuliers : s'arrêter à quelques-uns d'entre eux , ç'eût été , dans l'esprit des auditeurs , outrager les autres. Le discours étoit terminé par quelques motifs de consolation présentés aux peres , aux freres , aux meres & aux épouses des guerriers dont l'état célébroit les funérailles.

Nous connoissons l'éloge des officiers morts à Fontenoi, par M. de Voltaire. Si cet écrivain célèbre , malgré toutes les ressources de son génie brillant & facile , s'étoit vu borné à louer la nation françoise , & à réveiller dans le cœur de tous les François les sentimens d'honneur qui leur

succès. C'étoit au peuple d'Athenes , non à Thémistocle , non à Miltiade , qu'on attribuoit alors la victoire de Salamine & de Marathon. On dit aujourd'hui : Timothée a pris Corcyre ; Iphicrate a défait les troupes de Lacédémone ; Chabrias a gagné , près de Naxe , une victoire navale. Tels sont les honneurs que vous accordez à vos généraux pour ces exploits , que vous semblez leur en céder toute la gloire ».

sont naturels , il auroit pu encore , sans doute , trouver dans son sujet des beautés saillantes qui nous auroient frappés ; mais son discours n'auroit pas offert ces détails intéressans , ces tableaux touchans qui le varient , qui l'embellissent , & qui l'animent.

Au reste , quoique les éloges dont je parle , manquent de cette variété qu'auroient pu y répandre les orateurs , s'ils avoient pu se permettre les détails ; cependant , comme les objets en sont grands & nobles , qu'on y loue un peuple poli & distingué , qu'on y célèbre le zele patriotique , & un dévouement magnanime pour son pays , ce sont des morceaux précieux qui ont droit de nous intéresser & de nous plaire. Je me suis déterminé , en conséquence , à les traduire , & à les publier dans notre langue.

Le Panégyrique & le Panathénaïque d'Isocrate , nous présentent un éloge magnifique d'Athenes , mais c'est toujours l'éloge de la république , & non celui de plusieurs particuliers ou d'un seul. Dans le Panégyrique , la ville d'Athenes n'est louée que par occasion , quoique son éloge soit la partie principale du sujet : dans le Panathénaïque , l'orateur la loue avec dessein de la louer , & son éloge est le sujet même du discours. Je parlerai plus particulièrement de ces deux ha-

rangues dans le sommaire que je mettrai à la tête de chacune.

Les sophistes & les rhéteurs composoient des éloges pour s'exercer , ou pour fournir des modèles à leurs disciples. Ils célébroient les personnages les plus distingués des anciens tems ; ils affectoient même quelquefois de préconiser ceux qui avoient été les plus décriés. C'est ainsi qu'Isocrate avoit fait dans sa jeunesse l'éloge de Buisiris ; & il nous explique lui-même quel avoit été son motif en traitant ce sujet. Nous verrons aussi ce qui l'avoit engagé à composer l'éloge d'Hélène , ce discours qui avoit si fort prévenu le célèbre M. de Fenelon contre les autres écrits du même orateur.

Il ne nous est resté des écrivains grecs que deux éloges de princes contemporains , celui d'Evagoras par Isocrate , & celui d'Agésilas par Xénophon. Tous deux , chacun dans leur genre , peuvent servir de modèle. L'un est d'un ton plus élevé & demandoit plus d'art : il s'agissoit de louer un prince qui étoit un grand homme , mais qui n'avoit eu que des forces médiocres , & n'avoit régné que sur une seule ville de l'isle de Chypre. L'autre n'est qu'un peu au-dessus d'un simple éloge historique : on y loue le monarque d'une république puissante , qui avoit joué le plus

grand rôle dans la Grece , qui s'étoit également distingué par ses vertus & par ses actions dans la prospérité & dans les malheurs de sa patrie. Je ferai connoître un peu plus en détail ces éloges & les autres , dans des sommaires particuliers ; qu'il me suffise pour le présent d'avoir donné cette idée légère du peu qui nous est resté des anciens dans un genre où nous sommes plus riches qu'eux , autant qu'ils l'étoient plus que nous en harangues politiques.

La littérature françoise compte un grand nombre de Panégyriques ou éloges des Saints , d'oraisons funebres faites pour la chaire ou pour des assemblées profanes , d'éloges historiques , & d'autres ouvrages de la même espece. Quoique les chefs-d'œuvre & les modeles ne nous manquent dans aucun de ces genres d'éloges , il est néanmoins des défauts dont nos meilleurs écrivains ne se sont pas toujours garantis. En général, on peut leur reprocher de monter & d'enfler un peu trop leur style , de prodiguer les expressions emphatiques & les lieux communs , de cacher , pour ainsi dire , & d'étouffer les traits de leur héros sous la profusion des ornemens , de ne pas le montrer assez lui-même dans sa grandeur & avec sa dignité naturelle.

C'est en grande partie au vice de nos usages

qu'on doit attribuer ces défauts. L'éloge ne devroit être qu'un tribut de reconnoissance ou d'admiration , payé à un mérite distingué ou à d'importans services ; & dans nos mœurs , ce n'est pour l'ordinaire qu'un hommage que la vanité ou la bassesse rendent à l'orgueil. On loue le rang ou la dignité , & non la personne. Tel homme mériteroit le blâme plutôt que la louange , mais il faut le louer parcequ'il est mort dans telle dignité ou dans tel rang. On va entendre l'orateur, non pour admirer avec lui ce qu'on n'admire pas , ce qu'on méprise même , mais pour examiner avec quel art il saura intéresser dans un sujet qui n'est nullement intéressant , avec quel artifice il saura louer ce qui n'est aucunement louable , avec quelle adresse il aura mis en œuvre toutes les ressources d'une vaine rhétorique. L'oraison funebre faite pour la chaire (car on voit que c'est de ce genre d'éloge que je parle ici) présente encore un autre écueil. Lorsque le sujet est ingrat & stérile , comme l'usage veut qu'on entretienne ses auditeurs un tems déterminé , on s'épuise en réflexions sur la vanité des choses humaines : le style & les idées des prophètes sont employés sans regle & sans mesure. Je fais qu'un éloge fait pour être prononcé dans un lieu saint , à la face des autels , doit être différent d'un éloge

composé pour un lieu profane. Je fais que si on est obligé de louer les grands devant les grands, il faut du moins profiter de cette circonstance pour les instruire, pour leur montrer le néant de la grandeur, pour leur apprendre que la mort égale toutes les conditions & tous les rangs, que rien n'est grand devant l'être qui ne meurt pas, qui voit tout changer autour de lui & qui ne change jamais. Je fais qu'on peut insister sur cette morale sublime, que nos fameux orateurs, sur-tout Bossuet, l'ont fait souvent, & avec avantage, qu'enfin on se trouve quelquefois obligé d'y recourir, lorsque le sujet n'est pas assez fécond par lui-même. Mais doit-on s'arrêter aussi long-tems sur ces lieux communs, s'annoncer presque par-tout sur le ton d'enthousiasme & d'emphase, étourdir l'oreille de grands mots qui ne disent rien à l'esprit, lors même que le sujet est abondant & riche, lors même qu'il offre une multitude de faits instructifs, & qu'on en pourroit tirer une foule de réflexions solides pour le gouvernement des états, & pour la conduite de la vie ?

Il faut en convenir, & rendre justice à notre siècle; jamais on ne fut plus à portée de louer les talens réels, les grandes vertus, le vrai mérite. Les occasions ne nous manquent pas : les éloges

proposés par quelques académies du royaume, & sur-tout par celle de la capitale, ouvrent à l'éloquence dans cette partie, un champ magnifique qu'ont parcouru avec distinction plusieurs de nos grands écrivains. Mais ne peut-on pas dire en général, qu'accoutumés au faste & à l'enflure de la plupart de nos oraisons funebres, nous dédaignons un peu trop cette simplicité précieuse dont les anciens nous offrent des modeles dans quelques-uns des éloges qui nous sont restés d'eux, & à laquelle pourroit nous ramener la lecture de ces ouvrages. Je me trompe peut-être, & je ne prétends pas donner mon goût pour regle : mais j'ai dit sincèrement ce que je pense sur le ton de la plupart de nos éloges.

J'ai cru encore appercevoir dans quelques-uns un défaut qu'on remarque dans les oraisons funebres de Fléchier, & où son exemple a pu entraîner plusieurs de ceux qui sont venus après lui. Ses divisions ordinairement sont trop symétriques & trop méthodiques : on y remarque trop d'art, point assez de naturel. Il apperçoit toujours dans son héros trois qualités principales, il en forme trois cadres d'égale grandeur, dans lesquels il force les faits d'entrer & de prendre leur mesure. Bien éloigné de suivre cette méthode, & de s'affervir à cette regle, Bossuet divise plus natu-

rellement son sujet. Les grandes parties de son discours, sans être tirées, pour ainsi dire, au cordeau, sont plus ou moins étendues, selon qu'elles offrent un champ plus ou moins vaste.

M. Thomas, sans parler des autres articles, me semble ne rien laisser à désirer pour celui-ci, & remplir l'idée que je me suis faite des divisions d'un éloge. Si son héros lui présente dans un seul homme plusieurs hommes bien distincts, il les considère à part, & ce sont autant de parties de son discours. S'il apperçoit chez lui des qualités essentielles, des traits principaux bien marqués, bien séparés, qui caractérisent la personne sans se confondre dans le cours de sa vie (1), ces divers traits lui fournissent une division naturelle. La vie du personnage qu'il loue se trouve-t-elle partagée en grandes époques; ces époques partagent naturellement sa harangue. Sinon, il le suit tout simplement depuis sa naissance jusqu'à sa mort, en s'arrêtant aux actions les plus frap-

(1) Pour entendre ma pensée, qu'on se rappelle que dans l'éloge de saint Louis, presque tous les orateurs font de sa religion une partie de leur discours. Pour moi il me semble que la religion de ce monarque, ayant animé toutes les actions de sa vie, ne doit pas en être séparée, ou que du moins elle ne doit être considérée que comme
née sur toute sa conduite.

pantes , dont il tire les réflexions les plus propres à éclairer l'esprit & à intéresser le cœur.

Je finirai par dire un mot des éloges historiques , qui appartiennent à notre nation , qui sont comme un fruit de notre terroir , que nous avons cultivé avec complaisance , & dont nous avons perfectionné l'espece. On connoît , sans parler des autres qui méritent certainement d'être lus , les éloges historiques de Fontenelle. On y admire l'art avec lequel il change de ton autant de fois qu'il change de personnages ; les ornemens & les graces qu'il a su répandre , dans une juste mesure , sur les matieres les plus arides ; l'intérêt des choses & celui du style toujours agréablement assortis ; des pensées piquantes , nées du sujet même , qui réveillent , & qui tiennent sans cesse attentif. De nos jours le public a applaudi aux éloges de M. d'Alembert , qui , sans copier Fontenelle , a trouvé le moyen d'intéresser autant que lui. Ceux qu'il a déjà publiés font désirer qu'il ne tarde pas à nous procurer de nouvelles jouissances. Une diction toujours sage & pure , relevée par des réflexions fines & ingénieuses , que fournit à l'écrivain une connoissance profonde des hommes ; ces traits frappans & vrais qui font reconnoître celui dont il fait l'éloge , & qui le distinguent de tout autre ; l'attention à di-

versifier le style selon la diversité des caractères qu'il veut peindre : telles sont les qualités principales qui attacheront toujours dans la lecture de cet excellent ouvrage.

FAUTES A CORRIGER

dans ce second tome.

PAGE 94, n. (1), ligne 2, sous leurs noms, lisez sous leur nom.

156, l. 8, ses, *lis.* ces.

168, n. (2), l. 1, *lis.* des Spartiates qui composoient le.

172, l. 27, Schole, *lis.* Scolé.

173, l. 14, d'Elée, *lis.* d'Elide.

174, l. 14, dans Nasse, *lis.* dans Affus.

206, l. 7, d'Hercule, *lis.* du grand Alcide.

208, l. 16, de ces héros, *lis.* de ce héros.

302, l. 16 & 17, marché la mer, *lis.* marché sur la mer.

320, l. 8, ajouta-t-il, *lis.* ajoute-t-il.

345, l. 19, Lacédémoniens, *lis.* Macédoniens.



DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE D'ATHENES (1),

*pour servir d'éclaircissement sur-tout au Panégyrique
d'Isocrate.*

I. LA plupart des anciens peuples se glorifioient d'une origine qui se perdoit dans l'obscurité des siècles. Ils n'étoient pas moins fiers d'avoir constamment habité le même pays, sans avoir jamais été contraints de le quitter. Les Athéniens mettoient ce double avantage au nombre de leurs titres les plus honorables. Ils se vantoient d'être sortis du sein même de la terre, & d'avoir possédé, de tout tems, la contrée qui les avoit vus naître.

II. La stérilité de leur terrain contribua, plus

(1) Ce discours sur l'histoire d'Athènes, est pris tout entier de M. de Brecquigni, avec de légers changemens. Les faits en sont très bien rapprochés, & ils peuvent jeter une grande lumière non seulement sur le Panégyrique d'Isocrate, mais encore sur les autres harangues du même orateur. A l'exemple de M. de Brecquigni, je renvoie à ce discours pour la plus grande partie des notes du Panégyrique.

que leurs forces , à les mettre à l'abri des invasions. Ils ne laisserent pas d'être obligés de défendre souvent leurs demeures dans ces premiers âges , où les peuples , sans loix & sans établissemens fixes , se dépouilloient & se chassoient les uns les autres. Cependant , plus tranquilles que leurs voisins , parceque leur pays étoit moins propre à exciter l'envie , ils furent , si nous les en croyons , les premiers peuples de la Grece qui s'appliquerent aux arts nécessaires , d'où ils passerent insensiblement aux arts agréables.

III. Ils prétendoient que c'étoit à Cérès qu'ils étoient redevables de leurs premières connoissances sur l'agriculture : mais près de deux siècles avant l'arrivée de cette déesse , Cécrops , originaire d'Egypte , étoit venu dans l'Attique où il avoit amené une colonie , & rassemblant les habitants de ce pays , ce prince s'étoit formé un petit état. On n'ignoroit pas en Egypte l'usage du bled autems de Cécrops ; de sorte qu'il en auroit instruit ses nouveaux sujets , s'ils ne l'eussent pas connu. Ce que les Grecs racontent , que cet usage leur fut apporté par Cérès environ cent soixante-dix ans après , est donc une pure fable. Tout ce qu'ils nous disent sur leur ancienne histoire , est plein de fables pareilles : mais elles étoient adoptées par la nation , & on les admettoit en Grece

comme autant de titres légitimes des prétentions réciproques des divers peuples.

IV. Ce fut Cécrops qui établit le tribunal de l'Aréopage , devenu depuis si fameux par ses lumières & son intégrité. Sous Cranaüs , successeur de Cécrops , ce tribunal rendit un arrêt célèbre entre Neptune & Mars , tous deux rois de Thessalie , & depuis érigés en divinités. Hallirrhottius , fils de Neptune , avoit usé de violence envers Alcippe , fille de Mars , qui avoit tiré vengeance de cet affront en tuant Hallirrhottius. Neptune porta ses plaintes au nouveau tribunal établi par Cécrops ; mais l'arrêt jugea que la vengeance de Mars étoit juste , & proportionnée à l'injure. C'est , sans doute , à ce jugement qu'Isocrate fait allusion , lorsqu'il dit que les premiers hommes qui se plaignirent des violences , & voulurent décider leurs différends par la raison & non par la force , vinrent chercher leurs décisions dans les loix d'Athenes.

V. Long-tems après , sous le regne d'Erechthée , Cérès arriva dans l'Attique , cherchant par-tout Proserpine , sa fille , que Pluton avoit enlevée. Elle s'arrêta à Eleusis , où elle fut très bien reçue. Les Grecs croyoient que par reconnaissance elle avoit enseigné aux habitans de l'Attique la façon de cultiver le bled & d'en faire

du pain. Ils lui attribuoient aussi l'institution de ces mysteres fameux, qu'on appelloit par excellence *les mysteres*. Sans m'étendre sur le but particulier des cérémonies secretes qui s'y practiquoient, je me contenterai de remarquer que d'abord les Athéniens seuls avoient droit d'être initiés à ces mysteres; mais que depuis, tous les Grecs y furent admis, & que plus long-tems après encore, ils embrasserent tout le genre humain. Outre les cérémonies cachées, il y en avoit de publiques. On distinguoit les grands mysteres & les petits. La fête des grands mysteres se célébroit à Eleusis avec un appareil surprenant. C'étoit la fête la plus renommée de toute l'antiquité profane: elle duroit neuf jours. On croyoit communément que l'initiation à ces mysteres étoit un engagement à une vie plus pure, & que les ames des initiés devoient jouir, après la mort, d'une félicité parfaite; tandis que celles des profanes resteroient plongées dans l'obscurité & enfoncées dans la boue.

VI. On place sous le regne du même Erechthée la guerre des Thraces, & d'Eumolpe, fils de Neptune. Environ un siecle & demi après, sous le regne de Thésée, les Amazones, seconnées des Scythes, vinrent attaquer Athenes. Ces femmes, que leur goût pour la guerre avoit fait

nommer filles de Mars , s'étoient formé , depuis deux cents ans , un empire , que leurs conquêtes avoient rendu aussi vaste que puissant. Thésée avoit accompagné Hercule dans une expédition contre elles , & avoit ramené avec lui Antiope , que , selon quelques-uns , Hercule lui avoit donnée en récompense de sa valeur ; ou qui , selon d'autres , avoit volontairement suivi Thésée dont elle s'étoit éprise. Les Amazones résolurent de se venger , & d'arracher Antiope des mains de ce prince. Elles vinrent fondre sur Athenes avec les Scythes leurs alliés ; mais Thésée les vainquit , & en fit un si grand carnage , qu'elles ne purent jamais se relever de cette perte , & que leur nom s'éteignit bientôt après comme leur empire.

VII. Ces événemens furent suivis de la fameuse guerre d'Adrasfe , roi d'Argos , contre les Thébains. Il soutenoit le parti de Polynice , qui réclamoit sa part au trône , dont son frere Etéocle vouloit l'exclure. Un combat singulier termina les haines & la vie de ces malheureux fils d'Œdipe , sans terminer la guerre. Les Thébains qui avoient soutenu Etéocle , vengerent sa mort sur Adrasfe. Ils firent une sortie si vigoureuse , qu'ils forcèrent le roi d'Argos de lever le siege , & ne lui permirent pas d'enlever ses morts. C'étoit contre le droit public des Grecs. Adrasfe , hors

Il s'en faut beaucoup que les Grecs soient aussi riches en éloges qu'en discours politiques. Athènes étoit la seule ville de la Grece où l'on prononçât publiquement des discours à la louange des guerriers morts pour la patrie. Et de quelle nature étoient ces discours ? nous le voyons par ceux qui nous restent. On louoit la patrie & non les citoyens. La patrie jalouse vouloit que ses enfans s'oubliaient eux-mêmes & ne travaillassent que pour elle , que la gloire de leurs exploits fût pour elle seule. Démosthène se plaint que de son tems on attribue les exploits aux généraux fameux qui en étoient les auteurs , & qu'on dise , par exemple , Iphicrate , Timothée , Chabrias , ont remporté telle victoire dans telle circonstance (1). On ne louoit donc que la patrie ; attentif surtout à inspirer des sentimens généreux à tous les citoyens , l'orateur avoit pour but de leur ap-

(1) Voici les propres paroles de Démosthène ; elles sont remarquables. « Thémistocle avoit remporté à Salamine la victoire navale ; Miltiade commandoit les troupes à Marathon ; beaucoup d'autres s'étoient signalés par des exploits bien supérieurs à ceux de nos jours ; voyons-nous cependant que nos peres leur aient dressé des statues , qu'ils se soient livrés à eux sans réserve , qu'ils les aient honorés de façon à les croire au-dessus d'eux ? Non , Athéniens , nos ancêtres ne se privoient pas eux-mêmes de la gloire des

prendre qu'ils devoient être uniquement jaloux de vivre & de mourir pour elle , qu'ils devoient s'honorer d'avoir contribué pour leur part à sa gloire par leurs travaux & au péril de leurs jours. Il se contentoit de faire mention des guerriers morts ; il parloit de tous en général , & s'interdisoit les détails particuliers : s'arrêter à quelques-uns d'entre eux , ç'eût été , dans l'esprit des auditeurs , outrager les autres. Le discours étoit terminé par quelques motifs de consolation présentés aux peres , aux freres , aux meres & aux épouses des guerriers dont l'état célébroit les funérailles.

Nous connoissons l'éloge des officiers morts à Fontenoi, par M. de Voltaire. Si cet écrivain célèbre , malgré toutes les ressources de son génie brillant & facile , s'étoit vu borné à louer la nation françoise , & à réveiller dans le cœur de tous les François les sentimens d'honneur qui leur

succès. C'étoit au peuple d'Athenes , non à Thémistocle , non à Miltiade , qu'on attribuoit alors la victoire de Salamine & de Marathon. On dit aujourd'hui : Timothée a pris Corcyre ; Iphicrate a défait les troupes de Lacédémone ; Chabrias a gagné , près de Naxe , une victoire navale. Tels sont les honneurs que vous accordez à vos généraux pour ces exploits , que vous semblez leur en céder toute la gloire ».

sont naturels , il auroit pu encore , sans doute , trouver dans son sujet des beautés saillantes qui nous auroient frappés ; mais son discours n'auroit pas offert ces détails intéressans , ces tableaux touchans qui le varient , qui l'embellissent , & qui l'animent.

Au reste , quoique les éloges dont je parle , manquent de cette variété qu'auroient pu y répandre les orateurs , s'ils avoient pu se permettre les détails ; cependant , comme les objets en sont grands & nobles , qu'on y loue un peuple poli & distingué , qu'on y célèbre le zele patriotique , & un dévouement magnanime pour son pays , ce sont des morceaux précieux qui ont droit de nous intéresser & de nous plaire. Je me suis déterminé , en conséquence , à les traduire , & à les publier dans notre langue.

Le Panégyrique & le Panathénaïque d'Isocrate , nous présentent un éloge magnifique d'Athenes , mais c'est toujours l'éloge de la république , & non celui de plusieurs particuliers ou d'un seul. Dans le Panégyrique , la ville d'Athenes n'est louée que par occasion , quoique son éloge soit la partie principale du sujet : dans le Panathénaïque , l'orateur la loue avec dessein de la louer , & son éloge est le sujet même du discours. Je parlerai plus particulièrement de ces deux ha-

rangues dans le sommaire que je mettrai à la tête de chacune.

Les sophistes & les rhéteurs composoient des éloges pour s'exercer , ou pour fournir des modèles à leurs disciples. Ils célébroient les personnages les plus distingués des anciens tems ; ils affectoient même quelquefois de préconiser ceux qui avoient été les plus décriés. C'est ainsi qu'Isocrate avoit fait dans sa jeunesse l'éloge de Bursiris ; & il nous explique lui-même quel avoit été son motif en traitant ce sujet. Nous verrons aussi ce qui l'avoit engagé à composer l'éloge d'Hélène , ce discours qui avoit si fort prévenu le célèbre M. de Fenelon contre les autres écrits du même orateur.

Il ne nous est resté des écrivains grecs que deux éloges de princes contemporains , celui d'Evagoras par Isocrate , & celui d'Agésilas par Xénophon. Tous deux , chacun dans leur genre , peuvent servir de modèle. L'un est d'un ton plus élevé & demandoit plus d'art : il s'agissoit de louer un prince qui étoit un grand homme , mais qui n'avoit eu que des forces médiocres , & n'avoit régné que sur une seule ville de l'isle de Chypre. L'autre n'est qu'un peu au-dessus d'un simple éloge historique : on y loue le monarque d'une république puissante , qui avoit joué le plus

grand rôle dans la Grece, qui s'étoit également distingué par ses vertus & par ses actions dans la prospérité & dans les malheurs de sa patrie. Je ferai connoître un peu plus en détail ces éloges & les autres, dans des sommaires particuliers; qu'il me suffise pour le présent d'avoir donné cette idée légère du peu qui nous est resté des anciens dans un genre où nous sommes plus riches qu'eux, autant qu'ils l'étoient plus que nous en harangues politiques.

La littérature françoise compte un grand nombre de Panégyriques ou éloges des Saints, d'oraisons funebres faites pour la chaire ou pour des assemblées profanes, d'éloges historiques, & d'autres ouvrages de la même espece. Quoique les chefs-d'œuvre & les modeles ne nous manquent dans aucun de ces genres d'éloges, il est néanmoins des défauts dont nos meilleurs écrivains ne se sont pas toujours garantis. En général, on peut leur reprocher de monter & d'enfler un peu trop leur style, de prodiguer les expressions emphatiques & les lieux communs, de cacher, pour ainsi dire, & d'étouffer les traits de leur héros sous la profusion des ornemens, de ne pas le montrer assez lui-même dans sa grandeur & avec sa dignité naturelle.

C'est en grande partie au vice de nos usages

qu'on doit attribuer ces défauts. L'éloge ne devroit être qu'un tribut de reconnoissance ou d'admiration , payé à un mérite distingué ou à d'importans services ; & dans nos mœurs , ce n'est pour l'ordinaire qu'un hommage que la vanité ou la bassesse rendent à l'orgueil. On loue le rang ou la dignité , & non la personne. Tel homme mériteroit le blâme plutôt que la louange , mais il faut le louer parcequ'il est mort dans telle dignité ou dans tel rang. On va entendre l'orateur, non pour admirer avec lui ce qu'on n'admire pas , ce qu'on méprise même , mais pour examiner avec quel art il saura intéresser dans un sujet qui n'est nullement intéressant , avec quel artifice il saura louer ce qui n'est aucunement louable , avec quelle adresse il aura mis en œuvre toutes les ressources d'une vaine rhétorique. L'oraison funebre faite pour la chaire (car on voit que c'est de ce genre d'éloge que je parle ici) présente encore un autre écueil. Lorsque le sujet est ingrat & stérile , comme l'usage veut qu'on entretienne ses auditeurs un tems déterminé , on s'épuise en réflexions sur la vanité des choses humaines : le style & les idées des prophetes sont employés sans regle & sans mesure. Je fais qu'un éloge fait pour être prononcé dans un lieu saint , à la face des autels , doit être différent d'un éloge

composé pour un lieu profane. Je fais que si on est obligé de louer les grands devant les grands, il faut du moins profiter de cette circonstance pour les instruire, pour leur montrer le néant de la grandeur, pour leur apprendre que la mort égale toutes les conditions & tous les rangs, que rien n'est grand devant l'être qui ne meurt pas, qui voit tout changer autour de lui & qui ne change jamais. Je fais qu'on peut insister sur cette morale sublime, que nos fameux orateurs, sur-tout Bossuet, l'ont fait souvent, & avec avantage, qu'enfin on se trouve quelquefois obligé d'y recourir, lorsque le sujet n'est pas assez fécond par lui-même. Mais doit-on s'arrêter aussi long-tems sur ces lieux communs, s'annoncer presque par-tout sur le ton d'enthousiasme & d'emphase, étourdir l'oreille de grands mots qui ne disent rien à l'esprit, lors même que le sujet est abondant & riche, lors même qu'il offre une multitude de faits instructifs, & qu'on en pourroit tirer une foule de réflexions solides pour le gouvernement des états, & pour la conduite de la vie ?

Il faut en convenir, & rendre justice à notre siècle; jamais on ne fut plus à portée de louer les talens réels, les grandes vertus, le vrai mérite. Les occasions ne nous manquent pas : les éloges

proposés par quelques académies du royaume, & sur-tout par celle de la capitale, ouvrent à l'éloquence dans cette partie, un champ magnifique qu'ont parcouru avec distinction plusieurs de nos grands écrivains. Mais ne peut-on pas dire en général, qu'accoutumés au faste & à l'enflure de la plupart de nos oraisons funebres, nous dédaignons un peu trop cette simplicité précieuse dont les anciens nous offrent des modeles dans quelques-uns des éloges qui nous sont restés d'eux, & à laquelle pourroit nous ramener la lecture de ces ouvrages. Je me trompe peut-être, & je ne prétends pas donner mon goût pour regle : mais j'ai dit sincèrement ce que je pense sur le ton de la plupart de nos éloges.

J'ai cru encore appercevoir dans quelques-uns un défaut qu'on remarque dans les oraisons funebres de Fléchier, & où son exemple a pu entraîner plusieurs de ceux qui sont venus après lui. Ses divisions ordinairement sont trop symétriques & trop méthodiques : on y remarque trop d'art, point assez de naturel. Il apperçoit toujours dans son héros trois qualités principales, il en forme trois cadres d'égale grandeur, dans lesquels il force les faits d'entrer & de prendre leur mesure. Bien éloigné de suivre cette méthode, & de s'asservir à cette regle, Bossuet divise plus natu-

composé pour un lieu profane. Je fais que si on est obligé de louer les grands devant les grands, il faut du moins profiter de cette circonstance pour les instruire, pour leur montrer le néant de la grandeur, pour leur apprendre que la mort égale toutes les conditions & tous les rangs, que rien n'est grand devant l'être qui ne meurt pas, qui voit tout changer autour de lui & qui ne change jamais. Je fais qu'on peut insister sur cette morale sublime, que nos fameux orateurs, sur-tout Bossuet, l'ont fait souvent, & avec avantage, qu'enfin on se trouve quelquefois obligé d'y recourir, lorsque le sujet n'est pas assez fécond par lui-même. Mais doit-on s'arrêter aussi long-tems sur ces lieux communs, s'annoncer presque par-tout sur le ton d'enthousiasme & d'emphase, étourdir l'oreille de grands mots qui ne disent rien à l'esprit, lors même que le sujet est abondant & riche, lors même qu'il offre une multitude de faits instructifs, & qu'on en pourroit tirer une foule de réflexions solides pour le gouvernement des états, & pour la conduite de la vie ?

Il faut en convenir, & rendre justice à notre siècle; jamais on ne fut plus à portée de louer les talens réels, les grandes vertus, le vrai mérite. Les occasions ne nous manquent pas : les éloges

proposés par quelques académies du royaume , & sur-tout par celle de la capitale , ouvrent à l'éloquence dans cette partie , un champ magnifique qu'ont parcouru avec distinction plusieurs de nos grands écrivains. Mais ne peut-on pas dire en général , qu'accoutumés au faste & à l'enflure de la plupart de nos oraisons funebres , nous dédaignons un peu trop cette simplicité précieuse dont les anciens nous offrent des modeles dans quelques-uns des éloges qui nous sont restés d'eux , & à laquelle pourroit nous ramener la lecture de ces ouvrages. Je me trompe peut-être , & je ne prétends pas donner mon goût pour regle : mais j'ai dit sincèrement ce que je pense sur le ton de la plupart de nos éloges.

J'ai cru encore appercevoir dans quelques-uns un défaut qu'on remarque dans les oraisons funebres de Fléchier , & où son exemple a pu entraîner plusieurs de ceux qui sont venus après lui. Ses divisions ordinairement sont trop symétriques & trop méthodiques : on y remarque trop d'art , point assez de naturel. Il apperçoit toujours dans son héros trois qualités principales , il en forme trois cadres d'égale grandeur , dans lesquels il force les faits d'entrer & de prendre leur mesure. Bien éloigné de suivre cette méthode , & de s'affervir à cette regle , Bossuet divise plus natu-

rellement son sujet. Les grandes parties de son discours, sans être tirées, pour ainsi dire, au cordeau, sont plus ou moins étendues, selon qu'elles offrent un champ plus ou moins vaste.

M. Thomas, sans parler des autres articles, me semble ne rien laisser à désirer pour celui-ci, & remplir l'idée que je me suis faite des divisions d'un éloge. Si son héros lui présente dans un seul homme plusieurs hommes bien distincts, il les considère à part, & ce sont autant de parties de son discours. S'il apperçoit chez lui des qualités essentielles, des traits principaux bien marqués, bien séparés, qui caractérisent la personne sans se confondre dans le cours de sa vie (1), ces divers traits lui fournissent une division naturelle. La vie du personnage qu'il loue se trouve-t-elle partagée en grandes époques; ces époques partagent naturellement sa harangue. Sinon, il le suit tout simplement depuis sa naissance jusqu'à sa mort, en s'arrêtant aux actions les plus frap-

(1) Pour entendre ma pensée, qu'on se rappelle que dans l'éloge de saint Louis, presque tous les orateurs font de sa religion une partie de leur discours. Pour moi il me semble que la religion de ce monarque, ayant animé toutes les actions de sa vie, ne doit pas en être séparée, ou que du moins elle ne doit être considérée que comme ayant influé sur toute sa conduite.

pantes , dont il tire les réflexions les plus propres à éclairer l'esprit & à intéresser le cœur.

Je finirai par dire un mot des éloges historiques , qui appartiennent à notre nation , qui sont comme un fruit de notre terroir , que nous avons cultivé avec complaisance , & dont nous avons perfectionné l'espece. On connoît , sans parler des autres qui méritent certainement d'être lus , les éloges historiques de Fontenelle. On y admire l'art avec lequel il change de ton autant de fois qu'il change de personnages ; les ornemens & les graces qu'il a su répandre , dans une juste mesure , sur les matieres les plus arides ; l'intérêt des choses & celui du style toujours agréablement assortis ; des pensées piquantes , nées du sujet même , qui réveillent , & qui tiennent sans cesse attentif. De nos jours le public a applaudi aux éloges de M. d'Alembert , qui , sans copier Fontenelle , a trouvé le moyen d'intéresser autant que lui. Ceux qu'il a déjà publiés font désirer qu'il ne tarde pas à nous procurer de nouvelles jouissances. Une diction toujours sage & pure , relevée par des réflexions fines & ingénieuses , que fournit à l'écrivain une connoissance profonde des hommes ; ces traits frappans & vrais qui font reconnoître celui dont il fait l'éloge , & qui le distinguent de tout autre ; l'attention à di-

versifier le style selon la diversité des caractères qu'il veut peindre : telles sont les qualités principales qui attacheront toujours dans la lecture de cet excellent ouvrage.

FAUTES A CORRIGER

dans ce second tome.

PAGE 94, n. (1), ligne 2, sous leurs noms, lisez sous leur nom.

156, l. 8, ses, *lis.* ces.

168, n. (2), l. 1, *lis.* des Spartiates qui composoient le.

172, l. 27, Schole, *lis.* Scolé.

173, l. 14, d'Elée, *lis.* d'Elide.

174, l. 14, dans Nasse, *lis.* dans Affus.

206, l. 7, d'Hercule, *lis.* du grand Alcide.

208, l. 16, de ces héros, *lis.* de ce héros.

302, l. 16 & 17, marché la mer, *lis.* marché sur la mer.

320, l. 8, ajouta-t-il, *lis.* ajoute-t-il.

345, l. 19, Lacédémoniens, *lis.* Macédoniens.



DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE D'ATHENES (1),

*pour servir d'éclaircissement sur-tout au Panégyrique
d'Isocrate.*

I. LA plupart des anciens peuples se glorifioient d'une origine qui se perdoit dans l'obscurité des siècles. Ils n'étoient pas moins fiers d'avoir constamment habité le même pays, sans avoir jamais été contraints de le quitter. Les Athéniens mettoient ce double avantage au nombre de leurs titres les plus honorables. Ils se vantoient d'être sortis du sein même de la terre, & d'avoir possédé, de tout tems, la contrée qui les avoit vus naître.

II. La stérilité de leur terrain contribua, plus

(1) Ce discours sur l'histoire d'Athènes, est pris tout entier de M. de Brecquigni, avec de légers changemens. Les faits en sont très bien rapprochés, & ils peuvent jeter une grande lumière non seulement sur le Panégyrique d'Isocrate, mais encore sur les autres harangues du même orateur. A l'exemple de M. de Brecquigni, je renvoie à ce discours pour la plus grande partie des notes du Panégyrique.

que leurs forces , à les mettre à l'abri des invasions. Ils ne laisserent pas d'être obligés de défendre souvent leurs demeures dans ces premiers âges , où les peuples , sans loix & sans établissemens fixes , se dépouilloient & se chassoient les uns les autres. Cependant , plus tranquilles que leurs voisins , parceque leur pays étoit moins propre à exciter l'envie , ils furent , si nous les en croyons , les premiers peuples de la Grece qui s'appliquerent aux arts nécessaires , d'où ils passerent insensiblement aux arts agréables.

III. Ils prétendoient que c'étoit à Cérès qu'ils étoient redevables de leurs premières connoissances sur l'agriculture : mais près de deux siècles avant l'arrivée de cette déesse , Cécrops , originaire d'Egypte , étoit venu dans l'Attique où il avoit amené une colonie , & rassemblant les habitans de ce pays , ce prince s'étoit formé un petit état. On n'ignoroit pas en Egypte l'usage du bled au tems de Cécrops ; de sorte qu'il en auroit instruit ses nouveaux sujets , s'ils ne l'eussent pas connu. Ce que les Grecs racontent , que cet usage leur fut apporté par Cérès environ cent soixante-dix ans après , est donc une pure fable. Tout ce qu'ils nous disent sur leur ancienne histoire , est plein de fables pareilles : mais elles étoient adoptées par la nation , & on les admettoit en Grece

comme autant de titres légitimes des prétentions réciproques des divers peuples.

IV. Ce fut Cécrops qui établit le tribunal de l'Aréopage , devenu depuis si fameux par ses lumières & son intégrité. Sous Cranaüs , successeur de Cécrops , ce tribunal rendit un arrêt célèbre entre Neptune & Mars , tous deux rois de Thessalie , & depuis érigés en divinités. Hallirrhottius , fils de Neptune , avoit usé de violence envers Alcippe , fille de Mars , qui avoit tiré vengeance de cet affront en tuant Hallirrhottius. Neptune porta ses plaintes au nouveau tribunal établi par Cécrops ; mais l'arrêt jugea que la vengeance de Mars étoit juste , & proportionnée à l'injure. C'est , sans doute , à ce jugement qu'Isocrate fait allusion , lorsqu'il dit que les premiers hommes qui se plaignirent des violences , & voulurent décider leurs différends par la raison & non par la force , vinrent chercher leurs décisions dans les loix d'Athenes.

V. Long-tems après , sous le regne d'Erechthée , Cérès arriva dans l'Attique , cherchant par-tout Proserpine , sa fille , que Pluton avoit enlevée. Elle s'arrêta à Eleusis , où elle fut très bien reçue. Les Grecs croyoient que par reconnaissance elle avoit enseigné aux habitans de l'Attique la façon de cultiver le bled & d'en faire

du pain. Ils lui attribuoient aussi l'institution de ces mysteres fameux, qu'on appelloit par excellence *les mysteres*. Sans m'étendre sur le but particulier des cérémonies secretes qui s'y pratiquoient, je me contenterai de remarquer que d'abord les Athéniens seuls avoient droit d'être initiés à ces mysteres; mais que depuis, tous les Grecs y furent admis, & que plus long-tems après encore, ils embrasserent tout le genre humain. Outre les cérémonies cachées, il y en avoit de publiques. On distinguoit les grands mysteres & les petits. La fête des grands mysteres se célébroit à Eleusis avec un appareil surprenant. C'étoit la fête la plus renommée de toute l'antiquité profane: elle duroit neuf jours. On croyoit communément que l'initiation à ces mysteres étoit un engagement à une vie plus pure, & que les ames des initiés devoient jouir, après la mort, d'une félicité parfaite; tandis que celles des profanes resteroient plongées dans l'obscurité & enfoncées dans la boue.

VI. On place sous le regne du même Erechthée la guerre des Thraces, & d'Eumolpe, fils de Neptune. Environ un siecle & demi après, sous le regne de Thésée, les Amazones, secondées des Scythes, vinrent attaquer Athenes. Ces femmes, que leur goût pour la guerre avoit fait

nommer filles de Mars , s'étoient formé , depuis deux cents ans , un empire , que leurs conquêtes avoient rendu aussi vaste que puissant. Thésée avoit accompagné Hercule dans une expédition contre elles , & avoit ramené avec lui Antiope , que , selon quelques-uns , Hercule lui avoit donnée en récompense de sa valeur ; ou qui , selon d'autres , avoit volontairement suivi Thésée dont elle s'étoit éprise. Les Amazones résolurent de se venger , & d'arracher Antiope des mains de ce prince. Elles vinrent fondre sur Athenes avec les Scythes leurs alliés ; mais Thésée les vainquit , & en fit un si grand carnage , qu'elles ne purent jamais se relever de cette perte , & que leur nom s'éteignit bientôt après comme leur empire.

VII. Ces événemens furent suivis de la fameuse guerre d'Adrasfe , roi d'Argos , contre les Thébains. Il soutenoit le parti de Polynice , qui réclamoit sa part au trône , dont son frere Etéocle vouloit l'exclure. Un combat singulier termina les haines & la vie de ces malheureux fils d'Œdipe , sans terminer la guerre. Les Thébains qui avoient soutenu Etéocle , vengerent sa mort sur Adrasfe. Ils firent une sortie si vigoureuse , qu'ils forcèrent le roi d'Argos de lever le siege , & ne lui permirent pas d'enlever ses morts. C'étoit contre le droit public des Grecs. Adrasfe , hors

d'état de se faire rendre justice , alla implorer le secours de Thésée , qui marcha sur - le - champ contre les Thébains , & les obligea de rendre les morts qu'Adraсте redemandoit.

VIII. Thésée avoit donné au royaume d'Athenes une nouvelle forme , & une consistance plus solide. Avant lui l'Attique étoit partagée en divers bourgs : il en avoit réuni les habitans , qui , selon quelques auteurs , bâtirent sous ses ordres la ville d'Athenes , ainsi appelée du nom de Minerve , qu'on nomme en grec *Athéné*. La mémoire d'un événement aussi important fut consacrée par l'institution des fêtes qu'on nomma d'abord *Athénées*, & ensuite *Panathénées*. Il y avoit deux sortes de Panathénées , les grandes & les petites , qui se célébroient à peu près avec les mêmes cérémonies , les petites chaque année , les grandes après quatre ans révolus. C'est probablement dans une de ces solemnités qu'Isocrate publia celle de ses harangues , qui porte le titre de *Panathénaïque*. D'autres font remonter bien plus haut la première institution de ces fêtes , la fondation d'Athenes , & le nom qui lui fut donné ; mais ces discussions ne peuvent trouver ici place.

IX. Sous le regne du même Thésée , les enfans d'Hercule , nommés Héraclides , vinrent se réfugier à Athenes. Ils étoient en grand nombre ,

& après la mort de leur pere , ils avoient été élevés auprès de Céix , roi de Trachine. Mais Eurysthée , roi de Mycenes , ennemi déclaré d'Hercule qu'il avoit persécuté toute sa vie , obligea Céix , par ses menaces , à faire sortir les Héraclides de ses états. Thésée les recueillit , & leur donna des établissemens dans l'Attique. Eurysthée s'avança à la tête d'une armée pour les chasser , & marquer à Thésée son ressentiment. Celui-ci marcha contre Eurysthée , le battit , le fit prisonnier , & le remit aux Héraclides qui le firent mourir.

Les enfans d'Hercule tenterent de profiter de leur victoire , & de s'établir dans le Péloponèse ; mais ils n'y réussirent que quelque tems après , dans la personne de leurs enfans , qui s'emparèrent des villes d'Argos , de Lacédémone & de Messene. Je ne parle point du siege de Troie arrivé quatre-vingts ans auparavant. Agamemnon , pour lors roi de Mycenes & d'Argos , fut , comme on fait , le chef de cette fameuse entreprise ; & Mnesthée , qui avoit usurpé sur Thésée le royaume d'Athenes , ne se distingua pas à ce siege au-dessus des autres rois de la Grece qui s'y trouverent.

X. Le dernier des rois d'Athenes fut Codrus. On fait la mort généreuse de ce prince. Codrus

faisoit la guerre contre les Héraclides , & l'oracle avoit prédit que l'armée dont le roi périroit, remporterait la victoire. Il se fit tuer ; & le bruit de sa mort s'étant répandu , l'impression que l'oracle avoit faite sur les esprits assura bientôt la victoire aux Athéniens. Après avoir perdu un si bon roi , ils résolurent de n'en plus avoir , & érigerent leur état en république. Ce fut peu après la mort de Codrus , que le nombre des habitans de l'Attique , grossissant par le grand nombre de ceux qui venoient s'y réfugier , les Athéniens , pour se débarrasser d'une multitude qui surchargeoit le pays , envoyèrent des colonies qui s'emparèrent des côtes de l'Asie mineure , situées entre la Carie & la Lydie , & des isles qui en sont voisines. Je pense que c'est de ces colonies , si avantageuses à la Grece , que parle Isocrate dans son Panégyrique , quoiqu'il semble en faire remonter l'époque plus haut.

XI. Le gouvernement monarchique , image de l'autorité paternelle dont il émane , étoit le gouvernement primordial de tous les états de la Grece. Les Athéniens ne furent pas les seuls qui le changerent. On vit tous les Grecs , presque tout-à-coup animés d'un desir violent de la liberté , établir chez eux le gouvernement républicain , mais varié en presque autant de manieres

que la Grece comptoit de peuples différens. Il n'y en avoit peut-être aucun qui eût autant de penchant pour la liberté que les Athéniens. Ce penchant les dominoit dès les premiers tems de leur monarchie ; & quoique la succession au trône fût héréditaire , les rois avoient besoin de joindre à leurs droits l'agrément du peuple. C'étoit le peuple qui décidoit des affaires importantes , & qui jugeoit quelquefois ses rois mêmes. Thésée ne s'étoit presque réservé d'autorité que celle de général d'armée , & de protecteur des loix.

Athenes s'étoit gouvernée sur le même plan jusqu'à la mort de Codrus, après laquelle, comme je l'ai dit , la dignité de roi fut abolie. Un magistrat, sous le nom d'archonte , gouverna la nouvelle république. Son pouvoir ne finissoit qu'avec sa vie ; mais il étoit sujet à rendre compte au sénat. Ainsi ce sénat étoit dépositaire de la puissance , & le gouvernement devint purement aristocratique. Comme il paroissoit aux Athéniens tenir encore trop de la monarchie , ils portèrent le nombre de ces archontes jusqu'à neuf ; & la durée du pouvoir de ces magistrats , limitée d'abord à dix ans , fut au bout de quelque tems réduite à une seule année.

Soixante ans après ce dernier changement , les Athéniens songerent à rédiger leurs coutumes en

un corps, & à réformer les abus qui pouvoient s'y être glissés. Dracon, chargé de cet ouvrage, se laissa trop emporter par l'ardeur de son caractère. Ses loix furent des loix de sang. Leur excessive rigueur, qui punissoit par la mort les moindres fautes comme les plus grands crimes, conduisoit à l'impunité & aux forfaits. On se révolta contre des loix si dures : Solon fut revêtu de l'autorité nécessaire pour les abolir, & pour leur en substituer de plus raisonnables.

C'étoit un des plus savans & des plus vertueux personnages de son siècle. Il s'étoit fort appliqué à la philosophie, & avoir trouvé dans ses voyages d'abondantes sources d'instruction. La politique ayant été le principal objet de ses études, personne n'étoit plus propre à devenir le législateur de sa patrie. Il donna aux Athéniens les meilleures loix qu'ils fussent capables de recevoir. Le gouvernement passa de la forme aristocratique à la démocratie; car quoique Solon laissât les charges & les dignités aux mains des riches, il donnoit au peuple la liberté d'opiner sur les affaires publiques. Par-là, tout se trouva du ressort du peuple, qui non seulement nommoit les magistrats, leur faisoit rendre compte de leur conduite, & délibéroit de toutes les affaires d'état; mais devant qui se portoient même les appels des jugemens particuliers.

XII. Solon rétablit & augmenta l'autorité de l'Aréopage , & créa un conseil qui depuis fut appelé le sénat des cinq-cents. Sans entrer dans le détail de ses loix , j'observerai seulement qu'il en fit plusieurs pour encourager les arts , & pour animer le commerce maritime , dont il sentoit l'avantage , sur tout pour un pays aussi favorablement situé que l'Attique. Peut-être est ce à lui qu'il faut rapporter le premier établissement du commerce qui se fit d'abord à Phalere , ensuite au Pirée , & dont Isocrate parle avec tant d'éloge dans son Panégyrique. Les loix de Solon parurent si admirables , que non seulement elles servirent de modele à plusieurs peuples de la Grece , mais aux Romains mêmes.

XIII. Après avoir fini l'ouvrage de sa législation , Solon quitta la ville d'Athenes pour continuer ses voyages , acquérir des connoissances nouvelles , répandre celles qu'il avoit acquises , & recevoir le tribut de louanges que sa réputation étendue au loin lui avoit préparées dans les diverses cours qu'il se proposoit de visiter. Son absence fut fatale au gouvernement qu'il avoit établi. Diverses factions s'éleverent , & prétendirent rétablir la monarchie dans Athenes. Pisistrate y parvint. Il descendoit de Codrus , & joignoit au titre de sa naissance toutes les qualités propres

pour le souverain pouvoir, tous les talens pour s'y élever, toutes les vertus pour s'y maintenir. Les loix de Solon regnerent sous lui. Il étoit grand homme & bon roi; mais roi malgré ses sujets, & par conséquent odieux. Deux fois chassé, il eut l'adresse & le courage de remonter deux fois sur un trône si chancelant, & y regna enfin paisiblement durant quinze années, sans jamais se départir du système de modération qu'il avoit embrassé, sans paroître aigri par les contradictions & les obstacles qu'il avoit essuyés à tant de reprises. Hipparque, son fils aîné, auquel il transmit sa puissance, retraça ses vertus & ses talens; mais une passion infame le perdit: il périt par les coups du citoyen qu'il avoit voulu outrager (1). Hippias son frere le vengea avec une cruauté qui révolta toute la Grece; il fut contraint de se sauver à Sigée en Phrygie: ce furent les Lacédémoniens qui le chasserent.

XIV. Depuis plusieurs siècles, des rois tyrans & des rois foibles avoient successivement contribué, par des moyens opposés, à ruiner chez les Lacédémoniens l'autorité royale, & les avoient jettés dans les troubles les plus funestes. Pour les

(1) Il fut tué par Aristogiton que secondoit Harmodius son ami.

tirer de cette affreuse situation, Lycurgue avoit fait à Lacédémone ce que Solon venoit de faire dans Athenes, mais sur un plan différent. Le détail des loix de Lycurgue ne doit pas se trouver ici : je dirai en général que ce sage législateur réforma les mœurs de Sparte comme ses loix, & y jeta une austérité qui fit des Lacédémoniens les guerriers les plus intrépides de la Grece, en tournant toutes leurs vues du côté de la profession militaire. Quant à la forme du gouvernement, il laissa subsister la royauté ; mais il en tempéra tellement le pouvoir par l'aristocratie qu'il y mêla, que le nom de roi étoit plutôt un nom de dignité qu'un titre d'autorité réelle.

Nous avons dit que Lacédémone avoit chassé le tyran Hippias : la reconnoissance des Athéniens pour cette république eût été entière, si, en chassant ce tyran, elle n'eût pas tenté d'en établir un autre. Athenes étoit partagée entre les deux citoyens les plus puissans, Clisthene & Isagoras. Les Lacédémoniens se déclarerent pour Isagoras, & chasserent Clisthene qui avoit eu d'abord l'avantage ; mais Isagoras fut chassé à son tour, & Clisthene rétabli. Ce fut ce dernier qui fit revivre les loix de Solon, comme le dit Isocrate dans quelques-unes de ses harangues, où

Clisthene est loué comme le restaurateur de la démocratie dans Athenes.

XV. Cependant Hippias avoit passé de Sigée à Sardes, & par l'entremise d'Artapherne qui y commandoit pour Darius, roi des Perses, il avoit obtenu que ce prince se chargeroit de le rétablir. Darius fit donc sommer les Athéniens de se soumettre à Hippias : ils le refuserent, & ce fut le premier motif de ces guerres mémorables que les Athéniens, & ensuite tous les Grecs, eurent à soutenir contre les Perses. Quoiqu'Isocrate ne fasse presque aucune mention de la plupart des événemens dont je viens de tracer la suite, j'ai cru devoir les rappeler ici, pour ne pas interrompre le fil de l'histoire, & pour faire connoître l'origine de ces guerres fameuses sur lesquelles l'orateur s'étend avec complaisance, toutes les fois qu'il a occasion d'en parler.

Elles commencerent environ soixante & quatre ans avant sa naissance. Les Athéniens, sans être intimidés par les menaces du roi de Perse, & résolus de tout souffrir plutôt que de rentrer sous le pouvoir de leurs tyrans, osèrent porter la guerre en Asie. Ils brûlerent Sardes, capitale de la Lydie. Darius irrité fit marcher contre Athenes plus de cent mille Perses, qui ramenoient avec

eux Hippias. Ce ne fut que dix ans après les premières menaces. D'autres soins l'avoient empêché de tenter plutôt cette expédition, qui lui tenoit si fort au cœur, qu'il avoit chargé un de ses serviteurs de l'en faire souvenir toutes les fois qu'il se mettroit à table.

XVI. Athenes intéressa dans sa cause toute la Grece, & en particulier Lacédémone. Mais quand on fut l'approche des Perses, il n'y eut que mille Platéens qui joignirent l'armée Athénienne. Car quoique les deux mille hommes que Lacédémone envoyoit, eussent marché avec la plus grande diligence, ils n'arriverent que lorsque les Athéniens en étoient déjà venus aux mains, & n'eurent qu'à féliciter ceux-ci sur la victoire qu'ils venoient de remporter. Ces braves gens, seulement au nombre de dix mille hommes commandés par Miltiade, avoient battu la nombreuse armée des Perses. C'est le fameux combat de Marathon, où Hippias fut tué.

XVII. La nouvelle d'une si honteuse défaite ne fit qu'irriter encore plus Darius sans le faire renoncer à ses projets de vengeance, que la mort arrêta. Xerxès, son fils & son successeur, les reprit, & forma le dessein d'assujettir toute la Grece. Il mit en œuvre une politique fort propre à le faire réussir. Il commença par intimider les états

de la Grece les plus foibles , & ayant obtenu de chacun d'eux des marques de soumission , il n'eut presque plus à faire qu'aux villes d'Athenes & de Lacédémone. Elles se liguerent toutes deux ensemble pour résister à Xerxès qui s'avançoit vers la Grece avec des forces immenses par terre & par mer. Quelques peuples du Péloponèse , rassurés par leur situation , & déterminés par la république de Sparte , s'unirent à eux. Les Lacédémoniens , qui étoient alors le peuple le plus puissant & le plus respecté de la Grece , mais qui n'avoient pas de marine , se chargerent de résister à l'armée de terre , & marcherent aux Thermopyles pour y arrêter Xerxès. Les Athéniens qui , depuis quelque tems , avoient formé une marine assez considérable , furent chargés de la guerre par mer ; & leur flotte , renforcée des galeres de leurs alliés , alla attendre celle des ennemis dans le détroit d'Artémise au-dessus de l'Eubée.

XVIII. La flotte grecque étoit en tout de trois cents soixante & dix bâtimens. Les Athéniens y en avoient deux cents vingt-sept ; & les Lacédémoniens n'y en avoient que dix. Cette raison devoit faire nommer un Athénien pour général ; mais les alliés s'opiniâtrèrent à vouloir un Lacédémonien. La chose auroit difficilement passé , sans la générosité de Thémistocle , commandant

mandant les vaisseaux d'Athenes. Comme il sentit les suites de ces disputes de prééminence, qui ne pouvoient être plus déplacées, il songea à les prévenir; & loin de soutenir les prétentions de sa patrie, & les siennes propres, il fut le premier à appuyer celles de Lacédémone. Ainsi le Lacédémonien Eurybiade fut nommé général; mais tout n'en roula pas moins sur Thémistocle. Son mérite personnel lui fut un titre plus sûr pour commander, que le titre même d'amiral; & ce grand homme, par une modération pratiquée si à propos, sauva la Grece sans rien perdre des droits qu'il sembloit céder. C'étoit à lui que les Athéniens étoient redevables de leur marine, qu'il avoit mise sur un tout autre pied qu'elle n'étoit auparavant. Ce fut lui qui fit construire le fameux port du Pirée, beaucoup plus commode pour les vaisseaux que celui de Phalere; & qui par conséquent contribua beaucoup à la célébrité du commerce qui illustra & enrichit sa patrie.

XIX. Xerxès étoit donc entré dans la Grece: son armée étoit de plus de sept cents mille combattans, sa flotte de plus de douze cents galeres, & sa suite si prodigieuse, que le tout, selon Isocrate, composoit cinq millions d'hommes. Le seul appareil de la marche de ce prince avoit été capable

de répandre par tout l'effroi. Il avoit fait couper l'isthme du mont Athos qui s'avance dans l'Archipel en forme de presque isle, voulant par-là épargner à sa flotte un détour quelquefois dangereux : travail plus fastueux que nécessaire. Il avoit fait jetter deux ponts sur le bras de mer qui sépare l'Asie de l'Europe, dont l'un servit pour ses troupes, l'autre pour leurs bagages. Des magasins qu'on avoit été quatre ans entiers à former, & qui côtoyoient l'armée, portés sur plus de trois mille bâtimens de charge, avoient suffi à peine pour nourrir cette multitude d'hommes. Toutes les eaux du Scamandre n'avoient pu les défalterer.

Avec des forces si étonnantes, Xerxès étoit arrivé au défilé de Thermopyles, l'unique endroit par où il pouvoit pénétrer dans l'Achaïe pour se rendre devant Athenes dont il se proposoit de former le siege. Il s'étoit attendu que les Grecs feroient de toutes parts à son approche ; & il fut extrêmement surpris lorsqu'on vint lui dire que ces importans passages étoient gardés par quatre mille Grecs, sous les ordres de Léonidas, l'un des rois de Sparte. Il les fit attaquer par les meilleures de ses troupes, qui furent toujours repoussées ; mais ayant eu connoissance d'un sentier escarpé où l'on ne faisoit pas de garde, & par

où l'on arrivoit à des hauteurs qui commandoient le poste des Grecs , il y fit marcher de nuit un détachement qui y parvint sans être apperçu , & s'y logea.

Léonidas n'en eut connoissance que le lendemain. Sentant qu'il alloit être accablé, il obligea ses alliés à se retirer , & ne garda que trois cents Spartiates, avec lesquels il résolut de périr, mais de vendre bien cher sa vie. Cette action qui sembloit tenir du désespoir, n'étoit à Lacédémone que fermeté. Ses gens apprirent sa résolution avec des transports de joie ; & tous expirèrent dans leurs postes , sans vouloir reculer devant l'ennemi. Cette affaire coûta vingt mille hommes à Xerxès. Rien n'est si admirable que la valeur de ces braves Spartiates ; & on peut dire avec Diodore , que cette généreuse action rebuta les Perses , les intimida même , releva l'ame des Grecs presque autant qu'une victoire , & fut en quelque sorte le principe des avantages qu'ils remportèrent dans la suite.

XX. Tandis que les Grecs se battoient sur terre aux Thermopyles, ils attaquoient près d'Artemise la flotte de Xerxès. Ils eurent deux jours de suite quelques avantages , mais peu décisifs. Le troisieme jour , ayant appris que les défilés des Thermopyles étoient forcés , ils se retirèrent

5

Bibl. Mont.



<36624531650011

S

<36624531650011

Bayer. Staatsbibliothek

Œ U V R E S

COMPLETTES

D'ISOCRATE,

AUXQUELLES on a joint quelques Discours analogues à ceux de cet Orateur, tirés de Platon, de Lyfias, de Thucydide, de Xénophon, de Démosthene, d'Antiphon, de Gorgias, d'Antisthene & d'Alcidamas;

TRADUITES EN FRANÇOIS,

PAR M. l'Abbé AUGER, Vicaire Général du Diocèse de Lescar, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de la ville de Rouen, ancien Professeur d'Eloquence dans la même ville.

T O M E S E C O N D.



A P A R I S,

Chez DE BURE, Fils aîné, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

DE UVRIS

COMPLETES

D'ISOCRATES

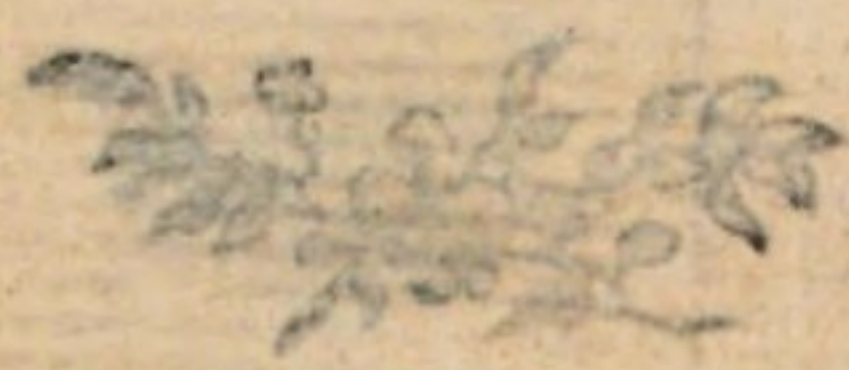
Aucun des orateurs n'a joint plusieurs Discours
analogues à ceux de cet Orateur, tels que Platon,
de Lydas, de Thucydide, de Xénophon, de
Démétrius, d'Anthon, de Gorgias, d'An-
tisthène & d'Aldobrandi.

TRADUIT EN FRANÇOIS

Par M. l'Abbé Aubertin, Docteur de la Faculté de
de la Faculté de Médecine de la ville
de Rouen, ancien Professeur de la même ville.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

TOME SECOND



A PARIS

Chez de Bure, fils aîné, quai des Augustins.

M. DCC. LXXI

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

R É F L E X I O N S
S U R L E S É L O G E S
D E S A N C I E N S G R E C S
E T S U R L E S N O T R E S

J'AI pris soin de recueillir, pour les présenter sous un même point de vue, tous les éloges qui nous sont restés des beaux tems de la Grece. Gorgias, Platon, Lyfias, Thucydide, Xénophon, Demosthene, m'en ont fourni quelques-uns que j'ai joints à ceux d'Isocrate, & dont j'ai composé ce volume.

L'excellent ouvrage de M. Thomas sur les éloges, cet ouvrage si supérieur à son titre, qui pour nous faire mieux apprécier le genre d'éloquence dont il traite, nous offre un tableau intéressant des mœurs, du caractère, du génie de tous les siècles, de l'état des sciences & des lettres dans tous les pays & dans tous les âges, doit me dispenser, sans doute, de traiter longuement cette partie. Je me bornerai donc à faire quelques réflexions sur les éloges des anciens & sur les nôtres, & pour les choses que je ne dirai pas, je renvoie d'avance au livre même du célèbre académicien.

Il s'en faut beaucoup que les Grecs soient aussi riches en éloges qu'en discours politiques. Athènes étoit la seule ville de la Grece où l'on pronçât publiquement des discours à la louange des guerriers morts pour la patrie. Et de quelle nature étoient ces discours ? nous le voyons par ceux qui nous restent. On louoit la patrie & non les citoyens. La patrie jalouse vouloit que ses enfans s'oubliaient eux-mêmes & ne travaillassent que pour elle , que la gloire de leurs exploits fût pour elle seule. Démosthene se plaint que de son tems on attribue les exploits aux généraux fameux qui en étoient les auteurs , & qu'on dise , par exemple , Iphicrate, Timothée, Chabrias , ont remporté telle victoire dans telle circonstance (1). On ne louoit donc que la patrie ; attentif surtout à inspirer des sentimens généreux à tous les citoyens , l'orateur avoit pour but de leur ap-

(1) Voici les propres paroles de Démosthene ; elles sont remarquables. « Thémistocle avoit remporté à Salamine la victoire navale ; Miltiade commandoit les troupes à Marathon ; beaucoup d'autres s'étoient signalés par des exploits bien supérieurs à ceux de nos jours ; voyons-nous cependant que nos peres leur aient dressé des statues , qu'ils se soient livrés à eux sans réserve , qu'ils les aient honorés de façon à les croire au-dessus d'eux ? Non , Athéniens , nos ancêtres ne se privoient pas eux-mêmes de la gloire des

prendre qu'ils devoient être uniquement jaloux de vivre & de mourir pour elle , qu'ils devoient s'honorer d'avoir contribué pour leur part à sa gloire par leurs travaux & au péril de leurs jours. Il se contentoit de faire mention des guerriers morts ; il parloit de tous en général , & s'interdisoit les détails particuliers : s'arrêter à quelques-uns d'entre eux , ç'eût été , dans l'esprit des auditeurs , outrager les autres. Le discours étoit terminé par quelques motifs de consolation présentés aux peres , aux freres , aux meres & aux épouses des guerriers dont l'état célébroit les funérailles.

Nous connoissons l'éloge des officiers morts à Fontenoi, par M. de Voltaire. Si cet écrivain célèbre , malgré toutes les ressources de son génie brillant & facile , s'étoit vu borné à louer la nation françoise , & à réveiller dans le cœur de tous les François les sentimens d'honneur qui leur

succès. C'étoit au peuple d'Athenes , non à Thémistocle , non à Miltiade , qu'on attribuoit alors la victoire de Salamine & de Marathon. On dit aujourd'hui : Timothée a pris Corcyre ; Iphicrate a défait les troupes de Lacédémone ; Chabrias a gagné , près de Naxe , une victoire navale. Tels sont les honneurs que vous accordez à vos généraux pour ces exploits , que vous semblez leur en céder toute la gloire ».

sont naturels , il auroit pu encore , sans doute , trouver dans son sujet des beautés saillantes qui nous auroient frappés ; mais son discours n'auroit pas offert ces détails intéressans , ces tableaux touchans qui le varient , qui l'embellissent , & qui l'animent.

Au reste , quoique les éloges dont je parle , manquent de cette variété qu'auroient pu y répandre les orateurs , s'ils avoient pu se permettre les détails ; cependant , comme les objets en sont grands & nobles , qu'on y loue un peuple poli & distingué , qu'on y célèbre le zele patriotique , & un dévouement magnanime pour son pays , ce sont des morceaux précieux qui ont droit de nous intéresser & de nous plaire. Je me suis déterminé , en conséquence , à les traduire , & à les publier dans notre langue.

Le Panégyrique & le Panathénaïque d'Isocrate , nous présentent un éloge magnifique d'Athenes , mais c'est toujours l'éloge de la république , & non celui de plusieurs particuliers ou d'un seul. Dans le Panégyrique , la ville d'Athenes n'est louée que par occasion , quoique son éloge soit la partie principale du sujet : dans le Panathénaïque , l'orateur la loue avec dessein de la louer , & son éloge est le sujet même du discours. Je parlerai plus particulièrement de ces deux ha-

rangues dans le sommaire que je mettrai à la tête de chacune.

Les sophistes & les rhéteurs composoient des éloges pour s'exercer , ou pour fournir des modèles à leurs disciples. Ils célébroient les personnages les plus distingués des anciens tems ; ils affectoient même quelquefois de préconiser ceux qui avoient été les plus décriés. C'est ainsi qu'Isocrate avoit fait dans sa jeunesse l'éloge de Buisiris ; & il nous explique lui-même quel avoit été son motif en traitant ce sujet. Nous verrons aussi ce qui l'avoit engagé à composer l'éloge d'Hélène , ce discours qui avoit si fort prévenu le célèbre M. de Fenelon contre les autres écrits du même orateur.

Il ne nous est resté des écrivains grecs que deux éloges de princes contemporains , celui d'Evangoras par Isocrate , & celui d'Agésilas par Xénophon. Tous deux , chacun dans leur genre , peuvent servir de modèle. L'un est d'un ton plus élevé & demandoit plus d'art : il s'agissoit de louer un prince qui étoit un grand homme , mais qui n'avoit eu que des forces médiocres , & n'avoit régné que sur une seule ville de l'isle de Chypre. L'autre n'est qu'un peu au-dessus d'un simple éloge historique : on y loue le monarque d'une république puissante , qui avoit joué le plus

grand rôle dans la Grece, qui s'étoit également distingué par ses vertus & par ses actions dans la prospérité & dans les malheurs de sa patrie. Je ferai connoître un peu plus en détail ces éloges & les autres, dans des sommaires particuliers; qu'il me suffise pour le présent d'avoir donné cette idée légère du peu qui nous est resté des anciens dans un genre où nous sommes plus riches qu'eux, autant qu'ils l'étoient plus que nous en harangues politiques.

La littérature françoise compte un grand nombre de Panégyriques ou éloges des Saints, d'oraisons funebres faites pour la chaire ou pour des assemblées profanes, d'éloges historiques, & d'autres ouvrages de la même espece. Quoique les chefs-d'œuvre & les modeles ne nous manquent dans aucun de ces genres d'éloges, il est néanmoins des défauts dont nos meilleurs écrivains ne se sont pas toujours garantis. En général, on peut leur reprocher de monter & d'enfler un peu trop leur style, de prodiguer les expressions emphatiques & les lieux communs, de cacher, pour ainsi dire, & d'étouffer les traits de leur héros sous la profusion des ornemens, de ne pas le montrer assez lui-même dans sa grandeur & avec sa dignité naturelle.

C'est en grande partie au vice de nos usages

qu'on doit attribuer ces défauts. L'éloge ne devroit être qu'un tribut de reconnoissance ou d'admiration , payé à un mérite distingué ou à d'importans services ; & dans nos mœurs , ce n'est pour l'ordinaire qu'un hommage que la vanité ou la bassesse rendent à l'orgueil. On loue le rang ou la dignité , & non la personne. Tel homme mériteroit le blâme plutôt que la louange , mais il faut le louer parcequ'il est mort dans telle dignité ou dans tel rang. On va entendre l'orateur, non pour admirer avec lui ce qu'on n'admire pas, ce qu'on méprise même , mais pour examiner avec quel art il saura intéresser dans un sujet qui n'est nullement intéressant , avec quel artifice il saura louer ce qui n'est aucunement louable , avec quelle adresse il aura mis en œuvre toutes les ressources d'une vaine rhétorique. L'oraison funebre faite pour la chaire (car on voit que c'est de ce genre d'éloge que je parle ici) présente encore un autre écueil. Lorsque le sujet est ingrat & stérile , comme l'usage veut qu'on entretienne ses auditeurs un tems déterminé , on s'épuise en réflexions sur la vanité des choses humaines : le style & les idées des prophètes sont employés sans regle & sans mesure. Je fais qu'un éloge fait pour être prononcé dans un lieu saint , à la face des autels , doit être différent d'un éloge

composé pour un lieu profane. Je fais que si on est obligé de louer les grands devant les grands, il faut du moins profiter de cette circonstance pour les instruire, pour leur montrer le néant de la grandeur, pour leur apprendre que la mort égale toutes les conditions & tous les rangs, que rien n'est grand devant l'être qui ne meurt pas, qui voit tout changer autour de lui & qui ne change jamais. Je fais qu'on peut insister sur cette morale sublime, que nos fameux orateurs, sur-tout Bossuet, l'ont fait souvent, & avec avantage, qu'enfin on se trouve quelquefois obligé d'y recourir, lorsque le sujet n'est pas assez fécond par lui-même. Mais doit-on s'arrêter aussi long-tems sur ces lieux communs, s'annoncer presque par-tout sur le ton d'enthousiasme & d'emphase, étourdir l'oreille de grands mots qui ne disent rien à l'esprit, lors même que le sujet est abondant & riche, lors même qu'il offre une multitude de faits instructifs, & qu'on en pourroit tirer une foule de réflexions solides pour le gouvernement des états, & pour la conduite de la vie ?

Il faut en convenir, & rendre justice à notre siècle; jamais on ne fut plus à portée de louer les talens réels, les grandes vertus, le vrai mérite. Les occasions ne nous manquent pas : les éloges

proposés par quelques académies du royaume, & sur-tout par celle de la capitale, ouvrent à l'éloquence dans cette partie, un champ magnifique qu'ont parcouru avec distinction plusieurs de nos grands écrivains. Mais ne peut-on pas dire en général, qu'accoutumés au faste & à l'enflure de la plupart de nos oraisons funebres, nous dédaignons un peu trop cette simplicité précieuse dont les anciens nous offrent des modeles dans quelques-uns des éloges qui nous sont restés d'eux, & à laquelle pourroit nous ramener la lecture de ces ouvrages. Je me trompe peut-être, & je ne prétends pas donner mon goût pour regle : mais j'ai dit sincèrement ce que je pense sur le ton de la plupart de nos éloges.

J'ai cru encore appercevoir dans quelques-uns un défaut qu'on remarque dans les oraisons funebres de Fléchier, & où son exemple a pu entraîner plusieurs de ceux qui sont venus après lui. Ses divisions ordinairement sont trop symétriques & trop méthodiques : on y remarque trop d'art, point assez de naturel. Il apperçoit toujours dans son héros trois qualités principales, il en forme trois cadres d'égale grandeur, dans lesquels il force les faits d'entrer & de prendre leur mesure. Bien éloigné de suivre cette méthode, & de s'asservir à cette regle, Bossuet divise plus natu-

rellement son sujet. Les grandes parties de son discours , sans être tirées , pour ainsi dire , au cordeau , sont plus ou moins étendues , selon qu'elles offrent un champ plus ou moins vaste.

M. Thomas , sans parler des autres articles , me semble ne rien laisser à désirer pour celui-ci , & remplir l'idée que je me suis faite des divisions d'un éloge. Si son héros lui présente dans un seul homme plusieurs hommes bien distincts , il les considère à part , & ce sont autant de parties de son discours. S'il apperçoit chez lui des qualités essentielles , des traits principaux bien marqués , bien séparés , qui caractérisent la personne sans se confondre dans le cours de sa vie (1) , ces divers traits lui fournissent une division naturelle. La vie du personnage qu'il loue se trouve-t-elle partagée en grandes époques ; ces époques partagent naturellement sa harangue. Sinon , il le suit tout simplement depuis sa naissance jusqu'à sa mort , en s'arrêtant aux actions les plus frap-

(1) Pour entendre ma pensée , qu'on se rappelle que dans l'éloge de saint Louis , presque tous les orateurs font de sa religion une partie de leur discours. Pour moi il me semble que la religion de ce monarque , ayant animé toutes les actions de sa vie , ne doit pas en être séparée , ou que du moins elle ne doit être considérée que comme ayant influé sur toute sa conduite.

pantes , dont il tire les réflexions les plus propres à éclairer l'esprit & à intéresser le cœur.

Je finirai par dire un mot des éloges historiques , qui appartiennent à notre nation , qui sont comme un fruit de notre terroir , que nous avons cultivé avec complaisance , & dont nous avons perfectionné l'espece. On connoît , sans parler des autres qui méritent certainement d'être lus , les éloges historiques de Fontenelle. On y admire l'art avec lequel il change de ton autant de fois qu'il change de personnages ; les ornemens & les graces qu'il a su répandre , dans une juste mesure , sur les matieres les plus arides ; l'intérêt des choses & celui du style toujours agréablement assortis ; des pensées piquantes , nées du sujet même , qui réveillent , & qui tiennent sans cesse attentif. De nos jours le public a applaudi aux éloges de M. d'Alembert , qui , sans copier Fontenelle , a trouvé le moyen d'intéresser autant que lui. Ceux qu'il a déjà publiés font désirer qu'il ne tarde pas à nous procurer de nouvelles jouissances. Une diction toujours sage & pure , relevée par des réflexions fines & ingénieuses , que fournit à l'écrivain une connoissance profonde des hommes ; ces traits frappans & vrais qui font reconnoître celui dont il fait l'éloge , & qui le distinguent de tout autre ; l'attention à di-

versifier le style selon la diversité des caractères qu'il veut peindre : telles sont les qualités principales qui attacheront toujours dans la lecture de cet excellent ouvrage.

FAUTES A CORRIGER

dans ce second tome.

PAGE 94, n. (1), ligne 2, sous leurs noms, lisez sous leur nom.

156, l. 8, ses, lisez ces.

168, n. (2), l. 1, lisez des Spartiates qui composoient le.

172, l. 27, Schole, lisez Scolé.

173, l. 14, d'Elée, lisez d'Elide.

174, l. 14, dans Nasse, lisez dans Assus.

206, l. 7, d'Hercule, lisez du grand Alcide.

208, l. 16, de ces héros, lisez de ce héros.

302, l. 16 & 17, marché la mer, lisez marché sur la mer.

320, l. 8, ajouta-t-il, lisez ajoute-t-il.

345, l. 19, Lacédémoniens, lisez Macédoniens.



DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE D'ATHENES (1),

*pour servir d'éclaircissement sur-tout au Panégyrique
d'Isocrate.*

I. LA plupart des anciens peuples se glorifioient d'une origine qui se perdoit dans l'obscurité des siècles. Ils n'étoient pas moins fiers d'avoir constamment habité le même pays, sans avoir jamais été contraints de le quitter. Les Athéniens mettoient ce double avantage au nombre de leurs titres les plus honorables. Ils se vantoient d'être sortis du sein même de la terre, & d'avoir possédé, de tout tems, la contrée qui les avoit vus naître.

II. La stérilité de leur terrain contribua, plus

(1) Ce discours sur l'histoire d'Athenes, est pris tout entier de M. de Brecquigni, avec de légers changemens. Les faits en sont très bien rapprochés, & ils peuvent jeter une grande lumière non seulement sur le Panégyrique d'Isocrate, mais encore sur les autres harangues du même orateur. A l'exemple de M. de Brecquigni, je renvoie à ce discours pour la plus grande partie des notes du Panégyrique.

que leurs forces , à les mettre à l'abri des invasions. Ils ne laisserent pas d'être obligés de défendre souvent leurs demeures dans ces premiers âges , où les peuples , sans loix & sans établissemens fixes , se dépouilloient & se chassoient les uns les autres. Cependant , plus tranquilles que leurs voisins , parceque leur pays étoit moins propre à exciter l'envie , ils furent , si nous les en croyons , les premiers peuples de la Grece qui s'appliquerent aux arts nécessaires , d'où ils passerent insensiblement aux arts agréables.

III. Ils prétendoient que c'étoit à Cérès qu'ils étoient redevables de leurs premières connoissances sur l'agriculture : mais près de deux siècles avant l'arrivée de cette déesse , Cécrops , originaire d'Egypte , étoit venu dans l'Attique où il avoit amené une colonie , & rassemblant les habitans de ce pays , ce prince s'étoit formé un petit état. On n'ignoroit pas en Egypte l'usage du bled au tems de Cécrops ; de sorte qu'il en auroit instruit ses nouveaux sujets , s'ils ne l'eussent pas connu. Ce que les Grecs racontent , que cet usage leur fut apporté par Cérès environ cent soixante-dix ans après , est donc une pure fable. Tout ce qu'ils nous disent sur leur ancienne histoire , est plein de fables pareilles : mais elles étoient adoptées par la nation , & on les admettoit en Grece

comme autant de titres légitimes des prétentions réciproques des divers peuples.

IV. Ce fut Cécrops qui établit le tribunal de l'Aréopage , devenu depuis si fameux par ses lumières & son intégrité. Sous Cranaüs , successeur de Cécrops , ce tribunal rendit un arrêt célèbre entre Neptune & Mars , tous deux rois de Thesalie , & depuis érigés en divinités. Hallirrhottius , fils de Neptune , avoit usé de violence envers Alcippe , fille de Mars , qui avoit tiré vengeance de cet affront en tuant Hallirrhottius. Neptune porta ses plaintes au nouveau tribunal établi par Cécrops ; mais l'arrêt jugea que la vengeance de Mars étoit juste , & proportionnée à l'injure. C'est , sans doute , à ce jugement qu'Isocrate fait allusion , lorsqu'il dit que les premiers hommes qui se plaignirent des violences , & voulurent décider leurs différends par la raison & non par la force , vinrent chercher leurs décisions dans les loix d'Athenes.

V. Long-tems après , sous le regne d'Erechthée , Cérès arriva dans l'Attique , cherchant par-tout Proserpine , sa fille , que Pluton avoit enlevée. Elle s'arrêta à Eleusis , où elle fut très bien reçue. Les Grecs croyoient que par reconnaissance elle avoit enseigné aux habitans de l'Attique la façon de cultiver le bled & d'en faire

du pain. Ils lui attribuoient aussi l'institution de ces mysteres fameux, qu'on appelloit par excellence *les mysteres*. Sans m'étendre sur le but particulier des cérémonies secretes qui s'y practiquoient, je me contenterai de remarquer que d'abord les Athéniens seuls avoient droit d'être initiés à ces mysteres; mais que depuis, tous les Grecs y furent admis, & que plus long-tems après encore, ils embrasserent tout le genre humain. Outre les cérémonies cachées, il y en avoit de publiques. On distinguoit les grands mysteres & les petits. La fête des grands mysteres se célébroit à Eleusis avec un appareil surprenant. C'étoit la fête la plus renommée de toute l'antiquité profane: elle duroit neuf jours. On croyoit communément que l'initiation à ces mysteres étoit un engagement à une vie plus pure, & que les ames des initiés devoient jouir, après la mort, d'une félicité parfaite; tandis que celles des profanes resteroient plongées dans l'obscurité & enfoncées dans la boue.

VI. On place sous le regne du même Erechthée la guerre des Thraces, & d'Eumolpe, fils de Neptune. Environ un siecle & demi après, sous le regne de Thésée, les Amazones, secondées des Scythes, vinrent attaquer Athenes. Ces femmes, que leur goût pour la guerre avoit fait

nommer filles de Mars , s'étoient formé , depuis deux cents ans , un empire , que leurs conquêtes avoient rendu aussi vaste que puissant. Thésée avoit accompagné Hercule dans une expédition contre elles , & avoit ramené avec lui Antiope , que , selon quelques-uns , Hercule lui avoit donnée en récompense de sa valeur ; ou qui , selon d'autres , avoit volontairement suivi Thésée dont elle s'étoit éprise. Les Amazones résolurent de se venger , & d'arracher Antiope des mains de ce prince. Elles vinrent fondre sur Athenes avec les Scythes leurs alliés ; mais Thésée les vainquit , & en fit un si grand carnage , qu'elles ne purent jamais se relever de cette perte , & que leur nom s'éteignit bientôt après comme leur empire.

VII. Ces événemens furent suivis de la fameuse guerre d'Adrasfe , roi d'Argos , contre les Thébains. Il soutenoit le parti de Polynice , qui réclamoit sa part au trône , dont son frere Etéocle vouloit l'exclure. Un combat singulier termina les haines & la vie de ces malheureux fils d'Œdipe , sans terminer la guerre. Les Thébains qui avoient soutenu Etéocle , vengerent sa mort sur Adrasfe. Ils firent une sortie si vigoureuse , qu'ils forcèrent le roi d'Argos de lever le siege , & ne lui permirent pas d'enlever ses morts. C'étoit contre le droit public des Grecs. Adrasfe , hors

d'état de se faire rendre justice , alla implorer le secours de Thésée , qui marcha sur - le - champ contre les Thébains , & les obligea de rendre les morts qu'Adraсте redemandoit.

VIII. Thésée avoit donné au royaume d'Athenes une nouvelle forme , & une consistance plus solide. Avant lui l'Attique étoit partagée en divers bourgs : il en avoit réuni les habitans , qui , selon quelques auteurs , bâtirent sous ses ordres la ville d'Athenes , ainsi appelée du nom de Minerve , qu'on nomme en grec *Athéné*. La mémoire d'un événement aussi important fut consacrée par l'institution des fêtes qu'on nomma d'abord *Athénées* , & ensuite *Panathénées*. Il y avoit deux sortes de Panathénées , les grandes & les petites , qui se célébroient à peu près avec les mêmes cérémonies , les petites chaque année , les grandes après quatre ans révolus. C'est probablement dans une de ces solemnités qu'Isocrate publia celle de ses harangues , qui porte le titre de *Panathénaïque*. D'autres font remonter bien plus haut la première institution de ces fêtes , la fondation d'Athenes , & le nom qui lui fut donné ; mais ces discussions ne peuvent trouver ici place.

IX. Sous le regne du même Thésée , les enfans d'Hercule , nommés Héraclides , vinrent se réfugier à Athenes. Ils étoient en grand nombre ,

& après la mort de leur pere , ils avoient été élevés auprès de Céix , roi de Trachine. Mais Eurysthée , roi de Mycenes , ennemi déclaré d'Hercule qu'il avoit persécuté toute sa vie , obligea Céix , par ses menaces , à faire sortir les Héraclides de ses états. Thésée les recueillit , & leur donna des établissemens dans l'Attique. Eurysthée s'avança à la tête d'une armée pour les chasser , & marquer à Thésée son ressentiment. Celui-ci marcha contre Eurysthée , le battit , le fit prisonnier , & le remit aux Héraclides qui le firent mourir.

Les enfans d'Hercule tenterent de profiter de leur victoire , & de s'établir dans le Péloponèse ; mais ils n'y réussirent que quelque tems après , dans la personne de leurs enfans , qui s'emparèrent des villes d'Argos , de Lacédémone & de Messene. Je ne parle point du siege de Troie arrivé quatre-vingts ans auparavant. Agamemnon , pour lors roi de Mycenes & d'Argos , fut , comme on fait , le chef de cette fameuse entreprise ; & Mnesthée , qui avoit usurpé sur Thésée le royaume d'Athenes , ne se distingua pas à ce siege au-dessus des autres rois de la Grece qui s'y trouverent.

X. Le dernier des rois d'Athenes fut Codrus. On fait la mort généreuse de ce prince. Codrus

faisoit la guerre contre les Héraclides , & l'oracle avoit prédit que l'armée dont le roi périroit, remporterait la victoire. Il se fit tuer ; & le bruit de sa mort s'étant répandu , l'impression que l'oracle avoit faite sur les esprits assura bientôt la victoire aux Athéniens. Après avoir perdu un si bon roi, ils résolurent de n'en plus avoir, & érigerent leur état en république. Ce fut peu après la mort de Codrus , que le nombre des habitans de l'Attique , grossissant par le grand nombre de ceux qui venoient s'y réfugier , les Athéniens , pour se débarrasser d'une multitude qui surchargeoit le pays , envoyèrent des colonies qui s'emparèrent des côtes de l'Asie mineure , situées entre la Carie & la Lydie, & des isles qui en sont voisines. Je pense que c'est de ces colonies , si avantageuses à la Grece , que parle Isocrate dans son Panégyrique , quoiqu'il semble en faire remonter l'époque plus haut.

XI. Le gouvernement monarchique , image de l'autorité paternelle dont il émane , étoit le gouvernement primordial de tous les états de la Grece. Les Athéniens ne furent pas les seuls qui le changerent. On vit tous les Grecs , presque tout-à-coup animés d'un desir violent de la liberté , établir chez eux le gouvernement républicain , mais varié en presque autant de manieres

que la Grece comptoit de peuples différens. Il n'y en avoit peut-être aucun qui eût autant de penchant pour la liberté que les Athéniens. Ce penchant les dominoit dès les premiers tems de leur monarchie ; & quoique la succession au trône fût héréditaire , les rois avoient besoin de joindre à leurs droits l'agrément du peuple. C'étoit le peuple qui décidoit des affaires importantes , & qui jugeoit quelquefois ses rois mêmes. Thésée ne s'étoit presque réservé d'autorité que celle de général d'armée , & de protecteur des loix.

Athenes s'étoit gouvernée sur le même plan jusqu'à la mort de Codrus, après laquelle, comme je l'ai dit , la dignité de roi fut abolie. Un magistrat, sous le nom d'archonte , gouverna la nouvelle république. Son pouvoir ne finissoit qu'avec sa vie ; mais il étoit sujet à rendre compte au sénat. Ainsi ce sénat étoit dépositaire de la puissance , & le gouvernement devint purement aristocratique. Comme il paroissoit aux Athéniens tenir encore trop de la monarchie , ils portèrent le nombre de ces archontes jusqu'à neuf ; & la durée du pouvoir de ces magistrats , limitée d'abord à dix ans , fut au bout de quelque tems réduite à une seule année.

Soixante ans après ce dernier changement , les Athéniens songerent à rédiger leurs coutumes en

un corps, & à réformer les abus qui pouvoient s'y être glissés. Dracon, chargé de cet ouvrage, se laissa trop emporter par l'ardeur de son caractère. Ses loix furent des loix de sang. Leur excessive rigueur, qui punissoit par la mort les moindres fautes comme les plus grands crimes, conduisoit à l'impunité & aux forfaits. On se révolta contre des loix si dures : Solon fut revêtu de l'autorité nécessaire pour les abolir, & pour leur en substituer de plus raisonnables.

C'étoit un des plus savans & des plus vertueux personnages de son siècle. Il s'étoit fort appliqué à la philosophie, & avoit trouvé dans ses voyages d'abondantes sources d'instruction. La politique ayant été le principal objet de ses études, personne n'étoit plus propre à devenir le législateur de sa patrie. Il donna aux Athéniens les meilleures loix qu'ils fussent capables de recevoir. Le gouvernement passa de la forme aristocratique à la démocratie; car quoique Solon laissât les charges & les dignités aux mains des riches, il donnoit au peuple la liberté d'opiner sur les affaires publiques. Par-là, tout se trouva du ressort du peuple, qui non seulement nommoit les magistrats, leur faisoit rendre compte de leur conduite, & délibéroit de toutes les affaires d'état; mais devant qui se portoient même les appels des jugemens particuliers.

XII. Solon rétablit & augmenta l'autorité de l'Aréopage , & créa un conseil qui depuis fut appelé le sénat des cinq-cents. Sans entrer dans le détail de ses loix , j'observerai seulement qu'il en fit plusieurs pour encourager les arts , & pour animer le commerce maritime , dont il feroit l'avantage , sur tout pour un pays aussi favorablement situé que l'Attique. Peut-être est ce à lui qu'il faut rapporter le premier établissement du commerce qui se fit d'abord à Phalere , ensuite au Pirée , & dont Isocrate parle avec tant d'éloge dans son Panégyrique. Les loix de Solon parurent si admirables , que non seulement elles servirent de modele à plusieurs peuples de la Grece , mais aux Romains mêmes.

XIII. Après avoir fini l'ouvrage de sa législation , Solon quitta la ville d'Athenes pour continuer ses voyages , acquérir des connoissances nouvelles , répandre celles qu'il avoit acquises , & recevoir le tribut de louanges que sa réputation étendue au loin lui avoit préparées dans les diverses cours qu'il se proposoit de visiter. Son absence fut fatale au gouvernement qu'il avoit établi. Diverses factions s'éleverent , & prétendirent rétablir la monarchie dans Athenes. Pisistrate y parvint. Il descendoit de Codrus , & joignoit au titre de sa naissance toutes les qualités propres

pour le souverain pouvoir, tous les talens pour s'y élever, toutes les vertus pour s'y maintenir. Les loix de Solon regnerent sous lui. Il étoit grand homme & bon roi; mais roi malgré ses sujets, & par conséquent odieux. Deux fois chassé, il eut l'adresse & le courage de remonter deux fois sur un trône si chancelant, & y regna enfin paisiblement durant quinze années, sans jamais se départir du système de modération qu'il avoit embrassé, sans paroître aigri par les contradictions & les obstacles qu'il avoit esluys à tant de reprises. Hipparque, son fils aîné, auquel il transmit sa puissance, retraça ses vertus & ses talens; mais une passion infame le perdit: il périt par les coups du citoyen qu'il avoit voulu outrager (1). Hippias son frere le vengea avec une cruauté qui révolta toute la Grece; il fut contraint de se sauver à Sigée en Phrygie: ce furent les Lacédémoniens qui le chasserent.

XIV. Depuis plusieurs siècles, des rois tyrans & des rois foibles avoient successivement contribué, par des moyens opposés, à ruiner chez les Lacédémoniens l'autorité royale, & les avoient jettés dans les troubles les plus funestes. Pour les

(1) Il fut tué par Aristogiton que secondoit Harmodius son ami.

tirer de cette affreuse situation , Lycurgue avoit fait à Lacédémone ce que Solon venoit de faire dans Athenes , mais sur un plan différent. Le détail des loix de Lycurgue ne doit pas se trouver ici : je dirai en général que ce sage législateur réforma les mœurs de Sparte comme ses loix , & y jetta une austérité qui fit des Lacédémoniens les guerriers les plus intrépides de la Grece , en tournant toutes leurs vues du côté de la profession militaire. Quant à la forme du gouvernement , il laissa subsister la royauté ; mais il en tempéra tellement le pouvoir par l'aristocratie qu'il y mêla , que le nom de roi étoit plutôt un nom de dignité qu'un titre d'autorité réelle.

Nous avons dit que Lacédémone avoit chassé le tyran Hippias : la reconnoissance des Athéniens pour cette république eût été entière , si , en chassant ce tyran , elle n'eût pas tenté d'en établir un autre. Athenes étoit partagée entre les deux citoyens les plus puissans , Clisthene & Isagoras. Les Lacédémoniens se déclarerent pour Isagoras , & chasserent Clisthene qui avoit eu d'abord l'avantage ; mais Isagoras fut chassé à son tour , & Clisthene rétabli. Ce fut ce dernier qui fit revivre les loix de Solon , comme le dit Isocrate dans quelques-unes de ses harangues , où

Clisthene est loué comme le restaurateur de la démocratie dans Athenes.

XV. Cependant Hippias avoit passé de Sigée à Sardes, & par l'entremise d'Artapherne qui y commandoit pour Darius, roi des Perses, il avoit obtenu que ce prince se chargeroit de le rétablir. Darius fit donc sommer les Athéniens de se soumettre à Hippias : ils le refuserent, & ce fut le premier motif de ces guerres mémorables que les Athéniens, & ensuite tous les Grecs, eurent à soutenir contre les Perses. Quoiqu'Isocrate ne fasse presque aucune mention de la plupart des événemens dont je viens de tracer la suite, j'ai cru devoir les rappeler ici, pour ne pas interrompre le fil de l'histoire, & pour faire connoître l'origine de ces guerres fameuses sur lesquelles l'orateur s'étend avec complaisance, toutes les fois qu'il a occasion d'en parler.

Elles commencerent environ soixante & quatre ans avant sa naissance. Les Athéniens, sans être intimidés par les menaces du roi de Perse, & résolus de tout souffrir plutôt que de rentrer sous le pouvoir de leurs tyrans, osèrent porter la guerre en Asie. Ils brûlerent Sardes, capitale de la Lydie. Darius irrité fit marcher contre Athenes plus de cent mille Perses, qui ramenoient avec

eux Hippias. Ce ne fut que dix ans après les premières menaces. D'autres soins l'avoient empêché de tenter plutôt cette expédition, qui lui tenoit si fort au cœur, qu'il avoit chargé un de ses serviteurs de l'en faire souvenir toutes les fois qu'il se mettroit à table.

XVI. Athenes intéressa dans sa cause toute la Grece, & en particulier Lacédémone. Mais quand on fut l'approche des Perses, il n'y eut que mille Platéens qui joignirent l'armée Athénienne. Car quoique les deux mille hommes que Lacédémone envoyoit, eussent marché avec la plus grande diligence, ils n'arriverent que lorsque les Athéniens en étoient déjà venus aux mains, & n'eurent qu'à féliciter ceux-ci sur la victoire qu'ils venoient de remporter. Ces braves gens, seulement au nombre de dix mille hommes commandés par Miltiade, avoient battu la nombreuse armée des Perses. C'est le fameux combat de Marathon, où Hippias fut tué.

XVII. La nouvelle d'une si honteuse défaite ne fit qu'irriter encore plus Darius sans le faire renoncer à ses projets de vengeance, que la mort arrêta. Xerxès, son fils & son successeur, les reprit, & forma le dessein d'assujettir toute la Grece. Il mit en œuvre une politique fort propre à le faire réussir. Il commença par intimider les états

de la Grece les plus foibles , & ayant obtenu de chacun d'eux des marques de soumission , il n'eut presque plus à faire qu'aux villes d'Athenes & de Lacédémone. Elles se liguerent toutes deux ensemble pour résister à Xerxès qui s'avançoit vers la Grece avec des forces immenses par terre & par mer. Quelques peuples du Péloponèse , rassurés par leur situation , & déterminés par la république de Sparte , s'unirent à eux. Les Lacédémoniens , qui étoient alors le peuple le plus puissant & le plus respecté de la Grece , mais qui n'avoient pas de marine , se chargerent de résister à l'armée de terre , & marcherent aux Thermopyles pour y arrêter Xerxès. Les Athéniens qui , depuis quelque tems , avoient formé une marine assez considérable , furent chargés de la guerre par mer ; & leur flotte , renforcée des galeres de leurs alliés , alla attendre celle des ennemis dans le détroit d'Artémise au-dessus de l'Eubée.

XVIII. La flotte grecque étoit en tout de trois cents soixante & dix bâtimens. Les Athéniens y en avoient deux cents vingt-sept ; & les Lacédémoniens n'y en avoient que dix. Cette raison devoit faire nommer un Athénien pour général ; mais les alliés s'opiniâtrèrent à vouloir un Lacédémonien. La chose auroit difficilement passé , sans la générosité de Thémistocle , commandant

mandant les vaisseaux d'Athenes. Comme il sentit les suites de ces disputes de prééminence, qui ne pouvoient être plus déplacées, il songea à les prévenir; & loin de soutenir les prétentions de sa patrie, & les siennes propres, il fut le premier à appuyer celles de Lacédémone. Ainsi le Lacédémonien Eurybiade fut nommé général; mais tout n'en roula pas moins sur Thémistocle. Son mérite personnel lui fut un titre plus sûr pour commander, que le titre même d'amiral; & ce grand homme, par une modération pratiquée si à propos, sauva la Grece sans rien perdre des droits qu'il sembloit céder. C'étoit à lui que les Athéniens étoient redevables de leur marine, qu'il avoit mise sur un tout autre pied qu'elle n'étoit auparavant. Ce fut lui qui fit construire le fameux port du Pirée, beaucoup plus commode pour les vaisseaux que celui de Phalere; & qui par conséquent contribua beaucoup à la célébrité du commerce qui illustra & enrichit sa patrie.

XIX. Xerxès étoit donc entré dans la Grece: son armée étoit de plus de sept cents mille combattans, sa flotte de plus de douze cents galeres, & sa suite si prodigieuse, que le tout, selon Isocrate, composoit cinq millions d'hommes. Le seul appareil de la marche de ce prince avoit été capable

de répandre par tout l'effroi. Il avoit fait couper l'isthme du mont Athos qui s'avance dans l'Archipel en forme de presque isle, voulant par-là épargner à sa flotte un détour quelquefois dangereux : travail plus fastueux que nécessaire. Il avoit fait jeter deux ponts sur le bras de mer qui sépare l'Asie de l'Europe, dont l'un servit pour ses troupes, l'autre pour leurs bagages. Des magasins qu'on avoit été quatre ans entiers à former, & qui côtoyoient l'armée, portés sur plus de trois mille bâtimens de charge, avoient suffi à peine pour nourrir cette multitude d'hommes. Toutes les eaux du Scamandre n'avoient pu les désaltérer.

Avec des forces si étonnantes, Xerxès étoit arrivé au défilé de Thermopyles, l'unique endroit par où il pouvoit pénétrer dans l'Achaïe pour se rendre devant Athenes dont il se proposoit de former le siege. Il s'étoit attendu que les Grecs fuïroient de toutes parts à son approche ; & il fut extrêmement surpris lorsqu'on vint lui dire que ces importans passages étoient gardés par quatre mille Grecs, sous les ordres de Léonidas, l'un des rois de Sparte. Il les fit attaquer par les meilleures de ses troupes, qui furent toujours repoussées, mais ayant eu connoissance d'un sentier escarpé où l'on ne faisoit pas de garde, & par

où l'on arrivoit à des hauteurs qui commandoient le poste des Grecs , il y fit marcher de nuit un détachement qui y parvint sans être apperçu , & s'y logea.

Léonidas n'en eut connoissance que le lendemain. Sentant qu'il alloit être accablé , il obligea ses alliés à se retirer , & ne garda que trois cents Spartiates , avec lesquels il résolut de périr , mais de vendre bien cher sa vie. Cette action qui sembloit tenir du désespoir , n'étoit à Lacédémone que fermeté. Ses gens apprirent sa résolution avec des transports de joie ; & tous expirèrent dans leurs postes , sans vouloir reculer devant l'ennemi. Cette affaire coûta vingt mille hommes à Xerxès. Rien n'est si admirable que la valeur de ces braves Spartiates ; & on peut dire avec Diodore , que cette généreuse action rebuta les Perses , les intimida même , releva l'ame des Grecs presque autant qu'une victoire , & fut en quelque sorte le principe des avantages qu'ils remportèrent dans la suite.

XX. Tandis que les Grecs se battoient sur terre aux Thermopyles , ils attaquoient près d'Artemise la flotte de Xerxès. Ils eurent deux jours de suite quelques avantages , mais peu décisifs. Le troisieme jour , ayant appris que les défilés des Thermopyles étoient forcés , ils se retirèrent

vers l'intérieur de la Grece , & passerent à Salamine , petite isle près de l'Attique. Les peuples du Péloponèse , réduits à se retrancher dans leur pays , ne s'occupèrent plus que du soin d'élever une muraille pour fermer leur isthme , qui n'avoit que deux lieues de large. Les Athéniens demeurés seuls , sentant bien qu'ils ne pourroient défendre leur ville , prirent la généreuse résolution de l'abandonner. En conséquence d'un décret public , ils la mirent sous la protection de Minerve sa déesse tutélaire : tous les hommes en état de porter les armes , s'embarquerent sur la flotte ; chacun pourvut du mieux qu'il lui fut possible à la sûreté de sa femme & de ses enfans , & l'on ne laissa que les vieillards & les malades , que leur foiblesse ne permettoit pas de transporter , ou qui s'opiniâtrèrent à rester dans leur patrie.

Bientôt Xerxès fut aux portes de la ville , où , malgré le peu de forces des citoyens qui restoit , il éprouva encore de la résistance. Tous se firent tuer sans entendre à aucun accommodement. La ville fut pillée & saccagée , & la citadelle réduite en cendres. Mais Athenes subsistoit toujours sur la flotte qui étoit à Salamine , & que l'armée navale de Xerxès ne tarda pas à attaquer.

XXI. Eurybiade en étoit toujours général, quoique ce fût en effet Thémistocle qui la commandoit. La bataille fut terrible : les Grecs remporterent la victoire la plus signalée, & la formidable flotte des Perses fut absolument détruite. Xerxès effrayé, laissant Mardonius en Grece avec trois cents mille hommes, se hâta de se retirer avec le reste de ses troupes de terre, qui périrent en chemin de fatigues & de miseres. Selon l'usage des Grecs, de décerner, après le combat, des prix à ceux qui s'y étoient distingués le plus, Thémistocle eut le prix de la sagesse, Eurybiade celui de la valeur; mais aux jeux Olympiques qui suivirent la bataille, toutes les acclamations furent pour Thémistocle.

Il y avoit eu une contestation fort vive entre les généraux de la flotte, quelques jours avant le combat. Les Lacédémoniens vouloient qu'elle approchât de l'isthme de Corinthe : Thémistocle soutenoit qu'il étoit plus avantageux qu'elle restât dans le détroit de Salamine. Les vaisseaux du Péloponèse furent sur le point de se séparer; mais enfin l'on acquiesça à l'avis de Thémistocle. C'est à propos de cette contestation, dont Isocrate parle plus expressément dans son *Panathénaïque*, que cet orateur dit dans un des endroits de son *Panégryrique*, que les alliés des Athéniens eurent

honte de les laisser seuls combattre la flotte des Perses.

XXII. Après la retraite de Xerxès, Mardonius, chargé par ce prince de soumettre la Grece avec une petite partie des forces qui, réunies, venoient d'y échouer, tenta d'opérer par la négociation ce qu'il désespéroit de pouvoir faire par les armes, & tâcha, par les plus belles promesses, de détacher les Athéniens de l'intérêt des Grecs du Péloponèse. Les Lacédémoniens s'en alarmerent; mais les Athéniens, sans autre patrie que leur flotte, refuserent tous les avantages qu'on leur offroit, plutôt que de trahir la cause commune. Mardonius irrité, se vengea sur les malheureuses ruines d'Athenes, & bouleversa ce qui y restoit de temples & de maisons. Selon Pausanias, on laissa exprès dans la suite quelques-uns de ces temples détruits sans les rétablir, afin que ces ruines fissent souvenir éternellement les Grecs des maux que leur avoient faits les Perses, & de la haine irréconciliable dont ils devoient être animés contre eux. Isocrate, dans son Panégyrique, paroît démentir Pausanias, en attribuant ce trait aux Ioniens, sans parler des Athéniens.

XXIII. La bataille de Platée suivit de près celle de Salamine. Les Athéniens joignirent dix mille hommes à l'armée de terre des Lacédémoniens.

Les troupes des deux peuples furent chargées successivement par Mardonius, & par-là combattirent séparément, mais avec un égal avantage. L'armée Persane fut presque toute détruite, & les restes s'en sauverent précipitamment en Asie.

Le même jour que l'on se battoit à Platée, la flotte grecque achevoit de détruire celle des Perses. Les vaisseaux qui avoient échappé à la défaite de Salamine, s'étoient retirés à Mycale, où les Perses les avoient mis à sec, & les avoient environnés d'un retranchement, défendu par les débris de leurs armées. Les Grecs descendirent, forcerent le retranchement, & brûlerent tous les vaisseaux. Après cette expédition, la flotte grecque se sépara, n'ayant plus d'ennemis à combattre. Xerxès consterné, après avoir fait brûler les villes grecques d'Asie, quitta Sardes où il étoit, & ne songea plus à repasser l'Helléspont.

On ne peut douter que tous les avantages de cette guerre n'aient été dus aux Athéniens. Eux seuls ruinerent les forces maritimes des Perses, dépouillerent par-là Xerxès des secours de toute espece qu'il pouvoit tirer de sa flotte, & l'inquiétant sur son retour, le mirent dans la nécessité de se sauver avec précipitation. La muraille dont les

peuples du Péloponèse avoient fermé leur isthme, n'étoit de quelque utilité, qu'autant que les Athéniens, maîtres de la mer, empêchoient les Perses d'attaquer la presque isle par tous les côtés qu'ils auroient voulu. Isocrate étoit donc fondé à croire qu'en cette occasion ce fut sa patrie qui sauva la Grece.

XXIV. Les Athéniens tranquilles s'occupèrent du soin de rebâtir & de repeupler leur ville, qu'ils avoient si généreusement sacrifiée. Les Lacédémoniens en prirent de l'inquiétude, & leur firent représenter qu'il étoit de l'intérêt de la Grece de ne fortifier aucune place hors du Péloponèse, de peur que les Perses ne s'en emparaient, & ne s'en servissent dans quelque nouvelle irruption. Les travaux continuerent, & les Lacédémoniens furent contraints de dissimuler : Athenes fut rebâtie plus grande, plus forte, plus belle qu'elle n'avoit jamais été. Le port du Pirée, commencé dès avant la guerre de Perse sur le plan donné par Thémistocle, fut achevé; & l'on prit les arrangemens nécessaires pour l'entretien d'une marine considérable.

XXV. C'étoit à cette marine que la Grece devoit déjà son salut; & Athenes lui dut bientôt sa supériorité sur le reste de la Grece. Lacédémone jouissoit, depuis long-tems, de cette supériorité

que la réputation de la valeur de ses citoyens & de la sagesse de ses loix , lui avoit fait déférer. Thémistocle avoit formé le dessein de lui substituer Athenes dans ce rang de prééminence. C'étoit en partie ce qui lui avoit fait tourner toutes ses vues du côté de la marine, endroit par lequel il pouvoit plus facilement l'emporter sur cette république. Les Lacédémoniens , & plusieurs autres peuples de la Grece , avoient quelques vaisseaux. Thémistocle conçut le projet de les brûler , & de ruiner ainsi d'un seul coup les forces navales des autres Grecs. Les Athéniens s'en rapportèrent au jugement d'Aristide , & sans s'informer du projet même qu'il leur avoit annoncé comme étant aussi injuste qu'il pouvoit être utile , ils en défendirent l'exécution (1). Bientôt la vertu de ce même homme fit déférer à sa patrie de bon

(1) Plutarque raconte le fait de la maniere qui suit. Après la retraite de Xerxès , la flotte des Grecs s'étant retirée au port de Pégases pour y passer l'hiver, Thémistocle dit un jour aux Athéniens dans une assemblée, qu'il rouloit dans sa tête un projet qui pouvoit leur être fort utile , mais qui ne devoit pas être divulgué. On lui ordonna de le communiquer à Aristide , & de l'exécuter sans différer s'il le trouvoit bon. Thémistocle lui déclara donc que son dessein étoit de brûler les vaisseaux des Grecs qui étoient à Pégases. Aristide rentra aussi-tôt dans l'assemblée , & dit

gré cette supériorité que Thémistocle avoit cherché à lui acquérir par la plus odieuse de toutes les voies. Voici comme ce changement arriva.

Les Grecs , animés par l'heureux succès de leurs armes , résolurent de continuer à délivrer du joug des Perses , quelques villes d'origine grecque qui y étoient encore sujettes. Leur flotte partit , commandée par Pausanias , régent du royaume de Lacédémone , & par Aristide & Cimon , citoyens d'Athènes. Pausanias , par la dureté de son caractère , révolta autant les esprits des alliés , qu'Aristide les charma par sa douceur , sa modération & sa justice. Le mécontentement éclata ; & les alliés ne voulurent plus reconnoître que le commandement des Athéniens.

Le premier acte de supériorité que ceux-ci donnerent , fut la répartition des subsides. Les Lacédémoniens l'avoient faite avec peu d'égalité ; & pour la réformer , les alliés s'adresserent à Aristide qu'on surnommoit le Juste , & dont le désintéressement égaloit les autres vertus. Ce grand homme , par les mains duquel passerent les tré-

que ce que Thémistocle avoit imaginé étoit la chose la plus utile , mais la plus injuste. Sur sa décision , les Athéniens ordonnerent à Thémistocle de ne plus penser à son projet.

fors de la Grece entiere , vivoit comme le plus frugal des Grecs , & mourut si pauvre , que le peuple fut obligé de doter ses filles , & d'assigner de quoi vivre à son fils.

Paufanias, soupçonné de s'être laissé corrompre par les Perfes, ayant été rappelé à Lacédémone, les Lacédémoniens laisserent aux Athéniens le commandement des armées & des flottes dont ils avoient été en possession durant toute la guerre de Perse. Depuis ce tems , divers malheurs les réduisirent à implorer l'assistance d'Athenes contre leurs esclaves révoltés que soutenoient les Messéniens. Les Athéniens balancerent quelque tems s'ils devoient secourir d'anciens rivaux ; mais la générosité l'emporta. Les Lacédémoniens reconnurent mal ce procédé ; & doutant d'un allié qui avoit balancé , ils renvoyerent les Athéniens comme suspects. Ceux-ci furent outrés , & ne chercherent dans la suite que les occasions de marquer leur ressentiment. Telle fut l'origine des haines cruelles entre ces deux peuples ; haines auxquelles la rivalité les avoit depuis long-tems préparés.

XXVI. Thémistocle, enveloppé dans l'affaire de Paufanias , se retira chez Admete , roi des Molosses , & se rendit ensuite auprès du roi de Perse dont il fut parfaitement bien reçu. Il passa

dans son royaume plusieurs années, & y vécut dans la splendeur & dans l'abondance : mais voyant que le monarque vouloit l'employer contre sa patrie, il craignit de ternir sa gloire par une démarche si odieuse, & qui pouvoit n'être pas suivie du succès. Il prit donc le parti de finir sa vie, & s'empoisonna. D'autres disent simplement qu'il mourut de maladie, à la veille de l'expédition dont on le chargeoit. Sa mort rompit les projets du roi de Perse.

XXVII. Les Grecs continuoient leurs conquêtes, soit dans l'Asie mineure, soit dans les isles qui en sont voisines. Enfin cette guerre fut terminée l'an 449 avant Jesus-Christ, treize ans avant la naissance d'Isocrate. Les principaux articles du traité furent que toutes les villes grecques d'Asie demeureroient libres ; qu'aucun grand navire des Perses n'entreroit dans les mers qui s'étendent entre Phasélis & les isles Cyanées ; qu'aucunes de leurs troupes n'approcheroient de ces mers à la distance de trois jours de marche. Ce fut aux Athéniens qu'on fut redevable de ce glorieux traité.

XXVIII. Les guerres des Perses avoient suspendu à diverses reprises celles qui avoient éclaté entre les Athéniens & les Lacédémoniens en plusieurs occasions, dont il seroit inutile de faire ici

le détail. Ces deux peuples, tranquilles au dehors, ne s'en occupèrent que plus de leurs querelles. Athenes sur-tout se livra à ses divisions intestines, & à ses jalousies contre les autres villes de la Grece. Le peuple se laissoit conduire par les orateurs qui l'animoient, & qui répandoient dans les assemblées l'esprit de trouble & de cabale. Périclès, dont Isocrate fait l'éloge dans plusieurs de ses harangues, se rendit en quelque sorte le maître d'Athenes par son éloquence. Il en étendit le pouvoir par des conquêtes, l'affermir par des colonies, enrichit la ville & l'embellit aux dépens des subsides des alliés, dont les Athéniens n'étoient pas obligés de rendre compte; tant leur supériorité étoit marquée. Il avoit entrepris de faire reconnoître Athenes pour souveraine de la Grece : mais les Lacédémoniens parerent à ce coup qu'on vouloit porter au reste de leur puissance. Quoique les Athéniens fussent à la tête des affaires générales des Grecs, & en cela supérieurs aux Lacédémoniens, ces deux peuples ne laissoient pas d'avoir chacun leurs alliés dont ils étoient comme les chefs, & partageoient ainsi presque toute la Grece entre eux. Les querelles de ces alliés leur donnoient des motifs assez fréquens de se déclarer la guerre, qu'ils se faisoient avec un acharnement naturel entre des rivaux.

Les traités n'alloient jamais jusqu'à la source du mal ; la rivalité subsistoit toujours , & les inimitiés qu'elle entretenoit n'attendoient que de nouvelles conjonctures pour éclater.

XXIX. Ce fut durant le cours de ces guerres si souvent renouvelées , que Périclès , après son expédition dans l'isle de Samos , fit faire des obseques magnifiques à ceux qui y avoient péri , & prononça lui-même leur éloge sur leur tombeau (1). Cette cérémonie devint dans la suite une coutume qui se pratiqua régulièrement à Athenes. L'Aréopage nommoit l'orateur qui étoit chargé de faire un discours à la louange des soldats tués à la guerre. Isocrate rappelle , dans son Panégyrique , le souvenir de cet usage. Au reste , ces éloges ne ressembloit nullement aux oraisons funebres telles que celles dont nous trouvons un modele dans Isocrate , ou que celles que nous consacrons à la mémoire de nos morts illustres. Aussi cet orateur parle-t-il des oraisons

(1) Il ne faut pas confondre l'oraison funebre que Périclès prononça pour louer ceux qui avoient été tués au siege de Samos , avec celle où il fit l'éloge des guerriers morts au commencement de la guerre du Péloponèse , & que Thucydide nous a conservée dans le second livre de son histoire.

funebres de cette dernière espèce, comme d'un genre d'écrire nouveau qu'il essayoit le premier.

XXX. De toutes les guerres que se firent Athenes & Lacédémone, la plus considérable fut celle qu'on nomme la guerre du Péloponèse. Elle commença sous Périclès, cinq ans avant la naissance d'Isocrate, & dura vingt-sept ans. Le Péloponèse entier étoit du côté de Lacédémone, si on en excepte la ville d'Argos qui demeura toujours neutre. Hors du Péloponèse, les Lacédémoniens avoient dans leur alliance Mégares, Locres, la Béotie, la Phocide, & quelques autres pays : presque tout le reste suivoit le parti d'Athenes. Ainsi cette guerre, où la Grece étoit partagée sous les deux principaux peuples, devoit décider de la souveraineté de l'un des deux. Elle fut terminée de la façon la plus malheureuse pour les Athéniens. Les Lacédémoniens, aidés de la marine de leurs alliés, & soutenus par les Perses dont ils obtinrent des secours, détruisirent toutes les forces de leurs ennemis, & n'accorderent la paix à la ville d'Athenes qu'aux conditions qu'elle démoliroit les fortifications du Pirée, qu'elle livreroit toutes ses galeres à l'exception de douze, & que, renonçant à toute supériorité sur les villes grecques, elle se reconnoîtroit dépendante de Lacédémone. Ce traité fut exécuté. Les Lacédé-

moniens, maîtres d'Athenes, en changerent la forme de gouvernement, ils choisirent dans la ville trente hommes, ou plutôt trente tyrans, pour la gouverner sous leur nom; de sorte que cette souveraine de la Grece devint leur sujette. Ainsi finit la supériorité d'Athenes, qu'elle avoit conservée soixante & dix ans à peu près.

XXXI. Durant une guerre aussi animée que celle du Péloponèse, les deux partis devoient nécessairement se porter à bien des excès. La cinquieme année de cette guerre, les Lacédémoniens raserent Platée qu'ils avoient prise. Les habitans, pour la plupart, s'étoient retirés à Athenes avant le siege: le reste fut passé au fil de l'épée, ou réduit à l'esclavage. Par représailles, les Athéniens s'emparerent de la ville de Scione, tuèrent les hommes en état de porter les armes, firent esclaves les femmes & les enfans, & donnerent cette place & son territoire aux Platéens. Quelque tems après ils assiégerent Mélos, forcerent les habitans de se rendre à discrétion, les traiterent comme ils avoient fait ceux de Scione, & envoyerent une colonie de cinq cents hommes pour repeupler cette ville.

XXXII. Devenus les maîtres de la Grece, les Lacédémoniens ne se comporterent pas avec plus de modération que leurs rivaux, & leur pouvoir,
en

en devenant plus absolu, devint aussi plus odieux. Ils voulurent abolir par-tout le gouvernement démocratique, & y en substituer un plus approchant du leur. J'ai déjà dit qu'ils avoient établi trente gouverneurs dans Athenes : ils en établirent dix dans la plupart des autres villes. C'est ce qu'Isocrate leur reproche sous le nom de décemvirats & d'oligarchies.

Le nouveau conseil des Trente qu'ils avoient établi dans Athenes, y exerçoit les plus cruelles vexations. Il fit mourir plus de citoyens en huit mois de paix, que les ennemis n'en avoient tué en trente ans de guerre. La tyrannie étoit trop violente pour être durable : les trente tyrans furent chassés. On leur substitua dix hommes, qui, n'abusant pas moins de leur pouvoir, ne le conserverent pas long-tems. Le gouvernement d'Athenes fut donc remis sur l'ancien pied; & les Athéniens ayant recouvré leur liberté, & ramené parmi eux la concorde par le courage de Thrasybule, & grace à cette sagesse qui leur fit sacrifier tout ressentiment au bien de l'état, songerent bientôt à recouvrer leur première puissance. La plupart des villes, qui avoient à se plaindre de Lacédémone, leur offrirent du secours. Ils trouverent plus de ressources encore dans Artaxerxès, roi de Perse. Ce monarque ne deman-

doit pas mieux que d'affoiblir les Lacédémoniens qui étoient devenus formidables, & qui d'ailleurs l'avoient mécontenté personnellement dans plus d'une occasion.

XXXIII. Et d'abord, ils avoient paru appuyer la révolte de Cyrus son frere. Il feroit trop long & peu utile d'écrire ici l'histoire de cette révolte mémorable : je n'en rappellerai que les suites. Cyrus avoit engagé à le servir un corps d'environ treize mille Grecs, dont le Lacédémonien Cléarque & sa troupe faisoient la principale force. Aidé de ce secours, moins considérable par le nombre que par la valeur, Cyrus pénétra jusqu'à vingt-cinq lieues de Babylone, où il rencontra l'armée de son frere Artaxerxès. La bataille se donna, & Cyrus y fut tué. Les Grecs qui avoient renversé tout ce qui s'étoit trouvé devant eux, furent fort surpris d'apprendre le lendemain la mort de ce prince. Artaxerxès n'ayant pu les engager à livrer leurs armes, il fut convenu qu'on leur permettroit de se retirer, & qu'on leur donneroit les facilités nécessaires pour leur marche. Mais on ne leur tint point parole; & un des généraux du roi de Perse ayant trouvé le moyen d'attirer dans une entrevue leurs principaux officiers, les fit tous arrêter, & fit massacrer leur suite.

Les Grecs furent consternés, mais non abattus

de ce coup. Sans chefs, fans vivres, à six cents lieues de leur pays, au milieu de nations ennemies, ils oferent exécuter cette retraite fameuse, si connue sous le nom de *retraite des dix mille*, dont Xénophon, l'un de ceux qui en conduisit le projet, nous a laissé l'excellente histoire. Ils eurent à surmonter des obstacles de toute espece, les embûches cachées, les attaques ouvertes, les difficultés des chemins, les passages des fleuves, la faim & la soif, ennemis souvent plus redoutables pour eux que les Perses qui les poursuivoient. Enfin, à travers mille dangers, après quatre vingt-treize jours de marche, ils arriverent triomphans dans leur patrie, au nombre d'environ six mille.

XXXIV. Depuis ce tems, enhardis par cette merveilleuse retraite, & sollicités par les villes d'Ionie, qui, ayant pris le parti de Cyrus, craignoient le ressentiment d'Artaxerxès, les Lacédémoniens firent marcher successivement contre les Perses, Thimbron, Dercyllidas & Agéfilas, qui remporterent divers avantages. Le roi Barbare crut ne pouvoir mieux remédier à l'embarras qu'Agéfilas lui donnoit, qu'en suscitant des ennemis à Lacédémone. Il trouva plusieurs villes de la Grece fort disposées à se soulever contre le gouvernement fier & dur des Lacédémoniens.

Thebes, Argos, Corinthe, se réunirent contre ces maîtres impérieux. Athenes avoit trop d'intérêt d'entrer dans une semblable ligue pour n'en pas saisir l'occasion; & le prince qui nouoit toute cette intrigue, n'eut garde de ne pas promettre les plus puissans secours. La diversion qu'il opéra eut l'effet qu'il en attendoit. Agésilas, près d'entrer dans la Perse avec ses troupes, fut rappelé pour faire tête aux nouveaux ennemis qui se déclaroient.

XXXV. Cependant la flotte que les Perses devoient faire agir en faveur des ligüés, fut long-tems dans l'inaction, par la négligence des ministres d'Artaxerxès qui ne fournissoient pas l'argent nécessaire. L'Athénien Conon se rendit lui-même auprès de ce monarque, & non seulement obtint les fonds dont on avoit besoin, mais fut nommé commandant de cette flotte. Il rencontra celle des Lacédémoniens près de Cnide, ville maritime de l'Asie mineure, & la battit. La suite de cette victoire fut la révolte presque générale des alliés de Sparte. La flotte de Perse, maîtresse de la mer, fit des descentes dans la Laconie, & porta la désolation dans les pays qui tenoient encore le parti de Lacédémone. Les Athéniens, concevant les plus hautes espérances, releverent leurs murailles, & rétablirent les fortifications du Pirée.

XXXVI. Les Lacédémoniens, dont les affaires se ruinoient de jour en jour, crurent n'avoir de meilleure ressource pour éviter leur perte totale, que de détruire la formidable ligue qui les accabloit. Ils firent faire au roi de Perse des propositions de paix telles qu'il pouvoit les souhaiter, & au même tems répandirent à sa cour des accusations contre Conon qui l'avoit si bien servi. Ils réussirent de tous points. Artaxerxès se rendit le médiateur & l'arbitre de la paix, & fit arrêter Conon qui reçut la mort pour prix de ses services. On révoque ordinairement en doute si le roi de Perse fit effectivement mourir Conon. Cornélius Népos parle de ce fait d'une façon problématique; Xénophon garde là-dessus le silence : mais Isocrate me semble décider affirmativement la question, dans son Panégyrique qu'il écrivit presque dans le tems même de cet événement.

XXXVII. Artaxerxès, en sa qualité d'arbitre, qu'il s'étoit arrogée, fit remettre aux députés des villes grecques le traité de paix tel qu'il l'avoit dressé. Il étoit conforme aux propositions que les Lacédémoniens avoient faites, & il contenoit en substance : « Que toutes les villes grecques de » l'Asie seroient soumises aux Perses, aussi bien » que les isles de Cypre & de Clazomene; que » toutes les autres villes conserveroient leur

» liberté ; que le roi se joindroit aux peuples
» qui accepteroient ce traité , pour faire la
» guerre à ceux qui refuseroient d'y souscrire ».
La plupart de ces villes murmurèrent contre des articles si durs & si honteux pour la Grece ; mais enfin toutes l'accepterent. On donna à cette paix le nom d'*Antalcide* , parceque ce fut le Lacédémonien Antalcide qui fut chargé de la part de sa république , de la négocier avec les ministres de Perse.

Ifocrate , dans son Panégyrique , se plaît à faire la comparaison de ce traité humiliant conclu par les Lacédémoniens , avec le traité glorieux auquel les Athéniens avoient contraint les Perses de se soumettre , environ cinquante ans auparavant. Dans celui-ci, la Grece donnoit la loi aux Perses , & prescrivoit les limites qu'elle défendoit à leurs troupes & à leurs vaisseaux de franchir. Dans l'autre , au contraire, la Perse impose aux Grecs les conditions qu'elle juge à propos , leur enleve une partie de leur empire , & regle le sort du reste.

XXXVIII. En conséquence du traité , l'isle de Cypre , comme on l'a vu , étoit cédée aux Perses ; & par cette cession , les Athéniens sacrifioient des alliés fideles , qui n'avoient pas peu contribué aux derniers succès contre Lacédémone. Le roi

de Perse voulut donc , en exécution de cet article , se mettre en possession de l'isle de Cypre ; mais il essuya une vigoureuse résistance de la part d'Evagoras , qui étoit roi de Salamine , la principale ville de cette isle. Cette guerre dura dix ans , & finit par un traité dont les conditions étoient qu'Evagoras conserveroit ses états , mais qu'il se reconnoîtroit vassal de la couronne de Perse. C'étoit durant la sixieme année de cette guerre , qu'Isocrate composoit son Panégyrique.

XXXIX. L'Egypte avoit fourni des secours à Evagoras. Elle étoit depuis long-tems révoltée contre les Perses ; & ce ne fut que bien des années après qu'ils vinrent à bout de la réduire. Je ne m'arrêterai pas ici à ces événemens ; non plus qu'à quelques autres qui arriverent aussi durant la guerre de Cypre , & qui sont touchés légèrement dans le Panégyrique d'Isocrate. Il faudroit entrer dans de trop longs détails , si l'on entreprenoit d'éclaircir chacun de ces faits , & l'on seroit obligé de se livrer à de pénibles discussions pour restituer leur chronologie assez souvent altérée par les auteurs qui en ont parlé. Ce soin regardoit ceux qui ont compilé l'histoire de ces siècles : qu'il me soit permis d'observer en passant qu'ils n'ont pas fait toujours assez d'usage des ouvrages d'Isocrate , où l'on trouve bien des traits qui

peuvent servir à débrouiller divers points de l'histoire Grecque & Perse du tems de cet orateur.

XL. Quoi qu'il en soit, la paix d'Antalcide faisoit beaucoup de mécontens. Ce traité, en accordant aux différentes villes de la Grece la liberté & l'indépendance, affoiblissoit les états auxquels ces villes étoient sujettes auparavant. Les Lacédémoniens n'en devinrent que plus redoutables parmi les Grecs, & l'on vit bientôt quel usage ils comptoient faire de la supériorité qu'ils s'étoient procurée par ce moyen. Ils prétendoient avoir eu pendant la dernière guerre sujet de se plaindre des habitans de Mantinée : ils les forcèrent de démanteler leur ville. Ils déclarèrent la guerre aux Olynthiens, sous prétexte qu'ils traamoient une ligue avec les Athéniens & les Thébains. Ils surprirent la citadelle de Thebes, & peu après contraignirent Olynthe de se soumettre à eux. Ils étoient d'autant plus forts, qu'ils s'étoient assurés d'alliés puissans, du roi de Perse, d'Amyntas, roi de Macédoine, de Denys l'ancien, tyran de Syracuse, qui s'étoit rendu formidable par ses guerres en Sicile & en Italie. C'est de ces guerres que parle Isocrate, lorsqu'il déplore, dans son Panégyrique, les ravages de l'Italie & de la Sicile.

XLI. Les Athéniens étoient le seul peuple de la Grece que Lacédémone semblât devoir appréhender. Ils seconderent les Thébains qui reprirent leur citadelle ; mais aussi-tôt après cet exploit ils les abandonnerent. Ce fut vers ce tems que les Thébains surprirent Thespies & Platée , & détruisirent ces deux villes. Les Platéens se réfugierent encore à Athenes, comme ils avoient déjà fait durant la guerre du Péloponèse. Nous avons un discours d'Isocrate , par lequel les Platéens représentent pathétiquement leurs malheurs , en prouvent l'injustice , & demandent le rétablissement de leur patrie.

XLII. Quoique les Athéniens ménageassent depuis quelque tems Lacédémone , un des généraux de cette république tenta de surprendre le port d'Athenes. Son projet échoua : les Athéniens se plainquirent , & ayant obtenu peu de satisfaction , la vengeance les porta à se déclarer ouvertement pour les Thébains. Timothée, disciple & ami d'Isocrate , ravagea les côtes de la Laconie : les Thébains agirent vigoureusement de leur côté ; & la guerre dura plusieurs campagnes. Enfin, les Lacédémoniens s'accommoderent avec les alliés des Thébains , qui, demeurés seuls, ne se laisserent pas abattre. Leur courage fut récompensé par la victoire de Leuctres , qui porta à

Sparte le plus rude coup qu'elle eût jamais reçu.

XLIII. Les Athéniens, inquiets des avantages des Thébains, qui s'avancèrent jusqu'aux portes de Sparte, se liguerent contre eux avec les Lacédémoniens ; & les renforts qu'ils fournirent à ceux-ci, contribuèrent à leur faire remporter un léger avantage qui ranima leurs espérances. Cependant le roi de Perse ne cessoit de presser les Grecs de mettre bas les armes, & de s'en tenir au traité d'Antalcide. Les divers partis envoyèrent des députés à sa cour : mais ce prince, dont le but, comme Isocrate l'avoit fort bien remarqué dans son Panégyrique, étoit d'entretenir des divisions dans la Grece, & d'y morceler le pouvoir, n'étoit pas fâché qu'il s'élevât une puissance nouvelle, capable de balancer les républiques d'Athenes & de Lacédémone. Il se montra donc favorable aux Thébains ; & les choses furent réglées comme ils l'avoient demandé. Ce ne fut pas pour long-tems. De nouveaux différends s'éleverent entre Thebes d'un côté, Sparte & Athenes de l'autre. Les Thébains remportèrent encore la victoire de Mantinée ; mais elle leur coûta Epaminondas leur chef, à la personne duquel leur puissance & leurs succès sembloient attachés.

L'histoire abrégée de Philippe, que j'ai donnée

dans le premier volume , me dispense de continuer l'histoire des Athéniens jusqu'à la mort d'Isostrate. Je vais parler , & c'est par où je termine ce discours , de quelques-uns de leurs usages que l'orateur fait entrer dans leur éloge. Je rappellerai donc en peu de mots leur attachement au gouvernement populaire , leur goût pour les sciences en général , & en particulier pour l'éloquence , leur magnificence dans l'appareil & la célébration de leurs fêtes. La réunion de ces trois différens traits peut suffire pour tracer le vrai portrait d'Athenes ; & c'est ce qui m'a déterminé à les rapprocher ici , au lieu de les placer dans les divers endroits de ce discours , auxquels ils sembloient appartenir plus naturellement.

XLIV. Quoique le gouvernement d'Athenes ait changé plusieurs fois , on remarque toujours dans les différentes formes par lesquelles il a passé , l'attachement des Athéniens à leur liberté , & leur penchant pour la démocratie. Aussi le pouvoir du peuple y devint-il à la fin prodigieux. C'est dans les assemblées du peuple , que toutes les grandes affaires étoient discutées : loix nouvelles , élection de magistrats , choix d'officiers , récompense de services , punition de crimes , tout ce qu'il y avoit d'important se faisoit dans ces assemblées. Mais le triomphe de la liberté , du

pouvoir, & souvent de l'injustice & de la licence du peuple d'Athenes, étoit l'ostracisme; jugement par lequel ce peuple condamnoit à l'exil les citoyens les plus illustres, sur le seul soupçon qu'ils en vouloient à la liberté publique. Ce soupçon étoit souvent sans fondement; & c'étoit la plus basse jalousie, plutôt qu'un vrai zele pour le bien de l'état, qui le faisoit naître. Tout le monde fait ce qui arriva à Aristide, surnommé le Juste, l'un des plus honnêtes hommes & des plus grands généraux d'Athenes. Dans une assemblée où on le condamnoit à l'exil par le jugement de l'ostracisme, appercevant un Athénien qui écrivoit contre lui son suffrage, il lui demanda si celui qu'il condamnoit lui avoit jamais donné quelque sujet de plainte. « Jamais aucun, » reprit l'Athénien; mais je ne saurois souffrir « qu'on l'appelle toujours le Juste ».

Ce génie des Athéniens, tourné de tout tems vers la démocratie, étoit une des choses en quoi ils différoient le plus des Lacédémoniens, chez qui le gouvernement aristocratique dominoit, & qui n'y étoient pas moins attachés que les Athéniens au démocratique. Aussi voit-on qu'Athenes & Lacédémone eurent soin, lorsqu'elles posséderent successivement la prééminence, d'établir le plus qu'elles purent leur forme d'administra-

tion dans les autres villes de la Grece , afin de s'attacher plus étroitement ces villes. C'est en conséquence de ces arrangemens politiques , qu'Isocrate observe , dans ses discours , que toutes les villes de la Grece se trouvoient partagées entre Athenes & Lacédémone , selon que la constitution de leur gouvernement les attachoit à l'une ou l'autre de ces deux républiques.

XLV. Mais le caractère le plus particulier d'Athenes , c'étoit ce goût admirable pour les sciences & pour les lettres , dont elle fut dans ses beaux jours l'école & le domicile. Ce qui peut surprendre au premier coup d'œil , c'est que le tems où elles furent le plus heureusement cultivées , fut un tems de troubles & de guerres , & que les plus célèbres orateurs , Périclès , Isocrate , Démosthene , se formèrent au milieu de ces agitations. Mais c'étoit dans ces conjonctures , que les études , sur-tout celles de l'éloquence , devoient être plus animées dans une ville telle qu'Athenes. L'éloquence y étoit une qualité nécessaire pour le maniement des affaires de l'état , tant parcequ'elle ouvroit la porte aux emplois , que parcequ'elle dominoit dans les assemblées , & servoit à conduire ce peuple qui conduisoit la république. Ainsi elle n'étoit jamais d'un plus grand usage ni d'un plus grand avantage , que lorsque

le peuple avoit le plus de besoin de conseils, & que les périls de l'état devenoient plus pressans par les guerres étrangères ou domestiques.

Aussi l'application à l'éloquence étoit-elle la grande occupation de ceux qui aspiroient aux premières places. On s'y préparoit non seulement par une étude sérieuse de la grammaire & de la rhétorique, mais par celle de la philosophie, c'est-à-dire de presque toutes les sciences qui en font partie, ou qui y ont rapport, sur-tout de la politique & de la morale. Ces études ne servoient pas seulement à instruire ceux qui s'y livroient; elles contribuoient à tourner vers les lettres le goût général du peuple, qui, accoutumé à entendre tous les jours parler dans ses assemblées les plus habiles orateurs, contractoit une justesse d'esprit & une délicatesse dont il existe des exemples qu'on a peine à concevoir (1). C'est d'après cela que nous devons juger de ces orateurs fameux, tels que Démosthène & Isocrate, qui obtenoient les suffrages & les applaudissemens

(1) Personne n'ignore le fait de Théophraste; il marchandoit des légumes à une vieille femme: *non, étranger*, lui dit-elle, *vous ne les aurez pas à meilleur marché*. Il fut surpris de se voir traité d'étranger, lui qui avoit passé presque toute sa vie à Athenes, & qui se piquoit de mieux parler que tout autre.

d'un peuple si bon connoisseur , & si difficile à contenter.

Rien n'auroit manqué à la gloire des orateurs d'Athenes , s'ils eussent tous fait de leurs talens un usage légitime. Mais plusieurs d'entre eux en abusoient. Ils se piquoient de la frivole adresse d'éblouir leurs auditeurs , & se faisoient gloire de donner aux choses les moins vraisemblables les couleurs de la vérité , aux choses les plus injustes l'apparence de la justice. Isocrate reproche souvent ce défaut aux orateurs de son tems ; il leur reproche encore , ainsi que Démosthene , de ne pas se conduire par de meilleurs principes dans les affaires de l'état , mais de s'occuper du soin de leur réputation & de leur fortune plus que des intérêts de la patrie. Quoi qu'il en soit , les progrès que les Athéniens firent dans l'éloquence , attirerent à leur école les autres peuples voisins ; & la renommée des sciences en honneur dans leur ville , s'étendant par toute la Grece , bientôt le nom de Grecs , comme le remarque ingénieusement Isocrate , servit moins à désigner les habitants de la Grece même , que ceux qui s'y distinguoient par les belles connoissances que tous les peuples venoient y puiser.

XLVI. Ce goût pour les sciences & pour les arts brilloit jusques dans leurs fêtes & leurs af-

semblées solennelles. L'usage de ces assemblées n'étoit point particulier aux Ahéniens ; & on fait que les jeux Olympiques , les plus fameux de toute la Grece , se célébroient en Elide. Mais Athenes avoit ses fêtes Panathénées , ses fêtes d'Eleufis , ses Bacchanales (1) , où l'on admiroit également la somptuosité & la magnificence du spectacle , l'agilité , la force , la souplesse , la légèreté de ceux qui y dispuoient le prix des exercices du corps , & les talens du génie qui s'y déployoient dans les drames de toute espece qu'on y faisoit représenter , dans les divers ouvrages de poésie ou d'éloquence qu'on y récitoit.

Je ne ferai pas la description des cérémonies de ces fêtes , parceque je ne pourrois que copier ce qu'en ont dit plusieurs auteurs qui sont entre les mains de tout le monde. Mais ce que je dois observer , c'est que quoique plusieurs autres peuples de la Grece eussent des assemblées solennelles , & des jeux publics , tels que ceux qui se célébroient dans l'Attique , il est cependant vrai

(1) Nous avons parlé dans ce qui précède , des fêtes Panathénées , & des fêtes d'Eleufis. Les Bacchanales étoient des fêtes en l'honneur de Bacchus. Il y avoit les grandes & les petites Bacchanales : les unes se célébroient dans la ville vers le printems , & les autres vers l'automne en pleine campagne.

qu'aucun de ces peuples ne poussa aussi loin que les Athéniens la passion pour ces jeux.

Il faut convenir avec Isocrate , que l'institution de ces assemblées , où les spectateurs accouroient de toutes les parties de la Grece , avoit un motif excellent. Les différentes villes , séparées par la distance des lieux & la diversité des intérêts , avoient par-là des occasions de se réunir , de former entre elles des correspondances , de se réconcilier lorsqu'elles étoient ennemies , ou , si elles étoient amies , de resserrer leurs liaisons par de nouveaux nœuds. Les divers peuples , ainsi rapprochés dans ces assemblées , s'y rappelloient qu'ils ne formoient qu'une seule & même nation. Le même langage , les mêmes exercices , la même religion , tout les faisoit souvenir de leur commune origine , & les excitoit à regarder les intérêts de chacun d'eux comme des intérêts communs.

Si la passion des Athéniens pour leurs jeux & leurs fêtes , n'avoit eu qu'un si beau motif , rien n'eût été plus digne de louanges : mais on est forcé d'avouer que leur satisfaction particulière y avoit infiniment plus de part que le bien commun de la Grece , & même que le bien spécial de leur république. En effet , sans compter qu'on y employoit les fonds même destinés aux

principaux besoins de l'état, ces fêtes continuelles amollissoient les courages, & accoutumoient le peuple à une oisiveté qui faisoit naître nécessairement une répugnance insurmontable pour le travail. Enfin, ces amusemens frivoles épuisoient toute l'attention, & faisoient négliger les soins les plus essentiels.

Écoutons là-dessus les réflexions sages de Justin. « Après la mort d'Epaminondas, dit ce judi-
« cieux historien, les Athéniens n'eurent plus
« de rivaux, & s'abandonnerent à l'oisiveté &
« à la mollesse. Ils n'employèrent plus leurs re-
« venus à l'entretien de leurs flottes ni de leurs
« armées, mais à l'appareil de leurs fêtes & de
« leurs jeux. Enchantés par les excellens ou-
« vrages de leurs auteurs, ils fréquenterent bien
« plus les théâtres que les camps, & donnerent
« à leurs poëtes bien plus d'éloges qu'à leurs gé-
« néraux. Les fonds publics se distribuèrent aux
« habitans d'Athènes, au lieu de servir à payer
« les soldats & les matelots ».

« Qui voudra calculer, dit Plutarque, com-
« bien ont coûté aux Athéniens les spectacles
« de leurs théâtres, trouvera qu'ils ont plus dé-
« pensé à faire jouer quelques tragédies qu'à
« faire la guerre aux Perses. Une pareille con-
« duite ne pouvoit manquer enfin de leur deve-

« nir fatale. Leur goût pour les arts & les sciences ayant ainsi dégénéré en passion pour les plaisirs, facilita l'élévation de Philippe, perdit Athenes & toute la Grece ».

Isocrate n'a garde d'employer ces réflexions dans son Panégyrique. Comme il est consacré à la louange des Athéniens, il n'y est parlé de leurs spectacles & de leurs jeux, que pour en tirer un sujet d'éloge. Mais on voit dans d'autres harangues, que cet orateur blâmoit ouvertement la folle dissipation que les Athéniens faisoient des revenus publics qu'ils employoient à leurs spectacles.



S O M M A I R E
D E L A H A R A N G U E
I N T I T U L É E
L E P A N É G Y R I Q U E.

PLUSIEURS personnes se trompent sur le titre de cette harangue , qui demande quelque explication. Comme le mot de panégyrique emporte chez nous l'idée d'éloge , & que dans le panégyrique d'Isocrate il se trouve un long éloge d'Athènes , plusieurs croient que ce discours est le panégyrique de cette ville. L'éloge d'Athènes compose , à la vérité , une grande partie de la harangue , mais il n'en est pas le sujet. On appelloit *panégyriques* , les discours qui se prononçoient ou qui se récitoient dans des *panéguries* , c'est-à-dire , dans des assemblées solennelles de tout un peuple ou de toute une nation. Les discours prononcés à la louange des Saints , ont été appelés panégyriques , parcequ'ils se prononçoient dans de grandes assemblées de peuples qui accouroient de toutes parts , & se réunissoient pour célébrer leur fête. On fait que les jeux Olympiques tenoient le premier rang parmi les jeux solennels de la Grece. Là , souvent les poètes , les orateurs , les historiens , prononçoient ou récitoient en présence de tous les Grecs & au milieu de leurs applaudissemens , les poèmes , les discours , les (1) histoires qui pouvoient in-

(1) Personne n'ignore qu'Hérodote y lut lui-même son histoire , & qu'elle fut reçue avec les plus grands applaudissemens.

téresser toute la nation. Le Panégyrique d'Isocrate fut recité & publié dans une de ces grandes assemblées. Le sujet du discours & le but de l'orateur, ainsi qu'il l'explique lui-même, est de conseiller aux Grecs de mettre fin à leurs dissensions, de réunir leurs forces, & de marcher contre les Perses.

L'exorde est sur le ton le plus imposant & le plus fier. Plusieurs personnes de l'art ont trouvé qu'il choquoit les regles du discours, qui veulent que l'exorde soit simple & modeste. Je suis bien éloigné de blâmer les regles établies par d'habiles maîtres; mais je trouve que faute d'être assez généralisées, ce sont des bornes dans lesquelles on voudroit circonscire le génie. L'exorde doit être propre à nous concilier l'attention de ceux qui nous écoutent; voilà la regle la plus générale. Montrer l'importance du sujet que l'on traite, gagner la bienveillance de ses auditeurs, tels sont ordinairement les deux moyens par lesquels on peut les rendre attentifs. Si nous leur parlons d'une affaire sérieuse, s'ils ignorent le sujet du discours, ou si du moins ils sont froids & indifférens, il est certain qu'alors nous devons débiter d'une façon simple & modeste, nous insinuer dans leur esprit, éviter toute expression qui pourroit annoncer trop d'artifice de la part de l'orateur, ou un dessein de les séduire. Mais s'ils sont venus pour entendre un discours bien travaillé, si leur imagination est déjà échauffée par l'objet dont on va les entretenir, si le sujet a été déjà souvent traité par des écrivains distingués, qui ont donné aux autres, & qui ont eux-mêmes une grande opinion de leur éloquence; alors ils n'écouteront pas l'orateur qui viendrait leur parler avec trop de simplicité & de modestie. C'est d'après cette regle que les exordes des oraisons funebres de Bossuet & de Fléchier,

sont presque tous sur le ton le plus sublime & le plus magnifique. Quant à Isocrate , comme il traitoit un sujet qu'avoient traité avant lui les plus habiles écrivains de la Grece , pour piquer la curiosité de ses auditeurs & se concilier leur attention , il devoit s'annoncer sur un ton avantageux , & leur faire de grandes promesses qu'il se sentoit capable de tenir. Pourquoi , auroient-ils dit s'il eût débuté modestement , pourquoi nous venir rebattre des choses que nous avons entendues mille fois ? Au lieu qu'en se faisant fort dans son début d'effacer les orateurs qui avoient déjà parlé sur la même matiere , & de remplir parfaitement un sujet qu'ils avoient manqué , il parvint , sans doute , à leur faire dire : Voyons donc ce qu'il a trouvé de mieux que les autres , & s'il tiendra réellement ce qu'il promet. Une preuve sans réplique , que toute cette arrogance n'étoit qu'un artifice oratoire pour se faire écouter , c'est qu'à la fin de son discours , prenant le ton modeste , il déclare qu'il est resté au dessous de son sujet , il invite les chefs & les sages de la Grece à le reprendre , & à le traiter mieux qu'il n'a su faire.

Quoi qu'il en soit , Isocrate , dans son exorde , après s'être plaint que les instituteurs des grandes assemblées de la Grece , n'aient réservé aucune récompense pour ces écrivains sages qui consacrent leurs veilles à l'intérêt général , établit son sujet dont il montre l'importance , & qu'il se flatte de mieux remplir que les orateurs qui l'ont traité avant lui. A cette occasion il prouve qu'on peut faire reparoître un objet dont d'autres ont déjà parlé , pourvu qu'on le présente sous une forme nouvelle. Il reconnoît qu'il a travaillé son discours avec le plus grand soin , & consent à subir les traits de la censure la plus amere , s'il ne remplit pas toute l'étendue de ses promesses , s'il ne

répond pas à ce que le public a droit d'attendre.

Après cet exorde plein de confiance , il reproche aux orateurs qui débutent par demander que les Grecs, renonçant à leurs inimitiés mutuelles , réunissent leurs efforts contre le roi de Perse , il leur reproche , dis-je , de mal prendre leur sujet. L'essentiel , avant tout , seroit de réconcilier les deux principales républiques , Athenes & Lacédémone , & de leur persuader de partager entre elles le commandement de l'expédition contre les Barbares , sans affecter de supériorité. Mais comme Lacédémone prétendoit avoir toujours joui de la prééminence , & qu'elle s'arrogeoit le droit exclusif de commander les Grecs , Isocrate , avant d'exciter les peuples à marcher contre les Perses , veut prouver qu'Athenes seroit plus fondée que Lacédémone à réclamer la primauté & le commandement que sa rivale lui dispute. La puissance des Athéniens sur mer & leur habileté , l'antiquité , la grandeur & la célébrité de leur ville , la noblesse & la pureté de leur origine , les services qu'ils ont rendus aux Grecs , soit par l'invention de l'agriculture & des mystères de Cérès , soit par l'établissement des diverses colonies , & d'une sage législation dont ils ont donné l'exemple aux autres peuples ; la vivacité de leur génie qui leur a fait inventer ou perfectionner les arts utiles & agréables , la douceur de leurs mœurs & leur politesse envers les étrangers , le commerce établi chez eux & qu'ils ont su rendre florissant : tels sont en partie les titres qui fondent leurs prétentions à la prééminence. Les faits dont nous venons de parler , qui devoient être plus intéressans pour les Grecs qu'ils ne le sont pour nous , sont liés entre eux & présentés avec beaucoup d'art.

L'orateur parle ensuite des jeux & des fêtes d'Athenes ,

qu'il compare aux jeux solennels & aux grandes assemblées de la Grece. Ici son style s'éleve avec une dignité conforme au sujet ; ses périodes ont une majesté & une pompe qui répondent aux choses dont il traite. Il continue avec la même noblesse en parlant de la philosophie & de l'éloquence dans lesquelles les Athéniens se sont distingués , & il abandonne les vertus pacifiques pour passer aux vertus guerrières.

Après avoir donné une idée de la supériorité en même tems & de la générosité d'Athenes , dont les forces furent toujours employées à la défense des opprimés & au service de la Grece ; il prouve ce qu'il avance par le secours qu'elle donna à un roi d'Argos contre les Thébains , & aux enfans d'Hercule , contre les habitans du Peloponèse & Eurysthée leur chef. Les guerres qu'elle a soutenues contre des Barbares lui fournissent de nouvelles preuves. Il passe légèrement sur celles contre les Thraces & contre les Scythes , pour s'arrêter à celles contre les Perses. C'est en parlant de ces dernières qu'il triomphe , & qu'il déploie toutes les richesses de son éloquence. Il débute par célébrer les louanges des grands hommes qui ont gouverné les républiques d'Athenes & de Lacédémone avant ces guerres fameuses , & joignant toujours l'éloge des Lacédémoniens à celui des Athéniens dans les victoires remportées contre Darius & contre Xerxès , mais montrant que sa patrie a eu l'avantage par-tout , il s'efforce de se surpasser lui-même , de surpasser les orateurs les plus éloquens qui s'étoient exercés à l'envi sur le même sujet. Il faut observer qu'en louant la ville d'Athenes , il ne perd pas de vue son objet principal , qui est de prouver qu'elle est plus fondée que Lacédémone à vouloir commander les Grecs. Aussi termine-t-il tout ce morceau par une réca-

pitulation de tous les titres qui établissent le droit & justifient les prétentions de sa patrie.

Ensuite, pour détruire les reproches que quelques-uns faisoient aux Athéniens d'avoir abusé de l'autorité dont ils avoient joui dans la Grece après la défaite des Perses, il excuse quelques exemples de sévérité qu'ils avoient été forcés de donner, & leur oppose des exemples de modération. Il fait l'éloge du gouvernement démocratique, sous lequel ils avoient joui d'un bonheur dont ils vouloient faire jouir les villes qui leur étoient soumises en l'y établissant. Il fait une vive sortie contre ces partisans de Sparte, répandus dans la Grece, qui reprochoient à la république d'Athenes d'avoir opprimé les Grecs, tandis qu'ils opprimoient eux-mêmes leur patrie. Il montre avec force que les Grecs ont été beaucoup plus heureux & les Perses beaucoup plus humbles sous l'empire d'Athenes que sous celui de Lacédémone. Il s'élève contre celle-ci, & lui reproche sur-tout d'avoir abandonné aux Barbares les Ioniens, dont il déplore les malheurs du ton le plus pathétique. En général, dans toute cette partie du discours jusqu'à la fin, l'orateur s'anime plus qu'à son ordinaire, & devient presque aussi véhément que Demosthene.

Les motifs qui doivent déterminer les Grecs à porter sur-le-champ la guerre en Asie, sont exposés avec une éloquence également forte & noble.

1°. La folie des Grecs qui ravagent leur propre pays, & qui laissent le roi de Perse s'assujettir plusieurs villes de la Grece, tandis qu'ils pourroient attaquer ce monarque dans ses états, & s'enrichir des dépouilles de l'Asie.

2°. La foiblesse & la lâcheté du souverain actuel de la Perse; foiblesse & lâcheté qu'il a manifestées dans ses

guerres contre l'Egypte & contre Evagoras roi de Salamine , dans celle de Cnide , dans diverses expéditions particulières , & sur-tout contre les Grecs qui avoient suivi le jeune Cyrus , & qui firent cette retraite fameuse connue sous le nom de retraite des dix mille. Isocrate nous peint tous les Perses , les grands & le peuple , avec les traits les plus propres à inspirer pour eux du mépris.

3°. L'animosité des Barbares Asiatiques contre les Grecs, animosité qui a inspiré aux Athéniens principalement une juste haine , dont ils ont donné & dont ils donnent encore tous les jours les plus forts témoignages.

4°. La circonstance présente , où les Grecs seront aidés de puissans secours , & la Perse attaquée de tous les côtés.

5°. Les maux qui accablent maintenant les Grecs , maux affreux , suite des discordes qui déchirent la nation , & qu'ils ne verront finir qu'en se réunissant contre les Barbares.

6°. Les traités mêmes conclus avec la Perse , que quelques-uns croiroient devoir retarder l'entreprise , sont si honteux & si humilians , que c'est une raison de plus pour l'accélérer.

Enfin , l'orateur ramasse tous les motifs les plus capables de porter les Grecs à entreprendre , sans délai , une expédition qui doit les combler de gloire.

En finissant, il déclare , comme je l'ai dit plus haut , qu'il est resté au dessous de son sujet ; il invite les chefs & les sages de la Grece à le reprendre , & à le traiter mieux qu'il n'a su faire.

Isocrate publia cette harangue vers l'an 386 avant J. C. dans la cinquantième année de son âge. Ses critiques lui ont reproché d'avoir mis dix ans & même quinze à la

composer ; & Plutarque à ce sujet lui fait les reproches les plus amers , & en même tems les plus injustes. D'abord il n'est pas bien prouvé (1) qu'il y ait mis tout ce tems , quoique de son propre aveu , il y en ait mis beaucoup ; ensuite , l'objet dont il avoit à entretenir les Grecs , ne pressant pas lorsqu'il commença son discours , pourquoi lui feroit-on un crime de l'avoir travaillé avec une lenteur , qui pouvoit être l'effet d'un goût délicat qui ne se contente point aisément , plutôt que d'un génie peu facile ?

On lui a reproché encore d'avoir pris les principales beautés de son Panégyrique dans les ouvrages de Gorgias & de Lyfias. D'autres , au contraire , l'ont loué d'avoir su profiter , avec autant d'habileté qu'il a fait , des écrits de ceux qui l'avoient précédé , & l'ont proposé pour modele dans l'art de l'imitation. Au fond , est-il vraisemblable qu'un orateur , connu par tant d'excellens discours , se fût particulièrement applaudi de celui où il auroit eu le moins de part ? Bien éloigné de convenir qu'il en eut emprunté les beautés ailleurs , il avançoit avec confiance , trente ans après l'avoir publié , que son ouvrage étoit fort au dessus de tous ceux qui avoient paru sur le même sujet ; que les auteurs qui l'avoient traité avant lui , avoient cru leur amour-propre intéressé à supprimer leurs discours , & que personne après lui n'avoit osé le reprendre.

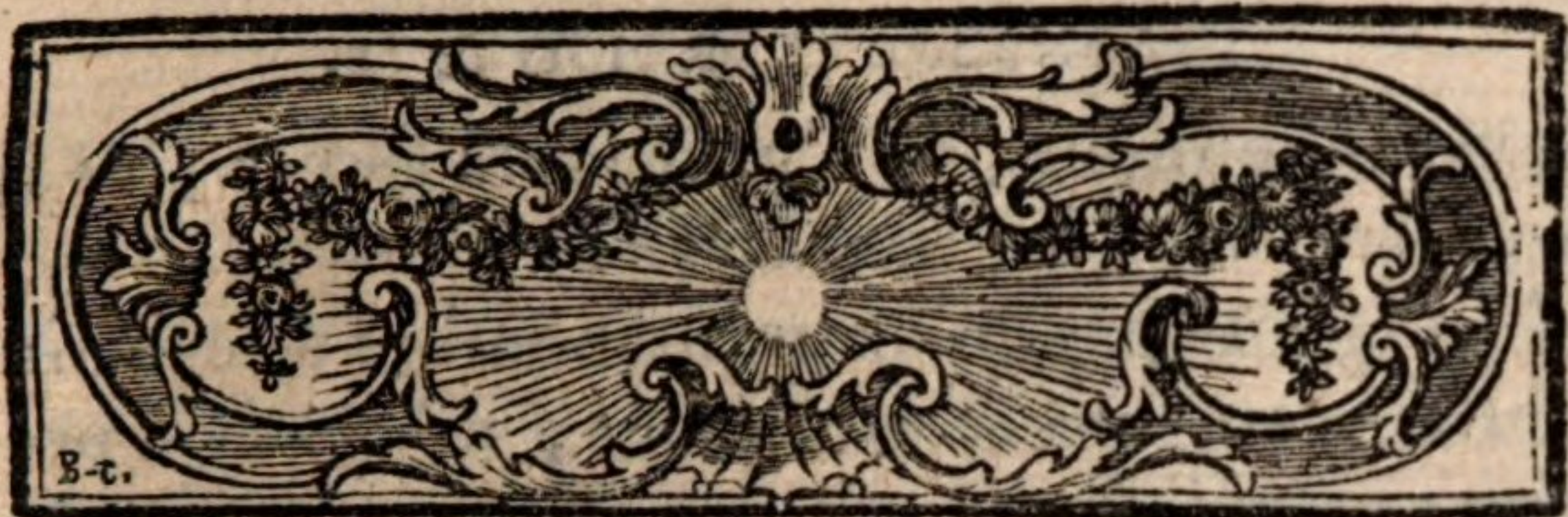
La harangue de Gorgias n'est pas venue jusqu'à nous ; nous avons encore celle de Lyfias. Il est vrai qu'Isocrate y

(1) Suivant le calcul de M. de Brecquigni , tom. 1. de la vie des anciens orateurs Grecs , pag. 78 & 79 , Isocrate n'avoit dû mettre qu'une année à la composition de son Panégyrique , ou tout au plus quatre en mettant les choses au plus fort.

a pris quelques pensées qu'il auroit trouvées de lui-même, & que son sujet lui auroit fournies ; mais quoique le discours de Lyfias étincelle de beautés , quoiqu'il soit peut-être plus riche en pensées que celui d'Isocrate , quelle différence pour la noblesse & la dignité du style , & pour la sobriété des ornemens ! Au reste , ne trouver à redire dans un discours que le tems qu'on a mis à le composer , & quelques pensées prises à d'autres , c'est la dernière ressource de l'envie , qui , affligée de la bonté d'un ouvrage, est forcée de l'admirer, & cherche hors de l'ouvrage de quoi déprimer l'auteur. Le Panégyrique est , sans contredit , la plus parfaite des harangues d'Isocrate ; je crois néanmoins que plusieurs de celles qui sont dans le volume précédent , doivent être plus intéressantes pour nous , parcequ'il y a plus de ces grandes vérités qui sont faites pour frapper tous les hommes de tous les siècles.

Lucien s'est trompé , lorsqu'il a dit qu'Isocrate avoit quatre-vingt-quatorze ans lorsqu'il composa son Panégyrique : il vouloit parler de son Panathénaïque qu'il composa effectivement à cet âge. Il prononça lui-même sa harangue aux jeux Olympiques , si nous en croyons Philostrate. Mais est-il probable que n'ayant ni assez de hardiesse , ni assez de voix pour parler dans la plus petite assemblée , il eût osé & pu prononcer un aussi long discours dans la plus solennelle , la plus nombreuse assemblée de la Grece ?





H A R A N G U E

I N T I T U L É E

LE PANÉGYRIQUE.

JE n'ai jamais vu sans surprise que les instituteurs des jeux solennels & des grandes assemblées de la Grece , aient destiné les prix les plus honorables pour la force & pour l'agilité du corps , & qu'ils n'aient réservé aucune récompense pour ces hommes qui consacrent leurs veilles à l'intérêt général , & qui, se recueillant en eux-mêmes, cultivent leur esprit pour se rendre utiles aux autres. Ceux-ci néanmoins sembloient plus dignes de leur attention. En effet , quand les athletes auroient tous le double de force & de souplesse , pas un de nous n'en seroit ni plus adroit ni plus robuste ; au lieu que chacun peut se rendre propres les lumieres d'un homme seul en partageant avec lui sa sagesse.

Ces réflexions bien capables de me décourager, n'ont pu éteindre , ni même ralentir mon ardeur. Content de la gloire que j'attends de ce discours , & la jugeant un prix digne de mes vœux , je viens conseiller aux peuples de la Grece de mettre fin

à leurs dissensions , de réunir leurs forces , & de marcher contre les Barbares (1).

Je n'ignore pas qu'un grand nombre d'écrivains habiles , anciens & modernes , m'ont déjà prévenu : mais j'espère me produire avec assez d'avantage pour faire oublier ce qui a été dit avant moi. D'ailleurs , ces sujets-là me semblent les plus heureux , qui roulant , comme celui-ci , sur de grands intérêts , peuvent procurer & le plus de célébrité aux orateurs qui les traitent , & le plus d'utilité aux peuples qui les écoutent.

Ajoutons que les circonstances ne sont pas tellement changées , qu'il soit inutile de reprendre le même objet. Lorsque les affaires entièrement consommées ne donnent plus lieu à la délibération, ou que, parfaitement éclaircies, elles ne laissent rien de mieux à dire ; c'est alors seulement qu'on doit s'imposer le silence. Mais puisque l'état de la Grece est toujours le même , & que jusqu'à ce moment on a parlé avec si peu de succès , pourquoi n'essaieroit-on pas de composer un discours , qui , s'il produit son effet , nous délivrera de toutes nos guerres intestines , des troubles qui nous agitent , des maux sans nombre qui nous accablent.

Enfin , s'il n'étoit qu'une maniere de présenter les choses ; ce seroit vainement qu'on viendrait fatiguer les auditeurs en faisant reparoître les mêmes objets sous la même forme. Mais puisqu'il est donné à l'éloquence de revenir sur des sujets qui sembloient épuisés , de rabaisser ce qui est

(1) On fait que les Grecs donnoient le nom de Barbares à tous les peuples qui n'étoient pas de leur nation.

grand aux yeux de l'opinion , de rehausser ce qui paroît le moins estimable , de prêter à ce qui est ancien les graces de la nouveauté , & les traits de l'antiquité à ce qui est nouveau ; pourquoi rejeterions-nous des sujets qui ont déjà exercé le génie de nos orateurs , au lieu de travailler à les remplir d'une façon plus satisfaisante ? Les événemens passés sont un domaine commun , abandonné à tous les hommes ; en faire usage à propos , en tirer les réflexions convenables , ajouter à la beauté des idées les charmes de l'expression ; c'est le talent propre de l'homme habile & sage. Le moyen , selon moi , d'encourager les arts , & principalement celui de la parole , ce seroit d'honorer & de récompenser , non ceux qui ont faisi les premiers un sujet , mais ceux qui l'ont le mieux rempli ; non ceux qui cherchent à parler sur des matieres neuves , mais ceux qui parlent d'une maniere neuve sur des objets déjà traités.

Il en est qui blâment ces discours travaillés avec art , dont la diction s'élève au dessus du langage ordinaire , & qui dans leurs fausses idées confondent les harangues qui demandent le plus de soin , avec ces plaidoyers où il ne s'agit que d'intérêts médiocres : comme si ces deux genres de discours ne différoient pas essentiellement , que dans les uns il ne suffît pas d'être solide , que dans les autres il ne fallût pas encore être orné ; ou comme si les censeurs de nos ouvrages étoient les seuls qui connussent le mérite de la simplicité , & que l'orateur qui possède toutes les ressources de son art , ne pût pas être brillant ou simple à son gré. Mais il est facile de voir que ces sortes de gens n'estiment que ce qui se rap-

proche le plus de leur foiblesse. Au reste , ce n'est pas pour eux que j'écris ; c'est pour ces connoisseurs difficiles , qui n'approuvent pas au hasard , qui pesent toutes les expressions d'un discours , & qui s'attendent à trouver dans le mien ce qu'inutilement ils chercheroient ailleurs. C'est à eux que je m'adresse , & après leur avoir dit avec confiance un mot encore de ce qui me regarde , j'entrerai en matiere.

La plupart des orateurs , pour porter à l'indulgence ceux qui les écoutent , ne manquent pas dans leurs exordes de prétexter le peu de loisir qu'ils ont eu pour se préparer , & d'exagérer la difficulté de trouver des expressions qui répondent à la grandeur des choses. Pour moi , j'ose le dire , si je ne m'exprime d'une maniere digne de mon sujet , digne de la réputation que je me suis acquise , digne de mon âge & de mon expérience , & du tems que j'ai consacré à ce discours ; je ne demande aucune grace , je me livre aux traits de la censure la plus amere ; & certes , je ne mériterai que du mépris , si , après de si magnifiques promesses , je ne dis rien de mieux que les autres. Mais c'est assez parler de moi , passons aux affaires publiques.

Les orateurs qui débutent par demander que les Grecs , renonçant à leurs inimitiés mutuelles , réunissent leurs efforts contre le roi de Perse ; ces orateurs qui aiment à décrire les maux sans nombre causés par nos guerres intestines , & les avantages que procureroit une expédition contre l'ennemi commun , disent bien ce qui devrait être ; mais , faute de remonter au principe , ils ne verront jamais l'heureux effet de leurs conseils. Tous
les

les peuples de la Grece se rangent sous les enseignes d'Athenes ou de Lacédémone (1) ; la plupart d'entre eux se décident par la nature du gouvernement qu'ils ont adopté : or , s'imaginer que les autres Grecs se réuniront pour le bien général , avant qu'on ait reconcilié entre eux les chefs de la nation , c'est être dans l'erreur , & manquer absolument le vrai point des affaires. L'orateur sage , qui , peu touché d'une vaine réputation d'éloquence , s'occupe d'un succès solide , doit mettre son étude à persuader aux deux républiques rivales (2), de n'affecter aucune supériorité , de partager entre elles l'empire dans la Grece , & au lieu de chercher à s'affujettir les peuples de leur nation , de tourner toutes leurs forces contre les barbares.

Il est aussi facile d'amener à ce parti la république d'Athenes , qu'il l'est peu d'y déterminer les Lacédémoniens. Ils se sont persuadés à tort qu'ils ont un ancien droit à la primauté ; mais si on leur prouve que la prééminence leur est moins due qu'à nous , ils renonceront peut-être à leurs prétentions particulières , & se porteront à ce que demande l'intérêt public. C'est-là ce que les orateurs qui m'ont précédé devoient examiner d'abord , sans nous donner des conseils sur les points convenus avant que de lever les

(1) Voyez discours sur l'histoire d'Athenes , n°. XXVIII & XLIV.

(2) Sur la rivalité d'Athenes & de Lacédémone , & sur la primauté qu'elles se disputoient , voyez disc. sur l'hist. d'Ath. n°. XXV.

obstacles sur les objets contestés. Le point essentiel qu'ils ont omis, je dois m'attacher à l'éclaircir; & deux raisons m'y engagent. La première & la principale est d'opérer quelque effet utile, & de porter les Grecs à terminer leurs querelles pour attaquer en commun les barbares: ou si je ne puis réussir, je ferai du moins connoître quels sont ceux qui s'opposent au bonheur de la Grece, & je prouverai aux Grecs qui m'écoutent, que notre république a joui en tout tems, & à juste titre, de l'empire maritime, & que c'est encore avec justice qu'elle réclame aujourd'hui le commandement.

Et d'abord, si, dans tous les cas, on doit honorer ceux qui réunissent de grandes forces & une grande expérience, nous devons incontestablement recouvrer l'empire dont nous avons été en possession. En effet, qui pourroit citer une république aussi distinguée dans les combats sur terre, que la nôtre s'est signalée sur mer? Mais si sous prétexte que les choses humaines sont sujettes à mille révolutions, & que les mêmes peuples ne jouissent pas toujours de la même puissance, quelqu'un trouvoit ce raisonnement peu solide, & vouloit que la prééminence, ainsi que toute autre prérogative, appartînt à ceux qui en ont joui les premiers, ou qui ont rendu aux Grecs les plus signalés services, nous attaquer par de telles raisons, ce feroit combattre en notre faveur. Car plus nous reculons dans les siècles pour examiner ce double titre de primauté, plus nous laissons derrière nous ceux qui nous le contestent.

(1) C'est un fait généralement reconnu, que notre ville est la plus ancienne de la Grece, la plus grande, & la plus renommée dans tout l'univers. A ce premier avantage si glorieux, nous en joignons d'autres qui lui sont supérieurs, & qui nous donnent droit à des distinctions. La terre que nous habitons n'étoit pas une terre déserte dont nous nous soyons emparés, ni occupée par d'autres peuples que nous ayons chassés pour prendre leur place; nous ne sommes pas un mélange de nations diverses: nous avons une origine & plus noble & plus pure. Nés du sol même sur lequel nous avons toujours vécu, nous sommes les seuls parmi les Grecs, qui donnions à notre contrée les noms par lesquels on désigne les objets les plus chers, qui puissions l'appeller à la fois du doux nom de patrie, de mere, de nourrice. Telle est néanmoins l'origine que doivent produire les peuples dont la fierté n'est pas un vain orgueil, qui disputent avec droit la prééminence, & qui ne cessent de vanter leurs ancêtres.

Ces prérogatives qui ont illustré notre origine, ne sont qu'un présent de la fortune: mais les biens de tout genre dont jouissent les autres Grecs, sont en grande partie notre ouvrage. Pour montrer dans tout son jour les bienfaits dont ils nous sont redevables, remontons aux premiers siècles, & représentons, selon l'ordre des tems, la conduite constante de notre république. On verra que la Grece entiere a reçu de nous, non

(1) Pour tout cet article, v. disc. sur l'hist. d'Athenes, n°. I.

seulement l'exemple du courage , mais encore la douceur des mœurs , l'art de gouverner les états , & de pourvoir aux besoins de la vie. Parmi les services que nous avons rendus à la nation , je ne choisirai pas ceux que leur peu d'importance a ensevelis dans les ténèbres & dans l'oubli , mais ceux que leur éclat a placés dans le souvenir de tous les hommes , & rendus mémorables dans tous les pays & pour tous les âges.

Les premiers besoins qui se firent sentir aux mortels , c'est notre ville qui leur apprit à les soulager. Quoique les faits que je vais rapporter appartiennent au tems (1) fabuleux , je me crois néanmoins obligé d'en parler. Cérès , après l'enlèvement de sa fille , parcourant le monde , vint dans l'Attique , & y reçut de nos ancêtres ces bons offices qui ne peuvent être dévoilés qu'aux seuls initiés. Touchée de reconnoissance , elle leur fit à son tour les deux plus beaux présens que les Dieux puissent faire aux hommes ; elle leur donna l'agriculture par laquelle nous sommes dispensés de vivre comme les brutes , & leur apprit les sacrés mystères qui , les affranchissant des craintes de la mort , remplissent leur ame des plus douces espérances d'une autre vie. Enrichie

(1) Les anciens distinguoient comme nous les tems fabuleux , les tems héroïques , & les tems historiques ; mais ils ne regardoient pas comme faux tous les faits rapportés par la fable. Plusieurs étoient reconnus pour des faits de la plus haute antiquité , transmis par une tradition certaine , & recueillis dans les écrits des poètes. Quant au fait rapporté ici par Isocrate , v. disc. sur l'hist. d'Ath. n°. III & V.

de ces présens divins, & aussi amie des hommes qu'aimée des Dieux, notre ville, sans garder pour elle seule les biens qu'elle avoit reçus, en a fait part généreusement à tous les autres peuples. Nous enseignons encore, tous les ans, les mystères que nous apprîmes de Cérès, nous avons enseigné à la fois & dans le même tems, les avantages de l'agriculture, toutes ses ressources & ses usages divers.

Et si quelqu'un refusoit de croire les faits que nous citons, peu de mots suffiroient pour le convaincre. Car si on les méprise, ces faits, parcequ'ils sont anciens, c'est leur ancienneté même qui en atteste la vérité. Confirmés par le témoignage d'un grand nombre d'hommes qui les ont publiés, ou qui en ont entendu faire le récit, on doit les regarder comme d'autant moins suspects, qu'ils sont moins nouveaux. D'ailleurs, nous ne sommes pas réduits à n'appuyer leur certitude que sur la durée non interrompue d'une tradition populaire; nous avons pour les établir des preuves plus convaincantes. La plupart des villes nous envoient tous les ans les prémices de leurs moissons, comme un témoignage authentique du plus ancien de nos services. Celles qui ont négligé de nous payer ce tribut, la Pythie (1) leur a souvent enjoint de nous envoyer une partie de leur récolte, & de faire revivre à notre égard l'usage de leurs peres. Eh ! quels faits méritent plus notre croyance, que des faits appuyés sur les

(1) Personne n'ignore que la Pythie étoit la prêtresse d'Apollon à Delphes, chargée de rendre les oracles de ce Dieu.

réponses de l'oracle , sur le témoignage de la plupart des Grecs , sur l'accord d'une tradition antique avec les usages actuels , sur le concours de ce qui s'est dit de tout tems avec ce qui se fait encore aujourd'hui ?

Mais (1) indépendamment de toutes ces preuves, si nous examinons les choses dans le principe, nous verrons que la vie des premiers mortels étoit bien différente de ce qu'elle est de nos jours, & que ce n'est que par degrés, que les hommes ont pourvu à leurs besoins. Mais quel est le peuple qui peut avoir reçu des Dieux , ou avoir trouvé par ses propres réflexions , l'art d'ensemencer les terres ? N'est-ce pas celui qui , de l'aveu de tous les autres , a existé avant tous , & qui joint au génie le plus inventif pour les arts, le plus grand respect pour le culte religieux. Quelles distinctions doivent être réservées à de tels bienfaiteurs du genre humain , il seroit aussi inutile de le montrer , qu'impossible d'imaginer un prix pour de pareils services. Nous n'en dirons pas davantage sur le plus grand de nos bienfaits , le plus ancien & le plus universel.

Vers (2) le tems même dont nous parlons , les Barbares occupoient des pays immenses , tandis que les Grecs, resserrés dans des bornes étroites , & se disputant un petit espace du globe , s'entre-déchiroient par des guerres mutuelles , & périffoient tous les jours par la violence des armes ou par les rigueurs de l'indigence. Touchée du triste état de la Grece , notre république envoya

(1) Voy. disc. &c. n^o. II.

(2) Voy. disc. &c. n^o. X.

par-tout des chefs qui, prenant avec eux les plus indigens, & se mettant à leur tête pour les commander, vainquirent les Barbares, fonderent plusieurs villes dans l'un & l'autre continent (1), conduisirent des colonies dans toutes les isles, & par-là sauverent à la fois ceux qui les avoient suivis & ceux qui étoient restés; ils laisserent aux uns dans leur pays un sol qui suffisoit pour les nourrir, & procurerent aux autres un terrain plus vaste que celui qu'ils avoient abandonné. Embrassant dès-lors toute cette étendue que nous occupons encore, nous fournîmes des facilités aux peuples qui, à notre exemple, voulurent établir par la suite de nouvelles colonies : sans être obligés de combattre pour conquérir un pays nouveau, ils n'avoient qu'à se rendre dans les lieux que nos conquêtes leur avoient ouverts. Mais qu'on nous montre une primauté dont les titres soient plus anciens que celle qui précède la fondation de la plupart des villes grecques, ou dont les effets aient été plus utiles que celle qui a repoussé les Barbares, & enrichi la Grece en reculant au loin ses limites?

L'exécution de ces grandes entreprises ne nous fit pas négliger de moindres soins. Notre premiere attention avoit été de procurer aux hommes la nourriture; & c'est par où doit commencer tout sage administrateur. Mais persuadés que le simple nécessaire ne peut suffire pour attacher à la vie & la faire aimer, nous nous sommes occupés

(1) *L'un & l'autre continent*, c'est-à-dire, la partie d'Europe & d'Asie que les Grecs occupoient en terre ferme.

de tout le reste avec une ardeur égale. Parmi tous les biens que l'industrie des hommes peut leur procurer, & qu'ils ne tiennent pas de la bonté des Dieux, le plus grand nombre n'est dû qu'à nous seuls, il n'en est aucun qui ne nous soit dû au moins en partie.

Dans (1) les premiers âges, les autres Grecs, victimes de la tyrannie ou de l'anarchie, vivoient dispersés & sans loix : nous les avons encore délivrés de ces maux, soit en les gouvernant nous-mêmes, soit en leur proposant notre exemple : car Athenes est la première ville qui ait connu l'utilité d'une sage législation, & donné une forme à son gouvernement. Ce qui le prouve avec évidence, c'est que les premiers qui poursuivirent les meurtres en justice, qui voulurent terminer leurs différends par la raison plutôt que par la force, les jugerent d'après les réglemens de nos tribunaux.

Jettant un coup d'œil sur les arts (2), veut-on examiner ceux qui sont utiles aux besoins de la vie, & ceux qui ne servent qu'à son agrément ; on reconnoîtra que les ayant tous inventés ou adoptés, nous avons la gloire de les avoir transmis aux autres peuples.

Quant aux divers établissemens de notre ville, fruits de notre politesse & de la douceur de nos mœurs, ils sont tels, que l'étranger qui veut s'enrichir, ou qui n'a qu'à jouir de sa fortune, les trouve également commodes ; & que, soit qu'il ait éprouvé des disgraces dans sa patrie,

(1) Voy. disc. &c. n°. IV.

(2) Voy. disc. &c. n°. II.

soit qu'il ait acquis de grandes richesses , il accourt avec empressement dans la ville d'Athenes qui lui offre l'asile le plus sûr ou le séjour le plus agréable.

Mais voici un nouveau bienfait (1) : chaque pays trop fertile en certaines productions & stérile pour d'autres , ne pouvoit se suffire à lui-même. Les peuples ne savoient comment porter chez l'étranger leur superflu , & rapporter chez eux le superflu des villes étrangères. Nous avons encore pourvu à cet inconvénient. Au centre de la nation , on vit s'établir un entrepot commun : le Pirée fut pour la Grece un marché universel , où les fruits des pays divers , même les plus rares partout ailleurs , se trouvent réunis avec abondance.

On (2) doit , sans doute , les plus grands éloges à la sagesse de ces hommes qui ont institué nos assemblées générales , & transmis aux Grecs l'usage de déposer leurs armes & leurs inimitiés pour se réunir tous dans le même lieu. Les prières & les sacrifices qu'ils font en commun les font ressouvenir de leur commune origine , disposent les cœurs à une parfaite intelligence , contribuent à resserrer les liens de l'hospitalité avec d'anciens amis , & à former des amitiés nouvelles. Ceux qui sont distingués par la force & par l'agilité du corps , comme ceux qui sont dépourvus de ces qualités , trouvent un plaisir égal dans ce concours universel , les uns à exposer aux yeux de la Grece

(1) Voy. disc. &c. n°. XII & XVIII.

(2) Voy. disc. &c. no. XLVI.

entiere les avantages qu'ils ont reçus de la nature, les autres à voir de fameux athletes se disputer le prix avec ardeur : animés d'un sentiment de gloire , tous ont lieu d'être flattés , ceux-ci des efforts que fait un peuple de rivaux pour leur offrir un spectacle digne de leur attention , ceux-là de l'empressement que montrent tous les Grecs qui viennent applaudir à leurs jeux. Telle est l'utilité reconnue de nos grandes assemblées. Athenes , dans cette partie , ne le cede à aucune ville de la Grece. Elle a ses spectacles ; spectacles aussi multipliés que magnifiques ; les uns fameux par l'appareil & la somptuosité , les autres célèbres par tous les genres de talens qui s'y rassemblent , plusieurs admirables sous ces deux rapports à la fois. Et la foule des spectateurs qui accourent dans notre ville , est si grande , que si c'est un bien pour les hommes de se rapprocher les uns des autres , on jouit encore chez nous de cet avantage. J'ajoute qu'on y trouve plus qu'en aucun pays du monde , des amitiés solides , des sociétés de toute espece. On y voit des combats de force & d'agilité , des combats d'esprit & d'éloquence. Tous les talens y sont magnifiquement récompensés. Sollicités par notre exemple , les autres Grecs s'empressent de joindre leurs prix à ceux que nous distribuons ; ils applaudissent à nos établissemens , & tous desirent d'en partager l'honneur. Enfin les grandes assemblées de la nation ne se forment qu'après de longs intervalles , & ne durent que peu de jours ; au lieu qu'Athenes offre en tout tems aux étrangers qui la visitent , le spectacle d'une fête générale & non interrompue.

La (1) philosophie qui créa ces institutions utiles ; la philosophie qui régla nos actions & adoucit nos mœurs ; qui , distinguant les malheurs occasionnés par la nécessité d'avec ceux que produit l'ignorance , nous apprend à supporter les uns , & à éviter les autres : ce sont les Athéniens qui la mirent en honneur ; ce sont eux qui ont fait fleurir l'éloquence à laquelle nous aspirons tous , & que nous ne voyons qu'avec jalousie dans ceux qui la possèdent ? Ils savoient sans doute que , grace à la parole qui le distingue des animaux , l'homme se voit le chef & le souverain de la nature. Ils concevoient que toutes nos actions étant soumises aux caprices du sort , la sagesse est souvent frustrée d'un succès qu'a plus d'une fois obtenu la folie ; au lieu que les productions parfaites de l'éloquence ne peuvent jamais provenir d'un insensé , mais sont toujours l'ouvrage d'un esprit droit & juste : ils comprenoient que c'est sur-tout la facilité de s'exprimer qui fait d'abord distinguer l'homme instruit de l'ignorant ; qu'une éducation libérale reçue dès l'âge le plus tendre , dont les effets ne s'annoncent , ni par la bravoure , ni par les richesses , ni par les autres présens de la nature ou de la fortune , se fait remarquer principalement par le mérite du langage , signe manifeste des soins qui ont formé notre jeunesse : ils voyoient enfin qu'avec le don de la parole , on a de l'autorité dans son pays , & de la considération dans tous les autres. Ainsi pensoient les Athéniens : aussi notre ville a-t-elle surpassé

(1) Voy. disc. n°. XLV.

tous les peuples du monde dans l'éloquence & dans la philosophie. Les disciples chez elle sont maîtres ailleurs ; & si le nom de Grecs désigne moins un peuple particulier, qu'une société d'hommes éclairés & polis ; si l'on appelle Grecs plutôt ceux qui participent à notre éducation que ceux qui partagent notre origine : c'est à nos institutions qu'on le doit.

Mais afin qu'on n'imagine pas que m'étant engagé à considérer mon sujet sous toutes ses faces , je ne m'attache qu'à quelques parties , & que ne pouvant louer Athenes pour sa valeur , je borne son éloge à des vertus pacifiques ; je ne m'arrêterai point davantage à ces dernières , dont je n'ai parlé que pour me conformer au goût de ceux qui les estiment , & je vais prouver que nos ancêtres n'ont pas moins de droit aux honneurs , pour avoir défendu la Grece par leurs armes , que pour l'avoir enrichie par les sciences & par les arts.

Animés de l'amour de leur pays & jaloux de la liberté de leur nation , ils ont soutenu des combats multipliés , difficiles , célèbres , dont la gloire a égalé l'importance. Les forces de leur ville furent toujours au service de la Grece , toujours ils furent prêts à venger les Grecs opprimés. Aussi nous a-t-on reproché comme un défaut de politique de nous associer aux plus foibles , comme si ce reproche n'étoit pas un éloge. Oui , si nous avons préféré de moindres alliances , ce n'est pas que nous ayions ignoré combien il est plus utile de s'allier à des peuples puissans : mais quoique nous connussions mieux que d'autres les inconvéniens de notre conduite , nous avons mieux aimé se-

courir les plus foibles contre nos intérêts, que de nous réunir aux plus forts, pour partager les fruits de leur injustice. Les circonstances dans lesquelles on a imploré notre secours, prouvent à la fois la générosité de notre république & la supériorité de nos forces.

Je supprime (1) les faits de ce genre, ou trop récents, ou trop peu remarquables. A remonter bien au delà des guerres de Troie, (quand on revendique des droits anciens, c'est dans ces siècles reculés qu'on doit aller chercher ses preuves), les enfans d'Hercule, & quelque tems encore avant eux, Adraсте, fils de Talaüs, roi d'Argos, vinrent réclamer notre assistance. Adraсте ayant essuyé une défaite dans son expédition de Thebes, & se voyant hors d'état par lui-même d'enlever ceux de ses guerriers qui avoient péri sous les murs de cette ville, nous prioit de ne point l'abandonner dans un malheur qui intéressoit tous les peuples, de ne point permettre qu'on laissât sans sépulture ceux qui mouroient à la guerre, & qu'on violât une coutume établie de tout tems dans la Grece. Les enfans d'Hercule qui cherchoient à se dérober au ressentiment d'Eurystée, trouvant les autres villes grecques trop foibles pour les secourir dans leurs infortunes, recouroient à la nôtre comme à la seule capable de reconnoître les bienfaits dont leur pere avoit comblé le genre humain. Ces faits nous prouvent que dès ce tems notre république prioit déjà dans la Grece, & que c'est à juste titre

(1) Pour cet *alinea* & le suivant, v. disc. &c. no. VII & IX.

qu'elle réclame encore aujourd'hui la primauté. En effet, iroit-on implorer le secours d'un peuple plus foible que soi, ou dépendant d'un autre, au lieu de recourir aux plus puissans ; sur-tout dans des circonstances où il ne s'agit pas de contestations entre des particuliers, mais d'intérêts généraux, d'intérêts qui ne doivent être réglés que par ceux qui prétendent à la supériorité parmi les Grecs ?

Ajoutons que ce ne fut pas en vain qu'on eut recours à nous. Nos ancêtres entreprirent la guerre contre Thebes pour la sépulture des Argiens, & contre la puissance d'Eurysthée pour les fils d'Hercule ; ils forcèrent les Thébains de remettre à leurs parens les morts qu'ils redemandoient pour leur rendre les derniers devoirs : quant aux peuples du Péloponèse qui étoient venus fondre dans leur pays avec Eurysthée, ils allèrent à leur rencontre, les vainquirent en bataille rangée, & réprimèrent l'insolence de leur chef. Athenes admirée déjà pour d'autres actions éclatantes, acquit une nouvelle célébrité par les exploits que je rapporte, & ne rendit pas un léger service aux malheureux qui avoient imploré son assistance. Dès-lors tout changea de face. Adraсте qui s'étoit adressé à nous en suppliant, attaqua ses ennemis avec nos armes, & emporta de force ce qu'ils avoient refusé à ses prières. Eurysthée qui espéroit nous réduire les armes à la main, prisonnier lui-même, fut réduit à nous supplier. Ce prince cruel n'avoit cessé d'imaginer des travaux pour faire succomber un fils de Jupiter, élevé par la nature au-dessus de l'humanité, & revêtu d'une force divine, lorsqu'il

n'étoit encore que simple mortel ; mais du moment qu'il eut attaqué les Athéniens , il tomba , par un juste revers , en la puissance des fils mêmes du héros qu'il avoit persécuté , & périt d'une mort déshonorante.

Parmi un grand nombre de services que nous avons rendus aux Lacédémoniens , celui-ci est le seul que j'aie eu occasion de rappeler. Sauvés par notre valeur & encouragés par nos bienfaits , les ancêtres des rois actuels de Lacédémone , descendans d'Hercule , passèrent dans le Péloponèse , s'emparèrent d'Argos , de Lacédémone & de Messene , fonderent Sparte (1) , & furent les premiers auteurs de tous les avantages dont jouissent à présent les Lacédémoniens. Ils n'auroient donc pas dû en oublier la source , & envahir un pays d'où leurs ayeux étoient partis pour jetter les fondemens de leur prospérité : ils n'auroient pas dû exposer aux maux de la guerre une république qui avoit affronté les plus grands dangers pour les fils d'Hercule , & , après avoir fait monter ses descendans sur le trône , prétendre asservir un peuple qui avoit sauvé les enfans de ce héros.

Mais laissant à part la justice & la reconnoissance , s'il faut prouver avec précision ce que nous avons à démontrer , je dis ; il n'est pas d'usage parmi les Grecs de soumettre les anciens habitans aux nouveaux , les bienfaiteurs à ceux qui

(1) *Sparte* étoit un second nom donné à Lacédémone , & qu'elle avoit porté avant que les Héraclides s'en emparassent. Je ne vois donc pas pourquoi l'orateur distingue ici Sparte de Lacédémone , & pourquoi il ajoute que les Héraclides furent les fondateurs de Sparte.

ont reçu le bienfait , ceux qui ont donné le secours à ceux qui l'ont imploré.

Je dirai plus : Argos , Thebes & Lacédémone , sans parler d'Athenes , étoient déjà dans ces premiers tems , & sont encore aujourd'hui les principales républiques de la Grece ; or , la supériorité de nos ancêtres sur ces trois républiques est incontestable. Pour réparer la défaite des Argiens , ils donnerent la loi aux Thébains dans le tems où ceux-ci étoient les plus puissans ; pour venger les injures des fils d'Hercule , ils vainquirent en bataille rangée les Argiens & les autres habitans du Péloponèse ; ils sauverent du péril & tirent des mains d'Eurysthée les fondateurs de Sparte & les chefs des Lacédémoniens. Seroit-il donc possible de prouver plus clairement que nous jouissions déjà de la prééminence parmi les Grecs ?

Je crois qu'il est à propos aussi de parler de nos anciennes guerres contre les Barbares , d'autant plus qu'il est ici question de savoir quels doivent être les chefs d'une expédition contre des Barbares. Il seroit trop long de détailler tous les combats que nous leur avons livrés ; fidele au plan que je me suis tracé , & que j'ai suivi jusqu'à présent , je ne me permettrai de citer que les plus fameux.

Les principales nations & les plus puissantes parmi les Barbares , sont les Scythes , les Thraces & les Perses. Tous nous ont attaqués , nous nous sommes mesurés contre tous. Mais que restera-t-il à dire à nos adversaires , s'il est prouvé que les Grecs qui n'ont pu se faire justice , ont eu recours à notre puissance ; & que les Barbares
qui

qui vouloient assujettir la Grece , ont cru devoir commencer par la ville d'Athenes ? Quoique les guerres contre les Perfes soient , sans contredit , les plus fameuses de toutes , des exploits plus anciens ne seront pas inutiles à produire , pour constater l'ancienneté de nos droits.

La Grece étoit encore foible , quand les (1) Thraces avec Eumolpe , fils de Neptune , & les Scythes avec les Amazones , vinrent fondre sur notre pays , non dans le même tems , mais lorsqu'ils aspiraient chacun à l'empire de l'Europe. Ce n'étoit pas aux Grecs en général qu'ils en vouloient , mais à nous en particulier : aussi n'attaquerent-ils que nous , persuadés que s'ils se rendoient maîtres de notre ville , ils le feroient bientôt de toutes les autres. Le succès ne répondit point à leur attente. Quoiqu'ils ne fissent la guerre qu'à nos ancêtres , ils ne furent ni moins vaincus , ni moins détruits , que s'ils eussent attaqué tous les peuples de la Grece. Et on ne peut douter que leur défaite n'ait été aussi entière qu'éclatante , puisque des événemens aussi anciens se sont conservés dans la mémoire des hommes. On ajoute que parmi les Amazones , aucune de celles qui partirent pour l'expédition , ne revint dans sa patrie , & que leur déroute entraîna la ruine de celles même qui n'avoient pas pris les armes. Quant aux Thraces ; qui jusqu'alors avoient été les plus voisins de l'Attique , entièrement défaits , ils en furent repoussés à une telle distance , qu'on vit des peuples accourir en foule à

(1) Voy. disc. &c. no. VI.

Tome II.

leur place , de grandes cités s'élever , & remplir l'intervalle.

Ces exploits de nos ancêtres sont admirables , sans doute , & bien dignes d'un peuple qui revendique la primauté ; les actions par lesquelles nous nous sommes signalés dans les guerres (1) de Xerxès & de Darius , ne les démentent pas , & sont telles qu'on devoit les attendre des descendants de ces héros.

Dans cette guerre la plus critique qui fut jamais , où nous étions investis de périls de toute espèce , où alliés & ennemis se croyoient invincibles , ceux-ci par le courage , ceux-là par la multitude , nous les avons vaincus les uns & les autres , comme des Athéniens devoient vaincre des Barbares & leurs auxiliaires. Notre bravoure dans tous les combats (2) nous mérita d'abord le prix de la valeur , & nous acquit bientôt après l'empire de la mer qui nous fut déferé par tous les Grecs , sans réclamation de la part des peuples qui voudroient nous le ravir aujourd'hui. Je n'ignore pas néanmoins ce que fit Lacédémone dans ces conjonctures périlleuses : oui , je connois les services qu'elle rendit à la Grece ; & c'est ici pour Athenes un nouveau triomphe , d'avoir eu en tête de pareils rivaux , & d'avoir pu les surpasser.

Mais ces deux républiques méritent , à ce qu'il me semble , d'être considérées avec plus d'attention ; & , sans passer trop légèrement sur ce

(1) Sur l'origine de ces guerres, voy. disc. &c. no. XIII, XIV, XV.

(2) Voy. disc. &c. no. XXI & XXV.

qui les regarde , il faut rappeler en même tems les vertus de leurs ancêtres , & leur haine contre les Barbares. Je sens moi-même combien il est difficile de remettre sous les yeux de mes auditeurs un sujet si souvent traité , un sujet que les citoyens les plus éloquens ont fait reparoître tant de fois dans l'éloge des guerriers morts au service de l'état (1). Les plus beaux traits ont déjà été employés , sans doute ; mais enfin recueillons ceux qui restent , & puisqu'ils servent à notre dessein , ne craignons pas d'en faire usage.

On doit regarder , assurément , comme les auteurs de nos plus brillantes prospérités , & comme dignes des plus grands éloges , ces Grecs généreux qui ont exposé leur vie pour le salut de la nation : mais il ne seroit pas juste d'oublier les hommes célèbres qui vivoient avant cette guerre , & qui ont gouverné les deux républiques. Ce sont eux qui ont formé les peuples , & qui , les remplissant de courage , ont préparé aux Barbares de redoutables adversaires.

Loin de négliger les affaires publiques , loin de se servir des deniers du trésor , comme de leurs biens propres , & d'en abandonner le soin comme de choses étrangères , ils les administroient avec la même attention que leur patrimoine , & les respectoient comme on doit respecter le bien d'autrui. Ils ne plaçoient pas le bonheur dans l'opulence : celui-là leur sembloit posséder les plus solides & les plus brillantes richesses , qui faisoit le plus d'actions honorables & laissoit le plus de gloire à ses enfans. On ne les voyoit

(1) Voy. disc. &c. n^o. XXIX.

pas combattre d'audace entre eux , ni abuser de leurs forces & les tourner contre leurs compatriotes ; mais redoutant plus le blâme de leurs concitoyens , qu'une mort glorieuse au milieu des ennemis , ils rougissoient des fautes communes plus qu'on ne rougit maintenant des fautes personnelles. Ce qui les fortifioit dans ces heureuses dispositions , c'étoit des loix pleines de sagesse , qui avoient moins pour but de régler les discussions d'intérêt , que de maintenir la pureté des mœurs. Ils savoient que pour des hommes vertueux , il n'est pas besoin de multiplier les ordonnances ; qu'un petit nombre de réglemens suffit pour les faire agir de concert dans les affaires publiques ou particulières. Uniquement occupés du bien général , ils se divisoient & se partageoient pour se disputer mutuellement , non l'avantage d'écraser leurs rivaux afin de dominer seuls , mais la gloire de les surpasser en services rendus à la patrie ; ils se rapprochoient & se liguèrent , non pour accroître leur crédit ou leur fortune , mais pour augmenter la puissance de l'état. Le même esprit animoit leur conduite à l'égard des autres Grecs : ils ne les outrageoient pas : ils vouloient commander & non tyranniser , se concilier l'amour & la confiance des peuples , être appelés chefs plutôt que maîtres , libérateurs plutôt qu'oppresseurs , gagner les villes par des bienfaits plutôt que les réduire par la violence. Leurs simples paroles étoient plus sûres que nos sermens ; les conventions écrites étoient pour eux des arrêts du destin. Moins jaloux de faire sentir leur pouvoir , que de montrer de la modération , ils étoient disposés pour les plus

foibles , comme ils désiroient que les plus puissans le fussent à leur égard. Enfin , chaque république n'étoit aux yeux de chacun qu'une ville particuliere ; la Grece étoit une patrie commune.

Pleins de ces nobles sentimens qu'ils inspiroient à la jeunesse dans une éducation vertueuse, ils formerent ces vaillans guerriers , qui , dans les combats contre les peuples d'Asie , se signalerent par des exploits que , ni les orateurs , ni les poëtes ne purent jamais célébrer dignement. Et je leur pardonne de n'avoir pas réussi. Faire l'éloge d'une vertu extraordinaire , n'est pas moins difficile que de louer un mérite médiocre. Ici les actions manquent à l'orateur , là les discours manquent aux actions.

Quels discours , en effet , pourroient égaler les exploits de nos héros ? que sont auprès d'eux les vainqueurs de Troie ? ceux-là furent arrêtés pendant dix années par le siège d'une seule ville, ceux-ci ont triomphé dans un court espace de tems , de toutes les forces de l'Asie ; & ils ont non-seulement sauvé leur patrie , mais encore garanti la Grece entiere de la servitude dont elle étoit menacée. Quels combats & quels travaux n'auroient pas soutenus pour mériter des louanges pendant leur vie , ces hommes qui ont bravé le trépas pour s'assurer après leur mort une mémoire glorieuse ? Sans doute , ce fut quelque Dieu , ami de nos peres , qui , touché de leur vertu , leur suscita ces périls , ne pouvant permettre que d'aussi grands hommes véussent dans l'oubli ou mourussent ignorés , mais voulant que , par leurs actions , ils méritassent les mêmes honneurs que

ces héros d'origine céleste que nous appellons demi-Dieux. Comme eux , en effet , rendant à la nature le corps qu'ils en avoient reçu , ils nous ont laissé un souvenir immortel de leur courage.

Il y eut (1) toujours entre nos ancêtres & les Lacédémoniens l'émulation la plus vive ; mais dans ces heureux tems , ils se disputoient l'honneur des plus grandes actions , non comme des ennemis , mais comme des rivaux qui s'estiment. Incapables de flatter un Barbare pour asservir les Grecs , ils conspiroient ensemble pour le salut commun , & ne combattoient que pour décider lequel auroit l'avantage d'avoir sauvé la Grece.

Ces deux peuples signalerent d'abord leur bravoure contre l'armée envoyée par Darius. Cette armée s'étoit avancée dans l'Attique , nos ancêtres n'attendirent pas qu'on vînt les secourir , mais faisant d'une guerre générale leur affaire particulière , ils coururent à la rencontre de ces fiers ennemis qui bravoient toute la nation ; & , en petit nombre , avec leurs seules forces , ils marcherent contre des troupes innombrables , exposant leur propre vie , comme si elle leur étoit étrangere. De leur côté les Lacédémoniens , à la premiere nouvelle que les Barbares s'étoient jeté sur l'Attique , négligerent tout , & accoururent à notre secours , avec autant de diligence , que si leur propre pays eût été ravagé. Telle fut donc l'émulation & l'empressement des deux peuples : le même jour où les Athéniens apprirent la des-

(1) Pour cet *alinea* & pour le suivant. voy. disc. &c. n^o. XVI.

cente des ennemis, ils volèrent à la frontière pour les repousser, leur livrerent bataille, les défirent, dresserent un trophée après la victoire; & les Lacédémoniens qui marchaient en corps d'armée, parcoururent, en trois jours & trois nuits, une espace de douze cents stades: tant ces deux peuples se pressaient, les uns de partager les périls, les autres de vaincre avant de pouvoir être secourus?

Quant à la seconde expédition des Perses (1), où Xerxès voulut commander lui-même, pour laquelle il avoit abandonné son palais & ses états, traînant à sa suite toutes les forces de l'Asie.... quelque effort qu'on ait fait pour exagerer la puissance de ce monarque, n'est-on pas toujours demeuré au dessous de la réalité? enivré de sa grandeur, il compta pour peu l'espoir de conquérir toute la Grece; jaloux de laisser un monument qui attestât un pouvoir plus qu'humain, tourmenté du desir bizarre de voir naviger son armée sur la terre, & marcher sur la mer, il perça l'Arthos & enchaina l'Hellespont.

Ce roi si fier, maître de tant de peuples, qui avoit exécuté des choses si merveilleuses, ne nous fit point trembler. Partageant le péril, nous volâmes à sa rencontre, les Lacédémoniens aux Thermopyles, nos ancêtres à Artémise; les Lacédémoniens avec mille soldats & quelques alliés, pour arrêter dans le passage l'armée barbare; nos ancêtres avec soixante vaisseaux, pour s'opposer à toute la flotte des Perses. S'ils

(1) Pour cet *alinea* & pour le suivant, voy. disc. &c. n^o. XVII, XVIII, XIX, XX.

montraient tant d'audace les uns & les autres , c'étoit moins pour braver l'ennemi , que pour disputer entre eux de courage. Les Lacédémoniens , en dignes émules , brûloient de s'égaliser à nous ; ils nous envioient la journée de Marathon , & craignoient que nous n'eussions encore une fois l'honneur de sauver la Grece : les Athéniens , jaloux de soutenir leur gloire , vouloient annoncer à tous les peuples que leurs triomphes passés étoient l'effet de la bravoure , & non l'ouvrage de la fortune. Ils vouloient de plus engager les Grecs à essayer leurs forces maritimes , & leur prouver par une victoire , que sur terre comme sur mer , la valeur peut triompher du nombre. L'intrépidité fut égale de part & d'autre , le succès fut différent. Les Lacédémoniens expirèrent tous , chacun dans leur poste ; mais quoique leur corps eût succombé , leur ame demeura victorieuse. Eh ! pourroit-on dire qu'ils aient été vaincus , lorsque aucun d'eux n'a songé à prendre la fuite ? Nos guerriers remportèrent l'avantage sur un détachement de la flotte ; mais instruits que Xerxès étoit maître des Thermopyles , ils revinrent dans leur ville , mirent ordre aux affaires , & , par la résolution qu'ils prirent dans ce péril extrême , ils surpassèrent alors tout ce qu'ils avoient fait de plus grand.

Nos alliés (1) étoient tous découragés ; les Péloponésiens élevoient un mur pour fermer l'isthme & n'étoient occupés que de leur sûreté particulière ; les autres villes , excepté quelques-unes

(1) Pour cet *alinea* & pour le suivant , voy. disc. &c. n^o. XX , XXI , XXII.

que leur foiblesse faisoit dédaigner , s'étoient soumises au Barbare dont elles suivoient les enseignes ; l'ennemi s'avançoit vers l'Attique avec une armée formidable soutenue d'une flotte de douze cents voiles , nulle ressource ne restoit aux Athéniens : sans alliés , sans espoir , pouvant éviter le danger qui les pressoit , & même accepter les conditions avantageuses que leur offroit un monarque qui se croyoit assuré du Péloponèse , s'il pouvoit disposer de notre flotte ; ils rejetterent ses offres avec indignation , & , sans s'offenser de se voir abandonnés par les Grecs , ils refuserent constamment de s'allier aux Barbares. Prêts à combattre pour la liberté , ils pardonnoient aux autres d'accepter la servitude ; ils pensoient que les villes inférieures pouvoient être moins délicates sur les moyens de pourvoir à leur salut ; mais que pour celles qui prétendoient commander à la Grece , leur sort étoit de s'exposer à tout , & que comme dans chaque ville les principaux citoyens doivent être décidés à mourir avec gloire plutôt que de vivre avec ignominie , de même les républiques principales doivent se résoudre à disparaître de dessus la terre , plutôt que de subir le joug d'un maître.

Leur conduite prouve assez quels furent leurs sentimens. Hors d'état de résister en même tems aux forces de l'ennemi sur terre & sur mer , ils réunissent les habitans de la ville , & se retirent tous ensemble dans une isle voisine , pour n'avoir pas à la fois deux armées en tête , mais afin de les combattre séparément. Eh ! vit-on jamais des héros plus généreux , ou plus amis des Grecs , que ces hommes , qui ne pouvant souscrire à l'es-

seulement l'exemple du courage , mais encore la douceur des mœurs , l'art de gouverner les états , & de pourvoir aux besoins de la vie. Parmi les services que nous avons rendus à la nation , je ne choisirai pas ceux que leur peu d'importance a ensevelis dans les ténèbres & dans l'oubli , mais ceux que leur éclat a placés dans le souvenir de tous les hommes , & rendus mémorables dans tous les pays & pour tous les âges.

Les premiers besoins qui se firent sentir aux mortels , c'est notre ville qui leur apprit à les soulager. Quoique les faits que je vais rapporter appartiennent au tems (1) fabuleux , je me crois néanmoins obligé d'en parler. Cérès , après l'enlèvement de sa fille , parcourant le monde , vint dans l'Attique , & y reçut de nos ancêtres ces bons offices qui ne peuvent être dévoilés qu'aux seuls initiés. Touchée de reconnoissance , elle leur fit à son tour les deux plus beaux présens que les Dieux puissent faire aux hommes ; elle leur donna l'agriculture par laquelle nous sommes dispensés de vivre comme les brutes , & leur apprit les sacrés mystères qui , les affranchissant des craintes de la mort , remplissent leur ame des plus douces espérances d'une autre vie. Enrichie

(1) Les anciens distinguoient comme nous les tems fabuleux , les tems héroïques , & les tems historiques ; mais ils ne regardoient pas comme faux tous les faits rapportés par la fable. Plusieurs étoient reconnus pour des faits de la plus haute antiquité , transmis par une tradition certaine , & recueillis dans les écrits des poètes. Quant au fait rapporté ici par Isocrate , v. disc. sur l'hist. d'Ath. n°. III & V.

de ces présens divins, & aussi amie des hommes qu'aimée des Dieux, notre ville, sans garder pour elle seule les biens qu'elle avoit reçus, en a fait part généreusement à tous les autres peuples. Nous enseignons encore, tous les ans, les mystères que nous apprîmes de Cérès, nous avons enseigné à la fois & dans le même tems, les avantages de l'agriculture, toutes ses ressources & ses usages divers.

Et si quelqu'un refusoit de croire les faits que nous citons, peu de mots suffiroient pour le convaincre. Car si on les méprise, ces faits, parcequ'ils sont anciens, c'est leur ancienneté même qui en atteste la vérité. Confirmés par le témoignage d'un grand nombre d'hommes qui les ont publiés, ou qui en ont entendu faire le récit, on doit les regarder comme d'autant moins suspects, qu'ils sont moins nouveaux. D'ailleurs, nous ne sommes pas réduits à n'appuyer leur certitude que sur la durée non interrompue d'une tradition populaire; nous avons pour les établir des preuves plus convaincantes. La plupart des villes nous envoient tous les ans les prémices de leurs moissons, comme un témoignage authentique du plus ancien de nos services. Celles qui ont négligé de nous payer ce tribut, la Pythie (1) leur a souvent enjoint de nous envoyer une partie de leur récolte, & de faire revivre à notre égard l'usage de leurs pères. Eh! quels faits méritent plus notre croyance, que des faits appuyés sur les

(1) Personne n'ignore que la Pythie étoit la prêtresse d'Apollon à Delphes, chargée de rendre les oracles de ce Dieu.

réponses de l'oracle , sur le témoignage de la plupart des Grecs , sur l'accord d'une tradition antique avec les usages actuels , sur le concours de ce qui s'est dit de tout tems avec ce qui se fait encore aujourd'hui ?

Mais (1) indépendamment de toutes ces preuves, si nous examinons les choses dans le principe, nous verrons que la vie des premiers mortels étoit bien différente de ce qu'elle est de nos jours, & que ce n'est que par degrés, que les hommes ont pourvu à leurs besoins. Mais quel est le peuple qui peut avoir reçu des Dieux , ou avoir trouvé par ses propres réflexions , l'art d'ensemencer les terres ? N'est-ce pas celui qui , de l'aveu de tous les autres , a existé avant tous , & qui joint au génie le plus inventif pour les arts, le plus grand respect pour le culte religieux. Quelles distinctions doivent être réservées à de tels bienfaiteurs du genre humain , il seroit aussi inutile de le montrer, qu'impossible d'imaginer un prix pour de pareils services. Nous n'en dirons pas davantage sur le plus grand de nos bienfaits, le plus ancien & le plus universel.

Vers (2) le tems même dont nous parlons, les Barbares occupoient des pays immenses, tandis que les Grecs, resserrés dans des bornes étroites, & se disputant un petit espace du globe, s'entre-déchiroyent par des guerres mutuelles, & périffoient tous les jours par la violence des armes ou par les rigueurs de l'indigence. Touchée du triste état de la Grece , notre république envoya

(1) Voy. disc. &c. n°. II.

(2) Voy. disc. &c. n°. X.

par-tout des chefs qui, prenant avec eux les plus indigens, & se mettant à leur tête pour les commander, vainquirent les Barbares, fonderent plusieurs villes dans l'un & l'autre continent (1), conduisirent des colonies dans toutes les isles, & par-là sauverent à la fois ceux qui les avoient suivis & ceux qui étoient restés; ils laisserent aux uns dans leur pays un sol qui suffisoit pour les nourrir, & procurerent aux autres un terrain plus vaste que celui qu'ils avoient abandonné. Embrassant dès-lors toute cette étendue que nous occupons encore, nous fournîmes des facilités aux peuples qui, à notre exemple, voulurent établir par la suite de nouvelles colonies : sans être obligés de combattre pour conquérir un pays nouveau, ils n'avoient qu'à se rendre dans les lieux que nos conquêtes leur avoient ouverts. Mais qu'on nous montre une primauté dont les titres soient plus anciens que celle qui précède la fondation de la plupart des villes grecques, ou dont les effets aient été plus utiles que celle qui a repoussé les Barbares, & enrichi la Grece en reculant au loin ses limites?

L'exécution de ces grandes entreprises ne nous fit pas négliger de moindres soins. Notre premiere attention avoit été de procurer aux hommes la nourriture; & c'est par où doit commencer tout sage administrateur. Mais persuadés que le simple nécessaire ne peut suffire pour attacher à la vie & la faire aimer, nous nous sommes occupés

(1) *L'un & l'autre continent*, c'est-à-dire, la partie d'Europe & d'Asie que les Grecs occupoient en terre ferme.

de tout le reste avec une ardeur égale. Parmi tous les biens que l'industrie des hommes peut leur procurer, & qu'ils ne tiennent pas de la bonté des Dieux, le plus grand nombre n'est dû qu'à nous seuls, il n'en est aucun qui ne nous soit dû au moins en partie.

Dans (1) les premiers âges, les autres Grecs, victimes de la tyrannie ou de l'anarchie, vivoient dispersés & sans loix : nous les avons encore délivrés de ces maux, soit en les gouvernant nous-mêmes, soit en leur proposant notre exemple : car Athenes est la première ville qui ait connu l'utilité d'une sage législation, & donné une forme à son gouvernement. Ce qui le prouve avec évidence, c'est que les premiers qui poursuivirent les meurtres en justice, qui voulurent terminer leurs différends par la raison plutôt que par la force, les jugerent d'après les réglemens de nos tribunaux.

Jettant un coup d'œil sur les arts (2), veut-on examiner ceux qui sont utiles aux besoins de la vie, & ceux qui ne servent qu'à son agrément ; on reconnoîtra que les ayant tous inventés ou adoptés, nous avons la gloire de les avoir transmis aux autres peuples.

Quant aux divers établissemens de notre ville, fruits de notre politesse & de la douceur de nos mœurs, ils sont tels, que l'étranger qui veut s'enrichir, ou qui n'a qu'à jouir de sa fortune, les trouve également commodes ; & que, soit qu'il ait éprouvé des disgraces dans sa patrie,

(1) Voy. disc. &c. n°. IV.

(2) Voy. disc. &c. n°. II.

soit qu'il ait acquis de grandes richesses , il accourt avec empressement dans la ville d'Athenes qui lui offre l'asile le plus sûr ou le séjour le plus agréable.

Mais voici un nouveau bienfait (1) : chaque pays trop fertile en certaines productions & stérile pour d'autres , ne pouvoit se suffire à lui-même. Les peuples ne savoient comment porter chez l'étranger leur superflu , & rapporter chez eux le superflu des villes étrangères. Nous avons encore pourvu à cet inconvénient. Au centre de la nation , on vit s'établir un entrepot commun : le Pirée fut pour la Grece un marché universel , où les fruits des pays divers , même les plus rares partout ailleurs , se trouvent réunis avec abondance.

On (2) doit , sans doute , les plus grands éloges à la sagesse de ces hommes qui ont institué nos assemblées générales , & transmis aux Grecs l'usage de déposer leurs armes & leurs inimitiés pour se réunir tous dans le même lieu. Les prières & les sacrifices qu'ils font en commun les font ressouvenir de leur commune origine , disposent les cœurs à une parfaite intelligence , contribuent à resserrer les liens de l'hospitalité avec d'anciens amis , & à former des amitiés nouvelles. Ceux qui sont distingués par la force & par l'agilité du corps , comme ceux qui sont dépourvus de ces qualités , trouvent un plaisir égal dans ce concours universel , les uns à exposer aux yeux de la Grece

(1) Voy. disc. &c. n°. XII & XVIII.

(2) Voy. disc. &c. no. XLVI.

entiere les avantages qu'ils ont reçus de la nature, les autres à voir de fameux athletes se disputer le prix avec ardeur : animés d'un sentiment de gloire , tous ont lieu d'être flattés , ceux-ci des efforts que fait un peuple de rivaux pour leur offrir un spectacle digne de leur attention , ceux-là de l'empressement que montrent tous les Grecs qui viennent applaudir à leurs jeux. Telle est l'utilité reconnue de nos grandes assemblées. Athenes , dans cette partie , ne le cede à aucune ville de la Grece. Elle a ses spectacles ; spectacles aussi multipliés que magnifiques ; les uns fameux par l'appareil & la somptuosité , les autres célèbres par tous les genres de talens qui s'y rassemblent , plusieurs admirables sous ces deux rapports à la fois. Et la foule des spectateurs qui accourent dans notre ville , est si grande , que si c'est un bien pour les hommes de se rapprocher les uns des autres , on jouit encore chez nous de cet avantage. J'ajoute qu'on y trouve plus qu'en aucun pays du monde , des amitiés solides , des sociétés de toute espece. On y voit des combats de force & d'agilité , des combats d'esprit & d'éloquence. Tous les talens y sont magnifiquement récompensés. Sollicités par notre exemple , les autres Grecs s'empressent de joindre leurs prix à ceux que nous distribuons ; ils applaudissent à nos établissemens , & tous desirent d'en partager l'honneur. Enfin les grandes assemblées de la nation ne se forment qu'après de longs intervalles , & ne durent que peu de jours ; au lieu qu'Athenes offre en tout tems aux étrangers qui la visitent , le spectacle d'une fête générale & non interrompue.

La (1) philosophie qui créa ces institutions utiles ; la philosophie qui régla nos actions & adoucit nos mœurs ; qui , distinguant les malheurs occasionnés par la nécessité d'avec ceux que produit l'ignorance , nous apprend à supporter les uns , & à éviter les autres : ce sont les Athéniens qui la mirent en honneur ; ce sont eux qui ont fait fleurir l'éloquence à laquelle nous aspirons tous , & que nous ne voyons qu'avec jalousie dans ceux qui la possèdent ? Ils savoient sans doute que , grace à la parole qui le distingue des animaux , l'homme se voit le chef & le souverain de la nature. Ils concevoient que toutes nos actions étant soumises aux caprices du sort , la sagesse est souvent frustrée d'un succès qu'a plus d'une fois obtenu la folie ; au lieu que les productions parfaites de l'éloquence ne peuvent jamais provenir d'un insensé , mais sont toujours l'ouvrage d'un esprit droit & juste : ils comprenoient que c'est sur-tout la facilité de s'exprimer qui fait d'abord distinguer l'homme instruit de l'ignorant ; qu'une éducation libérale reçue dès l'âge le plus tendre , dont les effets ne s'annoncent , ni par la bravoure , ni par les richesses , ni par les autres présens de la nature ou de la fortune , se fait remarquer principalement par le mérite du langage , signe manifeste des soins qui ont formé notre jeunesse : ils voyoient enfin qu'avec le don de la parole , on a de l'autorité dans son pays , & de la considération dans tous les autres. Ainsi pensoient les Athéniens : aussi notre ville a-t-elle surpassé

(1) Voy. disc. n°. XLV.

tous les peuples du monde dans l'éloquence & dans la philosophie. Les disciples chez elle sont maîtres ailleurs ; & si le nom de Grecs désigne moins un peuple particulier, qu'une société d'hommes éclairés & polis ; si l'on appelle Grecs plutôt ceux qui participent à notre éducation que ceux qui partagent notre origine : c'est à nos institutions qu'on le doit.

Mais afin qu'on n'imagine pas que m'étant engagé à considérer mon sujet sous toutes ses faces , je ne m'attache qu'à quelques parties , & que ne pouvant louer Athenes pour sa valeur , je borne son éloge à des vertus pacifiques ; je ne m'arrêterai point davantage à ces dernières , dont je n'ai parlé que pour me conformer au goût de ceux qui les estiment , & je vais prouver que nos ancêtres n'ont pas moins de droit aux honneurs , pour avoir défendu la Grece par leurs armes , que pour l'avoir enrichie par les sciences & par les arts.

Animés de l'amour de leur pays & jaloux de la liberté de leur nation , ils ont soutenu des combats multipliés , difficiles , célèbres , dont la gloire a égalé l'importance. Les forces de leur ville furent toujours au service de la Grece , toujours ils furent prêts à venger les Grecs opprimés. Aussi nous a-t-on reproché comme un défaut de politique de nous associer aux plus foibles , comme si ce reproche n'étoit pas un éloge. Oui , si nous avons préféré de moindres alliances , ce n'est pas que nous ayions ignoré combien il est plus utile de s'allier à des peuples puissans : mais quoique nous connussions mieux que d'autres les inconvéniens de notre conduite , nous avons mieux aimé se-

courir les plus foibles contre nos intérêts, que de nous réunir aux plus forts, pour partager les fruits de leur injustice. Les circonstances dans lesquelles on a imploré notre secours, prouvent à la fois la générosité de notre république & la supériorité de nos forces.

Je supprime (1) les faits de ce genre, ou trop récents, ou trop peu remarquables. A remonter bien au delà des guerres de Troie, (quand on revendique des droits anciens, c'est dans ces siècles reculés qu'on doit aller chercher ses preuves), les enfans d'Hercule, & quelque tems encore avant eux, Adraсте, fils de Talaüs, roi d'Argos, vinrent réclamer notre assistance. Adraсте ayant essuyé une défaite dans son expédition de Thebes, & se voyant hors d'état par lui-même d'enlever ceux de ses guerriers qui avoient péri sous les murs de cette ville, nous prioit de ne point l'abandonner dans un malheur qui intéressoit tous les peuples, de ne point permettre qu'on laissât sans sépulture ceux qui mouroient à la guerre, & qu'on violât une coutume établie de tout tems dans la Grece. Les enfans d'Hercule qui cherchoient à se dérober au ressentiment d'Eurystée, trouvant les autres villes grecques trop foibles pour les secourir dans leurs infortunes, recouroient à la nôtre comme à la seule capable de reconnoître les bienfaits dont leur pere avoit comblé le genre humain. Ces faits nous prouvent que dès ce tems notre république prioit déjà dans la Grece, & que c'est à juste titre

(1) Pour cet *alinea* & le suivant, v. disc. &c. no. VII & IX.

qu'elle réclame encore aujourd'hui la primauté. En effet, iroit-on implorer le secours d'un peuple plus foible que soi, ou dépendant d'un autre, au lieu de recourir aux plus puissans ; sur-tout dans des circonstances où il ne s'agit pas de contestations entre des particuliers, mais d'intérêts généraux, d'intérêts qui ne doivent être réglés que par ceux qui prétendent à la supériorité parmi les Grecs ?

Ajoutons que ce ne fut pas en vain qu'on eut recours à nous. Nos ancêtres entreprirent la guerre contre Thebes pour la sépulture des Argiens, & contre la puissance d'Eurysthée pour les fils d'Hercule ; ils forcerent les Thébains de remettre à leurs parens les morts qu'ils redemandoient pour leur rendre les derniers devoirs : quant aux peuples du Péloponèse qui étoient venus fondre dans leur pays avec Eurysthée, ils allerent à leur rencontre, les vainquirent en bataille rangée, & réprimerent l'insolence de leur chef. Athenes admirée déjà pour d'autres actions éclatantes, acquit une nouvelle célébrité par les exploits que je rapporte, & ne rendit pas un léger service aux malheureux qui avoient imploré son assistance. Dès-lors tout changea de face. Adraste qui s'étoit adressé à nous en suppliant, attaqua ses ennemis avec nos armes, & emporta de force ce qu'ils avoient refusé à ses prieres. Eurysthée qui espéroit nous réduire les armes à la main, prisonnier lui-même, fut réduit à nous supplier. Ce prince cruel n'avoit cessé d'imaginer des travaux pour faire succomber un fils de Jupiter, élevé par la nature au dessus de l'humanité, & revêtu d'une force divine, lorsqu'il

n'étoit encore que simple mortel ; mais du moment qu'il eut attaqué les Athéniens , il tomba , par un juste revers , en la puissance des fils mêmes du héros qu'il avoit persécuté , & périt d'une mort déshonorante.

Parmi un grand nombre de services que nous avons rendus aux Lacédémoniens , celui-ci est le seul que j'aie eu occasion de rappeler. Sauvés par notre valeur & encouragés par nos bienfaits , les ancêtres des rois actuels de Lacédémone , descendans d'Hercule , passèrent dans le Péloponèse , s'emparèrent d'Argos , de Lacédémone & de Messene , fondèrent Sparte (1) , & furent les premiers auteurs de tous les avantages dont jouissent à présent les Lacédémoniens. Ils n'auroient donc pas dû en oublier la source , & envahir un pays d'où leurs ayeux étoient partis pour jeter les fondemens de leur prospérité : ils n'auroient pas dû exposer aux maux de la guerre une république qui avoit affronté les plus grands dangers pour les fils d'Hercule , & , après avoir fait monter ses descendans sur le trône , prétendre asservir un peuple qui avoit sauvé les enfans de ce héros.

Mais laissant à part la justice & la reconnoissance , s'il faut prouver avec précision ce que nous avons à démontrer , je dis ; il n'est pas d'usage parmi les Grecs de soumettre les anciens habitans aux nouveaux , les bienfaiteurs à ceux qui

(1) *Sparte* étoit un second nom donné à Lacédémone , & qu'elle avoit porté avant que les Héraclides s'en emparaient. Je ne vois donc pas pourquoi l'orateur distingue ici Sparte de Lacédémone , & pourquoi il ajoute que les Héraclides furent les fondateurs de Sparte.

ont reçu le bienfait , ceux qui ont donné le secours à ceux qui l'ont imploré.

Je dirai plus : Argos , Thebes & Lacédémone , sans parler d'Athenes , étoient déjà dans ces premiers tems , & sont encore aujourd'hui les principales républiques de la Grece ; or , la supériorité de nos ancêtres sur ces trois républiques est incontestable. Pour réparer la défaite des Argiens , ils donnerent la loi aux Thébains dans le tems où ceux-ci étoient les plus puissans ; pour venger les injures des fils d'Hercule , ils vainquirent en bataille rangée les Argiens & les autres habitans du Péloponèse ; ils sauverent du péril & tirent des mains d'Eurysthée les fondateurs de Sparte & les chefs des Lacédémoniens. Seroit-il donc possible de prouver plus clairement que nous jouissions déjà de la prééminence parmi les Grecs ?

Je crois qu'il est à propos aussi de parler de nos anciennes guerres contre les Barbares , d'autant plus qu'il est ici question de savoir quels doivent être les chefs d'une expédition contre des Barbares. Il seroit trop long de détailler tous les combats que nous leur avons livrés ; fidele au plan que je me suis tracé , & que j'ai suivi jusqu'à présent , je ne me permettrai de citer que les plus fameux.

Les principales nations & les plus puissantes parmi les Barbares , sont les Scythes , les Thraces & les Perses. Tous nous ont attaqués , nous nous sommes mesurés contre tous. Mais que restera-t-il à dire à nos adversaires , s'il est prouvé que les Grecs qui n'ont pu se faire justice , ont eu recours à notre puissance ; & que les Barbares
qui

qui vouloient assujettir la Grece , ont cru devoir commencer par la ville d'Athenes ? Quoique les guerres contre les Perfes soient, sans contredit, les plus fameuses de toutes, des exploits plus anciens ne feront pas inutiles à produire , pour constater l'ancienneté de nos droits.

La Grece étoit encore foible , quand les (1) Thraces avec Eumolpe , fils de Neptune , & les Scythes avec les Amazones , vinrent fondre sur notre pays , non dans le même tems , mais lorsqu'ils aspiroient chacun à l'empire de l'Europe. Ce n'étoit pas aux Grecs en général qu'ils en vouloient , mais à nous en particulier : aussi n'attaquerent-ils que nous , persuadés que s'ils se rendoient maîtres de notre ville , ils le feroient bientôt de toutes les autres. Le succès ne répondit point à leur attente. Quoiqu'ils ne fissent la guerre qu'à nos ancêtres , ils ne furent ni moins vaincus , ni moins détruits , que s'ils eussent attaqué tous les peuples de la Grece. Et on ne peut douter que leur défaite n'ait été aussi entière qu'éclatante , puisque des événemens aussi anciens se sont conservés dans la mémoire des hommes. On ajoute que parmi les Amazones , aucune de celles qui partirent pour l'expédition , ne revint dans sa patrie , & que leur déroute entraîna la ruine de celles même qui n'avoient pas pris les armes. Quant aux Thraces ; qui jusqu'alors avoient été les plus voisins de l'Attique , entièrement défaits , ils en furent repoussés à une telle distance , qu'on vit des peuples accourir en foule à

(1) Voy. disc. &c. no. VI.

Tome II.

F

leur place , de grandes cités s'élever , & remplir l'intervalle.

Ces exploits de nos ancêtres sont admirables , sans doute , & bien dignes d'un peuple qui revendique la primauté ; les actions par lesquelles nous nous sommes signalés dans les guerres (1) de Xerxès & de Darius , ne les démentent pas , & sont telles qu'on devoit les attendre des descendants de ces héros.

Dans cette guerre la plus critique qui fut jamais , où nous étions investis de périls de toute espèce , où alliés & ennemis se croyoient invincibles , ceux-ci par le courage , ceux-là par la multitude , nous les avons vaincus les uns & les autres , comme des Athéniens devoient vaincre des Barbares & leurs auxiliaires. Notre bravoure dans tous les combats (2) nous mérita d'abord le prix de la valeur , & nous acquit bientôt après l'empire de la mer qui nous fut déferé par tous les Grecs , sans réclamation de la part des peuples qui voudroient nous le ravir aujourd'hui. Je n'ignore pas néanmoins ce que fit Lacédémone dans ces conjonctures périlleuses : oui , je connois les services qu'elle rendit à la Grece ; & c'est ici pour Athenes un nouveau triomphe , d'avoir eu en tête de pareils rivaux , & d'avoir pu les surpasser.

Mais ces deux républiques méritent , à ce qu'il me semble , d'être considérées avec plus d'attention ; & , sans passer trop légèrement sur ce

(1) Sur l'origine de ces guerres, voy. disc. &c. no. XIII, XIV, XV.

(2) Voy. disc. &c. no. XXI & XXV.

qui les regarde , il faut rappeler en même tems les vertus de leurs ancêtres , & leur haine contre les Barbares. Je sens moi-même combien il est difficile de remettre sous les yeux de mes auditeurs un sujet si souvent traité , un sujet que les citoyens les plus éloquens ont fait reparoître tant de fois dans l'éloge des guerriers morts au service de l'état (1). Les plus beaux traits ont déjà été employés , sans doute ; mais enfin recueillons ceux qui restent , & puisqu'ils servent à notre dessein , ne craignons pas d'en faire usage.

On doit regarder , assurément , comme les auteurs de nos plus brillantes prospérités , & comme dignes des plus grands éloges , ces Grecs généreux qui ont exposé leur vie pour le salut de la nation : mais il ne seroit pas juste d'oublier les hommes célèbres qui vivoient avant cette guerre , & qui ont gouverné les deux républiques. Ce sont eux qui ont formé les peuples , & qui , les remplissant de courage , ont préparé aux Barbares de redoutables adversaires.

Loin de négliger les affaires publiques , loin de se servir des deniers du trésor , comme de leurs biens propres , & d'en abandonner le soin comme de choses étrangères , ils les administroient avec la même attention que leur patrimoine , & les respectoient comme on doit respecter le bien d'autrui. Ils ne plaçoient pas le bonheur dans l'opulence : celui-là leur sembloit posséder les plus solides & les plus brillantes richesses , qui faisoit le plus d'actions honorables & laissoit le plus de gloire à ses enfans. On ne les voyoit

(1) Voy. disc. &c. n°. XXIX.

pas combattre d'audace entre eux , ni abuser de leurs forces & les tourner contre leurs compatriotes ; mais redoutant plus le blâme de leurs concitoyens , qu'une mort glorieuse au milieu des ennemis , ils rougissoient des fautes communes plus qu'on ne rougit maintenant des fautes personnelles. Ce qui les fortifioit dans ces heureuses dispositions , c'étoit des loix pleines de sagesse , qui avoient moins pour but de régler les discussions d'intérêt , que de maintenir la pureté des mœurs. Ils favoient que pour des hommes vertueux , il n'est pas besoin de multiplier les ordonnances ; qu'un petit nombre de réglemens suffit pour les faire agir de concert dans les affaires publiques ou particulières. Uniquement occupés du bien général , ils se divisoient & se partageoient pour se disputer mutuellement , non l'avantage d'écraser leurs rivaux afin de dominer seuls , mais la gloire de les surpasser en services rendus à la patrie ; ils se rapprochoient & se liguoient , non pour accroître leur crédit ou leur fortune , mais pour augmenter la puissance de l'état. Le même esprit animoit leur conduite à l'égard des autres Grecs : ils ne les outrageoient pas : ils vouloient commander & non tyranniser , se concilier l'amour & la confiance des peuples , être appelés chefs plutôt que maîtres , libérateurs plutôt qu'oppresseurs , gagner les villes par des bienfaits plutôt que les réduire par la violence. Leurs simples paroles étoient plus sûres que nos sermens ; les conventions écrites étoient pour eux des arrêts du destin. Moins jaloux de faire sentir leur pouvoir , que de montrer de la modération , ils étoient disposés pour les plus

foibles , comme ils désiroient que les plus puissans le fussent à leur égard. Enfin , chaque république n'étoit aux yeux de chacun qu'une ville particuliere ; la Grece étoit une patrie commune.

Pleins de ces nobles sentimens qu'ils inspiroient à la jeunesse dans une éducation vertueuse, ils formerent ces vaillans guerriers , qui , dans les combats contre les peuples d'Asie , se signalerent par des exploits que , ni les orateurs , ni les poëtes ne purent jamais célébrer dignement. Et je leur pardonne de n'avoir pas réussi. Faire l'éloge d'une vertu extraordinaire , n'est pas moins difficile que de louer un mérite médiocre. Ici les actions manquent à l'orateur , là les discours manquent aux actions.

Quels discours , en effet , pourroient égaler les exploits de nos héros ? que sont auprès d'eux les vainqueurs de Troie ? ceux-là furent arrêtés pendant dix années par le siège d'une seule ville, ceux-ci ont triomphé dans un court espace de tems , de toutes les forces de l'Asie ; & ils ont non-seulement sauvé leur patrie , mais encore garanti la Grece entiere de la servitude dont elle étoit menacée. Quels combats & quels travaux n'auroient pas soutenus pour mériter des louanges pendant leur vie , ces hommes qui ont bravé le trépas pour s'assurer après leur mort une mémoire glorieuse ? Sans doute , ce fut quelque Dieu , ami de nos peres , qui , touché de leur vertu , leur suscita ces périls , ne pouvant permettre que d'aussi grands hommes véussent dans l'oubli ou mourussent ignorés , mais voulant que , par leurs actions , ils méritassent les mêmes honneurs que

ces héros d'origine céleste que nous appellons demi-Dieux. Comme eux , en effet , rendant à la nature le corps qu'ils en avoient reçu , ils nous ont laissé un souvenir immortel de leur courage.

Il y eut (1) toujours entre nos ancêtres & les Lacédémoniens l'émulation la plus vive ; mais dans ces heureux tems , ils se disputoient l'honneur des plus grandes actions , non comme des ennemis , mais comme des rivaux qui s'estiment. Incapables de flatter un Barbare pour asservir les Grecs , ils conspiroient ensemble pour le salut commun , & ne combattoient que pour décider lequel auroit l'avantage d'avoir sauvé la Grece.

Ces deux peuples signalerent d'abord leur bravoure contre l'armée envoyée par Darius. Cette armée s'étoit avancée dans l'Attique , nos ancêtres n'attendirent pas qu'on vînt les secourir , mais faisant d'une guerre générale leur affaire particulière , ils coururent à la rencontre de ces fiers ennemis qui bravoient toute la nation ; & , en petit nombre , avec leurs seules forces , ils marcherent contre des troupes innombrables , exposant leur propre vie , comme si elle leur étoit étrangere. De leur côté les Lacédémoniens , à la premiere nouvelle que les Barbares s'étoient jeté sur l'Attique , négligerent tout , & accoururent à notre secours , avec autant de diligence , que si leur propre pays eût été ravagé. Telle fut donc l'émulation & l'empressement des deux peuples : le même jour où les Athéniens apprirent la des-

(1) Pour cet *alinea* & pour le suivant. voy. disc. &c. n°. XVI.

cente des ennemis, ils volèrent à la frontière pour les repousser, leur livrerent bataille, les défirent, dresserent un trophée après la victoire; & les Lacédémoniens qui marchaient en corps d'armée, parcoururent, en trois jours & trois nuits, une espace de douze cents stades: tant ces deux peuples se pressaient, les uns de partager les périls, les autres de vaincre avant de pouvoir être secourus?

Quant à la seconde expédition des Perses (1), où Xerxès voulut commander lui-même, pour laquelle il avoit abandonné son palais & ses états, traînant à sa suite toutes les forces de l'Asie.... quelque effort qu'on ait fait pour exagerer la puissance de ce monarque, n'est-on pas toujours demeuré au dessous de la réalité? enivré de sa grandeur, il compta pour peu l'espoir de conquérir toute la Grece; jaloux de laisser un monument qui attestât un pouvoir plus qu'humain, tourmenté du desir bizarre de voir naviger son armée sur la terre, & marcher sur la mer, il perça l'Athos & enchaina l'Hellespont.

Ce roi si fier, maître de tant de peuples, qui avoit exécuté des choses si merveilleuses, ne nous fit point trembler. Partageant le péril, nous volâmes à sa rencontre, les Lacédémoniens aux Thermopyles, nos ancêtres à Artémise; les Lacédémoniens avec mille soldats & quelques alliés, pour arrêter dans le passage l'armée barbare; nos ancêtres avec soixante vaisseaux, pour s'opposer à toute la flotte des Perses. S'ils

(1) Pour cet *alinea* & pour le suivant, voy. disc. &c. n^o. XVII, XVIII, XIX, XX.

montraient tant d'audace les uns & les autres , c'étoit moins pour braver l'ennemi , que pour disputer entre eux de courage. Les Lacédémoniens , en dignes émules , brûloient de s'égaliser à nous ; ils nous envioient la journée de Marathon , & craignoient que nous n'eussions encore une fois l'honneur de sauver la Grece : les Athéniens , jaloux de soutenir leur gloire , vouloient annoncer à tous les peuples que leurs triomphes passés étoient l'effet de la bravoure , & non l'ouvrage de la fortune. Ils vouloient de plus engager les Grecs à essayer leurs forces maritimes , & leur prouver par une victoire , que sur terre comme sur mer , la valeur peut triompher du nombre. L'intrépidité fut égale de part & d'autre , le succès fut différent. Les Lacédémoniens expirèrent tous , chacun dans leur poste ; mais quoique leur corps eût succombé , leur ame demeura victorieuse. Eh ! pourroit-on dire qu'ils aient été vaincus , lorsque aucun d'eux n'a songé à prendre la fuite ? Nos guerriers remportèrent l'avantage sur un détachement de la flotte ; mais instruits que Xerxès étoit maître des Thermopyles , ils revinrent dans leur ville , mirent ordre aux affaires , & , par la résolution qu'ils prirent dans ce péril extrême , ils surpassèrent alors tout ce qu'ils avoient fait de plus grand.

Nos alliés (1) étoient tous découragés ; les Péloponésiens élevoient un mur pour fermer l'isthme & n'étoient occupés que de leur sûreté particulière ; les autres villes , excepté quelques-unes

(1) Pour cet *alinea* & pour le suivant , voy. disc. &c. no. XX , XXI , XXII.

que leur foiblesse faisoit dédaigner , s'étoient soumises au Barbare dont elles suivoient les enseignes ; l'ennemi s'avançoit vers l'Attique avec une armée formidable soutenue d'une flotte de douze cents voiles , nulle ressource ne restoit aux Athéniens : sans alliés , sans espoir , pouvant éviter le danger qui les pressoit , & même accepter les conditions avantageuses que leur offroit un monarque qui se croyoit assuré du Péloponèse , s'il pouvoit disposer de notre flotte ; ils rejetterent ses offres avec indignation , & , sans s'offenser de se voir abandonnés par les Grecs , ils refuserent constamment de s'allier aux Barbares. Prêts à combattre pour la liberté , ils pardonnoient aux autres d'accepter la servitude ; ils pensoient que les villes inférieures pouvoient être moins délicates sur les moyens de pourvoir à leur salut ; mais que pour celles qui prétendoient commander à la Grece , leur sort étoit de s'exposer à tout , & que comme dans chaque ville les principaux citoyens doivent être décidés à mourir avec gloire plutôt que de vivre avec ignominie , de même les républiques principales doivent se résoudre à disparaître de dessus la terre , plutôt que de subir le joug d'un maître.

Leur conduite prouve assez quels furent leurs sentimens. Hors d'état de résister en même tems aux forces de l'ennemi sur terre & sur mer , ils réunissent les habitans de la ville , & se retirent tous ensemble dans une isle voisine , pour n'avoir pas à la fois deux armées en tête , mais afin de les combattre séparément. Eh ! vit-on jamais des héros plus généreux , ou plus amis des Grecs , que ces hommes , qui ne pouvant souscrire à l'es-

clavage des autres peuples de la Grece , eurent le courage de voir leur ville abandonnée , leur pays ravagé , les temples embrasés , les statues des Dieux enlevées , leur patrie en proie à toutes les horreurs de la guerre ? Ils firent plus , avec deux cents vaisseaux seulement ils vouloient attaquer une flotte de douze cents navires. Mais on ne les laissa pas tenter seuls le péril. Leur vertu fit rougir les Péloponésiens qui , pensant que la défaite d'Athenes entraineroit leur perte , & que sa victoire couvriroit leurs villes d'opprobre , se crurent obligés de courir avec nous les hafards du combat.

Je ne m'arrêterai pas à dépeindre le choc des vaisseaux , les exhortations des chefs , les cris des soldats , & tout ce tumulte ordinaire dans les batailles navales ; mais j'insisterai sur les réflexions propres à mon sujet , qui tendent à confirmer ce que j'ai déjà dit , & à prouver que la prééminence nous appartient. La ville d'Athenes , avant sa destruction , étoit si supérieure aux autres , que même dans un état de ruine , elle (1) seule pour le salut de la Grece , a fait marcher plus de vaisseaux que tous les alliés ensemble. Et personne n'est assez prévenu contre nous pour ne point convenir que les Grecs ne durent alors tous leurs succès qu'à la victoire navale , & que cette victoire ils l'ont due à notre république.

Maintenant , je le demande , lorsqu'on se dispose à marcher contre les Barbares , qui doit-on choisir pour commander ? N'est-ce pas ceux qui dans toutes les guerres se sont le plus signa-

(1) Voy. disc. &c. n°. XVII & suiv.

lés , qui plus d'une fois s'exposèrent seuls pour les peuples de la Grece , & qui dans les combats où ils concoururent avec eux , méritèrent le prix de la valeur ? N'est-ce pas ceux qui pour le salut des autres ont abandonné leur patrie ? N'est-ce pas ceux qui dans les premiers tems fonderent le plus grand nombre de villes , & qui dans la suite les sauverent des plus grands désastres ? Ne feroit-ce pas une injustice criante , qu'après avoir eu la plus grande part aux périls , nous eussions la moindre aux honneurs , & qu'on nous vît combattre aujourd'hui à la suite des Grecs , nous qui pour l'intérêt de tous , nous montrâmes toujours à leur tête.

Jusqu'ici (1) , personne , à mon avis , ne doute que notre république ne l'emporte pour les services rendus à la Grece , & qu'à ce titre la primauté ne lui soit due. Mais on nous reproche que , devenus maîtres de la mer , nous avons causé aux Grecs une infinité de maux ; entre autres on nous accuse d'avoir asservi les habitans de Mélos , & détruit ceux de Scione.

Pour moi , je ne vois pas que ce soit un acte de tyrannie que d'avoir imposé une peine rigoureuse à ceux qui ont tourné leurs armes contre nous ; mais ce qui forme une preuve certaine de la douceur de notre gouvernement , c'est qu'aucune des villes qui nous sont restées fidelles , n'a éprouvé de traitemens semblables. Je dis plus , si dans les mêmes conjonctures , d'autres avoient montré moins de rigueur , les reproches qu'on

(1) Pour cet *alinea* & les quatre suivans, voy. disc. &c. n^o. XXX , XXXI , XXXII.

nous fait pourroient être fondés : mais s'il fut toujours impossible de commander à un grand nombre de villes , sans punir celles qui s'écartent du devoir , ne méritons-nous pas des éloges pour avoir su commander si long-tems , & donner si peu d'exemples de sévérité ?

Ceux-là , sans doute , sont les chefs de la Grece les plus estimables , sous l'empire desquels elle a été la plus florissante : or sous notre empire , on a vu s'accroître de plus en plus le bonheur des particuliers & la prospérité des républiques. Incapable d'envier aux villes grecques les avantages dont elles jouissoient , nous n'affections pas d'y introduire diverses formes de gouvernement , pour y exciter des troubles , diviser les citoyens , & dominer sur les différens partis. Mais jugeant nécessaire au bien commun la bonne union des peuples attachés à notre fortune , nous les traitons tous suivant les mêmes maximes , comme des alliés , non comme des sujets ; & contents de la principale influence dans les affaires générales , nous leur laissons toute liberté pour les affaires particulières. Par tout , protecteurs de l'égalité , nous faisons la guerre aux ambitieux qui vouloient dominer sur le peuple , regardant comme une injustice que la multitude fût soumise au petit nombre ; que , pour posséder moins de richesses , sans avoir moins de mérite , on fût exclus des charges ; que dans une patrie commune , les uns fussent les maîtres , les autres fussent traités en esclaves , & que des hommes citoyens par la nature , se vissent dépouillés par la loi des privileges de citoyens.

Ces raisons & mille autres encore , nous fai-

fant réprouver toute oligarchie , nous avons établi par-tout où il nous étoit possible , la forme d'administration que nous avons adoptée pour nous-mêmes. Pourquoi décrirois-je longuement les avantages du régime démocratique , lorsque je puis le faire en peu de mots ? Pendant soixante-dix années que nous l'avons suivi , nous nous sommes vus affranchis de tout joug des tyrans , à l'abri de toute incursion des Barbares , exempts de troubles domestiques , en paix avec tous les peuples.

Les esprits judicieux approuveront notre système politique , loin de nous reprocher ces colonies que nous avons envoyées dans des villes désertes , plutôt pour garder le pays que pour étendre notre domination. Et voici la preuve que ce n'étoit pas un intérêt personnel qui nous faisoit agir. Nous avions un territoire aussi resserré , eu égard au nombre de nos citoyens , que notre empire avoit d'étendue ; nous possédions deux fois plus de vaisseaux que tous les Grecs ensemble , & chacun de nos vaisseaux étoit plus fort que deux des autres ; placée au dessous de l'Attique , l'Eubée par sa situation naturelle , étoit des plus commodes pour assurer l'empire maritime , & l'emportoit à tous égards sur les autres isles ; nous pouvions en disposer plus aisément que de notre propre pays , & nous n'ignorions pas que parmi les Grecs & les Barbares , on respecte sur-tout ceux qui par la ruine de leurs voisins (1),

(1) Ceci tombe sur les Lacédémoniens qui avoient ruiné Messene , ville voisine , & qui avoient augmenté leurs domaines à ses dépens.

savent se procurer l'abondance & la paix : cependant aucun de ces motifs n'a pu nous porter à la moindre entreprise contre une isle voisine , & nous sommes les seuls qui , avec des forces considérables , ayions consenti à nous voir moins riches que des peuples qui étoient à notre bien-séance. Si nous avions eu dessein de nous agrandir , aurions-nous borné nos vues au foible territoire de Scione , que nous avons même abandonné aux Platéens réfugiés à Athenes , au lieu de nous emparer de l'isle d'Eubée , vaste & opulente contrée qui nous auroit tous enrichis ?

Après de tels procédés , & de pareilles preuves de désintéressement , on ose encore nous accuser de vouloir envahir les possessions d'autrui ! & quels sont ceux qui nous accusent ? des hommes qui ont partagé les excès des decemvirs (1) , qui ont bouleversé leur patrie , qui ont fait regretter le gouvernement de leurs prédécesseurs , tout tyrannique qu'il étoit , & n'ont laissé aux méchans qui pourront venir après eux , aucun genre de violences à imaginer. Ils vantent la sévérité Lacédémonienne , & leurs mœurs démentent les vertus qu'ils louent. Ils déplorent le triste sort des Méliens , & ils ont accablé de maux leurs

(1) Ces decemvirs étoient dix hommes que les Lacédémoniens choissoient , pour gouverner sous leurs noms , dans la plupart des villes grecques qu'ils s'étoient assujetties. Isocrate décrit avec force les excès de ces dix gouverneurs & de leurs partisans , qui , pour opprimer leur patrie , flattoient basement les Lacédémoniens dont ils dépendoient , & ne rougissoient pas de ramper devant les esclaves de ces mêmes Lacédémoniens qui avoient quelque crédit dans Lacédémone. voy. disc. &c. no. XXXII.

compatriotes. A quels excès d'injustice ne se sont-ils pas livrés ? quelles infamies , quelles cruautés ne se sont-ils pas permises ? Ils associoient à leurs desseins les hommes les plus dépourvus de jugemens , comme ceux sur lesquels on peut le plus compter , ménageoient des traitres comme des bienfaiteurs , rampoient devant des esclaves afin de pouvoir outrager leur patrie , & respectoient les meurtriers de leurs concitoyens plus que les auteurs de leurs jours. Ils nous ont tous rendus cruels. Avant eux , dans l'état de sécurité où étoit la Grece , chacun de nous trouvoit presque partout de la commisération & de la sensibilité pour ses moindres infortunes ; sous leur domination , le poids des maux qui accable chacun en particulier , rend insensible aux maux des autres. Persecutant tout le monde , ils n'ont laissé à personne le loisir de s'occuper des peines d'autrui. En effet , qui est-ce qui s'est vu à l'abri de leurs violences ? qui a été assez éloigné des affaires pour ne pas se trouver enveloppé dans les malheurs où nous ont plongés ces génies funestes ? Et après avoir traité indignement leurs villes , ils ne rougissent pas d'accuser injustement la nôtre ! & ils ont le front de rappeler les jugemens que nous avons rendus dans les affaires publiques & particulières , eux qui dans l'espace de trois mois ont fait mourir , sans forme de jugement , plus de citoyens que notre république n'en a jugés pendant tout le tems où elle a possédé l'empire ! Qui pourroit décrire tous les maux dont ils ont été les auteurs ? les exils , les séditions , les loix renversées , les constitutions de gouvernement changées , les biens pillés , les femmes déshono-

rées, les jeunes enfans exposés aux plus indignes outrages ? Le mal qu'a pu faire un excès de rigueur de notre part, pourroit sans peine être corrigé par une simple ordonnance ; mais les meurtres, mais les désordres causés par leur perversité, seroit-il possible d'y apporter remède ? Cette paix fausse & simulée, cette indépendance consignée dans les traités, bannie des républiques, doit-on la préférer aux avantages dont jouissoit la Grece sous notre gouvernement ? Doit-on chérir une constitution où des pirates dominent sur les mers, où des soldats regnent dans les villes, où les citoyens au lieu de défendre leur pays contre des ennemis étrangers, se font une guerre cruelle dans leurs propres murs ; où l'on voit plus de villes prises & réduites en servitude, qu'il n'y en eut jamais avant la paix ; où les révolutions sont si fréquentes, que les citoyens restés dans leurs patries, sont plus à plaindre que ceux qui en ont été exilés, puisque les uns ne cessent de trembler pour l'avenir, tandis que les autres vivent du moins dans l'espérance de leur retour ? Oh ! que les villes de la Grece sont loin d'un état véritable de liberté & d'indépendance ! Les unes sont assujetties à des tyrans, les autres obéissent (1) à des gouverneurs Lacédémoniens, quelques-unes ont été ruinées de fond en comble, d'autres sont opprimées par les Barbares : ces Barbares qui, remplis de projets vastes, avoient osé passer en Europe ; mais qui réprimés par la force de nos armes, renon-

(1) Pour la fin de cet *alinea*, voy. disc. &c. no. XXXI & XXVII.

cerent pour lors à de pareilles expéditions, & nous virent malgré eux ravager leur propre pays: ces Barbares qui parcouroient nos côtes avec douze cents voiles, mais que notre valeur humilia tellement, qu'il ne leur fut plus permis de passer le Phasélis avec un grand vaisseau, & que, restant dans l'inaction, n'augurant plus si avantageusement de leurs forces, ils se virent obligés, pour reprendre leurs desseins, d'attendre des tems plus favorables.

Ces heureux succès étoient dus à nos ancêtres; nos malheurs en ont été la preuve. Du moment où nous cessâmes de commander dans la Grece, les Grecs (1) commencerent à décheoir. O-i, aussi-tôt que nous eûmes essuyé une défaite sur l'Hellespont, & que d'autres furent revêtus de l'empire dont nous étions dépouillés, les Barbares remporterent une victoire navale, ils devinrent les maîtres de la mer, s'emparèrent de la plupart des isles, & , faisant une descente dans la Laconie, ils prirent de force l'isle de Cythere, firent le tour du Péloponèse, & le ravagerent entier.

Pour se (2) convaincre que tout a changé de face, il faut sur-tout comparer aux traités qui existent aujourd'hui, ceux qui ont été faits lorsque nous avions le commandement. On verra qu'alors nous marquions les limites de l'Asie, que nous reglions certains tributs, que nous défendions la mer au Roi de Perse. De nos jours, c'est ce

(1) Voy. disc. &c. no. XXXV.

(2) Pour cet *alinea* & les deux suivans, voy. disc. &c. no. XXVII, XXXVII, XL, XLIII.



monarque qui regle les affaires des Grecs , qui intime des ordres à chaque peuple , qui établit presque des gouverneurs dans les villes ; car , à cela près , que ne fait-il pas d'ailleurs ? N'est-il pas l'arbitre de la guerre & de la paix , le maître absolu de toutes nos démarches ? n'allons - nous pas le trouver dans son palais comme notre juge souverain , pour nous accuser les uns les autres ? ne l'appellons nous pas le grand roi , comme si nous étions ses esclaves ? & dans nos guerres réciproques , n'est-ce pas sur lui que nous fondons l'espoir de notre salut , sur lui qui voudroit nous anéantir les uns & les autres ?

Ces réflexions doivent faire réprouver la constitution actuelle , & regretter notre gouvernement. On doit se plaindre de ce que les Lacédémoniens , qui d'abord avoient entrepris la guerre sous prétexte de mettre les Grecs en liberté , ont fini par assujettir le plus grand nombre aux Barbares : on doit se plaindre de ce que détachant de nous les Ioniens originaires de notre ville , qui plus d'une fois nous ont dû leur conservation , ils les ont livrés à ces mêmes Barbares malgré lesquels ils se sont établis , avec lesquels ils n'ont jamais cessé d'être en guerre. Ils nous avoient reproché d'exercer sur quelques villes grecques une autorité légitime ; & maintenant que celles d'Ionie gémissent sous la plus indigne servitude , ils n'en tiennent aucun compte ! Ce n'est pas assez pour les malheureux Ioniens de payer des tributs , & de voir leurs citadelles occupées par les Perses ; outre ces disgraces communes , ils éprouvent dans leurs personnes des traitemens plus durs que n'en souffrent chez

nous des esclaves achetés à prix d'argent. Nos esclaves, en effet, ne sont point traités par nous aussi durement que des hommes libres le sont par des Barbares. Et, pour comble d'infortune, ils se voient contraints de porter les armes sous leurs oppresseurs, de combattre pour assurer leur esclavage contre ceux qui voudroient les en affranchir, de s'exposer à des dangers où ils périront sur-le champ s'ils succombent, & où le succès ne fera qu'appesantir leurs chaînes pour toujours.

A qui imputer tous ces maux, si ce n'est aux Lacédémoniens, qui, avec une si grande puissance, voient d'un œil tranquille leurs alliés subir un sort si affreux, & les Barbares étendre & affermir leur empire avec les forces mêmes de la Grece ? Autrefois ils protégeoient le peuple & chassoient les tyrans : aujourd'hui, quel contraste ! ils se déclarent les ennemis des républiques & les protecteurs de la tyrannie. On les a vus, au mépris de la paix, renverser la ville de Mantinée, s'emparer de la citadelle de Thebes ; on les voit à présent faire la guerre aux Olynthiens & aux Philiassiens, seconder dans leurs projets d'ambition, Amyntas, roi de Macédoine, Denys, tyran de Sicile, & le monarque Barbare, despote de toute l'Asie. Eh ! quoi de plus honteux que de voir les chefs de la Grece livrer une multitude d'hommes presque innombrable à la domination d'un seul, ravir la liberté à nos plus grandes villes, les forcer de leur obéir, ou les plonger dans des maux extrêmes ? Quoi de plus révoltant que de voir ceux qui prétendent marcher à la tête des

Grecs , s'armer presque tous les jours contre les Grecs , & se lier à jamais par des traités avec les Barbares ?

Et qu'on ne s'imagine pas , parceque je m'éleve contre les procédés de Lacédémone , que je me passionne contre elle , moi qui me suis annoncé pour travailler à réunir les deux républiques. Non , ce n'est point pour décrier Sparte , que je me livre à ces reproches ; je voudrois par de simples discours , s'il est possible , l'engager à réformer son plan. Mais comment ramener quelqu'un de ses erreurs , & le porter à suivre une autre conduite , si on ne met quelque chaleur dans les plaintes ? Reprendre dans le dessein d'offenser , c'est le rôle d'un accusateur : reprendre avec le desir de corriger , c'est l'office d'un ami qui cherche à être utile ; & il faut juger différemment du même discours prononcé avec des intentions différentes.

Au reste , ne pourrions-nous pas reprocher encore à Lacédémone qu'elle force ses voisins de lui obéir en esclaves , tandis qu'elle ne prend aucunes mesures pour que les Grecs , ayant terminé leurs différends , & se liguant entre eux , soient en état d'assujettir tous les Barbares à la nation ? Toutefois , c'est à de pareils projets que doivent s'attacher des hommes grands par eux-mêmes , & non par la fortune ; au lieu de rançonner de malheureux insulaires qu'on ne peut voir sans pitié , obligés , faute de terrain , de labourer des montagnes arides , tandis que les peuples du continent , possesseurs de vastes contrées , tirent d'immenses richesses du peu qu'ils cultivent , & en laissent une grande partie sans culture.

Oui , j'ose le dire , si des hommes transportés tout à coup dans la Grece , voyoient ce qui se passe parmi nous , ils croiroient que c'est une folie aux peuples d'Athenes & de Lacédémone , de combattre entre eux pour des objets médiocres , lorsqu'ils pourroient acquérir sans périls des biens considérables ; de ravager leurs propres campagnes , & de négliger les belles productions de l'Asie. Le roi de Perse n'a rien plus à cœur que d'entretenir parmi nous des guerres continuelles : nous au contraire , loin de chercher à mettre la division dans son royaume , & à semer le trouble dans ses états , nous nous empressons d'arrêter les mouvemens que le hasard y fait naître. Deux armées sont dans l'isle de Cypre (1) ; nous laissons le monarque employer l'une , assiéger l'autre , quoique toutes deux soient tirées de la Grece. On voit d'un côté , que ceux qui se sont soulevés contre lui , sont bien disposés à notre égard , & se donnent aux Lacédémoniens ; de l'autre , que les meilleurs soldats qui servent sous Tiribase , sont sortis de chez nous , & que l'Ionie a fourni la plus grande partie de la flotte. Il seroit bien plus satisfaisant pour ces troupes de se réunir pour ravager l'Asie , que de combattre mutuellement pour de frivoles intérêts. Peu touchés de ces désordres , nous nous disputons les isles Cyclades , tandis que , sans y faire la moindre atten-

(1) Voy. disc. &c. n^o. XXXVIII. On fait qu'Artaxerxès attaqua après la paix Evagoras , roi de Salamine , dans l'isle de Cypre. Il y avoit , sans doute , des troupes grecques dans l'armée de ce prince , comme dans celle du roi de Perse. Tiribase étoit un des généraux d'Artaxerxès.

tion , nous abandonnons au roi de Perse des flottes nombreuses & de puissantes armées. De-là ce prince opprime ceux-ci , menace ceux-là , agit fourdement contre plusieurs , nous méprise tous. Et certes , c'est avec raison , puisqu'il est enfin parvenu à ce que ne put jamais obtenir aucun des monarques qui l'ont précédé : reconnu souverain de toute l'Asie par les républiques d'Athenes & de Lacédémone , il dispose , en maître , des villes Grecques Asiatiques , démolit les unes , établit des forteresses dans les autres ; & tous ces actes d'un pouvoir suprême , doivent être attribués , moins à ses forces qu'à notre aveuglement.

Il en est cependant que sa puissance étonne , qui le disent invincible , & qui citent avec complaisance toutes les révolutions qu'il a opérées dans la Grece. Tenir un pareil langage , c'est moins nous dissuader de notre expédition , que nous avertir de la hâter. Car si c'est une chose si difficile que de vaincre le roi de Perse , en supposant son royaume divisé & toute la Grece d'accord , que n'avons-nous pas à craindre lorsqu'une fois la paix sera rétablie dans ses états , que son autorité sera entièrement affermie , & que les Grecs continueront d'être en guerre les uns avec les autres ? Combattre ainsi mon projet , c'est donc le favoriser ; mais ce n'est pas se faire une idée juste des forces du roi Barbare.

Si l'on montroit qu'auparavant il eût triomphé d'Athenes & de Lacédémone réunies , on feroit fondé à nous le représenter comme redoutable ; mais s'il ne peut se glorifier d'un semblable triomphe , si , dans le seul cas de nos guerres

avec Sparte , tout son pouvoir s'est borné à relever les espérances de l'une ou l'autre république, est-ce là une preuve de sa supériorité personnelle ? En pareille occasion , les moindres forces ont souvent fait pencher la balance : comme on a vu le peuple de Chio décider l'avantage des puissances maritimes qui l'ont attiré dans leur parti.

Ce ne sont donc pas les exploits du monarque uni avec un des deux peuples , mais les guerres qu'il a soutenues par lui même & pour ses propres intérêts , qui doivent nous faire juger de ses forces. Or quand l'Egypte (1) se souleva , quels furent ses succès contre les auteurs de la révolte qui s'étoient saisis de l'empire ? N'envoya-t-il pas contre eux ses plus fameux capitaines , Acrocomas , Tithrauste , Pharnabaze ? Après trois ans de guerre , où ils furent plus souvent vaincus que vainqueurs , ils se retirèrent enfin avec ignominie , & laissèrent les Egyptiens , non seulement recouvrer leur liberté , mais encore entreprendre sur celle de leurs voisins.

Il attaqua ensuite Evagoras (1), qui regne dans une seule ville de l'isle de Cypre , & qui n'étoit pas compris dans nos traités. Evagoras avoit déjà été battu sur mer , & n'avoit pour défendre son pays , que trois mille hommes de troupes légères : avec si peu de ressource , il résiste depuis trois ans au roi de Perse qui n'a encore pu le vaincre , & , s'il faut juger de l'avenir par le passé , il y a lieu

(1) Voy. disc. &c. no. XXXIX.

(2) Voy. disc. &c. no. XXXVIII.

de croire, qu'avant qu'il ait réduit le roi de Salamine, quelque autre prince tributaire se révoltera, tant il y a de lenteur dans les entreprises du monarque.

Dans la guerre de Cnide (1), où les alliés de Lacédémone étoient bien disposés pour ce prince, vu la dureté avec laquelle on les gouvernoit; dans cette guerre où ses vaisseaux étoient remplis de rameurs Athéniens, ses troupes commandées par Conon, le plus affectionné pour les Grecs, le plus vigilant des capitaines, le plus expérimenté des généraux; secondé par un tel homme, il a laissé investir par cent galères toute sa flotte pendant trois ans, il a laissé les soldats manquer de paie pendant quinze mois, ils furent souvent à la veille de l'abandonner; & ils l'auroient fait inmanquablement, si, pressés par le péril, & par la ligue (2) de Corinthe, ils n'eussent enfin combattu, & remporté à grand'peine une victoire navale.

Voilà ces exploits célèbres, ces expéditions du grand roi, que vantent sans cesse les admirateurs des forces asiatiques. Et l'on ne dira pas qu'usant de mauvaise foi, je supprime les objets les plus essentiels pour m'arrêter aux plus médiocres: car, dans la crainte de ce reproche, je me suis borné aux faits les plus éclatans, quoique je n'ignore

(1) Voy. disc. &c. n°. XXXIV & XXXV.

(2) *Ligue de Corinthe*, Ligue formée contre Lacédémone, dans laquelle entrèrent les Thébains, les Argiens, & les Athéniens. Isocrate l'appelle ligue de Corinthe, parceque les Corinthiens en étoient les auteurs & les principaux chefs.

pas les autres. Je fais que Dercyllidas (1), avec mille hommes d'infanterie pesante, s'est rendu maître de l'Eolide; que Dracon, après avoir pris Atarnée, & ramassé trois mille soldats légèrement armés, a désolé les campagnes de la Mysie; que Thimbron, avec un peu plus de troupes, s'est jetté dans la Lydie qu'il a ravagée toute entière; qu'enfin Agésilas, avec l'armée de Cyrus, s'est emparé de presque tout le pays en-deçà du fleuve Halys.

Ni les milices destinées à la garde du prince, ni les soldats levés dans l'intérieur du royaume, ne sont fort à redouter. Les Grecs qui ont accompagné Cyrus, ont bien fait voir que les guerriers tirés du centre de la Perse, ne valaient pas mieux que les troupes ramassées sur les côtes. Je ne parlerai point de leurs autres défaites, je les impute à leurs divisions, & je suppose qu'ils combattoient à regret contre le frère de leur monarque. Mais, lorsqu'après la mort de Cyrus (2), tous les peuples de l'Asie se réunirent contre les Grecs, ils se déshonorèrent alors de manière à fermer la bouche aux plus zélés partisans du courage des Perses. Maîtres de six mille Grecs qu'ils tenoient comme enfermés; qui, loin d'être des soldats d'élite, n'étoient que le rebut des villes d'où le vice & l'indigence les avoient chassés; maîtres

(1) Voy. disc. &c. n°. XXXIV. Xénophon, dans ses histoires grecques, parle d'un Dracon de Pallene, que Dercyllidas, après avoir pris la ville de Chio, y laissa pour gouverneur; mais il ne dit rien de la prise d'Atarnée, par le même Dracon, ni de l'expédition en Mysie.

(2) Voy. disc. &c. n°. XXXIII.

de six mille hommes qui ignoroient les chemins, qui se voyoient dépourvus d'alliés, privés du général leur conducteur, & trahis par les Barbares qu'ils avoient accompagnés, ils se montrèrent bien inférieurs à nous dans cette circonstance. Livré à l'incertitude, & se défiant du courage de ses propres troupes, leur monarque fut assez lâche pour retenir les chefs de nos Grecs contre la foi des traités : il crut, par cette perfidie, mettre le désordre dans leur armée, & craignit moins d'outrager les dieux, que d'attaquer les Grecs à force ouverte. Mais voyant, contre son attente, les soldats rester inébranlables, & supporter leur disgrâce avec fermeté, frustré du prix de son crime, il envoya Tissapherne avec sa cavalerie pour les inquiéter dans leur retraite. Continuellement harcelés, les Grecs acheverent leur marche avec autant de sécurité que si les troupes qui les poursuivoient eussent été pour eux une escorte, ne redoutant rien tant que les lieux abandonnés, & regardant comme un avantage de rencontrer beaucoup d'ennemis. En un mot, quoique ce ne fût point pour piller des campagnes ou ravager une seule ville, qu'ils eussent passé en Asie, mais pour attaquer le roi même dans le centre de ses états, ils se retirèrent plus sûrement que des ambassadeurs qu'on auroit envoyés vers ce prince pour demander son alliance.

Il est donc vrai que les Barbares ont donné par-tout des preuves de lâcheté. Que de défaites n'ont-ils pas essuyées sur les côtes de l'Asie ! Entrés dans l'Europe, ils ont payé cher leur passage ; les uns ont péri misérablement, les autres n'ont échappé que par une fuite honteuse ; enfin ils se

sont couverts d'opprobre jusques sous les murs du palais de leurs rois.

Et toutes ces disgraces ne sont pas l'effet du hasard : les Perses ne devoient pas mieux réussir. Pourroient-ils avec leur gouvernement & leur éducation , acquérir quelque vertu , ou obtenir d'autres succès à la guerre ? Pourroient-ils , dans leurs mœurs , former de bons capitaines & de braves soldats ? Chez eux , le peuple n'est qu'une multitude confuse , sans fermeté dans les périls , sans vigueur dans les travaux , une troupe de gens mieux dressés à la servitude que nos esclaves. Les principaux du pays , les grands du royaume , ne connurent jamais la modération qu'inspirent les loix , ni l'égalité qui doit régner parmi des hommes. Opprimant & rampant tour à tour , cœurs dépravés & sans principes , l'or éclate sur leurs personnes ; leur ame , avilie par la crainte , tremble sous un despote. Dès le matin , on les voit accourir aux portes du palais , se prosterner à l'approche du maître , ne se croyant jamais assez bas , adorant un mortel , lui rendant un culte comme à une divinité , & craignant plus un homme que les dieux mêmes.

Ces grands que le prince envoie du côté de la mer , & que nous appellons satrapes , ne dérogent point à de pareilles mœurs ; en changeant d'état , ils ne changent point de caractère. Lâches devant leurs ennemis , perfides envers leurs amis , orgueilleux & vils , méprisant leurs alliés , flattant leurs adversaires , on les a vus soudoyer pendant huit mois l'armée d'Agésilas qui marchoit contre eux ; & pendant seize autres , frustrer de leur paie des troupes qui avoient com-

battu pour leur défense : on les a vus distribuer cent talens (1) aux soldats qui s'étoient jettés dans Cisthene , & traiter plus mal que des prisonniers ceux qui avoient partagé leur expédition de Cypre. En un mot (car je veux épargner les détails) , pour avoir droit à leurs bienfaits n'a-t-il pas suffi de leur faire la guerre ? Et pour prix de ses services qu'a-t-on recueilli , sinon les tourmens & la mort ? Ils ont eu la barbarie (2) de faire mourir Conon , qui , commandant pour l'Asie , avoit abattu l'empire des Lacédémoniens. Ils ont , au contraire , prodigué les honneurs & les présens à Thémistocle qui , combattant pour la Grece , les avoit vaincus dans une bataille navale. Eh ! qui pourroit rechercher l'amitié de ces perfides qui ne réservent que des supplices pour leurs bienfaiteurs , tandis qu'ils flattent bassement les auteurs de leurs disgraces ?

Quel peuple de la Grece fut à l'abri de leurs outrages ? cessèrent-ils jamais de méditer notre ruine ? ont-ils rien respecté dans nos contrées ? n'ont-ils pas , dans la dernière guerre , porté les mains jusques sur les statues des dieux , pillé & embrasé leurs demeures sacrées ? Aussi les Ioniens (3) méritent-ils des éloges pour avoir prononcé des imprécations , après l'incendie des temples , contre ceux qui entreprendroient de les relever , ou d'en bâtir de nouveaux sur les mêmes fondemens. Non qu'ils manquaient de ressources pour les

(1) L'histoire ne dit rien de ce fait rapporté par Isocrate.

(2) Voy. disc. &c. n^o. XXXVI & XXVI.

(3) Voy. disc. &c. n^o. XXII.

rétablir, mais ils vouloient laisser à la postérité un monument de l'impiété des Barbares; ils vouloient apprendre à leurs descendans à ne jamais se lier avec des peuples qui attaquoient les dieux mêmes, à se tenir toujours en garde contre des ennemis qui faisoient la guerre non seulement aux hommes, mais encore aux objets les plus saints de la religion.

Les Athéniens sont pénétrés des mêmes sentimens; & je pourrois en citer un grand nombre de preuves. Quand nous sommes en guerre avec d'autres peuples, la paix conclue, nous oublions nos anciennes inimitiés: mais pour les Barbares Asiatiques, nous ne leur favons pas même gré de leurs services; tant la haine que nous leur avons jurée est implacable. Nos peres ont condamné à mort plusieurs citoyens (1) pour leur attachement aux Perses. Encore aujourd'hui, dans nos assemblées, avant de traiter aucune affaire, on prononce des imprécations contre celui des citoyens qui recherchera l'amitié des Perses: c'est en haine des Perses, que, dans la fête des initiations, les Eumolpides (2) & les Cérices interdisent les sacrés mystères à tous les Barbares en général, comme aux homicides. Nous sommes tellement leurs ennemis au fond du cœur, que les tragédies qui nous intéressent

(1) Demosthene nous parle de Cyrfile, de Callias, & d'autres encore, qui furent condamnés à mort pour avoir agi ou parlé en faveur des Perses.

(2) Eumolpides & Cerices, familles sacerdotales d'Athenes, dont Eschine parle dans sa harangue sur la couronne.

le plus , sont celles qui nous représentent les infortunes des Perses & des Troyens. Nous avons des hymnes d'allégresse pour les victoires remportées sur les Barbares , & des chants de deuil pour les guerres des Grecs entre eux. On chante les unes dans les jours de prospérité ; on réserve les autres pour les tems de douleur & d'affliction. Sans doute , ce qui a donné tant de célébrité aux poésies d'Homere (1) , c'est qu'il a fait les plus grands éloges des Grecs qui ont combattu contre les Barbares ; & si nos ancêtres ont voulu que son art tînt une place honorable , soit dans les combats du génie , soit dans l'éducation de la jeunesse , c'est afin que , frappés sans cesse du son de ses vers , nous nous pénétrions de cette haine immortelle qui doit régner entre les Barbares & nous ; & que , nous piquant d'émulation pour le courage des vainqueurs de Troie , nous brûlions de nous signaler contre les mêmes ennemis.

Tous ces motifs , assurément , sont bien capables de nous déterminer à faire la guerre aux Perses , mais le plus important de tous est la circonstance présente. Il est évident que nous ne devons pas la négliger , puisqu'il est honteux de laisser échapper l'occasion lorsqu'elle s'offre , & de la regretter lorsqu'elle est passée. Or , je le

(1) L'étude des poésies d'Homere faisoit à Athenes & dans toute la Grece , une des parties principales de l'éducation. Ce qu'Athenes avoit de particulier , c'est que dans certains jours de fêtes , dans la célébration de certains jeux , on lisoit publiquement les plus beaux endroits de ce poète célèbre.

demande , quelles conjonctures plus heureuses pourrions nous attendre pour déclarer la guerre au monarque Barbare ? L'Égypte & l'isle de Cypre (1) , ne se sont elles pas soustraites à sa domination ? La Phénicie & la Syrie ne sont-elles pas ravagées & dévastées ? Tyr qui le rendoit si fier , n'est-il pas entre les mains de ses ennemis ? La plupart des villes de la Cilicie sont au pouvoir des amis de la Grece , & il n'est pas difficile d'emporter les autres : les Perses ne furent jamais maîtres de la Syrie : Hécatomnus , gouverneur de Carie , depuis long-tems ne tient plus qu'en apparence au parti des Barbares ; il se déclarera dès que nous le voudrons. Depuis Cnide jusqu'à Sinope , ce sont des Grecs qui occupent l'Asie ; ils n'ont pas besoin d'être excités à faire la guerre , il suffit de ne pas les en détourner. Mais puisque nous ferons aidés de tant de secours , & l'Asie attaquée de tant de côtés , pourquoi entrer dans le détail de ce qui arrivera infailliblement ? Les Barbares ne peuvent résister à quelques parties de la Grece ; tiendront-ils contre ses forces réunies ? Si le prince , en redoublant les garnisons , se fût assuré des villes maritimes , peut-être les isles voisines de son royaume , Rhodes , Samos , Chio , feroient-elles disposées à suivre sa fortune. Mais si nous nous emparons les premiers de ces isles , il est certain que nous ferons bientôt maîtres de la Lydie , de la Phrygie , & de toutes les régions supérieures.

Hâtons-nous donc de peur que , par nos délais , nous ne tombions dans le même inconvénient

(1) Voy. disc. &c. n°. XXXIX.

que nos peres. S'étant laissés prévenir par les Barbares, & ayant négligé de secourir quelques-uns de leurs alliés, ils furent obligés de combattre en petit nombre contre une multitude d'ennemis, tandis qu'ils auroient pu passer les premiers en Asie avec toutes les forces de la Grece, & soumettre successivement les divers peuples qu'elle renferme. C'est un principe que, lorsqu'on fait la guerre à des ennemis qui se rassemblent de différens lieux, il ne faut pas attendre, pour les attaquer, qu'ils se soient réunis. La faute qu'avoient commises nos peres, ils la réparèrent glorieusement par les combats célèbres qu'ils soutinrent. Si nous sommes sages, nous prendrons de loin nos mesures, & nous préviendrons nos ennemis en nous hâtant d'envoyer des troupes dans l'Ionie & dans la Lydie; assurés que les peuples Asiatiques n'obéissent au roi de Perse qu'à regret, & parcequ'il est plus fort que chacun d'eux. Si donc nous allons attaquer ce prince avec des troupes supérieures aux siennes, avec les forces de la Grece que nous réunirons sans peine lorsqu'il sera nécessaire, nous nous rendrons facilement les maîtres de toute l'Asie: & combien n'est-il pas plus beau d'en disputer l'empire au monarque, que de combattre entre nous pour la primauté?

Commençons dès à présent cette expédition, afin que ceux qui ont eu part aux malheurs, participent aussi à la prospérité, & ne meurent pas dans leur infortune. Il n'y a que trop long-tems que nous souffrons: eh! quelles calamités n'avons-nous pas essuyées? Comme si les maux attachés à la nature humaine ne suffisoient pas, nous
avons

avons travaillé nous-mêmes à en augmenter le nombre par nos divisions & nos guerres intestines : guerres malheureuses qui ont fait périr indignement les uns dans le sein de leur patrie, fait errer les autres avec leurs femmes & leurs enfans dans une terre étrangère, en contraignent plusieurs, par la plus extrême indigence, de vendre leur sang à des ennemis pour combattre leurs propres amis. Et l'on n'est pas touché à la vue de ces tristes événemens ! On s'attendrit, jusques aux larmes, sur des malheurs chimériques, imaginés par les poëtes ; & ces maux trop réels, ces maux affreux & multipliés, suites de nos divisions, loin d'y être sensibles, nous ne les voyons qu'avec indifférence, au point de jouir du mal que nous nous faisons mutuellement plus que du bien qui nous arrive !

On insultera peut-être à ma simplicité, & l'on fera surpris que je m'occupe à déplorer les malheurs de quelques particuliers, pendant que l'Italie est dévastée (1), la Sicile asservie, tant de villes livrées aux Barbares, toute la Grece enfin exposée aux plus grands dangers. Et moi, je m'étonne que les chefs de nos républiques, qui ont une si haute opinion d'eux-mêmes, n'aient encore rien proposé, rien imaginé pour remédier aux maux de la nation. S'ils étoient vraiment dignes des honneurs dont ils jouissent, n'auroient-ils pas dû, renonçant à tout autre soin, se porter les premiers à conseiller la guerre contre les Barbares ? Peut-être auroient-ils réussi ; ou si la mort eût prévenu le succès de leurs conseils,

(1) Voyez disc. &c. n°. XL.

du moins leurs paroles , comme autant d'oracles , auroient instruit les siècles suivans. Mais que voit-on ? revêtus des premières dignités de leurs villes , ceux qui gouvernent épuisent toutes leurs forces sur des intérêts médiocres , & nous abandonnent , à nous qui n'avons aucune part aux affaires publiques , le soin de donner des conseils sur les objets les plus importants. Mais plus nos chefs manquent de grandes vues , plus nous devons nous appliquer à trouver des remèdes aux divisions qui nous déchirent. C'est en vain aujourd'hui que nous scellons des traités : nous ne terminons pas les guerres , nous ne faisons que les suspendre , en attendant le moment favorable de nous porter des coups mortels.

Rejettons avec horreur de pareils desseins , embrassons avec zèle une entreprise capable de rétablir la sûreté dans les villes , & de remettre la confiance entre les républiques. Le projet est simple , & facile à comprendre. Pour ramener parmi nous la paix & pour la cimenter , il faut nécessairement réunir nos forces contre les Barbares ; & il n'y aura jamais de concert entre les Grecs , à moins qu'unis d'intérêts , ils ne marchent contre l'ennemi commun dont la haine les aura réconciliés. Quand nous aurons exécuté ce projet , & que nous nous ferons affranchis des besoins de l'indigence , de ces besoins qui rompent les liens de l'amitié , qui jettent la discorde entre les parens , qui font naître parmi les hommes les dissensions & les guerres ; alors , n'en doutons nullement , nous nous rapprocherons les uns des autres , & nous établirons entre nous une amitié sincère & durable. Animés par de tels motifs ,

faisons notre objet principal de transporter la guerre de nos contrées dans l'Asie ; & que l'expérience acquise dans nos combats mutuels , nous serve du moins dans l'entreprise que nous méditons contre les Barbares.

Mais peut-être qu'au lieu de précipiter l'expédition que je conseille, il nous conviendrait de différer par égard pour les traités (1). Traités honteux ! par lesquels celles des villes Grecques qui ont été rendues libres , se croient obligées envers le roi de Perse , & le regardent comme l'auteur de leur liberté ; tandis que celles qui ont été livrées à l'ennemi commun , se plaignent que les Lacédémoniens & les autres confédérés ont sacrifié la liberté d'autrui à leur intérêt propre. Mais doit-on maintenir des traités par lesquels un Barbare est regardé comme le protecteur , le pacificateur de la Grece , & nous comme des oppresseurs & des fléaux publics ? Mais voici ce qu'il y a de plus révoltant encore : les articles qui nous assuroient la liberté des isles & des villes de l'Europe , il y a long-tems qu'ils sont oubliés , & c'est en vain qu'ils sont gravés sur des colonnes ; ceux , au contraire , qui nous sont les plus défavorables , nous les observons avec un scrupule religieux. Oui , ces articles qui nous couvrent de déshonneur , qui ont livré aux Barbares plusieurs de nos alliés , ils sont conservés , & nous les jugeons inviolables. Enfin , nous confirmons toutes les clauses que nous ne devrions pas laisser subsister un seul jour , qu'il faudroit regarder comme des loix de la force , & non comme des

(1) Voy. disc. &c. n°. XXXVII.

garans de conciliation. Ignore-t-on, en effet, que dans les traités de conciliation, les deux partis sont également ménagés, & que dans les autres l'un est toujours injustement sacrifié. Aussi avons nous raison de nous plaindre des députés chargés de nos pouvoirs ; nous leur reprochons avec justice, qu'envoyés par les Grecs pour faire la paix, ils ont conclu en faveur des Barbares. En effet, soit qu'ils décidassent que de part & d'autre on reprendroit ses possessions, ou que l'on garderoit ce qu'on avoit conquis dans le cours de la guerre, ou que l'on resteroit maître de ce qu'on possédoit immédiatement avant la paix, ils devoient régler & déterminer quelqu'un de ces articles, le décider également pour les deux partis, & l'énoncer clairement dans le traité. Mais, tandis qu'ils n'accordent aucun avantage ni à la république d'Athenes ni à celle de Lacédémone, ils assurent à un Barbare la souveraineté de l'Asie, comme si nous eussions combattu pour ses intérêts, ou que l'empire des Perses fût très ancien, & que la fondation de nos deux républiques fût toute nouvelle, quoiqu'il soit vrai de dire que les Perses ne sont connus que récemment, & que de tout tems nous sommes les chefs & les arbitres de la Grece. Mais pour concevoir l'injure qui nous est faite, & les avantages excessifs accordés au monarque Barbare, regardons la terre comme divisée en deux parties, l'Europe (1) & l'Asie : le prince a pris pour sa part

(1) Les anciens Grecs ne faisoient pas de l'Afrique une troisième partie du monde, comme on le fit dans la suite; ils la confondoient avec l'Asie.

une des deux moitiés , comme si ce n'étoit pas un homme qui eût traité avec des hommes , mais Jupiter lui-même qui eût partagé le monde avec ses freres. Il nous a forcés de graver sur la pierre cet acte déshonorant , & de placer dans nos temples ce monument d'ignominie , comme un trophée plus magnifique que ceux qu'on érige après une victoire. On élève ceux-ci pour de simples exploits & pour un seul événement ; celui-là est érigé pour toutes les actions d'une guerre , & à la honte de toute la Grece.

Cet affront doit nous indigner ; il doit nous faire prendre les moyens de venger le passé & de régler l'avenir. Eh ! n'est-il pas honteux que la république souffre qu'un si grand nombre d'alliés soient assujettis à des Barbares , lorsque , dans nos maisons , nous ne regardons les Barbares (1) que comme des gens propres à être nos esclaves ? Les Grecs , nous le savons , se sont tous réunis devant Troie pour venger l'enlèvement de la femme d'un de leurs chefs , & , partageant son injure , ils n'ont déposé leurs armes qu'après avoir ruiné la patrie du coupable ravisseur : & nous , ô honte ! nous , enfans de ces héros , nous regarderions d'un œil tranquille les outrages faits à toute la Grece , lorsque nous pourrions les venger avec un succès digne de nos vœux !

La guerre que je propose est la seule que nous pourrions préférer à la paix , & qui auroit plutôt

(1) On se rappelle que les Grecs donnoient le nom de Barbares à tous les peuples qui n'étoient pas de leur nation. Les Athéniens tiroient leurs esclaves de la Thrace , & d'autres pays hors de la Grece.

l'air des préparatifs d'une fête que d'une expédition militaire. Egalemeut utile à ceux qui soupirent après le repos, & à ceux qui ne respirent que les combats, elle procureroit aux uns le moyen de jouir tranquillement de leur fortune, aux autres la facilité de s'enrichir aux dépens de l'ennemi.

Oui, sous quelque face qu'on envisage cette entreprise, elle ne peut que nous être avantageuse. Si, nous dépouillant de tout esprit d'ambition & de conquête, nous ne voulons agir que par des vues d'équité; contre qui devons-nous tourner toutes nos forces? N'est-ce pas contre ceux qui autrefois ravagerent la Grece, qui aujourd'hui méditent encore notre ruine, & qui dans tous les tems n'ont cherché qu'à nous nuire? Quels sont les hommes dont les Grecs, s'il leur reste encore quelque énergie, ne doivent voir qu'avec douleur la prospérité? N'est-ce pas ceux qui jouissent d'une puissance presque égale à celle des dieux, & qui valent moins que les derniers de nos citoyens? Contre quelle nation doivent porter leurs armes les peuples qui, en se décidant par des raisons de justice, n'oublient pas leur propre utilité? N'est-ce pas contre leurs ennemis naturels, contre les ennemis de leurs peres, qui, le plus comblés de richesses, sont le moins capables de les défendre? Or tous ces traits conviennent aux Perses.

Ce qu'il y a aujourd'hui de plus dur pour les villes dans nos guerres mutuelles, c'est qu'elles se voient épuisées par des levées de troupes: ici nous n'aurons pas à craindre cet inconvénient; car je pense que tous les Grecs, pleins d'une noble émulation, se dispute-

ront l'honneur de combattre sous nos enseignes. Quel jeune homme assez lâche, quel vieillard assez timide, refusera de partager une expédition formée au nom & pour les intérêts de toute la Grece, commandée par les peuples d'Athenes & de Lacédémone, consacrée à défendre la liberté des alliés, & à tirer vengeance des Barbares? De quelle gloire ne jouiront pas pendant le reste de leur vie, ou quel souvenir ne laisseront pas après leur mort, ceux des Grecs qui se seront signalés dans une cause aussi noble? Si les guerriers qui combattirent contre Troie, ont mérité de si grands éloges pour avoir détruit une seule ville, quelle célébrité ne doivent pas attendre les conquérans de toute l'Asie? Quel poëte, quel orateur ne s'exercera pas à immortaliser par des écrits sublimes, & son génie & leur courage?

Je m'imaginois dans mon début pouvoir m'élever jusqu'à la hauteur de mon sujet; je sens maintenant que je ne saurois y atteindre, & que même j'ai omis bien des traits qui auroient pu embellir & fortifier mon discours. C'est donc à vous d'examiner par vous-mêmes quel bonheur ce feroit pour les Grecs de transporter chez les Barbares la guerre qui dévore actuellement nos contrées, & de faire passer dans l'Europe toute l'opulence de l'Asie. Que l'on ne se contente pas de m'avoir entendu; que les politiques habiles s'encouragent mutuellement, qu'ils s'exhortent à l'envi à réunir les républiques d'Athenes & de Lacédémone. Que nos sages, jaloux de la gloire de l'éloquence, cessent d'écrire sur des objets frivoles, peu dignes d'occuper leurs talens; que, se disputant l'honneur de reprendre le même

sujet, ils s'étudient à le mieux remplir : qu'ils se convainquent qu'après s'être engagés à traiter des plus grandes choses, il leur conviendrait peu de s'occuper d'objets médiocres ; qu'enfin ils doivent composer non des discours qui n'ajouteront rien au bonheur des peuples qui les écoutent, mais des harangues utiles qui, procurant à leur pays les plus solides avantages, les mettront eux-mêmes dans une heureuse abondance.



S O M M A I R E

D E L' É L O G E

D' É V A G O R A S.

Nous avons déjà observé dans nos réflexions sur les éloges, que l'éloge d'Evagoras étoit le premier qui eût été fait pour honorer la mémoire d'un prince contemporain. Evagoras étoit roi de Salamine dans l'isle de Cypre. L'histoire ne le fait pas connoître dans un aussi grand détail qu'Isocrate; mais elle nous le représente comme un prince d'un grand courage, qui soutint avec vigueur, contre le roi de Perse, une guerre de dix années, & qui la termina par un traité où il se reconnoissoit l'inférieur du monarque d'Asie, & son tributaire, mais non pas son serviteur & son vassal. Son éloge est adressé à Nicoclès son fils, héritier de sa couronne, auquel Isocrate adressa quelque temps après le discours sur la royauté, que l'on a vu dans le premier tome de cette traduction.

Après un exorde où l'orateur montre l'excellence de l'éloge en général, l'avantage de louer des personnages contemporains (ce qu'aucun écrivain n'avoit fait avant lui), la difficulté de l'entreprise qui néanmoins ne l'a pas découragé, il entre dans son sujet, & loue d'abord l'origine d'Evagoras qui descendoit de Teucer, lequel Teucer étoit de la race des Eacides. Il fait voir comment les Teu-

crides furent chassés du trône & dépouillés du sceptre par un Phénicien exilé. Il passe légèrement sur les prodiges qui ont accompagné la naissance de son héros, & sur les premières années de sa jeunesse, pour s'étendre sur la sagesse & le courage qui le remirent en possession du trône de ses peres. Suivant Isocrate, Evagoras étoit supérieur dans cette partie à tous les monarques qui l'avoient précédé, & au grand Cyrus lui-même, fondateur de l'empire & de la puissance des Perses. De là un parallele vif & précis des deux princes.

Avant que d'entrer dans le détail de ce que le roi de Salamine a fait étant sur le trône, l'orateur expose d'une manière instructive & intéressante les principes généraux qu'il suivoit dans l'administration. La politesse des mœurs & les forces de toute espece qu'il fut procurer à son royaume; les secours qu'il fournit pour la guerre près de Cnide, & par lesquels il contribua à la victoire qui releva la puissance d'Athenes & humilia celle de Lacédémone; la fermeté généreuse avec laquelle il soutint les attaques du roi de Perse, & tous les efforts de ce souverain de l'Asie qui ne put réussir à le dépouiller de ses états; tels sont les principaux traits dignes de louanges sur lesquels Isocrate s'arrête.

Une récapitulation animée de ce qu'Evagoras a fait de plus admirable, une exposition magnifique du bonheur dont il a joui sur la terre, une exhortation pleine de noblesse à Nicoclès son fils pour l'engager à marcher sur les traces de son illustre pere, terminent cet éloge intéressant qui peut servir de modele.

Ce qui doit frapper sur-tout, selon moi, & ce qui mérite principalement notre attention, c'est l'art avec lequel

L'orateur s'échauffe par degrés, toujours occupé de son héros qu'il ne perd pas de vue; c'est l'intérêt qu'il a su répandre dans un discours qui, du ton le plus simple, mais toujours noble, s'élève insensiblement jusqu'au ton le plus sublime. Et combien ne doit-on pas lui savoir gré d'avoir tenté un genre inconnu avant lui, & d'avoir exécuté avec autant de succès cette entreprise oratoire? En général, qu'on fasse attention qu'avant Isocrate, les rhéteurs & les sophistes ne traitoient que des sujets frivoles & méprisables, qu'il est le premier qui ait osé en traiter de plus nobles & de plus sérieux, qui ait donné à l'éloquence un ton de dignité & de majesté qu'elle n'avoit pas avant lui; & on sera obligé de reconnoître que ce n'étoit pas seulement un orateur agréable, qui savoit embellir des idées communes par une diction pleine d'harmonie & de graces, mais qu'il avoit du génie, de la vigueur & du courage.

Cet éloge funebre fut composé vraisemblablement peu de tems après la mort d'Evagoras, dans la trois cent soixante & quatorzième année avant Jésus-Christ, & dans la soixante & deuxième de notre orateur.

Je ne doute pas que le public ne soit content de la traduction de cet éloge. Celui qui s'est donné la peine de la travailler, & qui m'a permis d'en enrichir ce volume, ne m'a pas permis de le nommer. Mais s'il m'est défendu de lui payer nommément le tribut de ma reconnoissance, sa modestie ne peut m'empêcher de dire, puisque je m'abstiens de le citer par son nom, que, sans s'occuper particulièrement des lettres, il en a le goût & le talent, qu'il connoît les finesse des deux langues, qu'il a reçu de la nature les plus heureuses dispositions pour une éloquence

simple & noble dans le goût des anciens, & qu'il ne lui
a manqué que plus d'occasions pour les mettre en œuvre
de la manière la plus distinguée.





É L O G E

D' É V A G O R A S.

EN vous voyant , ô Nicoclès , honorer le tombeau de votre pere par de riches & nombreuses offrandes , par des danses & par des chants , ajouter aux combats du gymnase des courses de galeres & de chevaux , & renchérir sur la pompe en usage dans ces tristes cérémonies , je ne doutai point que si les morts ont connoissance de ce qui se passe chez les vivans , Evagoras ne fût sensible au spectacle que vous lui donniez , & n'applaudît à votre zele autant qu'à votre magnificence : mais je pensai que rien ne le flatteroit davantage , que les efforts d'un orateur qui , par un digne éloge , consacreroit la mémoire de ses vertus & de ses exploits.

Les grandes ames , les ames nées pour la gloire , mettent la louange bien au dessus des autres honneurs ; nous voyons même qu'elles préfèrent un trépas illustre à des jours perdus dans l'obscurité , moins jalouses de vivre que de vivre honorées , & de laisser après elles un souvenir immortel de ce qu'elles ont fait de noble & de grand. Les funérailles les plus pompeuses ne sauroient atteindre à ce but. Le faste qu'on y étale ne prouve que l'opulence de celui qui en fait les frais ; les talens des musiciens , la force des athletes qu'on y appelle , ne font honneur

qu'à eux : au lieu qu'un discours éloquent qui nous peindroit les rares qualités d'Evagoras , feroit passer son nom & sa gloire à la postérité la plus reculée.

Ce feroit donc une bien sage institution , que de louer les grands hommes avec lesquels on a vécu : par là nos orateurs qui n'exerçoient leur art que sur des fujets antiques , ayant désormais à célébrer des faits dont leurs auditeurs auroient été les témoins , ne feroient plus obligés de recourir à la fable ; & la jeunesse pouvant prétendre aux plus grands éloges , en les méritant par les plus grandes actions , embrasseroit avec plus d'ardeur le parti de la vertu. Mais aujourd'hui , quel homme ne perdrait courage , quand il voit applaudis sur la scene & chantés dans nos temples les seuls héros de Troie & des tems plus reculés , & qu'il se dit à lui-même que , surpassât-il leurs exploits , jamais il ne partagera leurs honneurs. La vraie cause d'une injustice aussi criante , c'est l'envie ; l'envie qui ne produit jamais d'autre bien que de punir l'envieux. Oui , nous voyons des hommes assez bisarres pour écouter avec plaisir l'éloge de personnages qui peut-être n'existerent jamais , & pour ne pouvoir souffrir qu'on donne en leur présence la moindre louange aux auteurs des biens dont ils sont comblés. Ne suivons pas de tels exemples , nous qui pensons plus sensément , abandonnons les injustes & les ingrats , & accoutumons les autres hommes à entendre louer tout ce qui mérite de l'être , nous rappelant que ce n'est point aux esclaves de la coutume que les arts & les états dûrent leur naissance & leurs progrès , mais à

ces génies mâles qui eurent le courage d'attaquer les erreurs & de corriger les abus.

Je sens toute la hardiesse de mon entreprise, & combien le discours en prose se prête peu à l'éloge (1) des grands hommes. Témoin cette foule d'écrivains qui, s'étant exercés sur tous les sujets, n'ont jamais essayé de ce genre. Et je suis loin de leur en faire un crime. Les seuls poètes ont l'avantage de n'être point gênés sur les moyens de plaire; ils peuvent appeler les dieux à leur secours, nous les représenter conversant, agissant, combattant avec les mortels; & pour peindre ces objets divers, ils ont tous les mots consacrés par l'usage, le droit d'en créer de nouveaux, d'en adopter d'étrangers, d'étendre, ou de changer leur signification première. Ils peuvent tout oser, & par des tours & des figures de leur invention, donner plus de couleur & d'éclat à leur poème. L'orateur n'a pas la même liberté: la langue qu'il doit parler est celle du vulgaire; les idées qu'il met en œuvre, il faut qu'il les trouve dans son sujet. Les poètes ont de

(1) C'étoit l'usage à Athenes, de faire publiquement l'éloge des guerriers morts dans le cours d'une expédition; mais nous avons déjà observé que dans ces éloges on louoit la patrie, on louoit les Athéniens en général, & que l'on se contentoit de faire mention des guerriers dont l'état célébroit les obsèques; qu'enfin ces éloges n'avoient rien de commun avec nos oraisons funebres, avec ces discours tels que celui qu'entreprend Isocrate, où l'on s'attache à célébrer quelque homme illustre. Remarquons aussi qu'il y avoit quelques éloges en prose des anciens personnages, écrits par des orateurs; mais que la plupart étoient composés par des poètes, & faits en vers.

plus la ressource du rythme & de la mesure, avantage interdit à l'orateur, & dont néanmoins le pouvoir est si grand que, sans justesse dans les idées, sans pureté dans la diction, par le seul charme du nombre & de l'harmonie, des vers peuvent encore faire illusion à l'auditeur. Et pour voir jusqu'où va la force du prestige, essayez dans le plus beau poëme, de rompre la mesure, sans toucher aux idées ni à l'expression; vous chercherez en vain, vous n'y trouverez plus ces beautés & ces graces qui vous avoient d'abord ravi.

Mais quelque avantage qu'ait le poëte sur l'orateur, ce n'est pas une raison de renoncer à mon projet, mais un motif de redoubler mes efforts pour porter la gloire des grands hommes aussi haut dans un simple discours, qu'elle pourroit aller dans des chants consacrés à leur louange.

Quoique rien ne soit plus connu que l'origine d'Evagoras & la gloire de ses ancêtres, je me crois obligé d'en parler pour ceux qui n'en seroient pas encore instruits, afin qu'en le comparant aux grands exemples qu'il a trouvés dans sa famille, nous puissions tous voir qu'il n'est pas resté au-dessous de ses modeles. De tous les mortels issus du sang des dieux, les plus nobles, sans doute, sont les enfans de Jupiter, &, parmi ces derniers, les Eacides tiennent le premier rang. Chez les autres demi-dieux, on ne voit que trop souvent à côté des plus grands héros, les personnages les plus médiocres; mais dans la race d'Eacus, on ne compte que des hommes les plus célèbres de leur tems.

Pour

Pour commencer par leur pere commun (1) , fils de Jupiter , & chef de la race des Teucrïdes, il étoit en si grande vénération chez ses contemporains , que la Grece ayant éprouvé une sécheresse affreuse , & le mal étant parvenu à son comble , les chefs des villes vinrent le supplier de fléchir le courroux des Dieux , ne doutant point , qu'en considération de sa naissance & de sa vertu , le ciel ne leur accordât la délivrance de leurs maux. Exaucés dans leurs prieres & sauvés par son intercession , ils bâtirent en son honneur, au nom de tous les peuples de la Grece , un temple à Egine , dans le lieu même où ils l'avoient vu adresser ses supplications aux dieux. Pendant sa vie les hommes le comblèrent d'honneurs ; après sa mort Pluton & Proserpine l'appellerent à leurs conseils , & le firent asseoir à leurs côtés. Il eut deux fils , Télamon & Pelée. L'un partagea l'expédition d'Hercule contre Laomédon , & remporta le prix de la valeur ; l'autre, après avoir signalé son courage dans la guerre contre les Centaures , & s'être distingué contre d'autres ennemis , eut la gloire d'unir les destins d'un simple mortel à ceux d'une immortelle , en épousant Thétis fille de Nérée. On dit de lui qu'il fut le seul héros aux nœces duquel les dieux daignerent chanter le cantique de l'hymen. De Télamon naquirent Ajax & Teucer , de Pelée

(1) *Leur pere commun* : Eacus. Le fait que rapporte ici l'orateur , est confirmé par Diodore de Sicile & par d'autres historiens. Personne n'ignore ce que dit la fable du même Eacus , qu'il fut choisi avec Minos & Rhadamanthe pour juger les mortels aux enfers.

naquit Achille ; & tous les trois donnerent des preuves du courage le plus brillant. Leur gloire ne se borna pas à l'enceinte de la ville qu'ils habitoient , ni aux limites du pays qui les avoit vus naître ; mais dans cette fameuse expédition où tant de peuples conjurés marcherent contre les barbares , & à laquelle tout ce qui avoit un nom voulut avoir part , Achille l'emporta sur les plus vaillans , Ajax ne le cédoit qu'à Achille ; & Teucer , digne de tous deux , ne se montra inférieur à aucun autre. Celui-ci , après la prise de Troie à laquelle il avoit contribué , vint s'établir dans l'isle de Cypre , y bâtit une ville qu'il appella Salamine (1) , du nom de sa première patrie , & laissa sur le trône la famille qui l'occupe aujourd'hui. Telle est l'origine d'Evagoras , telle est la gloire qu'il a reçue de ses ancêtres.

Les descendans de Teucer régnerent long-tems sur la ville qu'il avoit fondée : après plusieurs générations , un Phénicien (2) réfugié à Salamine , gagna la confiance du souverain qui y régnoit alors , & devenu puissant par ses bienfaits , ne lui en témoigna que de l'ingratitude. Ayant formé le plus noir projet contre un prince qui lui donnoit asyle , & enhardi à l'exécuter par

(1) Salamine , patrie de Teucer , étoit une isle de la mer Egée , voisine d'Athènes , qui depuis devint célèbre par la victoire que les Grecs y remportèrent sur les Perses. Les habitans ayant refusé de recevoir Teucer à son retour de l'expédition de Troie , parcequ'il n'avoit pas vengé la mort d'Ajax contre Ulysse , il se retira dans l'isle de Cypre , & y bâtit une ville qu'il nomma Salamine.

(2) L'histoire ne nous a pas conservé le nom de cet usurpateur Phénicien.

le desir d'occuper sa place, il attaque son bienfaiteur, le précipite de son trône, & se revêt de ses dépouilles. Mais comptant peu sur ses nouveaux sujets, & ne voulant pas perdre le fruit de son crime, il remplit la ville de Barbares, & soumet le reste de son isle à la domination des rois de Perse.

Les choses étoient dans cet état lorsque Evagoras naquit: je supprime les songes, les présages, les prédictions, & tout le merveilleux qui pourroit le faire regarder comme un être au dessus de l'homme. Non que je révoque en doute la vérité de ces prodiges; mais voulant prouver à quel point je suis ennemi de toute fiction, parmi les faits que je pourrois citer, j'omets ceux que je ne trouve pas, ou assez unanimement avoués, ou assez universellement connus, & je me borne aux seuls traits que personne n'ignore ni ne conteste.

La force, la beauté, la modestie, qui sont le plus bel ornement de la jeunesse, furent le partage de celle d'Evagoras. On peut citer pour témoins de sa modestie, ceux avec lesquels il a été élevé, de sa beauté, tous ceux qui l'ont vu dans son enfance, de sa force, les divers jeux où il a vaincu tous les jeunes gens de son âge. Avec les ans on vit croître en lui ces heureuses qualités, auxquelles se joignirent bientôt la valeur, la justice & la prudence; vertus qu'il portoit, non à ce degré auquel il n'est pas rare d'atteindre, mais à ce point de perfection qu'il est impossible de surpasser. En le voyant ainsi comblé des dons de la nature, les princes de Salamine étoient frappés d'étonnement, & commençoient à craindre

pour leur puissance ; ils ne pouvoient s'imaginer qu'un homme de ce mérite fût à sa place dans la condition de simple particulier : mais réfléchissant sur sa conduite & sur son caractère, ils se rassuroient, & alloient jusqu'à croire que si jamais quelque autre venoit les attaquer, Evagoras seroit le premier à les défendre.

Deux jugemens aussi contraires en apparence, se sont trouvés justes par l'événement : il est sorti de la condition de particulier, & n'a rien entrepris contre ses maîtres. Les dieux, pour ménager son innocence, ont préparé les voies de son élévation ; ils ont fait que par-tout où il a fallu un crime, d'autres s'en soient chargés, & que pour se mettre en possession d'un trône, Evagoras n'ait eu besoin que de sa vertu.

Un citoyen puissant ayant conspiré contre les jours de l'usurpateur, réussit dans son entreprise, & craignant pour sa nouvelle domination, tant qu'il laissera vivre le seul homme en état de la lui disputer, il tâche de s'assurer de sa personne. Mais averti à tems, Evagoras s'enfuit à Soles, ville de Cilicie, & porte dans sa retraite des sentimens bien différens du commun des exilés. Ceux-là, sans excepter les rois déchus du trône, montrent pour la plupart une ame affoiblie par la disgrâce ; Evagoras au contraire devient plus grand & plus fier par le malheur. Jusques-là il consentoit à vivre simple particulier dans sa patrie, depuis qu'on l'a forcé de la fuir, il ne veut plus y reparoître que pour regner. Il rougiroit de s'associer des malheureux sans asyle, de s'abaisser devant des ames viles qu'il méprise, & de devoir son retour à tout autre qu'à lui. Recourant à la

force dont tout homme a droit d'user pour repousser, non pour faire une injure, & résolu de régner s'il réussit, ou de périr s'il échoue, il fait choix d'environ cinquante hommes qui s'engagent à le suivre; & c'est l'armée avec laquelle il veut rentrer dans Salamine.

Ici tout annonce la fermeté de son ame & son ascendant sur les compagnons de sa fortune. A la veille de partir pour une expédition aussi hardie, avec des forces aussi modiques; aux approches du moment fatal qui va décider de leur sort, sa constance n'est point ébranlée, aucun de sa troupe ne songe à l'abandonner: tous le suivent avec autant de confiance que si un dieu marchait à leur tête; il les mène avec la même intrépidité que s'il étoit suivi d'une puissante armée, ou que s'il lisoit ses succès dans l'avenir. La suite de l'entreprise répond à ce début. Descendu dans l'isle, il ne cherche point à s'emparer d'un fort pour attendre à couvert que les mécontents viennent l'y joindre; à l'instant, la nuit même de son arrivée, dans l'état où il se trouve, il marche droit à une des portes de la ville, l'enfonce, & court avec sa troupe pour se rendre maître du palais. Pourquoi m'arrêterai-je à décrire le tumulte & la confusion qui regnent dans ces sortes de surprises, l'épouvante des assiégés, l'assurance d'Evagoras encourageant ses soldats? Tandis que la garde du tyran accourt en armes pour le défendre, & qu'une foule désarmée, qu'intimide la valeur d'une part & le nombre de l'autre, regarde le combat en suspens, Evagoras tantôt seul charge l'ennemi épars, tantôt avec sa troupe revient contre l'ennemi rassemblé, & ne s'arrête

qu'après avoir forcé l'enceinte du palais , puni ses oppresseurs , délivré ses amis , rétabli l'honneur de sa famille , & repris sa place sur le trône de ses peres.

Maintenant je pourrois me taire , & quand je finirois là mon discours, j'en aurois dit assez pour faire connoître les vertus & les exploits d'Evagoras ; mais les réflexions qui me restent à faire vont en donner une plus juste idée.

De tous les princes qui sont jamais montés sur le trône , il n'en est point qui y soient arrivés par des voies plus glorieuses. Si nous voulions les comparer tous avec Evagoras , le parallele feroit trop long pour ceux qui auroient à l'écouter , & le tems trop court pour ce que j'aurois à dire : mais si , pour juger de son mérite , nous nous arrêtons aux plus renommés d'entre eux , nous n'ôterons rien au héros des louanges qui lui sont dues , & nous mettrons plus de précision dans son éloge.

Quel est le prince , en effet , qui , possesseur d'un trône héréditaire , ne voudroit l'avoir acheté au même prix ? Non , il n'en est pas d'assez ennemi de sa gloire pour aimer mieux tenir son sceptre & sa couronne de la main de ses peres , que de les devoir à son courage , comme Evagoras , & de pouvoir , comme lui , les transmettre à sa postérité.

De tous les rois qu'une heureuse révolution a reportés au trône de leurs ancêtres , il n'en est point qui nous intéressent autant que ceux qu'ont célébrés les poètes. Les poètes , sans se borner aux sujets que leur fournit l'antiquité , cherchent dans leur esprit des aventures singulieres. Mais

aucun d'eux , dans ses fictions , n'a ramené ses héros sur le trône à travers autant d'épreuves & de périls qu'Evagoras en a eu à soutenir. Ils les font arriver , les uns tout à coup par un caprice de la fortune , les autres par la ruse & l'artifice qui les font triompher de leurs ennemis.

Cyrus , par exemple , est des princes les plus près de nos jours , & peut-être de toute l'antiquité , celui dont la haute fortune doive le plus nous surprendre. Il subjugua les Medes & transporta leur empire chez les Perses ; mais ce fut par les uns qu'il combattit & vainquit les autres, ce qu'auroit pu faire aussi aisément tout autre Grec ou Barbare : au lieu que les succès de notre héros ne sont dûs qu'à son génie & à son courage. L'expédition de Cyrus ne prouve pas qu'il eût affronté les mêmes périls qu'Evagoras ; mais l'entreprise d'Evagoras montre qu'il ne se fût pas refusé à l'expédition de Cyrus. L'un ne s'est écarté en rien des regles du devoir & de la justice , l'autre n'a pas craint de violer les loix de la nature : l'un n'immola jamais que des ennemis : l'autre, pour assouvir son ambition , n'épargna pas même le pere de sa mere (1). De sorte que si mettant à l'écart la grandeur des événemens , nous ne comparons que la vertu des deux princes , de plus

(1) *Le pere de sa mere* : Astyage , roi des Medes. Cyrus étoit né de Cambyse , roi des Perses , & de Mandane fille d'Astyage , que ce Prince avoit donnée à Cambyse. Isocrate ne suit pas ici l'histoire de Xénophon , mais celle d'Hérodote , qui dit que Cyrus attaqua les armes à la main son ayeul Astyage , qu'il le fit mourir , & s'empara de son royaume qu'il joignit à la Perse.

grands éloges feront donnés à juste titre au roi de Salamine. Je dis plus : si, déposant toute contrainte & au risque d'irriter l'envie, on veut parler comme l'on pense, on peut dire hardiment qu'il n'est pas de mortel, de demi-dieu, pas même d'immortel, qui soit parvenu à l'empire par des actions plus nobles, plus illustres, plus légitimes. Pour s'en convaincre, qu'on cesse de contester sur ce que je viens de dire, qu'on ne fasse attention qu'à la manière dont chacun d'eux s'est élevé, & l'on verra que pour louer Evagoras, je n'ai pas eu besoin de recourir à la fiction ni au mensonge, & que la seule vérité m'a fait parler de lui avec cette assurance.

Quand il ne se feroit distingué que dans une entreprise médiocre & par des actions ordinaires, il auroit encore droit à des éloges : mais si, de tous les biens que peuvent posséder les hommes & les dieux, il n'en est point de plus grand, de plus auguste, de plus digne de nos vœux & de nos efforts que le pouvoir suprême, quel est le poëte ou l'orateur qui pourroit égaler les louanges au mérite d'un prince qui, par la vertu la plus sublime, s'est élevé au dernier terme de la grandeur ?

Et qu'on n' imagine pas que cette supériorité d'ame qui l'avoit conduit sur le trône, il la démente dans l'exercice du souverain pouvoir. Quoique doué par la nature du génie le plus heureux & le plus facile, il ne se croyoit pas dispensé du travail, ni en droit d'abandonner rien au hasard. Il employa beaucoup de tems à penser, à réfléchir, à s'instruire des devoirs qu'impose une couronne, ne pouvant regarder comme per-

des pour la prospérité de son regne, des jours employés à l'étude des moyens de régner, ni concevoir que des hommes se donnassent autant de peine pour devenir plus forts & plus agiles, & si peu pour se rendre plus intelligens & plus sages.

Ce principe d'après lequel il a d'abord formé son esprit, il va le prendre pour base & pour regle de son administration. Ayant reconnu que le moyen le plus sûr pour n'être pas accablé du poids des affaires, étoit de s'en occuper, que le vrai repos n'étoit pas le fruit de l'inaction, mais du sage emploi du tems & d'un travail soutenu, il ne laissoit rien derriere lui; il vouloit tout examiner, & connoissoit dans un si grand détail les hommes & les affaires, que les complots des méchants ne pouvoient tromper sa vigilance, ni le mérite modeste échapper à ses regards, mais qu'ils recevoient chacun le traitement dont ils étoient dignes. Ce n'étoit pas sur de simples rapports qu'il aimoit à se décider, il vouloit avoir vu par lui-même; & d'après ses connoissances, il prononçoit la récompense ou le châtiment. Au milieu d'une multitude d'affaires qui assiégent le trône & qui renaissent tous les jours, on ne le vit jamais se tromper dans aucune; il avoit réglé toute chose avec tant de respect pour les dieux, tant de ménagement pour les hommes, que les étrangers, qui abordoient à Salamine, ne faisoient lequel envier davantage, ou la condition du monarque, ou le bonheur des sujets. La balance à la main pour éviter toute injustice, il récompensoit la vertu, & sans distinction des coupables il punissoit les délits selon la rigueur

des loix. Quoique personne ne pût mieux se passer de conseils, il écoutoit volontiers ceux de ses amis, aimant à s'avouer vaincu par la raison, comme il vouloit vaincre ses ennemis par les armes. Ce n'étoit point par la sévérité de son visage, mais par la dignité de sa conduite, qu'il cherchoit à imprimer le respect. Réfléchi dans ses actions, constant dans ses maximes, on pouvoit croire à sa parole comme à son serment. Si quelque chose pouvoit le flatter, c'étoit moins ce qu'il tenoit de la fortune, que ce qu'il ne devoit qu'à lui-même. Captivant ses amis par des bienfaits, subjuguant les autres par l'ascendant de son génie, il contenoit la multitude moins par la crainte de sa puissance que par l'opinion de sa supériorité. Maître de ses passions, & jamais leur esclave, il vouloit par un travail modéré s'assurer des plaisirs durables, & non se préparer de longues peines par des plaisirs d'un moment. Enfin, pour former en lui le plus parfait monarque, il avoit observé tous les gouvernemens, & emprunté de chacun l'avantage qui lui étoit propre, de la démocratie les égards pour le peuple, de l'aristocratie la sagesse & la profondeur des vues, du gouvernement militaire la science des combats; & par la réunion de ces diverses qualités portées au degré suprême, il prouvoit qu'il étoit vraiment digne de régner.

Et pour faire voir qu'en parlant d'Evagoras je n'ai rien dit que de vrai, & que j'aurois encore beaucoup à dire, je n'ai qu'à rapporter les principaux traits de son regne.

N'ayant trouvé en arrivant au trône de Salamine qu'une ville barbare, ennemie des Grecs

depuis qu'elle avoit subi le joug des Phéniciens, une ville sans arts, sans ports & sans commerce, il commença par lui rendre ses premiers avantages ; il étendit ensuite son territoire, agrandit l'enceinte de ses murs, remplit ses ports de vaisseaux, & pourvut si abondamment à tout le reste, que Salamine le disputa bientôt aux villes les plus florissantes de la Grece, & que des peuples qui jusqu'alors avoient cru pouvoir la mépriser, la trouverent assez puissante pour la craindre. Or, pour opérer d'aussi grands changemens, il ne falloit pas moins que les rares qualités d'Evagoras ; & , loin de craindre qu'on ne me soupçonne de les avoir exagérées, j'appréhenderois avec plus de raison qu'on ne me reprochât de les avoir affoiblies.

Eh ! comment assez louer un roi qui, peu content d'avoir policé la ville sur laquelle il régnoit, a su répandre autour de lui la politesse des mœurs, & changer la face de son isle ? Avant lui les Barbares qui l'habitoient étoient si durs & si féroces, qu'un prince ne pouvoit s'en faire aimer qu'autant qu'il paroïssoit nous haïr. Aujourd'hui, bien différens d'eux-mêmes, ils se disputent à qui nous témoignera le plus d'affection ; plusieurs s'empressent de s'allier à nos familles, & tiennent à grand honneur que leurs enfans partagent notre origine. Les productions de nos climats, les exercices en usage parmi nous, ils leur donnent la préférence sur les leurs. La musique & tous nos arts, transplantés de la Grece dans leur pays, semblent s'y plaire encore plus que dans le lieu de leur naissance. Et tous ces avantages, personne ne peut nier qu'ils ne soient dus au roi de Salamine.

Mais ce qui prouve encore plus la douceur de son gouvernement & la vénération des peuples pour sa personne, c'est cette foule de Grecs, distingués dans tous les genres, qui désertoient leur pays pour venir former des établissemens dans l'isle de Cypre, assurés de trouver sous les loix d'Evagoras des mœurs plus douces & une administration plus juste que dans leur patrie.

Il seroit trop long de les nommer tous; mais qui n'a entendu parler de Conon, si fameux parmi les Grecs de son tems; Conon qui, dans les malheurs de sa patrie (1), vint chercher un asyle à Salamine de préférence à tout autre lieu, persuadé qu'il trouveroit auprès d'Evagoras d'abord la sûreté de sa personne, & bientôt des secours pour son pays? Ce fut là, sans doute, le plus sage parti que jamais lui eût suggéré sa prudence. Sa retraite dans l'isle de Cypre fut pour lui une occasion de recevoir de grands services & d'en rendre d'aussi essentiels. Dès que ces deux grands hommes furent à portée de se connoître, ils s'aimèrent de l'amitié la plus vive & la plus tendre. Il s'établit entre eux une conformité de vues & d'opinions qui se montra sur-tout dans les affaires de notre

(1) Les Athéniens avoient été entièrement défaits, dans une bataille navale près d'Egos-Potamos, par la faute des collègues de Conon. Ce grand homme, honteux d'une défaite dont il étoit innocent, ne voulut pas retourner à Athenes; il se retira dans l'isle de Cypre auprès d'Evagoras. Là apprenant qu'Agésilas, roi de Lacédémone, étoit passé en Asie pour faire la guerre au roi de Perse, il se joignit aux généraux de celui-ci; soutenu de leurs forces & de celles d'Evagoras, il remporta près de Cnide sur les Lacédémoniens une victoire éclatante qui changea la face des choses.

république. Ils ne purent la voir sous le joug des Lacédémoniens, & si fort déchue de son antique gloire, sans être pénétrés d'amertume & de douleur; sentimens bien dignes de tous deux; l'un étant Athénien par sa naissance, l'autre l'étant devenu par ses services (1) & par adoption.

Comme ils délibéroient ensemble sur les moyens de réparer ses malheurs, l'ambition de Lacédémone leur en fournit une occasion. Peu contente de commander sur terre & sur mer à tout le reste de la Grece, elle avoit formé une entreprise contre l'Asie. Evagoras & Conon jugeant la circonstance heureuse, & voyant les généraux du roi de Perse embarrassés pour la saisir, leur conseillent de renoncer à la guerre de terre, & d'attaquer par mer les Lacédémoniens. Ils sentoient qu'en marchant en Asie, l'expédition la plus heureuse ne seroit utile qu'aux peuples de ce continent; au lieu qu'une victoire sur mer décideroit du bonheur & du salut de toute la Grece. Eclairés par cet avis, les généraux rassemblent une flotte; les Lacédémoniens battus perdent leur prééminence, les Grecs recouvrent leur liberté, Athenes rentre en possession d'une partie de sa gloire, & reprend le commandement de tous les alliés: révolution étonnante opérée par l'habileté de Conon, & par le secours d'Evagoras qui, dans cette conjoncture, n'épargna ni ses troupes ni sa personne. Sensibles, comme nous devions l'être, nous leur rendîmes les plus

(1) Evagoras avoit obtenu le titre de citoyen d'Athenes pour quelques services rendus à cette république, dont l'histoire ne parle pas.

grands honneurs , nous leur dressâmes à chacun une statue ; & pour mieux attester à la postérité l'amitié des deux héros, leurs services & notre reconnoissance , nous les plaçâmes dans le même lieu , près l'un de l'autre , à côté de Jupiter Sauveur.

Le roi de Perse ne vit pas ces succès des mêmes yeux que nous : plus il les trouvoit rapides & brillans, plus il en redoutoit les auteurs. Je ne dirai pas dans ce moment comment il paya les services de Conon (1) ; mais voici comment il pensoit sur Evagoras : & il ne tarda pas à le faire connoître. Résolu à le venir attaquer dans son isle , il fit pour cette guerre de plus immenses préparatifs que pour aucune de celles qu'il avoit entreprises , & montra plus de terreur de cet ennemi que de Cyrus qui en vouloit à sa couronne & à sa vie. En effet, lorsqu'il entendit parler de la marche de son frere , il fit si peu de cas de ces bruits , que , par un excès de confiance , il fut au moment de le voir paroître aux portes du palais ; au lieu que, pénétrant dans l'avenir, il redoutoit déjà Evagoras , & qu'au moment où il en recevoit les plus grands services , il pensoit aux moyens de lui faire la guerre. C'étoit là , il est vrai , agir contre toute justice , mais non contre toute raison. Il avoit vu parmi les Grecs & les Barbares des hommes sortis de la poussière ébranler des empires & finir par les renverser. Il voyoit dans Evagoras un courage héroïque , des succès étonnans , un génie supérieur , la fortune à ses ordres. N'ayant donc aucun reproche à lui faire

(1) Voy. disc. sur l'histoire d'Athènes, n°. XXXVI.

pour le passé, mais alarmé pour l'avenir, & craignant non seulement pour ses possessions dans l'isle de Cypre, mais encore pour des objets plus importants, il prend les armes contre le roi de Salamine, & sacrifie plus de cinquante mille talens (1) aux apprêts de cette guerre.

Cependant Evagoras, abandonné à ses propres forces, n'oppose à ce formidable appareil que son courage, & se montre plus grand, plus admirable, dans cette conjoncture, qu'il ne l'avoit paru dans aucune de celles qui avoient précédé. Tant qu'il lui fut permis de vivre paisible dans l'enceinte de ses murs, son ambition satisfaite n'alla point au-delà; mais au moment que, venant l'attaquer, on l'obligea de se défendre, il montra tant de force & de courage, & fut si bien secondé par son fils Protagoras (2) qui combattit à ses côtés, que peu s'en fallut qu'il ne conquît tout le reste de l'isle. Il ravagea la Phénicie, prit d'assaut la ville de Tyr, souleva la Cilicie contre le grand roi, & fit couler tant de sang, que nombre de

(1) Environ cent cinquante millions de nos livres.

(2) Diodore de Sicile le nomme Pythagoras; & dans un autre endroit il parle d'un nommé Protagoras qui, avec le secours du roi de Perse, s'étoit emparé du trône de Salamine, dont il avoit chassé Evagoras, probablement fils de Nicoclès, petit-fils de notre Evagoras. La narration de l'historien est fort embarrassée au sujet du prince dont Isocrate fait l'éloge, & on doit en croire plutôt l'orateur qui vivoit du même tems. Par exemple, Diodore raconte que le roi Evagoras fut tué en trahison par l'eunuque Nicoclès, qui s'empara de l'isle de Cypre, & du trône de Salamine sa capitale. Or est-il croyable que Nicoclès ne fût pas vraiment fils d'Evagoras, qu'il fût son assassin & l'usurpateur de sa couronne?

familles Persannes, ayant à déplorer leurs pertes, ne purent oublier de long-tems la vaillance du héros. Enfin il fatigua si fort son ennemi par sa généreuse résistance, qu'encore que ce fût la coutume des rois de Perse de ne faire grace aux rebelles qu'après les avoir vus prosternés à leurs pieds, Artaxerxès pour cette fois se départit de cet usage, & s'estima trop heureux d'obtenir la paix sans toucher aux possessions du roi de Salamine. Trois ans lui avoient suffi pour précipiter les Lacédémoniens du faite de la gloire & de la puissance; dix ans de combats lui suffirent à peine pour réduire Evagoras au même point où il l'avoit trouvé en commençant la guerre. Et ce qui doit encore plus surprendre, c'est qu'une ville que, suivi de cinquante hommes seulement, Evagoras avoit reprise sur un puissant usurpateur, le grand roi, à la tête d'une armée formidable, n'ait pu l'arracher des mains d'Evagoras.

Où trouver donc un témoignage plus frappant & plus sensible de sa valeur, de sa prudence, de toutes ses vertus, qu'une guerre aussi terrible soutenue avec cette constance? Oui, je la trouve supérieure à toutes celles des siècles précédents, même à cette guerre si fameuse par ses héros tant célébrés. Ceux-là avec toutes les forces de la Grece, ne prirent que la seule ville de Troie; celui-ci avec la seule ville de Salamine a résisté à toutes les forces de l'Asie: & s'il eût trouvé autant de bouches ouvertes pour publier ses louanges, son nom répandu avec sa gloire feroit allé plus loin que les noms de tous ces guerriers.

Eh! pourroit-on en citer un seul de leur tems, à moins qu'au mépris de la vérité, nous ne recourions

courions au mensonge, un seul, dis-je, qui ait opéré d'aussi grandes choses, & produit d'aussi heureuses révolutions? De la condition de simple particulier il s'est élevé à la puissance souveraine; sa famille déchue du trône étoit tombée dans l'obscurité, il l'a rétablie dans toute sa splendeur; de Barbares qu'étoient ses sujets, il en a fait des Grecs amis des arts & les émules de notre politesse; il a fait des hommes courageux d'un peuple de lâches, & d'une populace obscure un peuple distingué; une isle qu'il avoit trouvée couverte d'habitans sauvages & farouches, il a su lui donner d'autres mœurs. Et, ce qui paroîtra le plus beau trait de son éloge, ennemi du Roi de Perse, & obligé de se défendre, il le fit avec tant de vigueur, que la guerre de Cypre fera un événement à jamais mémorable; allié du même monarque, il avoit servi sa cause avec tant de zèle, que dans le fameux combat de Cnide, de l'aveu même des confédérés, aucun d'eux n'avoit eu autant de part à la victoire: victoire qui assura au grand roi la souveraineté de l'Asie, & qui força de combattre pour leurs propres foyers ces fiers Lacédémoniens, dont les courses venoient de ravager la Perse: victoire qui fit passer les Grecs de la servitude à l'indépendance, & qui releva la gloire d'Athènes au point que des peuples qui, jusqu'alors se disputoient le droit & l'honneur de la commander, vinrent lui offrir de marcher (1) sous ses enseignes.

(1) L'histoire ne parle pas de cette circonstance; c'est ou une exagération de l'orateur, ou un fait particulier

Si donc l'on me demande quel est le trait de la vie d'Evagoras que je trouve le plus frappant , & ce que j'admire le plus , ou ses conseils & ses efforts dans la guerre contre Lacédémone , ou la guerre qu'il a soutenue en dernier lieu contre le roi de Perse , ou le courage avec lequel il a conquis , ou la sagesse avec laquelle il a gouverné son royaume ; je suis dans l'embarras pour répondre : le premier trait qui s'offre à mes regards , est celui qui me paroît toujours le plus étonnant & le plus extraordinaire. Et puisque nous savons qu'à force de vertus , des mortels se sont élevés à l'immortalité , ne doutons point qu'Evagoras ne partage aujourd'hui un si glorieux destin , sur-tout si nous considérons qu'aucun de ces héros n'a été aussi chéri , aussi favorisé des dieux pendant sa vie , & qu'au contraire le plus grand nombre & les plus renommés des demi-dieux ont eu les plus grandes infortunes à soutenir ; tandis qu'Evagoras a toujours été le plus admirable & le plus heureux des mortels.

Quel bonheur , en effet , a manqué à un homme qui , du côté de la gloire des ayeux , n'a trouvé ses égaux que parmi les descendans des mêmes ancêtres ; à un homme qui , pour la force & la beauté , étoit si fort au dessus de tous les autres , qu'en le voyant on le jugeoit moins fait pour le trône de Salamine , que pour l'empire de toute l'Asie ; à un homme qui , arrivé à la puissance suprême par les moyens les plus glorieux , a su s'y

connu de son tems , & dont les historiens ne nous ont pas transmis la mémoire.

maintenir jusqu'à la fin de la plus longue vie, & qui, né mortel, s'est signalé par des actions dignes d'une mémoire immortelle; à un homme qui, parvenu au dernier terme de la vieillesse, n'en a pas connu les infirmités; à un homme enfin qui a réuni deux avantages si rares, une postérité nombreuse & des enfans dignes de lui? & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que dans ce grand nombre aucun ne soit resté dans des conditions ordinaires, mais que tous aient été ou rois, ou princes souverains, ou reines mariées à des rois. Enforte que si des poëtes, usant du privilege de leur art, ont dit de certains personnages qu'ils étoient des immortels cachés sous des apparences mortelles, des demi-dieux & non des hommes, ces louanges exagérées pour tout autre, ne seroient, pour Evagoras, que l'expression simple de la vérité.

Je sens qu'en parlant de ce prince, j'aurai omis plusieurs traits qui auroient pu contribuer à sa gloire; mais je n'ai plus cette première vigueur qui m'eût été si nécessaire pour entrer dans le détail de ses vertus, & pour leur donner de justes louanges: toutefois je l'ai tenté, &, par un dernier effort, je suis parvenu à finir son éloge.

Je ne dédaigne point, ô Nicoclès, ces statues & ces tableaux qui nous rappellent la figure & le port des grands hommes, mais je prise bien davantage, & pour plus d'une raison, un discours éloquent, qui nous peindroit au naturel leurs actions & leurs pensées. Je vois que l'homme de mérite est moins jaloux de la beauté du corps que de la beauté d'une action & de la gloire qui l'accompagne; que les statues & les tableaux, im-

mobiles de leur nature , restent en place chez ceux qui les possèdent , tandis qu'un écrit digne d'être lu , se transporte aisément de l'un à l'autre bout de la Grece , & passe de main en main pour faire les délices des connoisseurs dont le suffrage est bien plus à rechercher que l'admiration du vulgaire. D'ailleurs , on aura beau contempler les chefs-d'œuvre des peintres & des sculpteurs , jamais on ne fera passer sur son visage les traits de la personne qu'ils ont voulu représenter ; au lieu que les vertus & les grands sentimens qu'un auteur a recueillis avec soin , quiconque aime la gloire & ne craint pas le travail , peut à force de les considérer , les imprimer dans son ame & se les rendre propres. Et c'est là le motif pour lequel j'ai entrepris cet éloge. J'ai pensé que le moyen le plus puissant pour vous animer à la vertu , vous , vos enfans , & toute la postérité d'Evagoras , ce seroit de rassembler dans un discours les principaux traits de sa vie , de les orner des plus belles couleurs , & d'en former un modele que vous puissiez avoir sans cesse devant les yeux. Quand nous voulons porter quelqu'un à la vertu , au défaut de parens , nous louons devant lui la vertu d'un autre , espérant que , piqué d'une noble émulation , il imitera ce qu'il entend louer ; mais quand il s'agit de vous animer , vous ou vos enfans , ce n'est plus par des exemples étrangers , mais par des exemples domestiques , que nous vous exhortons & vous pressons sans relâche de faire en sorte que dans toute la Grece , personne ne l'emporte sur vous pour la gloire de bien dire & de bien faire.

Et ne croyez pas qu'en revenant sans cesse sur les mêmes objets , je veuille vous taxer d'indolence : non , je fais trop ce que personne n'ignore, que de tous les princes assis sur le trône , que de tous les particuliers vivant dans l'abondance & les délices , vous êtes le premier & peut-être le seul qui par l'étude ayiez cherché à vous instruire , & à vous instruire pour mieux régner ; je fais encore que , réveillés par votre exemple , & honteux de leurs plaisirs frivoles , nombre de souverains vont embrasser un genre de vie plus noble & plus sérieux : cependant rien ne m'empêchera d'en user avec vous comme les spectateurs dans les jeux pour le prix de la course. Ils animent de la voix , non ceux qu'ils voient rester derriere , mais l'athlete qui , devançant ses rivaux , s'élance vers le but comme assuré de la victoire.

C'est donc un devoir pour moi & pour vos véritables amis , de vous dire tout ce que nous croyons de plus propre à soutenir votre ardeur dans la carrière où vous courez : c'en est un également pour vous de ne rien négliger , & de chercher , par un exercice assidu , à vous rendre digne de votre pere & de vos augustes ayeux. Si la sagesse est utile à tous les hommes , elle est indispensable pour vous qui avez un peuple à gouverner. Ne vous bornez pas à égaler les plus grands personnages de votre siecle ; vous auriez trop à rougir si , avec tant d'avantage du côté de la nature , tant de gloire du côté de la naissance , remontant jusqu'à Jupiter , redescendant jusqu'à Evagoras , vous dégénériez de la vertu de tels

ancêtres, & ne surpassiez les hommes de tous les tems, de tous les lieux, & tous les princes de l'univers. Vous le pouvez : persévérez dans l'étude de la sagesse; que chacun de vos jours soit marqué par de nouveaux progrès; & vous ne tarderez pas à nous montrer un monarque aussi parfait que nous sommes en droit de l'attendre.



S O M M A I R E
D E L' É L O G E
D' A G É S I L A S
P A R X É N O P H O N.

CET éloge est d'un ton moins élevé que celui d'Evagoras, mais je le crois plus intéressant. Le prince qui en est l'objet, est plus connu dans l'histoire, il avoit de plus grandes qualités, il étoit à la tête d'une république puissante; les événemens de sa vie sont plus multipliés & plus variés; nous le verrons partager les prospérités de sa patrie & ses disgraces, & toujours occupé à la servir depuis le moment où il monta sur le trône jusques dans une extrême vieillesse.

Cet éloge peut être divisé en trois parties, qui sont précédées d'un court exorde, & de quelques réflexions sur la naissance d'Agésilas, & sur le choix que les Lacédémoniens firent de lui pour régner à Lacédémone.

La première partie renferme les principales actions d'Agésilas en Asie où il se transporta, & où, avec une infanterie peu nombreuse & une cavalerie qu'il avoit formée lui-même, il fit trembler le roi de Perse sur son trône; les victoires qu'il remporta en revenant d'Asie, dont il fut rappelé par sa république, les victoires, dis-je, qu'il remporta, & en Thessalie sur divers peuples de cette contrée qui s'opposoient à son passage, & dans la plaine de Coronée sur les Thébains & autres Grecs alliés. On y voit encore quelques expéditions du prince dans le Péloponèse,

contre Corinthe , contre Phlionte , &c. sa fermeté dans les malheurs de sa patrie après la défaite de Leuctres à laquelle il n'eut aucune part , le courage qu'il montra pour tâcher de relever celui des Lacédémoniens abattu par les succès continuels des Thébains leurs ennemis , le zele infatigable avec lequel il servit sa république jusques dans l'âge le plus avancé. Xénophon a copié presque tous les récits de ses histoires Grecques , excepté quelques narrations , entre autres celle de la bataille de Coronée , qui sont d'un ton plus oratoire & presque poétique.

La seconde partie présente le tableau des vertus qui composoient le caractère du roi de Lacédémone. L'écrivain nous fait admirer sa religion , sa fidélité scrupuleuse pour ne jamais violer la foi des sermens , son intégrité , sa sobriété & sa tempérance , sa valeur , sa prudence & sa sagesse , son zele pour la patrie , son affection pour la Grece , sa haine pour les Perses , sa modération & sa douceur , sa simplicité opposée au faste du souverain de l'Asie , &c.

La troisieme partie offre un précis intéressant des grands principes & des belles maximes , par lesquels se conduisit Agésilas , sans jamais se démentir , ni se ralentir , jusqu'à la fin de la plus longue vie.

Personne n'ignore que Xénophon étoit aussi grand capitaine que grand écrivain , que , banni d'Athenes , il se retira chez les Lacédémoniens auxquels il resta toujours attaché. On fait qu'il eut la plus grande part à la retraite des dix mille dont il a écrit lui-même l'histoire. Il avoit accompagné Agésilas en Asie & dans la plupart de ses expéditions : ce monarque étoit son protecteur & son ami. Entre un grand nombre d'ouvrages qu'il a composés sur différens sujets , Cicéron estimoit sur-tout son histoire de Cyrus & son éloge d'Agésilas. Il croyoit qu'il étoit hon-

teux pour un homme qui commandoit , de ne pas chercher à se faire aimer après avoir lu ces deux ouvrages. Il disoit en particulier de celui-ci , que si le monarque s'étoit refusé constamment à ce qu'on lui érigeât des statues , l'éloge qu'avoit fait de lui Xénophon étoit un magnifique tableau , bien plus propre à transmettre & à perpétuer sa gloire que toutes les statues qu'on auroit pu lui ériger. Xénophon étoit fort âgé lorsqu'il composa cet éloge ; cependant il y a du feu & de la vivacité dans plusieurs endroits , & on y retrouve par-tout cette douceur inimitable qui l'a fait appeller l'*Abeille Attique* , ou la *Muse Athénienne*.





ÉLOGE D'AGÉSILAS

PAR XÉNOPHON.

JE n'ignore pas combien il est difficile de louer dignement les vertus & les exploits d'Agésilas ; cependant j'ose l'entreprendre : car ce n'est point une raison de lui refuser tout éloge , que de n'en trouver aucun qui soit digne de lui.

Pour commencer par son origine , qu'y a-t-il de plus beau que cette glorieuse (1) filiation par laquelle il remontoit de rois en rois jusqu'à ses premiers ayeux ? Et l'on ne pourroit dire que la ville où régnoient ses peres , étoit une ville inconnue ; elle fut aussi renommée dans la Grece , qu'ils étoient illustres dans leur patrie. Ainsi , chefs d'une république qui tient le premier rang parmi les républiques Grecques , ils ont commandé à des peuples qui commandent eux-mêmes à d'autres. L'éloge de la patrie d'Agésilas ne doit pas être séparé de celui de sa famille. Car si Lacédémone , fidelle à ses rois , n'entreprit jamais de les dépouiller de la puissance souveraine qu'elle leur avoit confiée ; les rois , à leur tour ,

(1) Agésilas étoit fils d'Archidame , roi de Sparte ; lequel Archidame remontoit sans interruption jusqu'à Proclès , un des fils d'Aristodeme , descendant d'Hercule qui s'étoit emparé de Lacédémone. Proclès avoit régné dans cette ville avec son frere Eurysthene , & tous leurs descendans après eux.

n'ambitionnerent jamais une autorité plus étendue que celle qu'ils avoient reçue avec le sceptre. Aussi n'a-t-on vu aucun autre gouvernement, de quelque nature qu'il soit, se maintenir sans interruption : au lieu que la monarchie de Sparte s'est toujours conservée dans la famille d'Agéfilas.

Mais que ce prince se soit montré digne du trône, avant même que d'y être placé, en voici une preuve non équivoque. Après la mort d'Agis (1), Léotichide & lui prétendoient à la couronne, lui, comme descendant des anciens rois de Sparte, Léotichide, comme fils du dernier mort : la ville décida que le mérite joint aux prérogatives de la naissance, lui donnoit plus de droit qu'à son rival ; & la dignité suprême lui fut décernée. Un pareil choix, le choix d'une république aussi sage & de citoyens aussi vertueux, n'est-il pas la plus forte preuve de l'opinion qu'on avoit du mérite d'Agéfilas, avant même qu'il régnât ? Mais pour faire mieux connoître ses qualités éminentes, il faut parcourir en détail les actions qui ont rempli son regne.

Ce prince, (2) dans la force de l'âge, venoit de

(1) Agis étoit fils aîné d'Archidame, frere d'Agéfilas, & avoit régné à Lacédémone par son droit d'aînesse. La couronne devoit appartenir naturellement à Léotichide son fils. Mais quoiqu'il fût né de sa femme & durant son mariage, on prétendoit qu'il étoit fils d'Alcibiade qui avoit été aimé de la reine. Le mérite reconnu d'Agéfilas incontestablement fils d'Archidame, décida les opinions & les suffrages en sa faveur.

(2) *Dans la force de l'âge*, le Grec dit, *encore jeune*. Mais il est prouvé qu'Agéfilas avoit au moins 46 ans lors-

monter sur le trône , lorsqu'on annonça que le roi de Perse se disposoit à venir attaquer les Grecs par terre & par mer. Les Lacédémoniens & leurs alliés délibéroient en commun sur le dessein du roi Barbare. Agésilas s'offrit à passer en Asie , pourvu qu'on lui donnât seulement cinquante Spartiates , trois mille citoyens nouveaux , & environ six mille alliés ; il promit qu'avec ses forces il obligeroit le prince à faire la paix , ou que , s'il vouloit faire la guerre , il l'occuperoit assez dans ses états pour l'empêcher d'en sortir. On applaudit aussi-tôt au projet de porter les armes dans l'empire de ces monarques , qui jusqu'alors avoient fait des expéditions contre les Grecs : on sentoît l'avantage d'aller attaquer les ennemis au lieu de les attendre , de les combattre en vivant sur leurs terres , plutôt que de vivre sur les siennes propres ; on jugeoit enfin qu'il étoit plus beau de tenter la conquête de l'Asie , que de se borner à défendre la Grece. On donna donc des troupes à Agésilas , & il s'embarqua pour aller exécuter son entreprise.

Quant à la maniere dont il dirigea l'exécution, il suffira d'examiner les choses mêmes qu'il a faites.

qu'il monta sur le trône. Les Grecs & les Latins appelloient *jeune* un homme de 40 ans passés. = 50 Spartiates. Plutarque , dans sa vie d'Agésilas , n'en met que trente , & deux mille citoyens nouveaux , d'après Xénophon lui-même , dans ses histoires Grecques. Ces cinquante ou trente Spartiates étoient des principaux de la ville qui devoient composer le conseil du roi. On appelloit citoyens nouveaux, des Hilotes à qui on avoit donné le droit de cité.

Voici par où il débuta. Tissapherne (1) lui proposoit une trêve jusqu'au retour de ceux qu'il devoit envoyer au roi de Perse, & il s'engageoit par serment à solliciter auprès de son maître la liberté des Grecs asiatiques. Agésilas accepta la trêve, avec promesse d'y être fidele, accordant à Tissapherne un délai de trois mois. Celui-ci ne se fut pas plutôt engagé qu'il oublia son serment, & au lieu de solliciter la paix, il demanda de nouveaux renforts. Agésilas s'apperçut de sa mauvaise foi; mais il ne crut pas devoir user de représailles. C'est donc déjà un premier trait de sagesse de la part du roi de Lacédémone, d'avoir montré que le satrape de Carie étoit un parjure, de l'avoir rendu suspect à tous les peuples, de s'être annoncé au contraire lui-même comme étant d'une fidélité inviolable dans ses engagements, & par-là d'avoir inspiré toute confiance en sa parole aux Grecs & aux Barbares qui voudroient traiter avec lui. Cependant Tissapherne, enorgueilli des nouvelles troupes qu'il avoit reçues, fait menacer le roi de Sparte de lui faire la guerre s'il ne se retire à l'instant de l'Asie. Les Lacédémoniens & leurs alliés paroissoient effrayés de cette menace, craignant que les forces d'Agésilas ne pussent pas tenir contre celles du roi Barbare : pour lui, de l'air

(1) Tissapherne, satrape de Carie; c'est le même dont il est parlé dans l'expédition du jeune Cyrus; car il n'y a eu que cinq ans d'intervalle entre cette expédition & la guerre qu'Agésilas fit en Asie. = *Grecs Asiatiques*. C'étoient les colonies Grecques établies en Asie, qui, étant voisines du royaume de Perse, étoient souvent attaquées ou asservies par ses monarques.

le plus ferein, il charge les hérauts de Tissapherne de le remercier au nom de sa patrie de ce qu'il a rendu par ses parjures les dieux ennemis des Perses & amis des Grecs. Sur le champ il donne l'ordre pour la marche, & fait signifier aux villes par où il devoit passer pour aller en Carie, de préparer des vivres. En même tems il mande aux peuples de l'Ionie, de l'Eolie, & des bords de l'Hellespont, de lui envoyer des renforts à Ephese.

Tissapherne voyant qu'Agésilas manquoit de cavalerie, & que la Carie étoit peu propre pour cette espece de troupes, sentant d'ailleurs qu'il devoit être indigné de son procédé, ne doutoit pas qu'il ne se jettât dans cette province dont il étoit satrape : il y envoie donc toute son infanterie, & avec sa cavalerie il entoure les plaines du Méandre, persuadé que par-là il pourroit accabler les Grecs avant qu'ils arrivassent dans les endroits où la cavalerie ne pouvoit agir. Mais au lieu de marcher en Carie, Agésilas s'avança vers la Phrygie. Il ramasse dans sa marche les troupes à mesure qu'elles lui arrivent, prend les villes de force, & , comme il s'y étoit jetté sans être attendu, il y fait un riche butin. La guerre étant déclarée, & la ruse étant dès-lors permise, qui peut douter que ce ne fût dans Agésilas l'action d'un général habile, d'apprendre à Tissapherne, qu'en fait de ruse il étoit son maître, & de profiter sagement de l'occasion pour enrichir les villes amies ? Comme on avoit fait des prises si considérables que tout étoit vendu bien au-dessous de sa valeur, il avertissoit les alliés de Lacédémone d'acheter ce qu'ils voudroient, en

les prévenant qu'il ne tarderoit pas à conduire son armée vers la mer. Ceux qui vendoient le butin pour la république , avoient ordre d'inscrire sur leurs registres le prix qu'on mettoit à chaque chose , & de délivrer les effets sans argent aux amis de la Grece ; de façon que ceux-ci, ne déboursant rien sur l'heure , firent un profit immense , sans que le trésor public en reçût aucun dommage. De plus , toutes les fois qu'il étoit instruit que des peuples qui avoient passé dans le parti du roi de Perse , vouloient lui envoyer leur tribut sous escorte , il procuroit aux amis de sa ville les moyens de s'emparer de cette prise , & leur ménageoit cette occasion d'acquérir en même tems des richesses & de la gloire. Cette conduite ne tarda pas à faire désirer son alliance & son amitié.

Convaincu, en outre , qu'une armée ne pouvoit tenir long-tems dans un pays ruiné & désert , au lieu qu'elle trouvoit toujours des vivres dans des régions peuplées & bien cultivées , il ne cherchoit pas seulement à soumettre les ennemis par ses armes , il vouloit encore les gagner par sa modération. Aussi recommandoit-il souvent à ses soldats de ne pas traiter les prisonniers en criminels , mais de les ménager comme leurs semblables. Souvent même , lorsqu'il levoit le camp , s'il se trouvoit , parmi les prisonniers , des enfans de commerçans & de familles honnêtes , au lieu de souffrir qu'on les vendît , comme on fait ordinairement dans l'embarras de les nourrir & de les garder , il les faisoit conduire en lieu sûr. Quant à ceux que leur grand âge empêchoit de partir avec les autres , ses ordres étoient qu'on

eût le plus grand soin de les préserver des bêtes féroces. Ceux qui apprenoient ces traits d'humanité, & les prisonniers même, s'affectionnoient à lui. Toutes les villes qu'il avoit conquises, il les dispensoit des devoirs que des esclaves rendent à leurs maîtres, n'exigeant d'elles que la simple obéissance que des hommes libres doivent à des magistrats; en sorte que les places qu'il n'auroit pu emporter par la force, il se les soumettoit par sa douceur.

Mais passons à d'autres actions. Comme dans les plaines de la Phrygie, il ne pouvoit tenir la campagne contre Pharnabase, puissant en cavalerie, il résolut de se procurer cette espece de troupes, afin de n'être pas obligé de faire la guerre en fuyant. Il chargea donc les plus riches citoyens des villes de nourrir des chevaux, & annonçant qu'il exempteroit du service quiconque fourniroit un cheval, des armes, & un cavalier formé, il fut par-là exciter l'émulation pour ces dépenses utiles. Il désigna les villes d'où l'on tireroit les hommes pour combattre à cheval, assuré qu'on ne tarderoit pas à avoir de bons cavaliers dans les endroits où l'on nourriroit des chevaux. Et c'est ici encore de la part d'Agésilas une action digne du plus grand éloge, d'avoir créé en peu de tems une excellente cavalerie.

Au renouvellement de la saison, il rassemble toute son armée à Ephese dans le dessein de l'exercer. Il propose des prix aux troupes de cavalerie qui feroient le mieux leurs évolutions, à celles d'infanterie qui montreroient le plus de force & d'agilité, aux archers & aux troupes légères qui feroient voir le plus d'adresse. On voyoit donc

donc les gymnases & l'hippodrome continuellement remplis de fantassins & de cavaliers, chacun s'appliquant aux exercices qui leur étoient propres : on voyoit les archers & les hommes de traits marchant en ordre & s'exerçant de leur côté ; de façon qu'on eût dit que la ville en fête célébroit tous les jours des jeux. Les marchés publics étoient pleins d'armes & de chevaux. Les ouvriers en airain, en cuir, en bois, en fer, travailloient sans cesse à fabriquer & à polir des armes : dans toute son étendue, Ephèse ne présentait qu'un grand arsenal. Rien n'étoit plus capable d'inspirer la confiance, que de voir Agésilas lui-même & ses soldats sortir des gymnases la tête couronnée de fleurs, & aller consacrer leurs couronnes à Diane. Eh ! qui ne concevrait, pour l'avenir, les espérances les plus flatteuses, en voyant dans une armée marcher d'un pas égal la religion, la discipline, l'obéissance ? Persuadé encore qu'un moyen pour animer le courage du soldat, est de lui faire mépriser l'ennemi, il ordonnoit qu'on dépouillât les Perses qui seroient pris par ses coureurs, & qu'on les vendît nuds, afin qu'à la vue de ces prisonniers, dont les corps n'étoient si blancs, que parcequ'ils ne se monstroient jamais que couverts au soleil, si pleins d'embonpoint & si peu nerveux, que parcequ'ils n'alloient jamais que dans des chars, les soldats Grecs s'imaginassent qu'ils n'auroient à combattre que contre des femmes.

Cependant il déclare à ses troupes qu'il veut les mener dans le centre du pays par la voie la plus courte, qu'elles se tiennent prêtes pour marcher. A cette nouvelle, Tissapherne s'imagina

qu'il vouloit le tromper de nouveau, & que son vrai dessein étoit de se jeter dans la Carie. Il y fit donc passer son infanterie, comme il avoit fait la premiere fois, & plaça sa cavalerie dans les plaines du Méandre. Mais, suivant le projet annoncé, Agésilas prit en effet sa route vers la province de Sardes. Il marcha trois jours sans rencontrer l'ennemi, & procura à son armée des vivres en abondance. A la quatrieme journée parut la cavalerie des Perses. Celui qui la conduisoit donna ordre aux bagages de passer le Pactole, & d'établir un camp. Les ennemis ayant vu les valets de l'armée des Grecs qui s'étoient écartés pour piller, en tuerent un grand nombre. Agésilas s'en apperçoit & envoie sa cavalerie pour les secourir. De leur côté, les Barbares rassemblent la leur, & la font avancer en ordre de bataille. Le Prince qui voyoit que l'infanterie des Perses n'étoit pas encore rassemblée, tandis qu'il avoit toutes ses forces réunies, jugea que c'étoit là le moment d'engager l'action. Il fait le sacrifice accoutumé, se met à la tête de sa phalange, ordonne aux plus jeunes de hâter le pas, & s'avance avec eux contre les Perses qui étoient rangés pour combattre. Il commande à l'infanterie légère de marcher devant avec la plus grande diligence, & fait donner ordre à sa cavalerie de charger l'ennemi, promettant de suivre de près avec toute son armée. Le premier choc fut soutenu par les plus braves des Perses; mais bientôt, pressés de toutes parts, ils plierent: les uns se jetterent dans le fleuve, les autres prirent la fuite. Les Grecs les poursuivent & s'emparent de leur camp; les troupes légères, selon leur coutume,

se mettent à piller. Pour Agésilas, enveloppant avec son armée le camp des ennemis & le sien, des deux il n'en fait qu'un seul. Le bruit se répand que la division s'est mise parmi les Barbares, & qu'ils se reprochent mutuellement leur défaite : il dirige aussitôt sa marche contre Sardes. Tandis qu'il brûle & ravage les environs de la ville, on annonce de sa part aux habitans, que quiconque aspire à la liberté peut se joindre à Agésilas, & que si quelqu'un prétend asservir les villes grecques d'Asie, il vienne se mesurer contre leurs libérateurs. Comme personne ne paroïsoit, il se porta librement par-tout. Grace à sa vigueur & à sa sagesse, on voyoit les Grecs Asiatiques qui jusqu'alors avoient été contraints de ramper devant les Perses, respectés de ceux mêmes qui les avoient outragés, & ces Perses, qui exigeoient les honneurs divins, réduits à n'oser paroître devant les Grecs. En même tems qu'il protégeoit les terres de ses alliés, il dévastoit celles des ennemis, & en moins de deux ans il envoya au dieu (1) de Delphes plus de cent talens qui formoient la dîme des dépouilles. Cependant le roi de Perse attribuant le mauvais succès de ses affaires aux fautes de Tissapherne, lui fait trancher la tête, & donne son gouvernement à Tithrauste. Cette exécution ne fit qu'affoiblir davantage la puissance des ennemis & augmenter celle d'Agésilas. Tous les peuples lui envoyoient des ambassadeurs pour lui demander son amitié;

(1) On fait qu'Apollon avoit à Delphes un temple fameux, enrichi des offrandes d'un grand nombre de villes & de princes.

plusieurs même qui désiroient d'être libres , passeroient dans son parti ; en sorte que ce prince ne se voyoit pas seulement le chef des Grecs , mais encore celui d'un grand nombre de Barbares.

Mais (1) ce qui mérite sur-tout nos éloges & notre admiration , c'est qu'après s'être assuré plusieurs villes dans l'Asie , & même plusieurs isles depuis que Lacédémone lui avoit donné une flotte , après avoir acquis tant de gloire & de puissance , lorsqu'il pouvoit profiter d'une foule de brillans avantages , au moment même qu'il formoit le projet & qu'il concevoit l'espérance de renverser un empire dont les forces furent souvent employées contre la Grece ; il ne se montra alors sensible à aucune de ces considérations , & dès que les magistrats de Sparte lui envoyèrent ordre de venir au secours de sa patrie , il obéit sans balancer , aussi soumis que s'il se fût trouvé seul & désarmé dans le conseil des Ephores : annonçant par là que toute la terre , en comparaison de sa patrie , n'étoit rien à ses yeux , qu'il ne préféreroit pas de nouveaux amis aux anciens , ni des avantages sans péril & désavoués par la vertu , à des dangers où l'appelloient l'honneur & la loi.

Au reste , dans le peu de tems qu'il commanda

(1) Nous avons vu dans le discours adressé à Philippe , qu'Isocrate , en louant Agésilas du courage qui lui avoit fait entreprendre l'expédition d'Asie , le blâme avec raison de n'avoir pas travaillé préalablement à réconcilier les peuples de la Grece. Le roi de Perse répandit à propos de l'argent dans les principales villes , qui se liguerent contre Lacédémone , & obligèrent Agésilas de revenir sans avoir exécuté son projet.

en Asie , il y tint la conduite d'un prince digne des plus grands éloges. La division régnoit dans toutes les villes qu'il venoit commander au nom de Sparte , parceque depuis la décadence d'Athenes , on y avoit changé le gouvernement : sa présence y ramena la concorde & la prospérité , & il les maintint en paix sans employer l'exil ni les supplices. Aussi tous les Grecs Asiatiques étoient-ils affligés de son départ comme si on leur eût enlevé , non un chef , mais un ami & un pere. Ils lui donnerent une derniere preuve de toute la sincérité de leur attachement, en l'accompagnant de leur plein gré pour secourir Lacédémone , quoiqu'ils sentissent qu'ils auroient à se mesurer contre des adversaires qui les valoient.

Telle fut donc la fin des exploits d'Agéfilas en Asie. Il passa l'Hellespont , & suivit la même route qu'avoit tenue un roi de Perse à la tête d'une armée innombrable. Mais le chemin que Xerxès n'avoit fait qu'en une année , Agéfilas le fit en moins d'un mois , tant il craignoit d'arriver trop tard au secours de sa patrie.

A peine eut-il quitté la Macédoine , & fut-il entré dans la Thessalie, que les peuples de Larisse, de Cranone , de Scotuse , de Pharsale , alliés des Béotiens , tous les Thessaliens en un mot , excepté les exilés , vinrent fondre sur lui. Jusques-là il avoit conduit son armée en bataillon quarré, une moitié de la cavalerie devant & l'autre derriere ; mais comme les Thessaliens l'arrêtoient dans sa marche en harcelant son arriere-garde , il y fit passer une partie des troupes qui étoient à la tête , & de celles qu'il avoit auprès de sa personne. Lorsque les deux armées furent en pré-

fence , les Theſſaliens jugerent qu'il n'étoit pas sûr pour eux de charger l'infanterie peſamment armée ; ils tournerent donc le dos & ſe retirerent lentement. Un corps de cavalerie Lacédémennienne ſe mit imprudemment à les pourſuivre. Agéſilas qui voit la faute des uns & des autres , détache ſes meilleurs cavaliers , leur ordonne de ferrer les ennemis d'aſſez près pour qu'ils ne puiſſent pas ſe retourner , & de recommander aux autres d'agir de même. Les Theſſaliens ſe voyant pourſuivis contre leur attente , continuoient de ſe retirer , ou ſi quelques-uns vouloient tenir ferme , ils étoient renverſés par les cavaliers de Lacédémone qui leur tenoient l'épée dans les reins. Polycharme de Pharfale , ſe retourna , & périt avec ceux qui l'accompagnoient. La déroute alors devint générale : les uns furent taillés en pieces , les autres faits priſonniers ; le reſte prit la fuite avec tant d'épouvante , qu'ils ne s'arrêterent que lorsqu'ils furent arrivés à une montagne voiſine. Le prince vainqueur érigea un trophée entre les monts Prante (1) & Narthacie. Il ſéjourna quelque tems dans cet endroit , ſatisfait d'avoir vaincu avec la cavalerie qu'il avoit formée lui-même , des peuples qui ſe glorifioient ſur-tout d'être excellens cavaliers.

Le lendemain , il franchit les montagnes de Phtie , & pourſuivit ſa route à travers des pays alliés juſqu'aux confins de la Béotie. Là , ayant trouvé en ordre de bataille l'armée ennemie ,

(1) Prante & Narthacie , deux montagnes de la Theſſalie , dans la Phtiotide.

composée des soldats de Thebes , d'Athenes , d'Argos , de Corinthe , d'Enia , de l'une & l'autre (1) Locride & de l'Eubée , à l'instant même il dispose ses troupes pour le combat , & va à leur rencontre. Il n'avoit qu'une cohorte & demie de Lacédémoniens , & parmi les alliés de ces pays , les Phocéens seulement & les Orchoméniens , avec les troupes qu'il avoit amenées d'Asie. Je ne dis pas toutefois qu'il engagea l'action contre une armée bien supérieure en nombre & en forces : je ne pourrois le dire sans présenter ce prince comme un imprudent , & j'aurois tort de louer un général qui combat en téméraire pour les plus grands intérêts. Je l'admire plutôt d'avoir pu former une armée qui ne le cédât en rien à celle des ennemis , une armée toute brillante d'airain & de pourpre ; je l'admire d'avoir accoutumé ses soldats à supporter les travaux , & de leur avoir assez élevé le courage pour qu'ils ne redoutassent aucun adversaire ; je l'admire enfin d'avoir allumé dans leur ame une vive émulation qui les faisoit disputer entre eux de bravoure , & de leur avoir fait envisager la valeur comme le moyen de parvenir au comble de la prospérité : il sentoit qu'avec de tels hommes il feroit en état d'attaquer & de vaincre l'ennemi ; il ne fut pas trompé dans son attente.

Je vais retracer ce combat , le plus célèbre qu'on ait vu de nos jours. Les deux armées se rencontrèrent dans une plaine voisine de Coro-

(1) Locride , contrée de la Grece , divisée en deux parties par le Parnasse.

née (1), celle d'Agésilas venoit du fleuve Cephise, & celle des Thébains du mont Hélicon. De part & d'autre l'infanterie étoit égale, la cavalerie à peu près aussi nombreuse. Agésilas choisit la droite, & plaça les Orchoméniens à l'extrémité de l'aîle gauche. De leur côté, les Thébains tenoient la droite, & la gauche étoit occupée par les Argiens. Les deux armées s'ébranlent & marchent en silence : arrivés à cent pas l'une de l'autre, les Thébains jettent un grand cri, & s'avancent tous avec une égale ardeur. Il restoit encore cinquante pas, Hérrippidas (2) se détache, & s'avance contre eux avec la même impétuosité. Le corps qu'il commandoit étoit composé de Lacédémoniens, d'un reste de l'armée de Cyrus, des habitans de l'Ionie, de l'Eolie, & des bords de l'Hellespont. A la portée de la pique, il charge les troupes qu'il avoit en tête & les fait plier. Les Argiens ne pouvant soutenir le choc de la phalange d'Agésilas, s'enfuirent vers l'Hélicon. Quelques amis de ce prince le proclamoient déjà vainqueur, lorsqu'on lui annonce que les Thébains revenus à la charge, avoient rompu les Orchoméniens, & pénétré jusqu'aux bagages; il part aussi-tôt avec sa phalange & court sur eux. Les Thébains voyant que

(1) Plutarque dit Chéronée. Coronée & Chéronée étoient deux villes de Béotie. Je préférerois Coronée, malgré l'autorité de quelques savans, parceque cette ville, suivant Strabon, étoit voisine du mont Hélicon.

(2) Hérrippidas, chef des Spartiates composoit le conseil d'Agésilas. = *Reste de l'armée de Cyrus*. C'étoit une partie des Grecs qui avoient servi dans l'expédition du jeune Cyrus, & qui avoient fait cette fameuse retraite connue sous le nom de *retraite des dix mille*.

leurs alliés s'étoient enfuis vers l'Hélicon, doubloient le pas pour s'échapper & les rejoindre. On ne peut nier qu'Agésilas n'ait montré (1) alors la plus grande valeur. Il pouvoit laisser passer les ennemis qui se retiroient, charger l'arrière-garde, & se saisir des moins avancés; mais, dédaignant un succès trop facile, il les attaque de front. De part & d'autre les boucliers pressés se rencontrent & se choquent: on se pousse & se repousse, les uns frappent, les autres expirent sous les coups. Ce n'étoit ni des clameurs, ni le silence: on n'entendoit qu'un bruit confus & sourd, tel que peut exciter la fureur d'un combat opiniâtre. Enfin, une partie des Thébains s'échappe vers l'Hélicon, un grand nombre reste sur la place. Agésilas victorieux & blessé, avoit été reporté à sa phalange, quelques cavaliers accourent pour lui dire que quatre-vingt des ennemis s'étoient réfugiés avec leurs armes dans le temple, ils lui demandent ce qu'il falloit en faire. Quoique couvert de blessures, & percé de traits, le prince n'oublia pas ce qu'il devoit à la sainteté du lieu. Il ordonne de les laisser aller où ils jugeront à propos; &, loin de permettre qu'on leur fasse aucun mal, il les fait escorter par des cavaliers qui étoient auprès de sa personne, & conduire en lieu de sûreté.

Après le combat on parcourut le champ de bataille: on voyoit la terre teinte de sang, les morts étendus sans distinction d'amis & d'ennemis les

(1) Ce que Xénophon loue comme une preuve de courage, Plutarque le blâme avec raison comme une imprudence & une témérité.

uns à côté des autres , des boucliers percés , des piques rompues , des épées les unes jettées par terre , d'autres enfoncées dans les corps , d'autres tenant encore aux mains qui s'en étoient servi. Comme il étoit déjà tard , les soldats d'Agésilas , après avoir tiré seulement à l'écart les morts des ennemis , prirent un léger repas & se livrerent au sommeil. Le lendemain , le monarque commande à Gylus , son lieutenant , de mettre les troupes sous les armes , & d'ériger un trophée. Il ordonne à tous les soldats de se couronner de fleurs , & aux musiciens de l'armée de célébrer la victoire au son des instruments. Cependant les Thébains envoient un héraut demander une trêve pour donner la sépulture à leurs morts. Agésilas leur accorde leur demande , & part à l'instant pour Lacédémone , plus jaloux de commander & d'obéir dans sa ville selon les loix , que de jouir en Asie d'un pouvoir absolu.

S'appercevant dans sa marche que les peuples d'Argos s'étoient attaché ceux de Corinthe , & qu'ils tiroient leur profit de la guerre , sans en ressentir chez eux les maux , il entre dans leur pays & le ravage : de-là il franchit les défilés au dessus de Corinthe , se saisit des grandes murailles qui joignent la ville avec le port Lechéum , force les barrières du Péloponèse , arrive à Lacédémone lorsqu'on célébroit les fêtes d'Hyacinthe (1),

(1) On connoît la fable d'Hyacinthe aimé par Apollon , tué par ce dieu en jouant au palet , & changé par lui en fleur. Les fêtes d'Hyacinthe se célébroient à Lacédémone toutes les années au mois d'Août , en l'honneur d'Apollon & d'Hyacinthe. Elles duroient trois jours. Le

& dans la place que lui marque le maître des cérémonies , il chante avec les autres l'hymne de la victoire.

Depuis son retour il apprit que les Corinthiens avoient retiré leurs troupeaux dans le port de Pirée (2). Comme ce poste lui sembloit important , parceque les Béotiens pouvoient venir par là de Creusis se joindre aux habitans de Corinthe, il se mit en campagne , & vint l'attaquer. Mais voyant qu'il étoit défendu par une forte garnison , il s'approche de la ville sur le soir , comme si quelques habitans eussent dû la lui remettre. Trompés par cette fausse attaque, tous les soldats pendant la nuit passent du Pirée dans la ville pour la défendre ; le prince s'en aperçoit , & retournant sur ses pas dès la pointe du jour , il s'empare du port qui étoit dégarni, se fait de tout ce qu'il y trouve , & se rend maître des fortifications.

Revenu à Lacédémone, il n'y resta pas longtemps oisif. Sur l'offre de leur alliance que lui font les Achéens , & la demande d'un secours contre les troupes d'Acarnanie qui les pressoient vivement dans les défilés, il part , & , s'étant emparé des hauteurs avec des troupes légères, il livre

premier & le dernier étoient des jours de tristesse & de deuil pour la mort d'Hyacinthe ; mais le second étoit un jour de réjouissance : il y avoit des festins , des jeux , des spectacles , & toutes sortes de divertissemens.

(1) *Port de Pirée.* Il y avoit deux ports de Pirée ; celui d'Athènes fort connu ; & un autre proche de la ville de Corinthe , sur le golfe de Crissa ou de Corinthe , que l'on appelle aujourd'hui golfe de Lépanthe.

le combat aux Acarnaniens , en défait un grand nombre , érige un trophée , & ne se retire qu'après avoir procuré aux Achéens l'amitié des vaincus , celle des Etoliens & des Argiens , & s'être acquis l'alliance de tous ces peuples. Cependant les ennemis de Lacédémone désiroient la paix , & envoyoient des députés pour l'obtenir ; Agéfilas s'y opposa toujours jusqu'à ce qu'il eût obligé les villes de Thebes & de Corinthe , de recevoir ceux qui avoient été exilés pour avoir pris les intérêts de Sparte. Marchant en personne contre Phlionte , il fit revenir les citoyens qui avoient été bannis pour le même sujet. Si l'on trouve quelque chose à reprendre dans ces actions d'Agéfilas , on conviendra du moins qu'il les a faites dans la vue de servir sa patrie. Par exemple , à Thebes , la garnison Lacédémonienne ayant été égorgée par la faction opposée , il marcha contre cette ville pour venger la mort de ses compatriotes. Quoiqu'il trouvât tous les chemins retranchés & palissadés , il franchit le (1) Cynoscephale , ravage le pays jusqu'aux portes de la ville , & présente le combat à l'ennemi en lui laissant le choix de la plaine ou des hauteurs. L'année suivante , il fit une seconde expédition contre Thebes , & , ayant forcé les retranchemens auprès de Schole , il ravagea le reste de la Béotie.

Jusques là il avoit joui avec sa patrie d'un bonheur sans mélange ; ce bonheur fut troublé : mais si Lacédémone éprouva des défaites , on ne peut

(1) Le Cynoscéphale étoit un pays ou un bourg proche de Thebes. Il y avoit en Thessalie une colline de ce nom.

dire que ce fût sous le commandement (1) de ce prince , qui dans ces circonstances montra toute la fermeté de son ame. Après la victoire de Leuctres, les Thébains, conjointement avec les Mantinéens , avoient fait mourir à Tégée les amis de Sparte : Agéfilas ne se laissa pas intimider par la ligue des Béotiens, des Arcadiens & des Eléens ; & quoiqu'on pensât que de long tems les Lacédémoniens ne sortiroient de leur ville , il se mit en campagne avec une seule cohorte , & ne revint que lorsqu'il eut vengé , par le ravage des terres ennemies , la mort des amis de sa république. Bientôt après , tous les Arcadiens avec des renforts d'Elée , d'Enia , de la Béotie , de la Phocide, de la Thessalie , de l'Acarnanie , de l'une & l'autre Locride & de l'Eubée , vinrent attaquer Lacédémone ; les esclaves & plusieurs villes voisines s'étoient révoltés , & la plus grande partie de la jeunesse Spartiate avoit péri à Leuctres : dans ces conjonctures critiques , Agéfilas sut défendre & garder Lacédémone , quoiqu'elle fût sans murailles. Il marcha courageusement contre les ennemis , choisissant prudemment les lieux d'où ses troupes pouvoient sortir avec quelque avantage , & préférant aux plaines où il craignoit d'être enveloppé de toutes parts , les défilés & les hauteurs où il espéroit avoir la supériorité.

Quel zele & quelle intelligence ne montra-t-il pas encore , lorsqu'enfin il eut obligé l'ennemi

(1) La bataille de Leuctres fut donnée & perdue par Cléombrote , second roi de Lacédémone.

de se retirer ? Son grand âge ne lui permettant plus de combattre à la tête ni de la cavalerie, ni de l'infanterie, & voyant que Lacédémone avoit besoin d'argent pour conserver au moins quelques alliés, il se charge de lui en trouver. Ainsi après avoir fait dans le pays même tous les efforts imaginables pour défendre la république, il entreprend un long voyage dès qu'il le croit nécessaire, & ne pouvant servir la patrie en qualité de général, il ne dédaigne point de partir avec le seul titre d'ambassadeur. Cependant, quoique simple ambassadeur, il fit encore des actions de grand général. Autophradate (1) qui assiégeoit dans Nasse Ariobarzane, allié des Lacédémoniens, prend aussi-tôt la fuite par la crainte qu'il avoit d'Agésilas. Cotys tenoit assiégé Sestos, ville de la dépendance du même Ariobarzane; la même terreur lui fait abandonner le siège, & il se retire avec ses troupes. Il est donc vrai que pour une simple ambassade, le roi de Lacédémone auroit pu à juste titre ériger un trophée comme pour une victoire. Enfin les habitans de ces deux mêmes places étoient pressés du côté de la mer par Mausole à la tête de cent vaisseaux; Mausole prit le parti de se retirer, sinon par crainte d'Agésilas, du moins à sa sollicitation. Et ce que je trouve

(1) Autophradate & Ariobarzane, deux satrapes, l'un de Lydie & l'autre de Phrygie, pour Artaxerxès Mnémon. = Cotys, roi de Paphlagonie, province de l'Asie mineure. Il ne faut pas le confondre avec un Cotys, roi de Thrace, pere de Cersoblepte, dont il est beaucoup parlé dans Démosthène. = Mausole, roi de Carie, époux de la fameuse Artemise.

de plus admirable, c'est que ceux qui pensoient lui devoir leur salut, comme ceux qu'il avoit intimidés par sa présence, lui fournirent les sommes qu'il désiroit. Mausole sur-tout, en considération de leur ancienne amitié, lui remit sur-le-champ des fonds pour Lacédémone & le renvoya avec une escorte magnifique.

Agé de près de quatre-vingts ans, il apprend que (1) le roi d'Égypte, dans l'intention de faire la guerre au roi de Perse, avoit ramassé beaucoup d'argent & de troupes. Ravi que ce prince l'invitât à venir, avec promesse de lui donner le commandement de ses armées, il part sans balancer. En même tems qu'il vouloit témoigner au roi d'Égypte sa reconnoissance pour les services rendus à sa république, il jugeoit que c'étoit l'occasion de mettre de nouveau en liberté les Grecs d'Asie, & de se venger du roi de Perse qui, sans parler des anciennes injures, venoit encore, en se disant allié des Lacédémoniens, de les contraindre d'abandonner la ville de Messene. Cependant le prince qui avoit fait venir Agésilas, lui refuse le commandement qu'il lui avoit promis. Indigné de ce manque de parole, le roi de Sparte songeoit aux moyens d'en tirer raison, lorsque les Égyptiens eux-mêmes servirent sa vengeance. Une partie de leur armée

(1) Toute cette histoire d'Égypte est racontée fort au long dans Diodore de Sicile au quinzième livre de son histoire universelle, & dans Plutarque sur la fin de sa vie d'Agésilas. Plutarque dans son récit ne s'accorde pas plus avec Diodore de Sicile, qu'ils ne s'accordent tous deux avec Xénophon. Je n'entreprendrai pas de les concilier.

s'étant révoltée , & cet exemple ayant entraîné les autres , le monarque abandonné de toutes parts , craignit pour ses jours , & se réfugia à Sidon , ville de Phénicie. Les Egyptiens divisés élurent deux rois ; Agésilas sentit que s'il restoit neutre , ni l'un ni l'autre de ces princes ne fourniroit aux Grecs de l'argent & des vivres , que celui des deux qui feroit vainqueur , deviendrait son ennemi , mais qu'en s'attachant à l'un des deux , la reconnoissance lui en feroit un ami. Il se joint donc à celui des deux rivaux qu'il juge le mieux disposé pour les Grecs , défait l'autre , se saisit de sa personne , & maintient son rival. Après avoir acquis aux Lacédémoniens l'affection du nouveau monarque , & en avoir obtenu de grands secours d'argent , il partit pour s'en retourner quoiqu'au fort de l'hiver , faisant toute diligence , afin que , dès les premiers jours du printemps, Lacédémone pût mettre ses guerriers en campagne.

Jusqu'ici nous avons parlé des grandes actions d'Agésilas , de ces actions qui s'étant passées à la vue de tout le monde , n'ont besoin pour être crues que d'être racontées. Je vais parler maintenant des vertus qui en ont été le principe , de ces vertus qui formoient son caractère , & qui lui ayant inspiré de l'horreur pour tout ce qui est digne de blâme , l'ont porté naturellement à tout ce qui est louable.

Agésilas avoit tant de respect pour les dieux garans des traités , que les ennemis regardoient ses sermens & sa parole comme plus surs que leur amitié mutuelle : & tandis qu'ils craignoient de conférer ensemble , ils s'abandonnoient sans réserve

serve au prince Lacédémonien. On ne refusera pas de me croire lorsque j'aurai cité les plus distingués de ceux qui se sont confiés à lui. Spitridate (1), seigneur Perse, sachant que Pharnabase cherchoit à épouser la fille du roi, & qu'il vouloit prendre la sienne sur le pied de concubine, indigné de cet outrage, se remit à la discrétion d'Agésilas, avec sa femme, ses enfans, & toute sa fortune. Cotys, souverain de Paphlagonie, refusa d'aller trouver dans son palais le roi de Perse qui lui engageoit sa foi; il craignit que s'il étoit maître de sa personne, il ne l'obligeât de se racheter par une grande somme d'argent, ou que même il ne le fît mourir. Aimant donc mieux se jeter entre les bras du roi de Lacédémone, il vint dans son camp, &, après avoir conclu une alliance, il lui amena mille hommes de cavalerie & deux mille de troupes légères. Pharnabase eut aussi avec lui une entrevue, dans laquelle il lui fit la confidence qu'il étoit résolu d'abandonner le roi de Perse, s'il ne le mettoit à la tête de ses troupes : mais, ajouta-t-il, s'il me confie ses armées, je vous ferai la guerre sans ménagement. Il ne craignoit pas qu'abusant d'un tel aveu, le roi de Sparte entreprît rien contre la foi qu'il lui avoit jurée. Tant il importe à un général sur-tout, d'être reconnu pour un homme sûr & d'une fidélité inviolable. Telle étoit la religion d'Agésilas, tel étoit son respect pour la sainteté des sermens.

Quant à son intégrité & à son désintéressement

(1) Spitridate & Pharnabase, deux principaux officiers du roi de Perse, Artaxerxès Mnémon.

parfait, je puis en donner les plus forts témoignages. Personne ne se plaignit jamais que ce prince lui eût rien ravi, & plusieurs ont avoué qu'ils tenoient tout de sa libéralité. Mais un homme qui se fait un plaisir de sacrifier son bien pour obliger les autres, voudroit-il se décrier en ravissant le bien d'autrui ? aime-t-il l'argent, il lui est beaucoup plus sûr de garder ce qu'il a, que de chercher à prendre ce qu'il ne lui appartient pas. D'ailleurs, quand on craint de ne pas marquer à quelqu'un toute la reconnoissance qui lui est due, quoiqu'il n'y ait point de tribunal où puissent être cités les ingrats, se permettroit-on des rapines défendues par les loix ? Or Agésilas ne jugeoit pas seulement qu'il y avoit de l'injustice à manquer de reconnoissance, mais encore à ne pas en témoigner en proportion de son pouvoir. Qui pourroit aussi l'accuser d'avoir détourné à son usage les deniers du trésor, lui qui abandonnoit à la république les récompenses que lui destinoient les autres peuples ? Mais de s'être vu réduit à emprunter pour subvenir aux nécessités de l'état ou aux besoins de ses amis, n'est-ce pas une preuve du peu de cas qu'il faisoit de l'argent ? S'il eût vendu ses bons offices, ou s'il eût exigé du retour, personne ne lui auroit su gré de ses bienfaits. Non, il n'y a que ceux qui sont obligés sans intérêt, qui s'attachent à celui qui les oblige ; & cela autant par le souvenir du bienfait qu'ils ont reçu, que par la confiance du bienfaiteur qui s'en rapporte à leur reconnoissance. Un homme qui aimoit mieux céder généreusement de ses droits que d'en user à la rigueur, devoit, sans doute, être éloigné de toute basse

cupidité : or après qu'on lui eut adjugé la succession entière d'Agis , il en abandonna la moitié à ses parens maternels (1) qu'il voyoit dans l'indigence. Toute la ville de Lacédémone m'est témoin de ce que je dis. Voici un autre trait qui finira cet article. Tithrauste lui fit offrir des présens considérables s'il vouloit se retirer ; Agéfilas lui fit dire : Tithrauste , on croit chez nous qu'il est plus beau pour un général d'enrichir son armée que de s'enrichir lui-même , de s'emparer des dépouilles des ennemis que d'en recevoir des présens.

Vit-on jamais le prince dont nous faisons l'éloge , esclave de toutes ces voluptés qui dominent la plupart des hommes ? Redoutant les excès de la bonne chere autant que ceux du vin , il évitoit l'intempérance qu'il regardoit comme sœur de la paresse. Dans les repas pris en commun (2) où il étoit d'usage de donner au roi deux portions , il ne prenoit que ce qui lui étoit né-

(1) Agis & Agéfilas étoient freres , mais de différentes meres. Comme Léotichide , fils d'Agis , avoit été déclaré bâtard , la succession d'Agis , ainsi que la couronne , furent adjugées à Agéfilas. = *Tithrauste*. C'est le Tithrauste dont il est parlé plus haut , qui remplaça dans le commandement des troupes Tissapherne auquel le roi de Perse avoit fait trancher la tête.

(2) Par les loix de Lycurgue , les Lacédémoniens devoient manger tous en commun ; & cette loi étoit si rigoureusement observée , que Plutarque a remarqué qu'Agis au retour de la guerre , voulant souper avec sa femme le soir qu'il arriva , on ne voulut point lui envoyer sa portion , afin de l'obliger de venir manger avec les autres. Il y avoit pourtant deux cas auxquels on étoit exempt de

cessaire , & envoyoit le reste à ceux qu'il estimoit davantage , disant que ce n'étoit pas pour manger plus qu'on donnoit plus au roi , mais pour le mettre à portée de marquer de la considération à ceux qu'il en jugeoit dignes. Toujours maître du sommeil , jamais son esclave , il le subordonnoit au besoin des affaires. Il eût rougi de n'être pas le plus mal couché de tous , ayant pour principe que c'est par une vie plus dure & non par une vie plus molle que celle des autres , que le chef doit se distinguer. Les seules choses dont il ne rougissoit pas de prendre la meilleure part , c'étoit les ardeurs de l'été & les rigueurs de l'hiver. S'il survenoit à son armée quelques travaux pénibles , il travailloit plus que personne , convaincu que c'est sur-tout l'exemple du général qui soulage le soldat. En un mot , son plus grand plaisir étoit le travail , & sa plus grande peine l'oïveté.

Que dirons-nous de l'empire qu'il avoit sur ses sens ? Il faut que j'en parle , ne fût-ce que parceque la chose est extraordinaire. S'il ne se fût abstenu que des plaisirs pour lesquels il n'avoit aucun goût , ce seroit une vertu commune : mais que , touché des charmes de Magabate , fils de Spithridate , autant que l'ame la plus vive peut être éprise des traits de la beauté , il ait refusé le baiser (1) d'un jeune prince qui ne faisoit

se trouver à ces repas publics ; quand on avoit sacrifié , ou quand on avoit été à la chasse , & qu'on en revenoit trop tard : mais alors il falloit envoyer une partie de son gibier & de son sacrifice à la cuisine publique.

(1) En Perse c'étoit l'usage de baiser ceux que l'on

que suivre les mœurs & la politesse de son pays, n'est-ce pas un vrai prodige & comme le dernier terme de la vertu ? S'apercevant bientôt que Mégabate, qui craignoit de déplaire, ne lui témoignoit plus le même empressement, il s'en plaignit à un ami de ce prince, en le priant de l'engager à lui rendre son amitié. Mais, lui répond cet ami, si par mes soins & mes paroles je le persuade, ferez-vous moins sévère ? Agésilas, après un instant de silence & de réflexion non, répondit-il brusquement, dussé-je, pour prix de ma complaisance, devenir le plus beau, le plus fort, le plus agile des hommes : dussent tous les objets que j'aurois touchés se transformer en or dans mes mains, j'atteste ici les dieux que les mêmes caresses éprouveroient de moi les mêmes refus. En admirant la retenue d'Agésilas, j'avoue que bien peu de gens feront cas de cette vertu ; mais je crois pouvoir dire qu'il y a plus d'hommes capables de triompher des ennemis que de vaincre de pareilles passions. Si on refuse de croire ces faits qui sont peu connus, tout le monde conviendra du moins que les actions des hommes constitués en dignité ne peuvent rester cachées, & que personne ne rapporta jamais, pour l'avoir vu, qu'Agésilas se soit permis quelque action deshonnête, personne ne put même jamais produire contre lui un soupçon fondé. Durant le cours de ses voyages, il avoit l'attention de ne pas loger dans les maisons des particu-

abordoit, & à qui on vouloit témoigner son affection ; en Grece cette même marque d'amitié étoit regardée comme peu honnête.

liers, mais toujours dans un temple où la sainteté du lieu oblige à la retenue, ou dans une place publique où l'on a tous les yeux pour témoins. Je ne cherche pas ici à en imposer : si j'alléguois des mensonges, toute la Grece seroit en état de me démentir ; & je me ferois tort à moi-même sans faire honneur à Agésilas.

La valeur fut une des principales vertus de ce monarque : il en a donné des preuves sensibles en se présentant toujours pour combattre les plus puissans ennemis de Sparte & de la Grece, & toujours le premier à l'action. Toutes les fois que les ennemis voulurent l'attendre, sans chercher à les dissiper par la terreur, il les chargea avec audace ; & , triomphant de leur résistance, il érigea des trophées, monumens durables de sa bravoure, & témoignages si frappans du courage avec lequel il a combattu, qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour se convaincre de son ardeur guerrière. Au reste, ne comptons pas ses succès par ses trophées, mais par ses campagnes. Il a vaincu également les ennemis lorsqu'ils n'osoient paroître en sa présence ; il les a même vaincus alors avec moins de risque & plus d'utilité pour sa patrie & pour les alliés. Ainsi dans les jeux on couronne les athletes contre qui personne n'ose se mesurer, comme ceux qui n'obtiennent la palme qu'après un long combat.

Sa prudence & sa sagesse égaloient sa bravoure. A-t-il jamais rien fait qui ne porte l'empreinte de ces deux vertus ? Par la facilité de son caractère & son empressement à servir les étrangers, il procuroit à sa république des amis à toute épreuve. Il se faisoit aimer des soldats autant qu'il s'en fai-

soit obéir : or une armée n'est-elle pas invincible lorsqu'elle observe la plus rigoureuse discipline par obéissance, & que, par amour pour son chef, elle est toujours prête à le suivre ? Les ennemis pouvoient bien lui refuser leur amitié, mais non leur estime. Sachant les tromper dans l'occasion, les gagnant de vitesse quand il falloit de la célérité, leur dérochant ses desseins quand il étoit nécessaire, il se conduisoit à leur égard tout différemment qu'avec les alliés de sa république, auxquels il s'étudioit à donner l'avantage sur eux. Tous les tems lui étoient égaux ; il agissoit la nuit comme le jour. Souvent il disparoissoit, on ignoroit où il étoit, où il alloit, ce qu'il faisoit. Il rendoit inutiles les plus forts retranchemens des adversaires, en les *tournant*, en les emportant de force, ou s'en emparant par surprise. Persuadé qu'à chaque instant il pouvoit être assailli par les ennemis, dans ses simples marches il conduisoit son armée en ordre de bataille, pour qu'elle pût s'avancer d'un pas tranquille & grave, comme une vierge qui porte les paniers sacrés dans les cérémonies, & afin que par-là les différens corps fussent toujours en état de se prêter un mutuel secours. Il savoit que c'est le vrai moyen d'être exempt des inquiétudes & des terreurs, d'éviter les fautes, & de se garantir des attaques imprévues. Par cette continuelle vigilance, il n'eut jamais à craindre les reproches de ses compatriotes. Redoutable aux ennemis, inspirant à ses alliés la confiance & le courage, il se tint également à l'abri du mépris des uns, du blâme des autres, & mérita toujours l'affection ou l'estime de tous.

Si nous voulions nous étendre sur son zèle pour la patrie , nous aurions trop à dire ; d'autant plus qu'il n'est aucune de ses actions qui n'ait eu pour but de la servir. Disons en peu de mots ce que personne n'ignore. Lorsque Agésilas croyoit pouvoir lui être utile , il ne se refusoit à aucun travail , n'évitoit aucun danger , ne ménageoit pas sa fortune , & ne prétextoit ni sa santé ni son grand âge ; il pensoit que le devoir d'un bon prince est de faire à ses sujets tout le bien dont il est capable. Mais un des plus grands services qu'il ait rendus à sa patrie , c'est qu'étant le plus puissant dans la république , il se montrait le plus soumis aux loix. Eh ! qui auroit refusé de leur obéir , lorsque le souverain leur obéissoit lui-même ? Mécontent de son état , auroit-on entrepris d'innover , lorsque le prince lui-même se soumettoit à l'autorité légitime ? Il avoit éprouvé des contradictions dans la république ; mais il en ufoit même envers ceux qui lui avoient été contraires comme un pere envers ses enfans. Il les reprenoit de leurs fautes , récompensoit leurs bonnes actions , les secouroit dans leurs disgrâces : nul citoyen n'étoit ennemi à ses yeux ; il étoit disposé à les louer tous ; sa plus grande joie étoit de les conserver tous , & la perte du dernier d'entre eux affligeoit son cœur. Il disoit hautement que Lacédémone seroit heureuse si les Lacédémoniens étoient fideles aux loix ; mais qu'elle ne seroit puissante qu'autant que les autres Grecs se conduiroient avec sagesse.

S'il est beau pour un Grec d'aimer son pays , que dirons-nous d'un général qui refusoit de prendre une ville Grecque , dans la crainte qu'elle

ne fût livrée malgré lui au pillage ? d'un général qui regardoit comme un malheur de vaincre lorsqu'il faisoit la guerre à des peuples de sa nation ? Quand on lui apporta la nouvelle de la bataille de Corinthe (1), où il n'avoit péri que huit Lacédémoniens , & environ dix mille ennemis ; sans témoigner aucune joie : malheureuse Grece, dit-il en soupirant, d'avoir perdu des hommes qui seuls t'auroient suffi pour subjuguier tous les Barbares ! Les exilés de Corinthe lui représentoient qu'ils ne tarderoient pas à se rendre maîtres de la ville , ils lui montroient les machines de guerre avec lesquelles ils espéroient l'emporter bientôt ; malgré leurs instances , il refusa de commencer l'attaque , disant qu'on ne devoit point détruire les villes Grecques , mais les châtier. Si nous faisons périr , ajoutoit-il , tous ceux qui s'écartent de leur devoir , où trouverons-nous des hommes pour nous aider à vaincre les Barbares ?

S'il est encore beau pour un Grec de haïr les Perses , parcequ'un de leurs monarques a marché anciennement contre la Grece pour la subjuguier ; & que leur prince actuel manifeste ses mauvais desseins contre les Grecs, que se liguant avec les peuples qu'il croit pouvoir nuire le plus à notre pays, il paie nos plus mortels ennemis pour nous inquiéter, qu'enfin il ne nous propose de paix que pour allumer la guerre entre nous : qui est-ce qui jamais s'employa comme Agéfilas pour faire soulever les différens peuples de la Perse , pour

(1) Il n'est pas fait mention dans l'histoire , de bataille près de Corinthe , où les Lacédémoniens aient eu un si grand avantage avec si peu de perte.

les appuyer dans leur révolte , ou en général pour occuper le monarque dans son empire , & le mettre hors d'état de nous attaquer ? Quoique sa patrie fût en guerre avec d'autres Grecs , occupé du bien commun de la nation , il partit pour aller causer au roi Barbare tout le dommage qu'il pourroit.

La douceur de son caractère mérite aussi nos éloges. Comblé de gloire & d'honneurs , revêtu d'une autorité bien affermie , d'une autorité chérie & respectée , il ne montra jamais d'orgueil. Il suffisoit de le voir pour remarquer quelles étoient ses intentions & sa tendresse pour ses amis. Il s'amusoit volontiers à les entendre parler de leurs plaisirs , & s'occupoit sérieusement de leurs affaires. Comme il étoit d'une humeur enjouée , & qu'il avoit toujours un air serein , plusieurs recherchoient sa société moins par des vues d'intérêt , que pour l'agrément qu'ils trouvoient dans son commerce. Quoiqu'incapable de parler avantageusement de lui-même , il écou-toit sans peine les gens qui se donnoient des louanges , croyant que par-là ils ne faisoient tort à personne , & que c'étoit autant d'engagemens qu'ils prenoient avec la vertu.

Nous ne devons pas omettre la noble fierté qu'il montrait dans l'occasion. Un sujet du roi de Perse , accompagné du Lacédémonien Callias (1) , lui porta une lettre par laquelle le prince lui offroit son amitié ; Agésilas , sans daigner ouvrir la

(1) Ce Callias étoit , sans doute , un citoyen de Lacédémone qui , mécontent de sa patrie , s'étoit retiré auprès du roi de Perse.

lettre , dit au porteur de répondre à son maître qu'il n'étoit pas nécessaire de lui écrire pour avoir son amitié , que s'il se montroit ami de Lacédémone , & bien disposé pour la Grece , il seroit lui-même son ami , & le serviroit de tout son pouvoir ; mais , ajoute-t-il , s'il forme contre nous de mauvais desseins , toutes les lettres qu'il pourroit m'écrire ne lui feront jamais trouver en moi un ami. Je loue donc le roi de Sparte d'avoir rejetté l'amitié du roi de Perse par attachement pour les Grecs. Je l'admire encore d'avoir cru qu'on devoit être fier non de posséder de grandes richesses & de compter de nombreux sujets , mais de commander à des hommes vertueux , & de l'être soi-même. Son refus d'ailleurs annonce autant de sagesse que de générosité. Sachant qu'il étoit de l'intérêt de la Grece de faire soulever contre le prince un grand nombre de satrapes , loin que ses présens & sa puissance pussent le déterminer à accepter l'offre de son amitié , il n'en étoit que plus sur ses gardes , dans la crainte que ceux qui se préparoient à une révolte contre leur maître , ne le crussent capable de les abandonner.

Qui n'admireroit la modestie de ce grand homme ! Le roi de Perse s'imaginait qu'en accumulant des trésors , il rangerait toute la terre sous sa domination : dans ce dessein il faisoit de prodigieux amas d'or , d'argent , de tout ce qu'il y a de plus précieux. Agésilas régloit ses dépenses de telle sorte qu'il n'avoit nul besoin de ces richesses. Si l'on refuse de me croire , qu'on jette un coup d'œil sur l'humble habitation dont il se contentoit ; ne sembleroit-il point que les portes

de sa maison sont celles qu'Aristodeme (1), fils d'Hercule, fit placer à son retour ? Qu'on examine ses ameublemens, qu'on se rappelle ses repas dans les sacrifices, qu'on se représente comment il se rendoit à la ville d'Amycle dans une voiture publique : en proportionnant ainsi sa dépense à son revenu, il n'étoit pas obligé de commettre des injustices pour la soutenir. On trouve qu'il y a du mérite à fortifier une place de manière qu'elle n'ait pas à redouter les attaques de l'ennemi ; moi j'estime qu'il y en a bien plus à fortifier son ame contre la tentation des richesses & des voluptés, & contre les assauts de la crainte.

Opposons la simplicité du roi de Lacédémone au faste & à l'orgueil du souverain de l'Asie. Celui-ci affectoit de se montrer rarement ; Agésilas aimoit à se produire, persuadé qu'il ne convient qu'à l'infamie de se cacher, mais que l'honneur & la vertu peuvent se montrer avec avantage au plus grand jour. L'un se faisoit gloire d'être d'un accès difficile, l'autre se faisoit un plaisir d'être accessible à tout le monde. L'un croyoit qu'il étoit de sa dignité de faire attendre ce qu'on lui demandoit, l'autre étoit ravi de satisfaire promptement ceux qui réclamoient ses services. Si l'on compare les plaisirs de ces deux monar-

(1) *Que fit placer Aristodeme.* Maniere de parler pour dire que ces portes étoient fort anciennes. Aristodeme étoit chef des Doriens qui s'emparèrent de Lacédémone. Mais il mourut, dit l'histoire, avant la fin de l'expédition. Ce furent ses fils Eurysthene & Proclès qui regnerent à Lacédémone ; & de-là vint que depuis il y eut ordinairement deux rois dans Sparte, l'un de la branche d'Eurysthene, & l'autre de celle de Proclès. = *Ses repas dans les*

ques , quelle différence pour les moyens de se les procurer & la maniere d'en jouir ! Le roi de Perse emploie des hommes qui parcourent toute la terre pour lui apporter les vins les plus exquis : une infinité d'autres inventent des mets qui puissent réveiller son goût ; que de soins pour provoquer & assurer son sommeil ? L'amour du travail rendoit agréables à Agésilas les mets les plus simples , les boissons les plus communes : il dormoit commodément par-tout. Il s'applaudissoit d'avoir toujours sous sa main les délices dont il vouloit jouir ; tandis que le monarque Barbare ne pouvoit vivre agréablement , sans envoyer ses esclaves lui chercher à grands frais des plaisirs aux extrémités du monde. Ce qui le satisfaisoit encore , c'est qu'il savoit s'accommoder aux vicissitudes des tems établies par la nature ; tandis qu'il voyoit le roi de Perse éviter par mollesse le chaud & le froid , & changer (1) de climat , semblable à ces foibles animaux qui changent de pays avec les saisons.

N'est-ce pas encore dans la vie d'Agésilas un trait admirable de n'avoir souffert dans l'intérieur de sa maison que des exercices & des objets dignes d'un héros , d'en avoir banni toute autre décoration , d'avoir nourri un grand nombre de

sacrifices. Nous avons observé plus haut que les Lacédémoniens devoient manger en commun , excepté lorsqu'ils faisoient des sacrifices. On voyoit dans les repas particuliers ceux qui étoient véritablement sobres. = *Amycle* , petite ville voisine & de la dépendance de Lacédémone.

(1) Les rois de Perse changeoient de climat suivant les saisons ; ils passaient l'hiver à Suze en Perse , & l'été à Ecbatane en Médie.

chiens pour la chasse & de chevaux pour la guerre. Il engagea Cynisque, sa sœur, à nourrir des courriers pour les grands jeux de la Grece, & en laissant à une femme le soin de préparer de semblables victoires, il fit connoître que de telles dépenses n'annonçoient que le faste & non le courage. Oui, sans doute, c'étoit avoir une juste idée de la grandeur, que de croire qu'il n'en feroit pas plus célèbre, s'il étoit vainqueur dans des courses de chevaux; mais que, s'il acquéroit avant tout la bienveillance de sa patrie, s'il se faisoit par toute la terre une foule d'amis illustres, s'il parvenoit à vaincre ses amis & sa patrie même en bienfaits, & à réprimer les ennemis par la force des armes; ce feroit alors qu'il remporteroit les victoires les plus nobles & les plus éclatantes, ce feroit alors qu'il obtiendrait une vraie célébrité pendant sa vie & après sa mort.

Tels sont les traits qui rendent Agésilas digne d'éloges immortels. Ce n'est pas ici un homme qui a trouvé un trésor, & qui en est plus riche sans être meilleur économe; qui a vaincu ses ennemis affoiblis par une contagion, & qui n'est qu'heureux sans être plus habile général: prenons une autre idée de notre héros. Celui qui est le plus infatigable de tous quand il faut travailler, le plus brave quand il faut combattre, le plus prudent quand il faut délibérer; voilà ce que j'appelle un grand homme, un homme accompli. Si c'est une invention utile dans l'architecture que la règle & le niveau pour diriger les plus beaux ouvrages; il me semble que la vertu d'Agésilas est un excellent modèle pour quiconque veut s'exercer aux actions honnêtes. Peut-on, en effet, de-

venir impie, injuste, violent ou intempérant, quand on se proposera pour exemple le plus juste, le plus religieux, le plus sobre, le plus modéré des hommes ? Agésilas se glorifioit moins de régner sur les autres, que de se commander à lui-même ; de mener les citoyens contre les ennemis, que de les conduire à la vertu.

Au reste, parceque je le loue après sa mort, qu'on ne regarde pas cet éloge comme un discours funebre, mais plutôt comme un hymne à sa gloire. Je ne fais que répéter ici ce qu'on disoit de ce Prince lorsqu'il vivoit ; & d'ailleurs, un discours funebre conviendrait-il pour célébrer une vie illustre & une mort glorieuse ? Quoi de plus digne d'être chanté & préconisé, que d'importans exploits & d'éclatantes victoires ? Sans doute, Agésilas jouit du bonheur des immortels, lui qui, brûlant dès sa plus tendre jeunesse du desir de se faire un nom, s'en est fait un plus fameux qu'aucun de ses contemporains ; lui qui, jaloux d'obtenir des honneurs, fut toujours invincible du moment qu'il régna ; lui enfin qui, au jugement de ses sujets & de ses ennemis mêmes, après avoir fourni la plus longue carrière, est mort irréprochable.

Mais pour que son éloge puisse se graver plus aisément dans la mémoire, je vais reprendre & parcourir en peu de mots toutes ses vertus. Agésilas respectoit les choses saintes par-tout où il se trouvoit, convaincu qu'on ne doit pas moins se rendre favorables les dieux du pays ennemi, que les siens propres. Il ne vouloit pas qu'on fît violence aux malheureux qui avoient été chercher un asyle au pied des autels ; & par le même prin-

cipe qu'on doit traiter de sacrilege celui qui vole les ornemens des temples , il croyoit qu'on devoit regarder comme impie quiconque en arrache ceux qui s'y sont réfugiés. Une maxime qu'il répétoit sans cesse , c'est que les immortels n'aient pas moins les actions que les victimes pures. Dans la prospérité , il ne méprisoit pas les hommes , mais il remercioit les dieux. Echappé du péril , il faisoit plus de sacrifices qu'il n'en avoit promis dans le péril même. Montrant un visage serein lorsque la fortune lui étoit contraire , il étoit doux & modeste lorsqu'elle lui étoit favorable. Entre ses amis , ce n'étoit pas les plus puissans , mais les plus affectionnés , qu'il chérissoit davantage. Il haïssoit moins celui qui cherche à se venger d'une injure , que celui qui néglige de reconnoître un service. Jaloux que chacun trouvât son intérêt dans les regles d'une probité exacte , il aimoit à enrichir les gens de bien , & laissoit dans leur indigence les âmes viles & intéressées. Conversant volontiers avec tout le monde , il ne se lioit qu'avec les gens vertueux. Il pensoit que le bien ou le mal qu'on lui disoit de quelqu'un , pouvoit lui faire également connoître , & celui qui faisoit le rapport , & celui qui en étoit l'objet. Il pardonnoit de se laisser tromper par des amis , mais non par des ennemis. Il jugeoit que s'il y avoit du mérite à tromper un homme méfiant , c'étoit un crime d'abuser de la confiance. Aimant à être loué par ceux qui blâment sans crainte ce qui leur déplait , on ne le vit jamais choqué d'une honnête franchise. Il se défioit d'un homme dissimulé , comme d'un piège. Ces gens qui par de faux rapports cherchent à brouiller les
amis,

amis, lui étoient plus odieux que les voleurs mêmes, parcequ'il regardoit comme un plus grand dommage la perte d'un ami que celle de l'argent. Il excusoit aisément les fautes des particuliers, celles des hommes publics lui sembloient impardonnables. Les unes, à son avis, faisoient peu de mal, les autres caufoient les plus grands préjudices. Il ne pouvoit souffrir l'inaction dans un prince, & l'activité lui paroissoit le digne attribut d'un roi. Plusieurs s'empressoient de lui ériger des statues, il s'y opposa toujours; mais il travailloit sans relâche à laisser des monumens de la plus noble partie de lui-même, persuadé que les statues sont l'ouvrage de l'art & le prix des richesses, au lieu que la gloire qu'on laisse après soi, est la preuve & la récompense du mérite. Aussi généreux qu'intègre, son opinion étoit que si l'intégrité se faisoit une loi de ne pas prendre le bien d'autrui, la générosité se faisoit un plaisir de donner du sien. Il appréhendoit sans cesse les rigueurs du sort, convaincu qu'on ne fauroit se dire heureux durant le cours de la vie la plus fortunée, & qu'on ne jouit d'un vrai bonheur qu'après une mort honorable. Selon lui, on étoit d'autant plus coupable de négliger la vertu, qu'on avoit plus de lumières. La gloire ne lui étoit précieuse, qu'autant qu'il l'avoit acquise par ses propres travaux. Qu'il est peu d'hommes qui pensent comme lui, que la pratique de la vertu est moins une peine qu'un plaisir! Il aimoit mieux obtenir des louanges que d'amasser des richesses. Il s'applaudissoit plus d'une valeur prudente, que d'une témérité heureuse, & faisoit paroître sa sagesse dans ses actions plutôt que dans

ses paroles. Redoutable aux ennemis , complaisant pour ses amis , résistant aux plus pénibles travaux , cédant sans peine à l'amitié , plus sensible aux charmes de la gloire qu'aux attraites de la beauté ; modéré dans les succès , ferme & assuré dans les occasions périlleuses ; cherchant à plaire , non par le piquant de ses saillies , mais par la douceur de son caractère ; grand avec réflexion , & non par un principe de fierté , il repoussoit les orgueilleux avec hauteur , & disputoit de modestie avec les hommes modestes. Simple dans ses vêtements , il se complaisoit dans la magnificence de ses troupes. Travaillant à diminuer le nombre de ses besoins , il s'étudioit à soulager ceux des autres. Terrible dans le combat , humain & facile après la victoire ; aussi incapable de se laisser tromper par les ennemis , que disposé à croire ses amis , & non moins appliqué à établir la fortune des uns qu'à renverser celle des autres. Dans sa famille , on le regardoit comme un parent tendre ; les personnes auxquelles il avoit rendu des services voyoient en lui un ami officieux , celles dont il en avoit reçu trouvoient un cœur reconnoissant ; ceux dont il vengeoit les torts l'appelloient un homme secourable ; ceux qu'il tiroit du péril le nommoient leur sauveur après les dieux.

Il me semble enfin qu'il est le seul qui ait fait voir , que si la force du corps diminue avec les années , la vigueur de l'ame ne vieillit pas dans les grands hommes. Il ne se lassait point de chercher la vraie gloire , & il obligea son corps de seconder la vigueur de son esprit. Aussi , la jeunesse la plus robuste ne l'emportoit pas sur sa

vieillesse. Quel homme dans la fleur de l'âge fut aussi redoutable aux ennemis , qu'Agésilas dans ses derniers jours ? De quelle mort se font ils plus réjouis que de celle de ce prince dans l'âge le plus avancé ? Quel homme inspiroit aux alliés plus de confiance que ce monarque , quoique déjà au terme de sa carrière ? Qui jamais fut plus regretté , même par de jeunes amis , que cet illustre vieillard ? Il fut toujours si constamment & si parfaitement utile à sa patrie , que , même après son trépas , il la sert encore par ses grands exemples , n'ayant été prendre sa place dans une demeure éternelle , qu'après avoir partagé dans son pays les tombeaux (1) des rois ses ancêtres , & laissé dans toutes les parties du monde des monumens de sa vertu.

(1) Agésilas , en revenant d'Egypte , accueilli d'une violente tempête , fut obligé de regagner la terre avec ses vaisseaux ; & ayant été poussé par les vents dans un lieu désert , nommé le port de Ménélas , au-dessus de la Lybie , il y mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans. Son corps fut reporté à Lacédémone , & placé dans les tombeaux des rois ses ancêtres.



S O M M A I R E
D E
L'ÉLOGE D'HÉLENE.

L'ÉLOGE d'Hélène est un des discours d'Isocrate le plus connu, & celui par lequel plusieurs personnes, d'après l'autorité de M. de Fénelon, jugent de cet orateur, quoique cet ouvrage ne soit qu'une production de sa jeunesse & un pur jeu d'esprit. Il l'avoit composé pour l'opposer à un discours de Gorgias, fameux sophiste, qui avoit été son maître, & qui avoit travaillé sur le même sujet. Nous avons encore le discours de Gorgias, & on en verra la traduction après celui-ci. J'ai cru devoir le traduire, & mettre ces deux pieces à côté l'une de l'autre, afin qu'on puisse juger du progrès qu'avoit fait l'éloquence entre les mains d'Isocrate. Notre orateur a pris son sujet autrement que le sophiste; il se propose de faire l'éloge d'Hélène dont Gorgias n'a fait réellement que l'apologie.

Après un long préambule où il attaque avec autant de force que de justesse les sophistes qui se faisoient gloire de soutenir des opinions étranges, & de traiter des sujets vils & méprisables, il annonce qu'il fera l'éloge d'Hélène, évitant de répéter ce que d'autres ont dit avant lui de cette femme célèbre. Il parle de sa naissance, & de sa beauté distinguée qui lui attira un grand nombre d'amans &

d'admirateurs. Thésée , roi d'Athènes , fut le premier épris de ses charmes. Il l'enleva conjointement avec son ami Pirithoüs , & la transporta dans l'Attique. L'orateur fait une longue & magnifique digression sur ce monarque ; il rappelle ses principaux combats , vante son courage , sa sagesse , & sur-tout la douceur & la modération qu'il montra dans le gouvernement. Il revient à Hélène qui , de retour à Lacédémone , fut disputée par une foule de rivaux. Il fait l'apologie de Paris , & l'excuse d'avoir cédé aux attraites d'Hélène , dont les charmes armèrent l'Europe contre l'Asie , engagerent les dieux à exposer leurs propres fils , & à se livrer mutuellement les combats les plus terribles. Vient ensuite sur la beauté un lieu commun dont la métaphysique , un peu trop subtile peut-être , est relevée par des traits nobles & frappans. Les glorieuses prérogatives accordées par les dieux à Hélène , & les grands avantages que les Grecs ont retirés de la guerre entreprise pour venger son enlèvement , terminent cet éloge. De ces deux objets , le dernier est traité par prétérition , & comme fournissant une matière abondante pour d'autres discours.

L'époque à laquelle celui-ci fut composé , n'est pas connue ; le style & le ton qui y regnent annoncent que l'auteur étoit jeune lorsqu'il le travailla. On y trouve de la finesse & des graces , de la grandeur & de la majesté : mais il faut convenir qu'il présente une morale dangereuse ; & on regrette que dans un ouvrage si propre à servir de mo-

dele au lecteur , & à diriger son goût, il se rencontre des principes capables d'alarmer sa délicatesse. Isocrate ne peut être excusable d'avoir fait l'éloge du crime & l'apologie d'une passion qui a causé tant de maux parmi les hommes. C'est là probablement ce qui a sur-tout révolté le vertueux archevêque de Cambrai. Il avoit raison d'être choqué , sans doute ; mais son zele pour la vertu ne devoit pas le rendre injuste , & lui faire proscrire tant d'autres discours du même orateur , qui offrent la morale la plus pure & la plus saine revêtue de tous les charmes d'une éloquence persuasive.





É L O G E

D' H É L E N E.

IL est des gens qui s'applaudissent du talent de présenter d'une manière spécieuse les opinions les (1) plus absurdes. Ils passent leur vie, les uns à soutenir qu'il n'y a ni vrai ni faux, qu'on ne fauroit apporter de raisons solides, ni pour ni contre ; les autres à prouver que la force, la justice, la prudence, ne different pas entr'elles, qu'aucune de ces vertus n'est l'ouvrage de la nature, qu'elles sont toutes le fruit de l'art & de l'éducation. D'autres perdent le tems à des disputes qui ne sont qu'un tourment inutile pour leurs disciples.

(1) Je ne discuterai pas ici les paradoxes de certains philosophes ou sophistes de la Grece ; je me contente de dire que ce fut sur-tout de l'école *Eléatique*, ainsi appelée des principaux chefs qui étoient de la ville d'Elée, que sortirent toutes ces opinions absurdes & extravagantes qu'une dialectique subtile se faisoit gloire de soutenir, & que les philosophes modernes ont renouvelles. = Protagoras étoit de la ville d'Abdere, disciple de Démocrite. Il y a dans Platon un dialogue qui porte le nom de Protagoras. Nous parlerons de Gorgias dans le sommaire de son apologie d'Hélène. Zénon étoit de la ville d'Elée ; il ne faut pas le confondre avec un autre Zénon qui étoit de la ville de Cittie, dans l'isle de Cypre, chef de la secte stoïcienne. Mélissus, de l'isle de Samos, disciple de Parménide.

Pour moi , je serois moins surpris de la manie de nos sophistes , si je voyois que ces discussions frivoles se fussent introduites de nos jours dans l'éloquence , & que nos modernes pussent se glorifier d'en être les inventeurs. Mais est-il quelqu'un assez peu instruit pour ignorer que Protagoras & les sophistes de son siècle , nous ont laissé des livres pleins de semblables rêveries , & d'opinions encore plus extravagantes ? En effet, qui pourroit renchérir ou sur Gorgias, qui eut le front d'avancer que rien n'existe dans le monde ; ou sur Zénon , qui prétendit démontrer que les mêmes choses sont possibles & impossibles ; ou sur Mélissus qui , malgré la multiplicité des êtres qui composent cet univers , a cherché des raisons pour établir que tout est un ?

Quoique ces anciens sophistes aient fait voir , par leur exemple , qu'il est facile de trouver des raisonnemens spécieux sur toutes les questions imaginables , cependant il en est encore parmi nous qui s'occupent des mêmes paradoxes. Mais au lieu de s'attacher à des chimères qui , loin de prouver la pénétration de leur esprit , ne prouveront jamais que l'inutilité de leurs recherches , ils devroient plutôt s'appliquer à l'étude de la vérité , enseigner à leurs disciples les sciences qu'il leur importe d'acquérir , & tâcher , par des exercices convenables , de former en eux de bons & généreux citoyens ; ils devroient penser qu'il vaut infiniment mieux être suffisamment instruit de choses essentielles , que de connoître parfaitement des choses inutiles , & avoir quelque supériorité sur les autres dans des objets intéressans , que de briller dans de pénibles bagatelles. Tout ce qu'ils

cherchent par-là , c'est de tirer un meilleur salaire de leurs jeunes disciples : or , toutes ces vaines disputes sont d'autant plus propres à leur procurer cet avantage , que la jeunesse étant indifférente pour le bien public & particulier , ce sont les discours qui n'offrent aucune utilité réelle , qu'elle écoute avec le plus d'empressement.

Je pardonne ces dispositions à un âge qui court sans cesse après l'extraordinaire & le merveilleux ; mais doit-on pardonner à ces maîtres de la jeunesse , qui , dans le commerce , condamnent les fraudes & les paroles trompeuses , de tenir eux-mêmes une conduite plus répréhensible que les commerçans de mauvaise foi ? car ceux-ci ne font tort qu'à des inconnus , au lieu que les autres abusent de la confiance de leurs élèves. Le mensonge s'est tellement accrédité entre leurs mains , que quelques-uns trouvant que c'étoit un moyen de s'enrichir , ont eu la hardiesse d'écrire que la condition des mendiants & des bannis est plus heureuse que celle des autres hommes. Leur facilité à traiter de si misérables sujets , leur fait croire qu'ils traiteroient sans peine des sujets plus sérieux & plus nobles. Pour moi , il me semble qu'il est ridicule de donner de pareils discours pour preuve de talent dans des objets essentiels , au lieu de le prouver en écrivant sur ces objets-là mêmes. Quoi donc ! des hommes qui prétendent posséder la sagesse , & qui s'arrogent le nom de sages , ne devraient-ils pas se tirer de la foule (1) & chercher à se distin-

(1) Isocrate a raison pour tout cet endroit. L'éloquence

guer par des exercices où les autres Grecs s'efforcent tous à l'envi d'exceller, & non par ceux qu'ils dédaignent? Ils agissent comme quelqu'un qui, se donnant pour un excellent athlète, descendrait dans une arène où nul autre ne voudrait le suivre. En effet, quel homme de bon sens iroit entreprendre l'éloge du malheur? Mais on voit assez que ce n'est que par foiblesse qu'ils se jettent dans de pareilles matieres. Car pour ces sortes de compositions, il n'est jamais qu'une route, qu'une maniere qui est toujours la même, & qu'il est facile d'inventer, d'imiter & d'apprendre. Au lieu que ces discours faits pour intéresser tous les hommes, & qui tendent à persuader quelque chose de vraisemblable ou de certain, sont susceptibles de plusieurs formes & de diverses convenances, qu'il n'est aisé ni d'emprunter des autres, ni de trouver soi-même. Ils coûtent d'autant plus à composer, qu'il est plus difficile d'écrire avec décence que sur un ton plaissant, de traiter les objets d'une maniere sérieuse que dans une forme amusante. Ce qui le prouve, c'est qu'aucun de ceux qui ont entrepris de louer de minces objets, tels que le sel, les frélons, & d'autres semblables, ne manquerent jamais d'expressions; tandis que ceux qui ont

ne doit s'exercer que sur des sujets graves, sérieux, instructifs, & se faire une loi de rejeter les sujets frivoles & méprisables. La poésie qui se propose d'amuser, ou de n'instruire qu'en amusant, est un peu plus libre dans le choix de ses matieres. Virgile a pu chanter les abeilles; mais qu'on remarque qu'il a relevé ce sujet médiocre par le ton noble avec lequel il l'a traité.

discuté des questions reconnues pour importantes, ou célébré des personnages distingués par leur mérite, sont restés fort au-dessous de leur entreprise. Non, les grands & les petits sujets ne sont pas toujours également à la portée du même écrivain : il est aussi facile de s'élever au-dessus des uns que difficile d'égaliser les autres. On a peine à trouver des idées neuves sur des matières sérieuses & graves ; au lieu que tout ce qu'on pourra dire au hasard sur des futilités, paroîtra toujours nouveau.

Aussi entre les orateurs jaloux de bien écrire, j'estime principalement celui qui a pris (1) Hélène pour sujet d'un de ses discours, parcequ'il a parlé d'une femme que sa naissance, sa gloire & sa beauté ont mise au-dessus de toutes les autres. On pourroit peut-être lui reprocher que, voulant faire un éloge d'Hélène, il ne fait réellement que son apologie. Car ces deux genres sont absolument différens entre eux : on ne fait l'apologie que d'un accusé ; on fait l'éloge d'une personne célèbre.

Mais de peur qu'on ne m'objecte que, prenant le parti le plus facile, je produis des critiques au lieu d'offrir des exemples, je vais essayer l'éloge d'Hélène, sans rien répéter de ce qu'on a déjà dit de cette femme illustre.

Je commencerai par sa naissance ; c'est le premier objet qui se présente. Jupiter a donné le jour à plusieurs demi-dieux, Hélène est la seule mortelle dont il voulut être le pere. Malgré tout

(1) C'est de Gorgias que veut parler Isocrate. Nous verrons son discours après celui-ci.

l'intérêt qu'il prenoit au fils d'Alcmene , il favorisa Hélène beaucoup plus qu'Hercule. A l'un il donna la force qui peut soumettre tous les hommes ; il enrichit l'autre de la beauté qui triomphe de la force même. Et, comme ce n'est point dans la tranquillité & le repos , mais dans les guerres & les combats , que s'acquierent la célébrité & la gloire , ce dieu qui n'avoit pas dessein seulement de les mettre tous deux au rang des immortels , mais de rendre leurs noms à jamais mémorables, voulut que la vie d'Hercule fût laborieuse & en butte à mille dangers , & que la beauté d'Hélène se fît connoître au loin , & fût disputée par un grand nombre de héros.

Thésée la vit lorsqu'elle étoit encore enfant , & qu'elle surpassoit déjà en beauté ses compagnes. Thésée regardé comme fils d'Egée , étoit réellement fils de Neptune ; sa force & son courage l'avoient fait sortir vainqueur de tous les combats : mais il fut vaincu par les charmes d'Hélène ; & , quoique chef d'une patrie illustre, placé sur un trône bien affermi , il s'imagina qu'il ne pourroit jouir de sa prospérité , s'il n'étoit possesseur de cette beauté naissante. Il n'avoit pu l'obtenir de ses parens qui attendoient qu'elle eût atteint l'âge convenable , & que l'oracle de Delphes eût prononcé sur son sort : peu effrayé des forces de Castor (1) & de Pollux , bravant la

(1) Castor & Pollux , freres d'Hélène , fils de Jupiter & de Léda , femme de Tyndare. Quelques historiens racontent que pour venger le rapt de leur sœur, ils vinrent assiéger la ville d'Athenes , que les Athéniens exilèrent Thésée , que ce prince se retira dans l'isle de Scyros chez

puissance de Tyndare , méprisant tous les obstacles qu'il pouvoit rencontrer à Lacédémone , il l'enleva de force , & la transporta dans un des bourgs de l'Attique. Il fut tant de gré à Pirithoüs de l'avoir secondé dans cet enlèvement , que , n'ayant pu le détourner de la résolution qu'il avoit prise d'aller demander en mariage Proserpine , fille de Jupiter & de Cérès , il se rendit aux instances de ce héros , descendit avec lui dans les enfers , sans craindre de s'exposer à un malheur inévitable , & crut qu'après les dangers que ce digne ami avoit bravés pour lui plaire , il n'y avoit point de péril qu'il ne dût affronter par reconnaissance.

Si le Prince qui a enlevé la fille de Tyndare , n'eût été qu'un homme ordinaire , on pourroit douter si je fais ici l'éloge d'Hélène ou la censure de Thésée. Mais supérieur à tous les grands hommes , dont les uns ont manqué de bravoure , les autres de prudence , ou de quelque autre qualité , ce héros est le seul qui ait réuni toutes les perfections , & dont la vertu fût accomplie. Touché d'un mérite aussi rare , je dois m'arrêter ici pour le célébrer , d'autant plus que la manière la plus noble de louer Hélène , c'est de montrer que ses admirateurs & ses amans étoient eux-mêmes des personnages admirables.

Lycomedes qui le fit périr. = Pirithoüs , fils d'Ixion , secourut Thésée dans le combat des Centaures & dans l'enlèvement d'Hélène. La fable dit qu'étant descendu aux enfers pour ravir Proserpine , il fut dévoré par le chien Cerbere , & que Thésée qui l'avoit suivi afin de l'aider , fut enchaîné par l'ordre de Pluton , jusqu'à ce qu'Hercule vînt le délivrer.

Sans doute , lorsqu'il s'agit de faits arrivés sous nos yeux , nous sommes en droit de n'en vouloir juger que par nous-mêmes ; quant aux anciens événemens , nous devons nous en rapporter aux sages de ces tems-là. Or ce que les fastes antiques me fournissent de plus glorieux au sujet de Thésée , c'est qu'étant contemporain d'Hercule , il osa marcher sur ses traces & se montrer son émule. Tous deux revêtus des mêmes armes , & livrés aux mêmes exercices , ils ne démentirent pas leur commune origine. Nés du même sang , fils l'un de Jupiter & l'autre de Neptune , le même esprit les anima ; & seuls de tous les hommes qui avoient paru jusqu'alors , ils s'établirent les défenseurs du genre humain.

Si les combats d'Hercule ont été plus difficiles & plus fameux , ceux de Thésée plus appropriés à nos besoins , furent plus utiles à la Grece. Eurysthée exigea du fils d'Alcmene qu'il enlevât les taureaux de Géryon (1) , qu'il lui apportât les pommes des Hespérides , & lui amenât le Cerbere ; il lui commanda encore d'autres travaux , qui devoient exposer ses jours sans aucune utilité pour les autres. Le roi d'Athenes , maître de ses actions , choisit les combats qui devoient lui obtenir le titre de bienfaiteur de sa patrie & de toute la Grece. Ce taureau envoyé par Neptune , qui ravageoit l'Attique , & que n'osoient atta-

(1) Géryon , roi d'Erythie ou d'Erythée en Espagne. Il avoit , dit-on , trois corps ; il nourrissoit des taureaux de chair humaine. Hercule le tua. Je n'expliquerai pas en détail les autres exploits d'Hercule & de Thésée , rapportés par l'orateur ; ils sont assez connus dans la fable.

quer tous les Athéniens ensemble , il le dompta seul , & fit cesser les alarmes & la désolation de tout son pays. De là , s'étant joint aux Lapithes , il marcha contre les Centaures qui , à la fois hommes & chevaux , se confiant en leur vitesse , en leur force , en leur audace , avoient saccagé des villes , en menaçoient d'autres , & fesoient par-tout l'horreur & l'épouvante ; il les vainquit dans un combat , & parvint bientôt à les exterminer. Ce fut vers le même tems qu'il détruisit un monstre nourri dans la Crete , né de Pasiphaé , fille du soleil. Athenes , par ordre de l'oracle , envoyoit tous les ans au Minotaure quatorze enfans pour tribut : à la vue de ces innocentes victimes , de ces infortunés dévoués à une mort cruelle , conduits par un peuple nombreux , & déjà pleurés quoique vivans , Thésée ému jusqu'à l'indignation , jugea qu'il valoit mieux mourir que de vivre avec honte , pour régner sur une ville condamnée à un tribut aussi déplorable. Il s'embarqua dans le même navire , & vainqueur de ce monstre , homme & taureau , qui avoit la force que devoit produire un pareil assemblage , il rendit à leurs peres les jeunes enfans qu'il avoit sauvés , & affranchit sa ville d'une servitude aussi injuste que barbare , dont il paroïssoit impossible de secouer le joug.

Ici , je suis incertain du parti que je dois prendre : engagé dans le récit des exploits de ce prince , je crains de m'interrompre , & de passer sous silence ses combats contre Sciron , Cercyon , & tant d'autres brigands dont son bras a purgé la terre. Je sens d'un autre côté que je m'éloigne de mon sujet , & que je pourrai paroître plus occupé

des actions de Thésée que de l'éloge d'Hélène. Pour éviter ce double écueil, je supprime la plus grande partie de ce que j'aurois à dire, dans la crainte d'offenser les auditeurs difficiles, & j'abrègerai le reste autant que je pourrai. Par-là, en satisfaisant plusieurs de ceux qui m'écoutent, je me satisferai aussi moi-même, & je ne me condamnerai pas à un silence absolu qu'une critique jalouse voudroit m'imposer.

Thésée manifesta son courage dans les occasions où il s'exposa seul ; il montra son habileté pour la guerre dans les combats qu'il livra avec toutes les troupes de la ville ; il signala sa piété envers les dieux dans les supplications que lui firent Adraste & les fils d'Hercule. Il sauva les enfans de ces héros par la défaite entière des habitans du Péloponèse, & obligea les Thébains de rendre au roi d'Argos les corps de ses guerriers qui avoient péri sous les murs de Thebes. Sa sagesse & ses autres vertus, dont il donna des preuves dans toutes les actions de sa vie, éclaterent sur-tout dans sa manière de gouverner.

Il voyoit que ceux qui cherchent à dominer par la violence, sont eux-mêmes contraints de s'assujettir à d'autres ; que, menaçant les jours d'autrui, ils vivent continuellement dans la crainte, forcés de combattre avec leurs compatriotes contre les étrangers, & avec des étrangers contre leurs compatriotes : il voyoit que ces tyrans pillent les temples des dieux, font mourir les meilleurs citoyens, se défient de leurs amis & de leurs proches, menent une vie plus misérable que des criminels qui attendent dans la prison le moment de leur supplice ; & que
tandis

tandis que tous les yeux sont éblouis de leur prospérité, leur cœur est en proie à des soucis dévorans. Eh ! quel plus triste état, en effet, que d'avoir à appréhender sans cesse tout ce qui nous environne, & de ne redouter pas moins ceux que nous chargeons de veiller à notre sûreté, que ceux-mêmes qui cherchent à nous faire périr. Ennemi d'un pareil pouvoir, & persuadé qu'un tyran est moins le chef que le fléau de son peuple, Thésée montra qu'il est facile de réunir l'autorité d'un monarque & le bonheur d'un particulier qui vit sans ambition sous l'empire des loix.

Il rassembla dans la même enceinte les Athéniens dispersés auparavant & distribués par bourgades, & forma une ville d'une si grande étendue, que depuis ce tems jusqu'à nos jours, on n'en vit jamais dans toute la Grèce de plus considérable. Ensuite, desirant que tous ses sujets s'intéressassent à la patrie, & élevant leur ame par le sentiment de la liberté, il voulut que tous pussent avoir part au gouvernement, & ne se figura pas qu'il en feroit moins le maître s'ils étoient plus occupés des affaires publiques. Il ne s'en tint pas là. Convaincu que les hommages d'un cœur libre & fier sont plus flatteurs que les adulations d'une ame servile ; &, bien éloigné d'agir contre le gré du peuple, il avoit conçu le dessein généreux de lui remettre les rênes de l'administration. Mais le peuple voulut qu'il commandât seul, persuadé qu'entre ses mains la monarchie seroit plus juste & plus douce que la démocratie même. Car bien différent des autres princes qui commandent les travaux & se réservent les plaisirs

firs, il prenoit sur lui seul les dangers, & mettoit en commun les avantages. Aussi, tant qu'il vécut, loin d'attenter à sa vie, on trembloit de le perdre. Gardé par l'amour de tous les citoyens, pour défendre sa personne, il n'avoit pas besoin de troupes étrangères. Souverain par la puissance, simple magistrat par les services qu'il rendoit au peuple, il gouvernoit avec tant de prudence & de justice, qu'aujourd'hui même il reste encore dans notre caractère des impressions de sa douceur.

Qui pourroit donc refuser des éloges à une fille de Jupiter, qui triompha d'un monarque de ce courage & de cette sagesse ? Ne doit-on pas l'honorer, & l'élever au-dessus de toutes les femmes de tous les siècles ? Non, nous ne pouvons rien produire qui atteste les grandes qualités d'Hélène d'une manière moins équivoque & plus éclatante que le choix de Thésée.

Mais pour éviter le reproche de m'appesantir sur une seule preuve, comme si mon sujet ne m'en fournissoit point d'autres, & de me borner à la gloire d'un seul héros pour célébrer la beauté dont j'ai entrepris l'éloge, je reprends la suite de l'histoire d'Hélène.

Après la descente de Thésée aux enfers, elle retourna à Lacédémone, où ayant atteint l'âge de l'hyménée, tous les princes & les monarques desirerent de l'obtenir. Ils auroient pu s'unir aux filles des premiers personnages de leur pays ; mais peu jaloux de telles alliances, ils partirent tous pour demander Hélène. La décision de leur sort étoit encore douteuse, & la fortune permettoit à chacun d'espérer ; dans l'opinion générale

qu'un pareil prix seroit disputé par plus d'un combat, les prétendans s'unissent, & s'engagent par un serment solennel à marcher contre le premier qui tentera de dépouiller le possesseur d'Hélène. Chacun, en scellant ce traité, croyoit assurer son bonheur. Il n'y en eut qu'un qui ne fut pas trompé dans ses espérances; mais tous pensoient également juste sur l'objet commun de leurs vœux.

Dans cette fameuse dispute sur la beauté, qui s'éleva, quelque tems après, entre trois puissantes déesses qui prirent Paris pour juges, Junon promettoit au fils de Priam l'empire de l'Asie, Minerve la victoire, Vénus lui promit Hélène. Ebloui par les charmes des immortelles, hors d'état de prononcer, & ne pouvant se décider que sur la valeur de la récompense, ce fut la fille de Jupiter que le prince Troyen préféra. La volupté qui, au jugement de certains sages, n'est point à dédaigner, ne fut pas le seul motif qui déterminâ son choix. Flatté d'être le gendre du souverain des dieux, il jugea cet avantage bien préférable à l'empire de l'Asie. Il pensoit qu'une grande puissance & de vastes domaines pouvoient échoir à des hommes vulgaires, mais que jamais mortel ne seroit favorisé d'une pareille alliance. Quant à ses enfans, il voyoit qu'il ne pouvoit leur laisser un plus bel héritage que l'honneur d'être doublement issus de Jupiter. Convaincu que les faveurs de la fortune sont mobiles & incertaines, mais que la naissance est un bien qu'on ne peut nous ravir, il se disoit à lui même que son choix illustreroit toute sa race; au lieu que les autres prérogatives périroient avec lui. D'après

de telles vues , quel homme sensé pourroit blâmer sa conduite ?

Il en est qui n'examinant jamais les choses dans leurs principes , & qui décidant de tout d'après l'événement , ont cherché à le décrier. Mais la témérité de leurs injures prouve leur peu de raison. N'y a-t-il pas , en effet , une présomption choquante à se croire plus judicieux & plus sage que celui que des déesses ont choisi pour arbitre ? Non , ce n'étoit pas un mortel ordinaire , cet homme qu'elles jugerent digne de prononcer dans un si grand différend ; l'intérêt qui les animoit dut les rendre , sans doute , très attentives sur le choix d'un juge. Il faut donc examiner quel étoit Paris , & le juger , non d'après le ressentiment des déesses mécontentes , mais d'après le choix que toutes trois ont fait de lui avec réflexion. On peut être opprimé par une puissance injuste , bien qu'on soit innocent ; mais on ne peut être choisi pour juge entre des divinités , sans être doué d'une intelligence supérieure. Pour moi , je m'étonne qu'on reproche à Paris , comme une folie , d'avoir voulu vivre sous l'empire d'une femme pour laquelle plusieurs demi-dieux avoient voulu mourir. N'eût-il donc pas été le plus insensé des hommes , si voyant des déesses se disputer le prix de la beauté , loin de témoigner de l'indifférence , il n'eût pas montré la plus grande ardeur pour une prérogative dont il les voyoit si jalouses ?

Eh ! qui n'eût pas été ravi par les charmes d'Hélène , dont l'enlèvement souleva tous les Grecs , comme si toute la Grece avoit été ravagée , & enorgueillit les Barbares , comme s'ils avoient

subjugué toute la Grece? Et l'on ne peut douter des dispositions où étoient les deux peuples rivaux. Mille autres sujets de plainte n'avoient pu leur faire prendre les armes; la seule Hélène alluma entre eux une guerre commencée avec les plus grands préparatifs, entretenue par la haine la plus vive, soutenue pendant plusieurs années avec l'ardeur la plus opiniâtre: & lorsque les uns pouvoient, en la rendant, s'affranchir des maux qui les pressoient; les autres, en la laissant en Asie, retrouver chez eux une vie paisible, nulle considération ne put les ébranler. Les Troyens souffrirent que leur territoire fût dévasté & leurs villes ruinées, plutôt que de rendre Hélène; les Grecs aimèrent mieux vieillir dans une terre étrangère, & renoncer à revoir jamais leur patrie, que d'y retourner en abandonnant la beauté qui avoit armé leurs bras. Et ce n'étoit, ni pour Paris, ni pour Ménélas, que se disputoient avec tant d'acharnement les deux nations: mais persuadés que la partie du monde qui posséderoit Hélène, seroit la plus heureuse, les Troyens combattoient pour le bonheur de toute l'Asie, & les Grecs pour celui de l'Europe entière.

Non seulement les Grecs & les Barbares se portèrent avec la plus grande chaleur à tous les travaux de la guerre; on vit les dieux mêmes prendre part à cette expédition, sans hésiter d'exposer leurs propres fils aux combats qui devoient se livrer sous les murs de Troie. Quoique Jupiter vît dans les destinées la mort de Sarpedon, l'Aurore celle de Memnon, Neptune celle de Cycnus, Thetis celle d'Achille, ils les excitèrent néanmoins à entrer dans la querelle

commune , croyant qu'il leur étoit plus glorieux de mourir pour la fille de Jupiter , que de vivre loin des périls où l'on s'exposoit pour elle. Mais faut-il s'étonner qu'ils pensassent ainsi à l'égard de leurs enfans , ces dieux qui alors soutinrent eux-mêmes des combats beaucoup plus terribles que dans la guerre contre les géants ? Ils s'étoient tous réunis dans celle-là ; dans celle de Troie , divisés entr'eux ils combattirent les uns contre les autres.

Telle devoit être , sans doute , la conduite des immortels ; & nous , nous pouvons parler sans craindre qu'on nous accuse d'en trop dire. Non , jamais on ne vit sur la terre rien de plus beau qu'Hélène , comme dans l'univers on ne conçoit rien de plus admirable , de plus auguste , de plus céleste que (1) la beauté. Il est facile de prouver toute l'étendue de son pouvoir. Parmi les êtres qui ont en partage la force , la sagesse , la justice , plusieurs nous intéressent , moins par les vertus qu'ils possèdent , que par quelque attrait personnel : au lieu que nul être dépourvu de la beauté , ne peut mériter notre amour ; privé de ce charme puissant , il n'emporte que nos mépris. La vertu même , tout estimable qu'elle est , cesseroit de le paroître sans la beauté qu'elle fait éclater à nos

(1) Il y a beaucoup de dignité & de noblesse dans ce lieu commun sur la beauté. Le commencement offre une métaphysique subtile , obscure , & même fausse. L'orateur confond la beauté physique & sensible avec la beauté morale & spirituelle. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déjà dit dans le sommaire , qu'on ne peut pardonner à Isocrate d'avoir fait l'éloge du crime , & l'apologie d'une passion qui a causé tant de maux parmi les hommes.

yeux. Et pour mieux sentir encore tout le prix de ce don inestimable, il ne faut que considérer comment nous pensons tous sur chacun des autres objets. Aucun d'eux ne se fait désirer qu'autant qu'il peut nous être utile : en disposer pour notre usage, c'est tout ce que nous voulons. Mais l'amour du beau, né avec nous, s'empare de notre ame avant toute réflexion ; il y regne avec d'autant plus d'empire, que cette qualité est plus excellente. Les talens de l'esprit, & tous les avantages qui distinguent un homme, ne font souvent qu'irriter l'envie ; ce n'est que par des égards qu'il nous appaise, ce n'est qu'à force de services qu'il parvient à se faire aimer : au lieu que du premier abord la beauté fait notre conquête. Nous lui rendons un culte comme aux immortels sans jamais nous lasser de nos hommages : plus flattés de lui obéir que de commander à d'autres, nous prévenons ses ordres, & trouvons qu'elle ne nous commande jamais assez. Les hommes qui se soumettent à toute autre empire, on les traite d'adulateurs ferviles ; tandis qu'on loue le zèle & qu'on envie les chaînes des esclaves de la beauté. Tel est même le saint respect & l'intérêt religieux qu'elle nous inspire, que si dans la jeunesse nous voyons quelqu'un s'oublier au point de mettre ses charmes à prix, nous concevons encore plus d'horreur pour l'infâme qui se vend, que pour l'infâme qui l'achete ; & qu'au contraire si l'être heureux que le ciel a doué de la beauté, la défend comme un temple contre les entreprises des profanateurs, il vit honoré parmi nous jusqu'à la fin de ses jours, & la patrie sensible le chérit à l'égal d'un citoyen utile.

Mais à quoi bon parler des hommes , quand nous pouvons citer les (1) dieux ? Toujours grand dans l'administration de l'univers , le souverain de la nature se plaît à déployer toute sa puissance ; il l'oublie en faveur de la beauté , & s'il se dépouille de sa grandeur , c'est pour communiquer avec elle. On fait que Jupiter sous la figure d'Amphitryon descendit auprès d'Alcmene , qu'il fondit en pluie d'or sur la prison de Danaë , que métamorphosé en cygne , il vint se reposer sur le sein de Némésis , que sous la même forme , il devint époux de Lédä : enfin ce dieu toujours sensible , renonçant à la force , n'emploie que l'adresse pour captiver ces êtres que la nature se plut tant à former. Sans doute , la beauté est bien plus en honneur dans le ciel que sur la terre , puisque les dieux pardonnent à leurs épouses de succomber à ses attraits. Et l'on pourroit faire voir qu'entre plusieurs déesses vaincues par la beauté d'un mortel , aucune n'a rougi de sa défaite , aucune ne voulut qu'elle restât cachée sous le voile du mystère , mais plutôt qu'elle fût célébrée comme une victoire éclatante. Pour justifier ce que j'avance , qu'on se rappelle ici que la beauté éleva plus de femmes au rang des immortelles , que toute autre vertu.

Hélène , la plus belle de toutes , se vit aussi la plus favorisée. Ayant reçu avec l'immortalité une puissance divine , tel est le premier usage

(1) Il est bien étonnant (c'est une réflexion qui doit venir naturellement à tout le monde) que des hommes raisonnables eussent admis une religion qui autorise & consacre le crime.

qu'elle en fut faire. Ses freres (1) avoient payé le tribut à l'humanité : elle les mit au rang des immortels ; & pour attester leur divinité à l'univers, elle les rendit visibles à tous les yeux , de sorte que dans les tempêtes ils sauvent quiconque les apperçoit & les invoque avec confiance. Quant à Ménélas , afin de récompenser ses travaux , & les combats qu'il avoit soutenus pour elle , elle le garantit de tous les malheurs qui s'étoient accumulés sur la race des Pélopidés ; & le faisant passer de la condition de mortel à l'immortalité des dieux , elle le fit asseoir à ses côtés sur un trône éternel. Ici , je puis appeller en témoignage Lacédémone , cette ville si attachée aux anciens établissemens. Aujourd'hui encore , dans une des contrées de la Laconie , on leur fait à tous deux des sacrifices solennels , suivant les rits antiques , non comme à des héros , mais comme à des divinités tutélaires.

Hélène fit sentir d'une autre maniere à Stésichore (2) toute l'étendue de sa puissance. Ce poëte , dans un de ses écrits , avoit eu l'imprudence d'en parler mal : il se trouva tout à coup privé de la vue. Mais ayant connu la cause de sa disgrâce , il rétracta par des éloges la témérité de sa satire : & Hélène aussi-tôt lui rendit la lumiere.

(1) Personne n'ignore que Castor & Pollux , freres d'Hélène , furent métamorphosés en astres , & placés dans le Zodiaque , sous le nom de Gemeaux , l'un des douze signes. Les navigateurs , disoit-on , qui appercevoient ce signe au milieu de la tempête , étoient assurés de leur salut.

(2) Stésichore , poëte Grec ; il n'est connu que par cette anecdote au sujet d'Hélène.

Quelques historiens d'Homere racontent que cette divinité nouvelle lui étant apparue pendant la nuit, lui ordonna de chanter les héros qui avoient combattu sous les murs de Troie, voulant que le trépas de ces guerriers célèbres fût regardé comme digne d'envie. Ils ajoutent que c'est au génie d'Homere, mais plus particulièrement encore à l'inspiration d'Hélène, que nous sommes redevables de tous les charmes & de toutes les graces de ce poëme si vanté.

Celle qui peut également récompenser & punir, mérite donc seule que les riches qui peuvent faire les frais de toutes les cérémonies d'un culte religieux, emploient tous leurs trésors pour se la rendre propice & favorable. Quant aux hommes qui ont cultivé leur esprit par l'étude, qu'ils s'efforcent à l'envi de célébrer dignement ses qualités sublimes : ce sont là les offrandes qu'ils lui doivent.

Pour moi, j'en ai dit beaucoup moins dans son éloge qu'il n'en resteroit encore à dire. Sans parler des arts, des sciences, de tous les avantages dont on peut rapporter l'origine à Hélène & à la guerre de Troie, soyons persuadés que si nous ne sommes pas asservis aux Barbares, c'est à elle que nous en sommes redevables. C'est pour elle, en effet, que les Grecs réunis les ont attaqués de concert dans une expédition fameuse. Ce fut alors pour la première fois que l'Europe triompha de l'Asie ; triomphe qui changea la face des choses. Jusqu'alors des Barbares malheureux dans leur propre pays, avoient prétendu dominer dans nos villes. Danaüs exilé d'Egypte, s'étoit emparé d'Argos, Cadmus parti de Sidon,

avoit régné dans Thebes ; les peuples de Carie avoient envahi les isles de la Grece ; Pélops , fils de Tantale , prince Phrygien , s'étoit soumis tout le Péloponèse : mais depuis le siège de Troie , notre nation acquit des forces qui la mirent en état d'enlever aux Barbares de grandes villes & de vastes contrées. Ceux donc qui voudront étendre & développer ces objets , trouveront encore après moi un vaste champ à parcourir. Ce que j'ai omis leur fournira pour l'éloge d'Hélène , une foule d'idées heureuses qui même auront encore le mérite de la nouveauté.



S O M M A I R E
D E
L' A P O L O G I E D' H É L E N E,
E T D U F R A G M E N T
D E L' É L O G E D E S A T H É N I E N S
M O R T S A U S E R V I C E D E L A P A T R I E ;
P A R G O R G I A S.

GORGIAS est le sophiste le plus fameux qui ait paru parmi les Grecs ; il n'est pas inutile de faire connoître en peu de mots quel il étoit , comment il s'étoit établi à Athenes , la grande réputation dont il jouissoit dans cette ville & dans toute la Grece , l'étendue des connoissances qu'il avoit acquises , & la sorte d'éloquence qui l'avoit rendu célèbre. J'ai puisé presque tout ce que j'en ai dit dans les mémoires de l'académie des inscriptions. Ceux qui sont de M. Hardion, savant académicien, offrent plusieurs dissertations curieuses , intéressantes & très bien écrites , sur l'origine & les progrès de la Rhétorique dans la Grece. J'ai pris de cet auteur tout ce qui a paru me convenir pour les objets & les personnes dont j'avois à parler.

Gorgias étoit de la ville des Léontins dans la Sicile. Son pere s'appelloit Carmantide, & il avoit un frere médecin nommé Hérodicus. Il étoit né aux environs de la LXXIII^e. Olympiade. Il n'eut pas besoin d'aller hors de sa patrie chercher des secours pour cultiver ses dispositions

naturelles. Empédocle d'Agrigente fut le principal maître qui fortifia & dirigea son goût pour les sciences & pour l'art de la parole. Empédocle étoit un des plus grands poètes, un des plus grands philosophes, & un des meilleurs orateurs de son tems. Les Siciliens lui attribuoient l'invention de la rhétorique, parcequ'il étoit le premier qui leur en eût donné des leçons. Gorgias embrassa la science de la parole dans toute son étendue, & ne mit point de bornes à l'ambition qu'il eut de parler de tout savamment & éloquemment. Non content des instructions qu'il avoit reçues d'Empédocle sur la physique, la médecine, la politique, la morale, l'éloquence, la poétique, &c. il vint à Syracuse pour se perfectionner dans l'art oratoire sous Tisias fameux rhéteur. Quoiqu'il se fût appliqué à toutes les sciences sans exception, le titre d'orateur fut le seul qui flattât sa vanité; & pendant que les autres sophistes faisoient profession d'enseigner la vertu, Gorgias ne s'annonça jamais que comme un maître d'éloquence, également capable de bien parler lui-même, & d'apprendre aux autres à bien parler. Il ne tarda pas à devenir dans sa ville un objet d'étonnement & d'admiration. Les Léontins furent extrêmement flattés d'avoir pour concitoyen un si rare personnage, & ils crurent devoir consacrer son nom sur leurs monnoies. Attaqués par les Syracusains qui vouloient les asservir, ils songerent à implorer le secours des Athéniens, auxquels ils prétendoient être unis par les liens du sang. Ils croyoient que la parenté les engageroit à secourir Léonte; mais ils espéroient encore plus de l'éloquence de Gorgias, sur qui ils avoient jetté les yeux pour cette importante ambassade. Ils ne furent pas trompés dans leurs espérances. Le discours de leur ambassadeur parut aux Athéniens si admirable & d'un goût si nouveau,

que tout accoutumés qu'ils étoient à ce qu'il y avoit de plus beau & de plus parfait en tout genre, ils s'imaginèrent entendre non un simple mortel, mais le dieu même de l'éloquence. Gorgias obtint tout ce qu'il demandoit, on arma vingt galeres, & les Léontins furent secourus.

Les Athéniens l'engagerent par les plus vives instances à s'établir parmi eux, persuadés que l'acquisition d'un tel citoyen les dédommageroit avec usure des dépenses de leur armement, & qu'ils pouvoient se promettre les plus grands avantages d'un homme aussi capable de leur former d'habiles orateurs. Gorgias ne retourna à Léonte que pour y faire le rapport de son ambassade; il revint à Athenes où il fixa pour toujours son domicile. C'étoit le seul théâtre où il crut pouvoir dignement produire ses talens, & il y envisageoit tout à la fois une source immense de gloire & de richesses. Les plus distingués d'entre les Athéniens coururent avec empressement prendre de ses leçons, & ne goûterent plus d'autre éloquence que la sienne. Gorgias dédaigna la méthode commune d'enseigner, & au lieu de présenter à ses disciples une suite de préceptes sur les différentes parties de la rhétorique, il leur composoit sur toutes sortes de matieres des discours qu'il leur donnoit à apprendre par cœur. Ils y trouvoient tout ensemble, selon lui, & les regles les plus sûres, & la plus parfaite maniere de les appliquer. Outre ces exercices particuliers, il avoit soin de réveiller assez souvent l'admiration des Athéniens par des discours publics. Il les indiquoit à certains jours, & c'étoient autant de jours de fêtes pendant lesquels tous les travaux cessoient.

Une occasion vint s'offrir d'étaler tous les trésors de son éloquence. C'étoit l'usage à Athenes de faire publiquement l'éloge des citoyens morts pour le service de la patrie.

Quoique , selon Socrate , il ne fût pas difficile de faire l'éloge des Athéniens en présence des Athéniens , & qu'on n'eût pas à craindre que l'auditoire fût paresseux d'applaudir aux louanges qu'on lui donnoit , cependant ces discours étoient regardés comme l'écueil des orateurs , parce que celui que Périclès avoit prononcé quelques années auparavant , étoit comme une piece de comparaison contre laquelle la médiocrité n'eût pu se soutenir. Gorgias , choisi pour un de ces éloges funebres , ne craignit pas le parallèle ; il se présenta avec une pleine certitude de triompher. Il avoit entassé à dessein dans son discours les plus magnifiques expressions , les plus brillantes métaphores , les antitheses les mieux compassées , & toutes ces autres figures dont la nouveauté & la singularité éblouirent & fascinerent tous les esprits. Il ne nous est resté de ce discours qu'un fragment dont je parlerai tout à l'heure. Les applaudissemens qu'il reçut porterent à leur comble son audace & sa présomption. Pour établir sa réputation d'homme supérieur & universel , il osa , pendant la célébration des fêtes de Bacchus , monter sur le théâtre d'Athenes , & déclarer publiquement qu'il étoit prêt à parler sur quelque matiere qu'on lui voulût indiquer. Cette démarche , dont un petit nombre de gens sensés connurent le ridicule , lui attira les acclamations de toute la foule des spectateurs.

Après avoir joui dans Athenes pendant plusieurs années d'une admiration aussi constante qu'elle étoit générale , il céda au desir que sa vanité lui avoit inspiré , d'aller aux jeux Olympiques déployer aux yeux de toute la Grece assemblée ses rares talens & sa vaste érudition. Il y parut vêtu de pourpre suivant son usage , & prononça de dessus les degrés du temple de Jupiter un discours dans le genre démonstratif , dont l'objet fut d'exciter les Grecs à se réunir tous par

une confédération pour faire la guerre aux Barbares. Il débuta par l'éloge des instituteurs des jeux, dont les vues politiques, en fondant cette espèce de congrès général, avoient été de maintenir entre les différens états de la Grece, l'esprit d'union & de concorde, d'où dépendoit leur salut commun. Aristote a cité ce début pour exemple des exordes du genre démonstratif qui sont fondés sur la louange. Il fait aussi mention d'un discours dans le genre délibératif, que le même orateur prononça dans le même tems pour les habitans de la ville d'Elis; mais il le blâme de l'avoir commencé par une exclamation brusque & précipitée, au lieu d'amener par un exorde le sujet de la délibération. En revenant des jeux Olympiques, il s'arrêta dans la Theffalie, où il inspira le goût des sciences & de l'éloquence à des peuples qui ne connoissoient d'autre exercice que celui de dresser des chevaux, ni d'autre talent que celui de s'enrichir. Il les quitta pour assister à la célébration des jeux Pythiques, où il harangua une seconde fois la Grece assemblée. On ignore sur quoi roula son discours; mais on fait qu'il en fut récompensé du plus grand honneur dont il étoit possible de flatter l'ambition d'un mortel. L'assemblée ordonna qu'on lui dresseroit dans le temple d'Apollon Pythien une statue, non pas simplement dorée, mais d'or massif.

Il revint à Athenes pour y passer le reste de ses jours. Pendant son absence, Platon avoit composé contre lui ce fameux dialogue où il le met aux prises avec Socrate. Si la publication de cet ouvrage ne guérit pas tout d'un coup les Athéniens de leur excessive prévention en faveur du sophiste, elle leur inspira au moins quelque défiance d'eux-mêmes; & l'illusion s'étant peu à peu dissipée, ils distinguèrent à la fin l'or véritable de ce qui n'étoit que du clinquant, & la

haute

haute réputation de Gorgias déchut au point que ses partisans firent de vains efforts pour la relever.

Je n'examinerai pas ici les opinions étranges & singulières que soutenoit Gorgias : cette discussion me mèneroit trop loin ; & d'ailleurs la grande réputation de ce sophiste étoit moins fondée sur la singularité de son système de métaphysique , & sur les vastes connoissances qu'il s'attribuoit , que sur un genre d'élocution qui surprit par sa nouveauté , & qui devint un objet d'émulation pour tous les écrivains de son siècle. Non content d'emprunter d'Homere les ornemens propres à élever son style , & à lui donner de l'éclat , il entreprit , à l'exemple des poètes tragiques , & sur-tout des dithyrambiques , d'introduire dans les discours oratoires , les expressions les plus éloignées de l'usage ordinaire de parler , & les figures les plus hardies. Pour mieux imiter l'artifice des poètes , il donna à presque toutes ses phrases un tour périodique & nombreux ; & cette invention dont on lui a fait honneur , fut dans la suite un des principaux moyens d'amener la prose à sa perfection. S'il eût usé modérément de cet artifice , il n'eût encouru aucun blâme ; mais ses discours n'étoient qu'un tissu perpétuel de périodes , qui se suivoient , dit Démétrius de Phalere , comme les hexamètres dans les poèmes d'Homere : elles étoient , pour la plupart , composées de deux membres fort courts , ce qui donnoit à son style un air de sécheresse ; d'ailleurs cette uniformité devoit nécessairement produire de l'ennui & du dégoût. Pour y remédier en quelque façon , il avoit imaginé , d'après les poètes , différentes manières de figurer ses périodes , soit en donnant à chaque membre un nombre égal de syllabes , & les mêmes intervalles , pour l'élévation & l'abaissement de la voix ; soit en opposant

les membres l'un à l'autre , & ces antitheses étoient ou dans les choses , ou dans les mots , ou dans tous les deux ensemble ; soit en plaçant à la tête de chaque membre les mêmes mots , ou entiers , ou avec quelque changement ; soit enfin en donnant aux dernières syllabes les mêmes chûtes & les mêmes terminaisons.

Platon & Isocrate surent prendre de ce sophiste & des autres ce qu'ils avoient de bon , en évitant leurs défauts. Ils mirent dans leur style plus de simplicité en même tems & de dignité , moins d'art & d'affectation , des nombres plus moëlleux & plus étendus. Eschine & Démosthene les ont pris pour modeles , & ont fixé le goût de la saine éloquence.

Il ne nous est resté de Gorgias qu'un éloge ou apologie d'Hélène , une apologie de Palamede , & un fragment de l'éloge des Athéniens morts au service de la patrie. Il faut convenir que ces trois pieces sont bien peu agréables pour le fond : elles présentent presque par-tout des pensées froides & recherchées , des idées obscures & embarrassées , des raisonnemens subtils & faux. Il n'est gueres possible de transporter dans notre langue tous les vices de style , qui sont à peu près ceux dont nous venons de parler. J'ai rejeté dans le troisieme volume , parmi les plaidoyers , l'apologie de Palamede. Je donne ici le fragment de l'éloge des Athéniens , traduit par M. Hardion. J'ai conféré sa traduction avec le texte ; & comme elle m'a paru exacte & bien faite , je l'ai adoptée , & je la donne avec quelques légers changemens. La traduction de l'éloge ou apologie d'Hélène , ne vaut probablement pas la peine qu'elle m'a coûtée. L'obscurité naturelle de l'écrivain , jointe à quelques altérations du texte , m'a souvent embarrassé , & fait chercher long-tems pour tirer des

sens un peu raisonnables. J'ai tâché, autant que la permis notre langue, de présenter le sophiste tel qu'il est avec ses défauts, sur-tout avec ses membres de phrase artistement mesurés par de courtes antithèses.

Voici la substance de sa harangue. Après un exorde où il expose son sujet, il parle de la naissance d'Hélène, de sa beauté céleste qui la fit rechercher d'une foule de rivaux. Il expose ensuite les causes qui ont pu la conduire à Troie, & entreprend de démontrer qu'elle n'est pas coupable, quelque supposition qu'on fasse.

1°. Si on suppose un ordre des dieux & un décret de la nécessité; la chose est évidente.

2°. Si on dit qu'elle a été enlevée de force, il est encore évident qu'elle est innocente.

3°. Si on prétend qu'elle a cédé à la persuasion, il est facile de la justifier. Ici un lieu commun sur l'empire tyrannique de la parole, au théâtre, au barreau, dans les assemblées publiques & particulières, dans les enchantemens, dans les disputes de l'école; d'où l'on conclut qu'Hélène étant jeune, quoique simplement persuadée, a été violentée & enlevée de force, & que par conséquent elle étoit plus malheureuse que coupable.

4°. Enfin elle n'est pas condamnable si on suppose qu'elle a été éprise d'amour. Lieu commun où l'on montre l'impression que font souvent les objets sur notre vue, impression qui force notre volonté. Raisons sophistiques pour excuser la passion de l'amour, & par conséquent Hélène, si elle en a été éprise.

Une courte récapitulation des quatre motifs qui ont pu conduire à Troie cette femme célèbre, termine le discours.

Le discours de Gorgias & celui d'Isocrate sur le même

sujet, se ressembloit en ce point, que tous deux sont peu conformes aux principes d'une morale austere : mais quelle différence pour tout le reste ! La maniere d'Isocrate est à la fois fine, délicate, grande & majestueuse ; celle de Gorgias est petite, sèche, subtile & obscure. On peut remarquer ici en quoi different principalement les beaux esprits grecs & les beaux esprits françois. Lorsque les nôtres traitent quelque sujet amusant, leur style porte l'empreinte de cette vivacité & de cette gaieté nationales, qui ne produisent que trop souvent dans ceux qui manquent de goût, ou qui ne sont pas assez sur leurs gardes pour éviter tout excès, des plaisanteries bouffonnes & indécentes. Les amusemens des beaux esprits grecs respiroient la douceur & les délicatesses de ce pur atticisme dont les graces sont si fines qu'elles échappent à la plupart des lecteurs ; mais ils conservoient toujours un certain ton sérieux qui, dans les écrivains dépourvus de jugement, ou qui cherchoient à s'éloigner du simple & du naturel, dégénéroit en affectation choquante & en pédantisme ridicule.





APOLOGIE D'HÉLENE

PAR GORGIAS.

LE courage des hommes est l'honneur d'un peuple, la beauté est l'ornement d'une femme, la sagesse est la décoration de l'ame, la vertu fait le mérite d'une action, & la vérité celui d'un discours; les qualités contraires sont les vices qui les dégradent. Homme, femme, peuple, action, discours, doivent être loués s'ils sont dignes de louanges, & blâmés s'ils sont dignes de blâme. C'est un aussi grand défaut, une erreur aussi grande, de blâmer ce qui est louable, que de louer ce qui est blâmable. Pour rendre justice au mérite, on doit réfuter ceux qui cherchent à décrier Hélène, que le chant des poètes, la voix de la renommée, & le bruit de ses malheurs, ont rendue également célèbre. Je vais, par des raisonnemens solides, détruire l'opinion peu favorable qu'on pourroit avoir de cette beauté fameuse, la justifier amplement, confondre la calomnie, dissiper l'erreur, dévoiler la vérité.

Qui est-ce qui ignore que pour l'éclat de la naissance, Hélène tenoit le premier rang parmi les premiers hommes & les premières femmes du monde. C'est un fait connu, qu'elle eut pour mere, Léda, & deux peres en même tems, un mortel & un dieu, Jupiter & Tyndare; l'un son pere

en effet (1), l'autre qui passoit pour l'être ; l'un puissant parmi les hommes, l'autre souverain des dieux mêmes : telle fut l'origine d'Hélène.

Sa beauté étoit céleste, comme l'étoit son origine. Ses charmes ne restèrent pas ignorés, ils lui attirèrent une foule d'amans, & les appas d'une seule femme rassemblèrent une multitude de rivaux, qui tous se glorifioient de rares avantages. Distingués, ou par d'immenses richesses, ou par une naissance également ancienne & illustre, ou par une bravoure naturelle, ou par une sagesse due à des lumières acquises, ils vinrent tous enflammés d'un amour jaloux, & résolus d'emporter le prix.

Je ne parlerai pas du ravisseur d'Hélène, je ne dirai pas pourquoi & comment il parvint au comble de ses vœux. Lorsqu'on rebat des faits connus, on peut se faire croire, mais on est sûr de déplaire. Je laisse donc les premières circonstances de l'enlèvement pour entrer aussi-tôt dans mon sujet, & pour exposer les causes qui purent conduire à Troie la fille de Jupiter & de Tyndare.

Elle y fut conduite, ou par l'impulsion du destin, la volonté des dieux, & la loi de la nécessité, ou par la force & la violence, ou par la persuasion, ou enfin par l'amour.

Si c'est la première cause qui la fit agir, ceux qui la blâment méritent plus d'être blâmés qu'elle.

(1) L'un son pere en effet, Jupiter; l'autre qui passoit pour l'être, Tyndare.

Il est impossible que la prudence humaine empêche l'effet des décrets divins. C'est à la foiblesse à plier sous la force. L'une doit commander, l'autre obéir ; l'une conduit, l'autre suit. Or, les dieux sont plus puissans que l'homme, ils lui sont supérieurs en force & en sagesse. Il faut donc accuser les dieux & le destin, ou regarder Hélène comme purgée de tout opprobre.

Si elle fut enlevée contre toutes les loix & indignement outragée, il est clair que c'est celui qui l'enleva & l'outragea qui étoit coupable : Hélène souffrant le rapt & l'outrage n'étoit que malheureuse. Le barbare qui se porta contre elle à un attentat barbare, devoit seul être accusé par tous les hommes, diffamé en vertu de la loi, puni avec rigueur. Une femme cédant à la force, enlevée à sa patrie, arrachée à ses amis, mérite bien plus la compassion que les reproches. Paris étoit l'auteur de la violence, Hélène en étoit la victime : n'est-il donc pas juste de plaindre l'une & de haïr l'autre ?

Céda-t-elle à la persuasion, fut-elle séduite par des paroles ; il n'est pas plus difficile, dans ce cas, de la justifier : & voici comment je la décharge de toute faute. La parole est un être puissant qui, avec un corps léger & invisible opère des effets merveilleux. La parole fait calmer les craintes, dissiper la douleur, exciter la joie, émouvoir la pitié. Je vais prouver ce que je dis, & c'est sur l'opinion que je fonderai mes preuves.

Toute poésie est une parole mesurée qui insinue dans l'ame de ceux qui l'écoutent la terreur frémissante, la pitié tendre & sensible. L'ame

s'affecte, comme pour elle-même, dans des événemens étrangers; & le bonheur ou le malheur de personnes qu'on n'a jamais vues, nous devient propre.

Mais passons aux autres effets de la parole. Dans les enchantemens, les plaisirs qu'elle cause apportent la joie & chassent la tristesse: & telle est la force de ce charme magique, que de concert avec l'opinion, il ravit l'ame, & l'entraîne où il veut. La fascination & la magie ont deux moyens pour réussir, les erreurs de l'esprit & les surprises de l'opinion. Combien de gens en ont persuadé d'autres & en persuaderont encore sur mille objets par de trompeuses paroles! Si dans toutes les occasions les hommes se souvenoient du passé, s'occupaient du présent, lisoient dans l'avenir, leur raison toujours la même, auroit toujours la même facilité à se rappeler le passé, à considérer le présent, à prévoir l'avenir. On ne verroit point la plupart des hommes, dans presque tous les cas, prendre l'opinion pour conseil; l'opinion dont les fausses lueurs nous plongent dans des malheurs imprévus.

Ainsi pourquoi ne dirions-nous pas qu'Hélène séduite par des paroles artificieuses, dans un âge crédule, a subi une véritable violence? L'esprit est nécessairement entraîné par la persuasion; or la nécessité est une puissance invincible qui décharge de tout crime celui qui l'éprouve. Les paroles qui ont persuadé la fille de Tyndare, l'ont forcée, l'ont nécessitée à se rendre aux sollicitations, lui ont arraché malgré elle son consentement. Celui qui l'a persuadée est donc seul coupable, puisqu'il l'a obligée de céder à la séduc-

tion. Mais Hélène , c'est à tort qu'on voudroit la diffamer , puisqu'étant persuadée , elle étoit contrainte & comme violentée par des paroles.

Pour nous convaincre de plus en plus que la persuasion , effet de la parole , frappe & tourne l'ame à son gré , rappelions-nous les discours de ces raisonneurs sublimes , qui faisant passer promptement l'esprit d'une idée à une autre , rendent évidentes aux yeux de l'opinion des choses incroyables & absurdes. Considérons les plaidoyers du barreau , dans lesquels un seul discours , production de l'art & non de la vérité , persuade & entraîne toute une multitude. Pensons enfin aux disputes des philosophes , dans lesquelles un génie subtil se fait gloire , par des raisonnemens captieux , de détruire tour à tour & d'établir des opinions dans l'esprit d'autrui. Oui , la parole a le même pouvoir sur notre ame , que les poisons sur le corps. Comme ceux-ci agissent diversement selon leur nature , que les uns guérissent & les autres tuent : de même , parmi les paroles , il en est qui nous affligent , il en est qui nous réjouissent ; plusieurs nous effraient , plusieurs nous rassurent ; quelques-unes enfin , par une illusion funeste , empoisonnent l'ame , pour ainsi dire , & l'enforcellent.

Il est donc prouvé que , si Hélène fut séduite par la parole , elle étoit plus malheureuse que coupable.

Je vais discuter en quatrieme lieu la quatrieme cause qui put agir sur elle. Si c'est l'amour qui la conduisit à Troie , nous n'aurons pas de peine à la justifier. On n'est pas responsable des objets qui se présentent à la vue , le ha-

Hard seul les offre à nos yeux : or , la vue fait éprouver à l'ame des affections involontaires. Par exemple , si les yeux apperçoivent tout à coup des ennemis & l'appareil terrible d'un armée , ils sont troublés & ils troublent l'ame ; en sorte qu'effrayé avant le péril , on se retire & l'on prend la fuite. La crainte qui agit par la vue , chasse l'idée du devoir & de la regle avec une force supérieure ; elle entre brusquement dans notre ame , & nous fait oublier ce que nous avons à craindre de la rigueur des loix & du jugement des hommes. Il est des gens qui , frappés en voyant des objets terribles , ont eu sur-le-champ l'esprit aliéné : tant la crainte leur ôtoit toute réflexion. Il en est qui ont éprouvé des maladies graves , de vives douleurs , & même sont tombés dans une folie incurable ; tant la vue des objets avoit laissé dans leur imagination des traces profondes. Je supprime mille autres effets de la frayeur , semblables à ceux que je rapporte. Lorsque les sculpteurs & les peintres rassemblent plusieurs traits de diverses figures pour en former une seule figure parfaite , notre vue est flattée. Mais plus ces ouvrages de l'art sont accomplis , & capables de fixer nos regards , plus les divers objets qu'ils représentent nous inspirent d'horreur ou de plaisir. Et combien n'est-il pas de circonstances où la simple vue nous fait aimer & désirer les objets !

Si donc charmés de la figure de Paris, les yeux d'Hélène donnerent entrée à l'amour dans son cœur , à un amour qui lui fit désirer de le posséder seule , qu'y a-t-il d'étonnant ? Si l'amour est un dieu qui triomphe de toute la puissance des

autres dieux , un être foible pourroit il lui résister & le vaincre ? si c'est une maladie du corps & une erreur de l'ame , l'amour est moins un crime contre lequel il faut s'élever , qu'un malheur sur lequel il faut gémir. Il entre, oui, il entre chez nous par les surprises des sens , & non par les réflexions de l'esprit , par l'impétuosité du désir , & non par les regles de l'art.

Tous les reproches qu'on pourroit faire à Helene , sont donc détruits. Elle est purgée de tout opprobre , soit qu'elle ait été nécessitée par une puissance divine , enlevée de force , séduite par des paroles , ou éprise d'amour. Je l'ai disculpée autant qu'il a été en moi , sans m'écarter du plan que j'ai annoncé , ayant à cœur de détruire l'injustice des reproches , & les erreurs de l'opinion. Enfin , j'ai voulu composer un discours qui fût un éloge pour Hélène , & pour moi un amusement.



FRAGMENT

DE L'ÉLOGE DES ATHÉNIENS

MORTS AU SERVICE DE LA PATRIE,

PAR GORGIAS.

QUE ne vit-on pas dans les braves guerriers dont nous faisons l'éloge, de ce qu'on dût voir dans de braves guerriers ? & qu'y vit-on de ce qu'on n'y dût pas voir ? Puissé-je en disant ce que je veux, & en ne voulant dire que ce que je dois, échapper aux regards de la divine Némésis, & me dérober aux traits de l'envie humaine !

Les héros que nous regrettons s'étoient élevés à une vertu divine, & n'avoient conservé de l'homme que la vie mortelle. Ils aimoient mieux jouir avec modestie des avantages présens, que de poursuivre avec orgueil les plus justes prétentions. Ils préféroient la simple équité au droit rigoureux, persuadés qu'il n'est pas de loi plus sainte, ni plus utile, que de dire, de taire, & de faire ce qu'il faut & quand il le faut. Deux principes sur-tout dirigeoient leur conduite ; ils ne se déterminoient qu'après une mure délibération, mais ils n'admettoient aucuns délais dans l'exécution. Aussi ardens à protéger celui qui étoit injustement malheureux, que prompts à punir celui qui étoit injustement heureux, inébranlables dans les choses de devoir, inflexibles dans les choses de bienfaisance, ils contenoient par leur

droiture quiconque s'écartoit du droit chemin, superbes avec les superbes, modestes avec les modestes, intrépides contre les intrépides, terribles dans les occasions terribles ; que de trophées érigés contre les ennemis rendent rémoignage à leur vaillance ! trophées qui sont pour Jupiter de précieux ornemens, & pour ces héros de glorieux monumens. Aussi redoutables dans la guerre par leur bravoure, qu'aimables dans la paix par leur politesse, leur fierté vraiment martiale étoit aussi naturelle que leurs amours étoient légitimes. Ils signalèrent leur respect envers les dieux par une exacte justice, leur tendresse envers les auteurs de leurs jours par des soins assidus, leur équité envers les citoyens par une égalité parfaite, leur attachement pour leurs amis par une fidélité inviolable. Ils sont morts ces braves hommes, mais le sentiment de leur perte n'est pas mort avec eux ; il vit quoiqu'ils ne vivent plus ; immortel, il n'abandonne pas même dans le tombeau leurs corps tout dépouillés qu'ils sont de la forme corporelle.



S O M M A I R E
D E L' É L O G E
D E B U S I R I S.

UN sophiste, nommé Polycrate, avoit fait un éloge de Busiris dont il s'applaudissoit: Isocrate critique cet éloge, & se propose de faire lui-même le panégyrique de ce prince, pour montrer au sophiste comment il auroit dû s'y prendre.

Polycrate étoit originaire d'Athenes; le mauvais état de ses affaires l'avoit obligé d'enseigner l'éloquence, & de mettre à prix ses talens. Quelques auteurs ont pensé que ce fut lui qui fournit aux accusateurs de Socrate le discours dont ils se servirent pour perdre cet ami de la vertu. Mais il y a toute apparence que la harangue que Polycrate avoit composée contre ce sage respectable, étoit un pur jeu d'esprit, & qu'elle ne fut écrite que quelques années après sa mort. En effet, si Polycrate eût réellement contribué à perdre Socrate, notre orateur qui avoit été l'ami de celui-ci, qui avoit eu le courage de paroître en habit de deuil le lendemain de sa condamnation, auroit-il ménagé le sophiste? l'auroit-il plaint? ne l'auroit-il pas au contraire attaqué comme un homme atroce, digne des derniers châtimens? Ajoutons que loin qu'il parle du discours de Polycrate comme d'une accusation réelle, il ne le représente que comme un discours fait à plaisir, & sans autre but que de s'exercer à traiter un paradoxe. Ce rhéteur avoit fait la fatyre de Socrate le plus sage des philosophes, comme il avoit fait l'éloge de Busiris le plus cruel des

tyrans. Il se plaçoit à soutenir de semblables paradoxes ; & nous voyons dans Athénée qu'il avoit peint sous d'infâmes couleurs une fort honnête femme nommée Philénis. Isocrate avoit pour le moins quarante-deux ans lorsqu'il composa son éloge de Busiris. Il en avoit trente-six à la mort de Socrate ; & Phavorin, cité par Diogene de Laerce, (ce qui est une nouvelle preuve que le discours du rhéteur contre le philosophe , n'étoit qu'un jeu d'esprit) rapporte que dans ce discours il étoit mention d'un fait qui n'arriva que six ans après cet événement.

Quoi qu'il en soit de toutes ces questions préliminaires , voyons ce que renferme la harangue d'Isocrate. Il commence par plaindre Polycrate , & prend toutes les précautions que lui suggerent la politesse & la douceur , pour lui faire goûter les avis qu'il se propose de lui donner. Avec ces railleries fines, pleines d'un sel vraiment attique , il attaque en même tems sa satire de Socrate & son éloge de Busiris , & montre qu'il a manqué également son but dans l'un & l'autre ouvrage. Il entreprend de traiter le même sujet.

Après avoir vanté la haute naissance de Busiris , il loue ce prince d'avoir préféré à tous les pays du monde , l'Egypte dont il fait un magnifique éloge. Il lui attribue les sages institutions des Egyptiens , la culture des arts & des sciences , le gouvernement politique & le culte religieux , dont il fait une description assez étendue.

Il se fait objecter par Polycrate qu'il loue les Egyptiens plutôt que Busiris , qu'il attribue à ce prince les beaux établissemens de l'Egypte sans prouver qu'il en soit l'auteur.

Il répond 1°. en récriminant , & fait voir que Polycrate avance au sujet de Busiris des faits bien plus incroyables dont il ne fournit aucune preuve.

2°. Il montre que les belles institutions de l'Egypte sont plus probablement l'ouvrage de Busiris que de tout autre prince. Il le disculpe en peu de mots , par un calcul de chronologie , des cruautés qu'on lui impute.

Il prend de là occasion de s'élever contre les mensonges & les blasphêmes des poètes qui ont attribué aux dieux & aux fils des dieux des actions atroces ; il déclame fortement contre cette impiété , & soutient que les enfans des immortels doivent avoir été doués des plus grandes vertus , loin d'avoir été fouillés des vices les plus horribles. Il retombe sur Polycrate ; sa critique devient plus amère ; il lui reproche un peu durement & le sujet qu'il a choisi & la manière dont il l'a traité. Il l'exhorte à choisir mieux ses sujets par la suite , & à ne pas décrier les préceptes de l'éloquence qui ne sont déjà que dans un trop grand décri.

Au reste , comme Isocrate & Polycrate n'avoient pas loué sérieusement Busiris , Virgile a pu , malgré de pareils éloges , donner à ce tyran l'épithète flétrissante d'homme qui ne fut jamais loué par personne. *Quis illaudati nescit Busiridis aras ?*



ÉLOGE



ÉLOGE

DE BUSIRIS.

J'ai appris dans le tems, Polycrate, les malheurs qui vous ont obligé à changer d'état & de pays. J'ai lu depuis quelques-uns de vos discours, & je me fais un devoir de ne vous rien cacher sur l'objet de l'instruction publique qui devient intéressant pour vous dans la situation où vous êtes. Oui, j'ai toujours cru que les réflexions, fruit du travail & de l'étude, qu'on a pu faire en ce genre, étoient comme un fonds destiné à soulager un savant malheureux que le sort auroit réduit à vivre de son talent. Mais puisque le hasard ne nous a pas encore permis de nous voir, il faut attendre la première occasion que nous aurons de nous joindre, pour traiter & épuiser le sujet. Maintenant je vais vous dire, & je ne dirai qu'à vous, ce que je crois devoir vous être utile dans la circonstance présente. Je fais qu'en général on n'aime pas les avis ; au lieu de savoir gré de ce qu'ils peuvent renfermer de salutaire, on les écoute avec d'autant plus de peine, qu'on remarque dans ceux qui les donnent, trop d'attention à saisir & à relever les défauts. Toutefois, lorsque nous aimons quelqu'un, la crainte de lui déplaire ne doit pas nous empêcher de le servir ; nous devons plutôt ne rien négliger pour lui faire agréer des avis utiles en les lui rendant le moins fâcheux qu'il est possible.

Comme je vois que vous vous applaudissez également de votre éloge de Busiris & de votre satyre contre Socrate, je vais tâcher de vous faire sentir que dans l'un & l'autre discours vous n'avez pas atteint le but. Personne n'ignore qu'en fait d'éloge il est permis d'exagérer un peu les bonnes qualités de celui qu'on loue, & que c'est tout le contraire dans le blâme. Vous vous êtes tellement éloigné de ce principe, qu'en annonçant un éloge de Busiris, au lieu de le justifier des imputations qui lui sont faites, vous lui prêtez de votre chef la cruauté la plus atroce qu'il soit possible d'imaginer. Ceux qui vouloient faire de ce prince un objet d'exécration, l'avoient accusé seulement d'immoler les étrangers qui arrivoient dans son royaume; vous, Polycrate, vous lui avez reproché de plus de les dévorer. Vous vous proposiez de faire la satyre de Socrate; &, comme si vous eussiez entrepris son éloge, vous lui avez donné pour élève (1) Alcibiade, qu'on ignoroit avoir été disciple de ce philosophe, mais que tout le monde s'accordoit à reconnoître pour le premier homme de son

(1) Socrate, dans son apologie par Platon, annonce qu'il ne fait rien, qu'il se borne à examiner ceux qui prétendoient savoir quelque chose pour les convaincre de leur ignorance, qu'il n'avoit jamais eu ni disciple ni élève, qu'il parloit publiquement, & permettoit à tout le monde de l'écouter ou de l'interroger. Ainsi Alcibiade, quoique plus particulièrement attaché à Socrate, n'avoit été que son auditeur, & non son disciple & son élève. Au reste, Xénophon prétend que ce n'étoit que par ambition & par vanité que le jeune Athénien recherchoit la compagnie du philosophe.

siècle. Il est donc probable que si les morts pouvoient entendre vos discours & dire ce qu'ils en pensent, celui que vous satyrisez, croiroit vous devoir des remerciemens pour vos censures; celui au contraire que vous préconisez, fût-il d'ailleurs le plus doux des hommes, ne penseroit jamais s'être assez vengé de vos louanges. Cependant, loin de s'applaudir, ne doit-on pas avoir honte d'être plus agréable à ceux qu'on cherche à décrier, qu'à ceux qu'on veut louer?

Peu jaloux d'être conséquent dans vos idées, vous avez prétendu que Busiris s'étoit piqué d'imiter (2) Eole & Orphée, sans montrer qu'il ait eu les mêmes goûts, ni qu'il ait fait les mêmes actions. Peut-on le comparer à Eole, qui faisoit conduire dans leur pays les étrangers qui abordoient dans son royaume; tandis que Busiris, si l'on doit vous en croire, les dévorait après les avoir immolés? En quoi ressembleroit-il à Orphée? l'un tiroit les morts des enfers, l'autre hâtant les destins, y précipitoit les vivans. Mais qu'eût donc fait Busiris, s'il eût dédaigné les vertus d'Eole & d'Orphée, puisque plein d'admiration pour ces deux personnages, il tenoit une conduite si différente? Ce qu'il y a encore de plus extraordinaire, c'est que vous qui avez étudié les généalogies, vous ayiez dit que Busiris s'étoit proposé pour modèles des hommes dont les peres n'étoient pas encore nés.

Mais de peur qu'on ne me reproche de pren-

(1) Eole, roi d'Eolie, royaume des vents. Il se piquoit sur-tout de bien recevoir les étrangers, & de leur fournir tous les moyens pour retourner sûrement dans leur pays,

dre le parti le plus facile , de m'occuper à faire des critiques , au lieu d'offrir des exemples , je vais traiter brièvement le même sujet , quoiqu'il ne soit pas fort noble ni fécond en grandes idées , & je tâcherai de vous tracer en peu de mots un essai d'éloge & d'apologie.

Il n'est pas difficile de louer la haute naissance de Busiris : il avoit pour pere Neptune , & pour mere Lybie , qui étoit petite-fille de Jupiter par Epaphus , & qui , dit-on , est la premiere femme qui ait regné , & donné son nom à une grande contrée. Issu de tels ancêtres , Busiris , sans être fier d'une si noble origine , ne pensa qu'à laisser un monument immortel de son courage.

Dédaignant donc les états gouvernés par sa mere , les trouvant trop resserrés pour son génie , il subjuga un grand nombre de peuples , se forma une puissance considérable , & fonda un royaume dans l'Egypte , pays qu'il préféra à celui de ses ancêtres , & même à tout le reste du monde. Il voyoit que la plupart des contrées sont situées peu avantageusement , que dans certaines régions la terre est inondée par les eaux , & que dans d'autres elle est brûlée par le soleil ; tandis que l'Egypte (1) , placée dans le lieu le plus favorable de l'univers , & fertile en productions excellentes de toute espece , se trouve environ-

(1) Par rapport à la situation de l'Egypte , à la sagesse des Egyptiens & à leurs différens usages , je renvoie à l'histoire universelle de Bossuet , qui a traité supérieurement cette matiere , & qui ne laisse rien à desirer aux lecteurs , soit pour le fond des choses , soit pour la beauté du style.

née, comme d'un rampart éternel, par le Nil qui la nourrit & la défend tout à la fois. Garantie par ce fleuve des surprises de ses ennemis, elle le voit couler dans son sein par une infinité de canaux qui l'arrosent & qui l'enrichissent. Car, sans parler des autres avantages, le Nil donne aux laboureurs Egyptiens une puissance presque égale à celle de Jupiter. Chacun d'eux dispose des bienfaits de la pluie & de la sécheresse, que partout ailleurs le souverain du ciel dispense à son gré. Et tel est le bonheur singulier de ce peuple, que si l'on considère la nature & la fertilité du sol, la vaste étendue des campagnes, l'Egypte est un continent; & que, si l'on regarde la facilité que lui donne le fleuve de transporter où elle veut les richesses dont elle abonde, & d'apporter chez elle les biens qui lui manquent, c'est vraiment une île. En effet, comme le Nil circule autour de l'Egypte, & qu'il la traverse toute entière, elle en tire toutes les commodités les plus désirables.

Busiris commença donc par ce qui doit exciter les premiers soins d'un homme sage. Il s'empare d'un pays, dont le terroir fertile puisse procurer à ses peuples une parfaite abondance.

Il divise ensuite ses sujets en trois classes : il établit les uns pour être les ministres de la religion, en destine d'autres à l'exercice des arts, & oblige le reste de prendre la profession des armes; persuadé que l'agriculture & les arts fourniront aux besoins & aux agrémens de la vie, mais que la sûreté générale dépend de la science militaire, & du respect pour les dieux.

Et pour que l'état offrît dans toutes ses parties

L'image de la perfection, il voulut que le fils restât constamment attaché à la profession de son pere, convaincu qu'exercer toujours le même art, c'est le moyen de porter au plus haut degré son talent, & de faire des ouvrages achevés. Aussi les artistes en Egypte sont-ils supérieurs à ceux des autres nations, autant que les artistes en général surpassent ceux qui ne le sont pas.

Quant à l'ordre politique qui anime & qui vivifie tout le royaume, il est si admirable que les philosophes les plus célèbres, dans leurs discussions sur la meilleure forme de gouvernement, ont pris pour exemple celui des Egyptiens: & le régime de Lacédémone n'est si beau, que parcequ'il est une foible imitation de celui d'Egypte. La loi qui défend à tous les guerriers de s'écarter sans le congé des magistrats, qui leur ordonne de vivre & de s'exercer en commun, qui les décharge du soin de leur subsistance, pour qu'ils soient toujours prêts à exécuter l'ordre, qui leur enjoint de passer toute leur vie à la guerre, ou dans les exercices militaires, & leur interdit les autres arts; c'est des Egyptiens que les Lacédémoniens l'ont reçue, avec cette différence que ce peuple de soldats cherche à envahir les possessions des autres; au lieu que les Egyptiens, attentifs à défendre leurs propres possessions, se font une loi de respecter celles d'autrui. Mais voici ce qui distingue sur-tout les deux gouvernemens. Si tous les Grecs imitoient (1) l'oisiveté & l'ambition des Spartiates, on les verroit bien-

(1) On fait que les Lacédémoniens ne connoissoient d'autre métier & d'autre exercice que celui de la guerre,

tôt se consumer par la disette , ou périr de leurs propres mains : au lieu que si , fideles à suivre les réglemens de l'Egypte , les uns vouloient se livrer au travail , les autres conserver les possessions de l'industrie laborieuse , chaque peuple , maître dans son pays , jouiroit d'une constante félicité.

La culture des esprits est un mérite qu'on peut encore attribuer au prince que nous louons. Il assura aux prêtres une subsistance convenable sur les revenus des sacrifices , les obligea à la tempérance par des loix qui leur enjoignent la plus grande pureté , & leur ménagea du loisir en les dispensant du service militaire , en les affranchissant de toutes charges. Grâce à ces réglemens utiles , ils furent inventer la médecine , non celle qui emploie des remedes violens , mais celle qui usant de remedes aussi doux que nos alimens journaliers , procure aux Egyptiens l'avantage de jouir d'une santé inaltérable & de la plus longue vie. L'étude de la médecine les conduisit à celle de la philosophie , qui approfondit la nature des choses , & qui crée les bonnes loix. Busiris occupa les vieillards des exercices les plus propres à leur âge , & persuada aux jeunes gens de renoncer à la volupté pour se livrer à l'astronomie , à la géométrie , à toutes ces sciences enfin qui , au jugement des uns , sont des instrumens utiles pour la société , & qui , selon d'autres , sont encore des moyens sûrs pour s'affermir dans la vertu.

que chez eux l'agriculture & les arts étoient abandonnés aux esclaves.

Mais ce qu'on doit principalement admirer dans les Egyptiens, c'est leur piété singulière, & leur attention extrême pour tous les objets du culte. Ces hommes qui se montrent sous des dehors imposans, qui, par l'étalage de leur science, ou par l'affectation de leurs vertus, cherchent à se faire estimer plus qu'ils ne valent, ne sont souvent que des imposteurs dangereux. Ces sages, au contraire, qui ont établi & réglé le culte de la divinité, eussent-ils exagéré les peines réservées au crime, & les récompenses destinées à la vertu, voilà les vrais bienfaiteurs du genre humain. Oui, c'est à ces hommes qui, les premiers nous ont inspiré la crainte des dieux, que nous devons l'avantage de n'avoir pas vécu comme les brutes.

Les Egyptiens se signalent dans tout ce qui a rapport à la religion. C'est dans les temples qu'ils font leurs sermens, & les sermens chez eux sont plus inviolables que chez les autres peuples; ils pensent que les infracteurs seront punis sur-le-champ, & qu'il est impossible que le ciel paraisse oublier leur crime pour en différer la peine jusqu'à la génération suivante. Et pourroient-ils avoir une autre opinion, vu les différentes espèces de cultes & de cérémonies que Busiris établit en Egypte? Ce monarque ordonna même par une loi qu'on rendroit des honneurs divins à des animaux regardés chez nous comme méprisables. Non qu'il n'en reconnût le néant, mais il crut devoir accoutumer la multitude à se conformer aux moindres volontés de ses chefs, en même tems qu'il voulut s'assurer par son respect pour les choses visibles, de ses sentimens pour les objets invi-

sibles. Il étoit persuadé que dans la religion le mépris des petites choses, est une disposition prochaine à mépriser les grandes; & que l'attention la plus scrupuleuse à ne s'écarter jamais de l'ordre, est un sûr garant de la persévérance dans la piété.

Si je ne craignois d'être prolix, je m'étendrois davantage sur les qualités religieuses des Egyptiens. Je ne suis pas le seul qui en ait fait mention. De nos jours, ou dans les tems passés, plusieurs philosophes en ont parlé avec éloge, entre autres Pythagore de Samos. Ce sage qui voyagea en Egypte, & qui s'instruisit à l'école de ses prêtres, apporta le premier dans la Grece toutes les connoissances philosophiques; mais ce qui l'occupa singulièrement, ce furent les sacrifices, & la consécration des temples. Il étoit convaincu que quand les dieux ne lui fauroient aucun gré de son zele, il se rendroit du moins célèbre parmi les hommes. Il ne fut pas trompé dans son attente : la renommée l'éleva tellement au-dessus des autres philosophes, que tous les jeunes gens ambitionnoient l'avantage de recevoir ses leçons, & que les vieillards aimoient mieux voir leurs enfans s'attacher à Pythagore qu'à leurs parens mêmes. Et on ne peut rejeter des faits aussi connus, puisque même aujourd'hui l'éloquence des plus fameux orateurs nous paroît moins admirable que le silence (1) de ses disciples.

(1) On connoît le silence rigoureux que Pythagore imposoit à ses disciples.

Peut-être m'objecterez-vous, Polycrate, que je vante le pays, les loix, la religion & la sagesse des Egyptiens, sans pouvoir montrer que ce soit l'ouvrage du prince que je loue.

Si quelqu'autre me faisoit cette objection, je penserois que c'est la critique d'un homme instruit de ce que j'ignore : mais est-ce à vous, Polycrate, à m'objecter que j'avance des faits sans les prouver ? Dans l'éloge que vous avez entrepris de Busiris, vous avez avancé hardiment qu'il avoit forcé le Nil de répandre ses eaux autour de l'Egypte, & qu'il dévorait les étrangers qui abordoient dans ses états ; deux actions dont vous n'avez fourni aucune preuve. Or est-il raisonnable d'exiger des autres ce que vous ne faites point vous même ? Vous êtes bien plus éloigné que moi de citer des faits croyables. Moi je n'attribue à Busiris que ce qui est possible, les loix & le gouvernement, qui peuvent être l'ouvrage de la sagesse & du génie des hommes : vous, au contraire, vous le supposez auteur de deux actions dont la nature humaine est également incapable, dont l'une ne peut convenir qu'aux dieux immortels, & l'autre n'appartient qu'aux bêtes féroces. D'ailleurs, quand ni vous ni moi nous ne dirions rien de vrai, du moins j'emploie le langage de la louange, & vous celui de la satire. Ainsi vous ne trahissez pas seulement la vérité, vous manquez le but d'un éloge.

Je dis plus, & je prétends que, si, indépendamment de ce qui vous regarde, on examine mon discours en lui-même, on ne peut sans injustice refuser de me croire. En effet, s'il étoit manifeste qu'un autre eût exécuté ce que j'attri-

bue à Busiris, ce feroit en moi un excès de hardiesse de contredire des faits universellement adoptés. Mais puisque les choses sont douteuses & abandonnées à l'opinion, si on raisonne d'après la vraisemblance, qui doit-on plutôt reconnoître comme auteur des beaux établissemens de l'Egypte, qu'un monarque, fils de Neptune par son pere, issu de Jupiter par sa mere, un monarque qui s'étoit rendu le plus puissant des princes ses voisins, & qui étoit renommé chez tous les peuples. Non, sans doute, il n'est pas probable que, sans avoir les mêmes ressources, d'autres que Busiris aient procuré à l'Egypte des biens aussi précieux.

Au reste, il est facile, par le calcul des tems, de confondre ceux qui cherchent à déshonorer sa mémoire. Ils l'accusent d'avoir égorgé les étrangers; & ils disent qu'il a été tué par Hercule. Or tous les historiens conviennent qu'Hercule n'a paru sur la terre que quatre générations après la naissance de Persée, fils de Jupiter & de Danaë, & que Busiris avoit régné plus de deux siècles avant Persée. Or, je vous le demande, Polycrate, lorsqu'on veut détruire les reproches calomnieux faits à ce prince, doit-on oublier une preuve aussi forte & aussi claire?

Mais vous préférez au vrai dont vous êtes peu jaloux, les mensonges & les blasphêmes des poëtes qui osent publier que les enfans des dieux ont commis de plus grands crimes & souffert de plus grands maux que les enfans des hommes les plus pervers. Vous avez suivi ces auteurs mensongers qui ont débité sur le compte des immortels même des fables que personne n'oseroit rap-

porter contre ses ennemis. En effet, ils ne leur ont pas seulement (1) reproché des larcins, des adulteres, l'esclavage sous des mortels, ils ont feint encore qu'ils avoient dévoré leurs enfans, mutilé leurs peres, souillé la couche de leurs meres; en un mot, ils leur ont prêté les actions les plus atroces. S'ils ne furent pas punis de tels sacrileges comme ils le méritoient, du moins subirent-ils quelque châtement. Les uns errerent de pays en pays, réduits à la plus extrême misere; d'autres perdirent la vue; d'autres, exilés de leur patrie, ne cessèrent de faire la guerre à leurs concitoyens. Orphée, premier inventeur de ces fictions impies, fut mis en pieces; on connoît sa fin déplorable.

Si donc nous sommes sages, nous craindrons de suivre les rêveries des poëtes; & nous qui portons des loix pour défendre d'injurier les hommes, nous nous garderons de tolérer de pareilles licences envers les dieux: plus réservés & plus circonspects, nous éviterons comme un crime égal, de débiter ces contes & de les croire. Pour moi je pense que ni les dieux, ni les enfans des dieux n'étoient souillés d'aucun vice; je pense qu'ils étoient nés avec toutes les vertus, & qu'ils ont donné aux hommes les leçons & l'exemple des actions les plus honnêtes. Quoi! si nous avons des enfans vertueux, nous en rendons graces au ciel; & nous croirions que les immortels négligent les héros de leur race! quelle absurdité! Si nous étions les maîtres de la nature humaine, nous

(1) On sent qu'ici l'orateur veut parler de Mercure, de Jupiter, d'Apollon, de Saturne, dont les histoires fabuleuses ne sont ignorées de personne.

n'aurions garde de souffrir que nos esclaves fussent méchans; & nous pourrions ne pas condamner les dieux, s'ils permettoient que ceux-mêmes auxquels ils ont donné le jour, se dévouassent au crime & à l'impiété! Polycrate fait profession de rendre meilleurs ses jeunes disciples qui lui sont étrangers; & il taxeroit les dieux d'une coupable indifférence sur la vertu de leurs enfans! Toutefois, d'après vous-même, ils ne peuvent échapper à l'un de ces reproches. Ou ils ne vouloient pas rendre leurs enfans vertueux, & dès-lors ils valent moins que les hommes; ou si en ayant la volonté ils manquoient de puissance, ils peuvent donc moins que des sophistes.

Quoiqu'il me restât encore beaucoup de choses à dire, & que rien ne soit si facile que d'étendre un éloge & une apologie, je ne crois point devoir m'y arrêter plus long-tems: car ce n'est pas pour faire parade d'éloquence, mais pour vous offrir un essai de l'un & de l'autre, que j'ai composé ce discours. Quant à votre harangue sur le même sujet, je la regarde moins comme une apologie de Busiris que comme un aveu des crimes qu'on lui impute. Au lieu de l'en justifier, vous vous bornez à faire voir que d'autres sont tombés dans les mêmes excès, cherchant par-là à ménager une excuse aux coupables. En effet, s'il n'est guere possible d'imaginer d'attentats qui n'aient été commis, croire que ceux qui les commettent de nouveau cessent d'être criminels parcequ'ils sont autorisés par de grands exemples, n'est-ce pas ouvrir la porte au crime, lui donner toute liberté, & fournir toute facilité à quiconque voudra le défendre?

Voulez-vous mieux connoître encore combien votre discours est peu réfléchi ; faites un retour sur vous-même. Si étant accusé des plus énormes forfaits, vous n'étiez pas mieux défendu que vous ne défendez les autres , que penseriez-vous de votre apologiste ? N'est-il pas vrai que vous seriez plus irrité contre lui que contre vos accusateurs ? Mais ne devez-vous pas rougir de justifier les autres par des moyens qui vous indigneroient si on les employoit pour vous-même ?

Faites encore cette réflexion : si quelqu'un de vos disciples se permettoit les actions auxquelles vous donnez des éloges , ne seroit-il pas le plus misérable des hommes ? Or , je vous le demande , doit-on composer des discours dont le meilleur effet seroit de ne persuader personne ?

Vous direz peut-être que cette observation ne vous a pas échappé , mais que vous vouliez laisser aux littérateurs un modele qui leur apprît à justifier de grands crimes & à soutenir de mauvaises causes. Mais quand vous l'auriez ignoré jusqu'ici , je ne crois pas que vous puissiez douter à présent qu'on seroit moins coupable en gardant le silence , qu'en se justifiant comme vous avez justifié Busiris. Ajoutez que dans le triste état (1) & dans le décri général où sont aujourd'hui les lettres , il est évident que ces sortes de discours les feront mépriser encore davantage.

(1) Les sophistes & rhéteurs n'avoient pas peu contribué à décrier les lettres & la philosophie dans Athenes & dans le reste de la Grece , par les opinions absurdes qu'ils affectoient de soutenir , & par les sujets misérables qu'ils se faisoient gloire de traiter.

Si donc vous voulez m'en croire, vous choisirez mieux par la suite vos sujets ; ou du moins vous vous interdirez tout propos capable de nuire à votre réputation , de pervertir le goût de vos disciples , & de décrier les préceptes de l'éloquence. Au reste , ne vous étonnez pas que , sans vous être uni par le sang , sans être d'un âge supérieur au vôtre , je vous donne si librement des avis : songez que ce ne sont ni les liens de la parenté , ni le nombre des années , mais les réflexions qu'on a pu faire sur un objet , & le desir de se rendre utile , qui autorisent à donner des conseils.



S O M M A I R E
DE L'ORAISON FUNEBRE
D A N S P L A T O N.

DANS le tome trente-septieme des mémoires de l'académie des inscriptions & belles lettres, il y en a un sur le style de Platon, par M. l'abbé Arnaud, ce savant académicien, qui a fait une étude particuliere de ce philosophe, & qui sur cet article comme sur beaucoup d'autres, nous présente des idées aussi justes que neuves. Je renvoie à son mémoire qui est le premier du tome trente-septieme, & je me contente d'en citer ici quelques endroits que j'accompagnerai de quelques réflexions.

A quelque degré de perfection, dit-il, que de grands talens, un exercice incroyable, & des récompenses de toute espece, eussent élevé l'élocution grecque, elle s'embellit encore sous la plume de Platon : elle acquit une cadence, un nombre & une noblesse qu'elle n'avoit point encore eus jusqu'à lui. D'ailleurs, comme il parcourut le cercle entier des connoissances humaines, toutes les sortes de style, tous les genres de composition lui devinrent nécessaires, & il n'y en eut aucun auquel il n'ajouta de nouvelles perfections. Aussi les uns disoient-ils que lorsqu'il étoit encore au berceau, on avoit vu les abeilles déposer leur miel sur ses levres ; les autres, que si Jupiter eût voulu parler la langue des hommes, il auroit emprunté celle de Platon. D'autres l'appelloient l'*Homere des Philosophes*, parcequ'à l'exemple de ce poëte, qu'il faut regarder, dit Denys d'Halicarnasse, comme le créateur de la magie du style,

il

Il avoit non seulement connu tous les tons , toutes les couleurs , mais qu'il les avoit toujours employés de la manière la plus convenable & la plus heureuse.

M. l'abbé Arnaud cite & discute le jugement que Denys d'Halicarnasse porte sur la diction de Platon.

Platon , dit ce critique d'après la traduction de M. l'abbé Arnaud , s'est tantôt exercé dans le genre simple , tantôt dans le genre sublime , mais il s'en faut bien qu'il ait excellé également dans l'un & dans l'autre. Tant qu'il fait se contenir dans les bornes du simple & du naturel , il est pur & transparent comme l'eau la plus limpide ; son style ne brille d'aucun ornement étranger , on y remarque plutôt je ne sais quoi d'inculte & d'antique qui en rend la simplicité plus piquante. Son langage doux , suave , est à l'oreille ce qu'est à l'odorat le parfum des fleurs dont les prairies se parent au printems. Mais si tout à coup , prenant l'essor , il s'élève au genre sublime , tout ce qu'il a d'enchantement disparoît ; il noie ses pensées dans un torrent de mots fastueux & inutiles , le terme propre ne se représente plus ; ses figures sont gigantesques , ses épithètes trop fréquentes , ses métaphores sans rapport & sans proportion , ses allégories excessives & gratuites ; en un mot , sa diction , pure , dans le genre simple , comme le ciel quand il est serein , se trouble & s'obscurcit en s'élevant au sublime , comme l'air dans un tems d'orage.

M. l'abbé Arnaud , en rendant à l'esprit & au goût de Denys d'Halicarnasse , la justice & les hommages qui leur sont dus , réfute par des preuves très fortes & très solides le jugement que nous venons de rapporter.

Les ouvrages de Platon , dit-il , ne sont point des harangues : il n'avoit point comme Démosthène , à faire craindre à un peuple excessivement jaloux de sa liberté ,

les chaînes que lui préparoit un roi voisin & ambitieux : ce n'étoit point un orateur qui dût inspirer à une multitude inquiète & tumultueuse, la bienveillance, la haine, la commisération, la vengeance, & toutes les passions qui peuvent entrer dans le cœur de l'homme. C'étoit un philosophe qui, portant ses regards bien au-delà de ces intérêts particuliers & momentanés, cherchoit les causes & les moyens du bonheur véritable & universel, & qui, loin de prêter aux passions son ame & sa voix, tâchoit d'établir sur la terre l'empire de la justice & de la raison. Cependant il falloit avoir des lecteurs : ainsi moins les objets que traitoit Platon étoient à la portée du commun des hommes, plus il lui devenoit nécessaire de les présenter sous des images sensibles & sous des couleurs agréables.

Lorsque les dogmes qu'on professe, dit Bacon, sont universellement établis, on n'a besoin que de discussions & de preuves ; mais si ces dogmes contrarient ou excèdent l'opinion commune, il faut, avant de prouver, s'expliquer & se faire entendre ; ce qui n'est possible qu'en implorant le secours des comparaisons, des allégories & des métaphores. D'ailleurs, les Protagoras, les Gorgias, les Prodicus, les Théodore, & tous ces sophistes contre lesquels s'éleva Platon, n'étoient parvenus à répandre & à faire admirer leurs opinions qu'à la faveur d'une élocution brillante, figurée, métaphorique, &, s'il m'est permis de transporter à notre langue l'expression d'un critique Grec, émaillée de toutes les fleurs & étincelante de tous les feux de la poésie. Platon ne pouvoit donc attaquer ses adversaires avec avantage, qu'en s'appliquant à donner à son style plus de chaleur, de hardiesse & de coloris encore qu'ils n'avoient fait eux-mêmes.

Ceux qui bien long-tems avant Denys d'Halicarnasse

avoient dit de Platon , que Jupiter , s'il eût voulu parler la langue des hommes , auroit parlé comme ce philosophe , étoient bien éloignés , sans doute , d'adopter l'opinion de notre critique : car cet éloge ne peut tomber sur Platon , tant qu'il se renferme dans les bornes du simple & du naturel , & doit avoir été nécessairement inspiré par la magnificence & la majesté qui accompagnent son style , toutes les fois qu'il s'élève au genre sublime.

Je n'ai garde de nier , conclut M. l'abbé Arnaud , que Denys d'Halicarnasse , n'eût des beautés & des perfections de sa langue un sentiment beaucoup plus exquis & plus éclairé que nous ne pouvons l'avoir aujourd'hui : mais il écrivoit deux cents ans après Platon ; son opinion est contraire à celle de plusieurs écrivains dont l'autorité doit être au moins égale à la sienne ; & si je n'ai pas craint de l'attaquer & de la combattre , c'est qu'il s'en faut bien qu'il se soit placé dans le point de vue d'où il devoit envisager Platon pour bien juger de son style. Il met sans cesse ce philosophe poëte en parallèle avec l'orateur Démosthène , sans songer que ces deux grands hommes écrivoient dans des circonstances , sur des matières , & pour des objets absolument différens.

Je souscris très volontiers aux observations judicieuses de l'admirateur éclairé de Platon ; j'admire comme lui la souplesse avec laquelle ce philosophe fait prendre tous les styles , s'élève du plus simple jusqu'au plus sublime , & parcourt tous les degrés selon les circonstances où il se trouve , selon les personnes qu'il fait parler & les objets dont il traite. J'admire avec quel art , dans ses dialogues , il se cache pour ne laisser voir que les personnages qu'il met sur la scène , avec quel soin il observe tout ce qu'on appelle *convenance* ; qualité , dit M. l'abbé Arnaud , si

nécessaire & si rare , sans laquelle il n'y a rien d'intéressant , parceque sans elle il n'y a rien de vrai. Je crois sur-tout que si Platon n'avoit réussi que dans le style simple , s'il n'eût pas excellé dans le sublime , il n'eût jamais mérité & obtenu le surnom de *Divin*. J'ajoute à toutes les louanges qui lui sont dues , qu'il m'a semblé , d'après l'étude particulière que j'ai faite des orateurs célèbres qui sont venus après lui , & la lecture de quelques-uns de ses dialogues , que tous ces orateurs ont pris quelque chose de sa diction , & se sont adapté ce qui , dans son style , convenoit à leur caractère & aux affaires dont ils parloient. On y trouve en même tems la maniere d'Isocrate , de Démosthène , d'Eschine , de Lycurgue , avec une élocution quelquefois poétique qui lui est propre , & qu'ils lui ont laissée , parcequ'elle convenoit à son plan de philosophie , & non à leur ton d'éloquence. En reconnoissant la justice des éloges donnés à Platon , il faut convenir aussi qu'il tombe souvent dans les défauts qu'il reprochoit aux sophistes. Un grand nombre de raisonnemens subtils & faux fatiguent le lecteur qui voit fuir la vérité qu'il cherchoit ; la question principale se perd dans une multitude d'objets accessoires , de digressions & d'écarts ; une imagination audacieuse emporte le philosophe au-delà des bornes , & lui dicte une profusion de paroles sonnantes qui frappent agréablement l'oreille sans rien dire à l'esprit. En général , il est clair dans sa politique & dans sa morale , mais rien de si obscur que sa physique & sa métaphysique : je ne fais s'il s'entendoit lui-même ; ce qu'il y a de certain , c'est que nous ne l'entendons pas dans beaucoup d'endroits de ses ouvrages. Ces défauts ont rebuté plusieurs de ceux qui ont voulu le lire , & les ont empêchés de sentir les beautés de tout genre & les grandes vérités que présentent les

écrits de ce philosophe orateur & poëte, dont le suffrage de tous les siècles, & le témoignage favorable des plus grands génies, constatent le rare mérite & le talent sublime.

Quoi qu'il en soit, je vais expliquer le sujet du dialogue intitulé *Ménexène*, où se trouve l'oraison funebre dont je donne la traduction. D'après le dialogue lui-même, nous voyons que Ménexène étoit un jeune Athénien, grand amateur d'éloquence, & qui songeoit à entrer dans les affaires publiques. Socrate le rencontre venant du sénat; il lui demande ce qui l'occupe & ce qu'il a appris de nouveau. Ménexène lui répond qu'il revient du sénat où l'on a nommé un orateur pour faire l'éloge des guerriers morts au service de la patrie. Là-dessus Socrate donne une idée de l'éloquence qu'on employoit dans ces sortes de discours; & pour peindre l'impression qu'ils faisoient sur les citoyens, il se représente en badinant comme ayant senti lui-même ce qu'ils éprouvoient. L'orateur, dit-il, n'oublie rien pour répondre à ce qu'on attend de ses talens. Le choix des expressions, la variété des tours & des figures, l'harmonie des phrases, font sur l'ame des auditeurs une impression de joie & de surprise, qui tient de l'enchantement. Je m'applique en particulier les louanges qu'on donne à tout le corps des citoyens; & me croyant tout à coup transformé en un autre homme, je me parois à moi-même plus beau, plus grand, plus respectable, & je jouis du plaisir flatteur de m'imaginer que les étrangers qui assistent à la cérémonie, ont pour moi les mêmes sentimens de respect & d'admiration. L'impression dure quelques jours, & je ne me détache qu'avec peine de cette aimable illusion qui m'a comme ravi à moi-même, & transporté en quelque sorte dans les isles fortunées. Cependant, ajoute Socrate, ces éloges ne doivent pas coûter beaucoup à l'orateur; il n'est

pas difficile de louer les Athéniens devant les Athéniens. Ménexène lui demande s'il en feroit bien un lui-même, supposé qu'il fût choisi par le sénat. Oui, répond le philosophe en riant, sur-tout ayant pour maître d'éloquence Aspasia de Milet, qui a instruit Périclès, & dont je reçois les leçons. A cete occasion il dit que pour s'exercer & pour faire admirer son génie, cette femme célèbre par sa beauté & par ses talens, a prononcé devant quelques personnes du nombre desquelles il étoit, un éloge funebre dans le genre de ceux dont il parle. Ménexène le presse de lui répéter cet éloge. Socrate a quelque peine à se rendre; mais enfin se laissant gagner, il se prête aux desirs & à l'empressement du jeune homme.

Dans l'exorde, l'orateur donne une idée générale de son discours, & de l'effet qu'il doit produire sur ceux qui l'écoutent. Il annonce qu'il fera l'éloge de tous les vaillans hommes d'Athenes, qui ont illustré leur patrie, & qui sont morts pour elle, qu'il célébrera leur origine, l'éducation qu'ils ont reçue, & les grandes actions par lesquelles ils se sont signalés.

1°. Leur origine; leurs premiers ancêtres sont nés du pays même qu'ils habitoient. A cette occasion, un éloge du pays d'Athenes que les dieux se sont disputé, qui a produit l'homme & les principaux alimens qui le nourrissent.

2°. Leur éducation; ils ont eu pour chefs & pour maîtres des dieux; ils ont été élevés dans les principes d'un gouvernement sage & raisonnable. Eloge d'une démocratie douce & bien réglée, telle qu'on suppose qu'elle existoit dans Athenes.

3°. Les actions par lesquelles ils se sont signalés. Cette troisieme partie du discours est la principale. L'orateur

parcourt tous les exploits des Athéniens en remontant aux premiers âges. Les victoires remportées sur Eumolpe & sur les Amazones, sur Darius & sur Xerxès, sur plusieurs peuples de la Grece qui vouloient opprimer ceux de leur nation, la sagesse dans les divisions de l'état; ces faits & d'autres exposés brièvement ou dans une plus grande étendue, remplissent cette partie du discours. Il est terminé par une exhortation noble mise dans la bouche des guerriers morts, pour exciter leurs fils à la vertu; & par des paroles de consolation adressées par les mêmes guerriers à leurs parens affligés de leur perte. L'orateur exhorte les uns & console les autres en son propre nom; il leur représente avec éloquence ce que l'état fait pour les fils & les parens de ceux qui meurent à la guerre.

Il y a de la noblesse & de l'élévation dans cet éloge funebre, mais toujours avec ce ton de simplicité qui fait le caractère des ouvrages antiques. Il auroit fallu une main plus habile pour en exprimer fidèlement tous les traits, & pour que la copie produisît tout l'effet que l'original doit produire dans ceux qui sont en état de l'entendre & de le sentir. Ce morceau précieux eût été bien mieux rendu, sans doute, par l'écrivain distingué dont j'ai parlé plus haut, qui a fait une étude particulière de Platon, & qui s'est exercé avec tant de succès sur un des dialogues de ce philosophe. J'ai lu & relu, toujours avec un nouveau plaisir, la traduction qu'il nous a donnée de l'Ion; je l'ai comparée avec le Grec; je l'ai trouvée exacte, fidelle, rendant trait pour trait les beautés de l'original, élégante & pure, descendant avec grace dans les détails les plus simples, s'élevant sans effort au ton le plus sublime, mettant de la finesse, de l'action & du

mouvement dans toutes les parties du dialogue. Platon ainsi traduit nous paroîtroit tel qu'il a paru à Cicéron & à d'autres grands hommes, malgré les défauts qu'offrent plusieurs de ses ouvrages pour le fond & pour la forme.

Dans ce sommaire nous avons parlé fort au long du style de Platon sans rien dire de sa personne. Disons en deux mots qu'il étoit fils d'Ariston, & chef de la secte des Académiciens; qu'il naquit à Athenes vers l'an 429 avant J. C. d'une famille illustre; que dès son enfance il se distingua par une imagination vive & brillante; qu'il s'attacha fort jeune à Socrate dont il étudia les principes & le langage; qu'après la mort de ce philosophe il se retira à Mégare; qu'il voyagea en Egypte pour profiter des lumières des prêtres de ce pays; que de l'Egypte il passa dans cette partie de l'Italie appelée la grande Grèce, pour y entendre les trois plus fameux Pythagoriciens de ce tems-là; que de là il passa en Sicile pour voir les merveilles de ce pays, & sur-tout les embrasemens du mont Etna; qu'après ses savantes courses, de retour à Athenes, il fixa sa demeure dans un quartier appelé l'*Académie*, qu'il y ouvrit une école où se formerent les plus grands philosophes & les plus célèbres orateurs; qu'appelé à la cour de Denys le jeune, il céda aux instances de ce prince, & se rendit de nouveau en Sicile; qu'enfin il retourna à Athenes, où il mourut âgé de 81 ans, comblé de gloire, & laissant après lui des écrits immortels.





ORAISON FUNEBRE

DANS PLATON.

OUI, nous avons rendu à nos guerriers morts les devoirs que nous ne pouvions nous dispenser de leur rendre ; conduits en pompe pour le dernier voyage par leurs concitoyens & leurs parens, ils viennent d'obtenir les honneurs accoutumés qui leur ont fait achever le passage fatal. Il reste à leur payer le tribut de louanges que la loi prescrit, & que la reconnoissance exige. La parole, lorsqu'elle s'élève jusqu'à la grandeur des actions, en éternise la gloire & le souvenir. Un discours éloquent aujourd'hui honoreroit les morts par de dignes éloges, animeroit les vivans par de douces exhortations, exciteroit l'ardeur des enfans & des freres par des exemples domestiques, il consoleroit du moins les peres & les meres dans leur douleur, & ceux de leurs ayeux qui survivent. Mais comment remplir un ministere si noble & si difficile, & par où commencer l'éloge de ces hommes courageux qui firent la gloire de leur patrie tandis qu'ils vivoient, & qui en mourant nous ont sauvés aux dépens de leurs jours ?

L'ordre naturel paroît demander que nous parlions d'abord de leur naissance, puisqu'ils sont principalement redevables de leur vertu au sang des vertueux peres dont ils descendent. Nous commencerons donc par célébrer leur origine ; nous parlerons ensuite de l'éducation qu'ils ont

reçue; nous montrerons enfin que les actions par lesquelles ils se sont signalés, sont vraiment louables, & dignes de l'une & de l'autre.

Le premier avantage de leur naissance, c'est d'avoir eu pour ancêtres des hommes qui ne furent jamais étrangers dans l'Attique, & qui n'étant pas venus d'ailleurs, ne laisserent pas en eux des descendans établis sur le sol d'autrui, mais des enfans nés du pays même qu'ils habitent, vivant dans leur patrie véritable & naturelle, nourris, non, comme tant d'autres, par une femme étrangère, mais par leur vraie mere; des citoyens dont les cendres reposent maintenant dans une terre qui leur appartenoit en propre, & qui, après les avoir enfantés & nourris, vient de les recevoir dans son sein. Arrêtons-nous un moment pour célébrer la contrée qui leur donna la naissance, puisque par-là nous célébrons leur origine.

L'Attique mérite d'être louée par ses habitans & par tous les peuples, & plus d'un titre lui donne droit aux éloges universels. Disons d'abord que notre terre est chérie du ciel. Ce qui le prouve invinciblement, c'est la dispute & le jugement des dieux (1) qui en ont réclamé la propriété. Quel homme pourroit donc refuser des

(1) Suivant la fable, Neptune & Minerve, dans une assemblée des dieux, disputèrent à qui nommeroit la ville de Cécropie. Cet honneur devoit appartenir à celui des deux qui donneroit sur-le-champ la plus belle production. Minerve avec sa lance fit sortir de terre un olivier tout fleuri; & Neptune d'un coup de son trident fit naître un cheval, que quelques-uns prétendent être le cheval Pégase. Les dieux décidèrent en faveur de Minerve, parceque l'o-

louanges à un pays qui mérita celles des dieux mêmes ? Je dis plus ; dans ces tems où toute la terre ne produisoit (1) & n'offroit de toutes parts que des animaux farouches , se nourrissant , les uns de fruits , les autres de carnage , notre contrée ne s'avilit point par de telles productions ; mais pouvant choisir parmi les animaux de toute espèce , elle préféra d'enfanter l'homme , seul être qui ait la raison en partage , seul digne d'honorer les dieux & d'obéir à des loix. Une preuve évidente qu'elle enfanta les ancêtres de nos guerriers morts & les nôtres , c'est que tout être qui produit son semblable par la voie de l'enfement , porte en soi de quoi nourrir sa production ; témoins ces deux sources de lait auxquelles on reconnoit celle qui est vraiment mere & celle qui ne l'est pas. Or la contrée dont nous nous glorifions d'être les enfans , est la première & la seule qui pour la nourriture de l'homme , ait fait naître de son sein le froment & l'orge ; & c'est par cette attention à lui procurer une subsistance

livier est le symbole de la paix ; & elle nomma la ville Athenes , du mot *Athena* , nom que les Grecs donnoient à cette déesse.

(1) La plupart des anciens philosophes pensoient que la terre avoit produit non seulement les plantes , mais encore les animaux. Les Athéniens prétendoient que l'Attique avoit enfanté l'homme , qu'elle étoit le berceau de l'humanité. Platon confirme cette opinion par une autre , selon laquelle cette même contrée avoit produit la première le froment & l'orge pour la nourriture de l'homme. En général , toutes les idées de cet endroit du discours pourront paroître étranges & extraordinaires ; mais Platon parloit conformément aux préjugés , ou plutôt à la religion du pays.

aussi analogue à ses besoins , qu'il est démontré qu'elle est vraiment sa mere. Et qu'on ne dise pas que ce raisonnement prouve plus pour la femme que pour la terre en faveur de sa maternité : car dans le mystere de la génération , c'est moins la terre qui prit modele sur la femme , que la femme elle-même qui fut formée sur le modele de la terre. La contrée qui nous donna la naissance , prodigue des fruits dont elle se couvrit pour nous , les a partagés libéralement avec les autres pays. Après avoir produit le grain , elle fit présent de l'olive à ses enfans pour adoucir leurs peines & les soulager dans leurs travaux. Elle les nourrit dans leur premiere enfance , les soutint jusqu'à l'âge de raison & de force , & leur donna des dieux (1) pour chefs & pour maîtres. Ici je nommerois nos bienfaiteurs , si la cérémonie ne nous faisoit une loi de les passer sous silence. D'ailleurs , nous n'ignorons pas à qui nous sommes redevables de la maniere dont nous vivons , de qui nous tenons les premieres connoissances des arts utiles , l'invention & l'usage des armes pour la garde & la défense de la patrie.

Au double avantage de la naissance & de l'éducation , les ancêtres des guerriers dont nous célébrons la mémoire , ajoutèrent celui d'un gouvernement sage dont il est juste de parler ici.

(1) Ces dieux étoient , sans doute , Cérès , Cybele & Bacchus , qui avoient enseigné aux Athéniens plusieurs arts utiles , & qu'il ne convenoit pas de nommer dans une cérémonie funebre , parcequ'ils présidoient à la joie , au plaisir & à l'abondance.

Le gouvernement est l'école des citoyens, & selon qu'il est bon ou mauvais, il perfectionne ou déteriorie les qualités qu'ils ont reçues de la nature. Il est donc nécessaire de montrer que nos ancêtres furent élevés dans un système d'administration qui les remplit de courage, eux & leurs descendants, peres des guerriers que la mort vient de nous ravir. Le gouvernement d'Athenes, tel qu'il étoit alors, qu'il est encore aujourd'hui, qu'il fut dans presque tous les tems, doit être regardé comme un gouvernement (1) aristocratique. Les uns l'appellent démocratique, les autres lui donnent le nom qu'il leur plaît, mais c'est une véritable aristocratie sous l'autorité du peuple. Nous eûmes toujours au dessus de nous des chefs qui nous commandoient d'abord par droit de naissance, & qui nous commandent à présent par droit d'élection. Le peuple à Athenes est l'unique souverain, il confere les charges & le pouvoir à tous ceux qui en sont les plus dignes. Ce n'est point comme dans les autres états, l'obscurité des peres, la foiblesse & l'indigence personnelles, ou les qualités opposées, qui font exclure ou admettre; la seule regle est de revêtir de l'autorité & des magistratures, celui qui est le plus vertueux & le plus éclairé.

Le principe du régime politique qui est chez nous en usage, c'est l'égalité de naissance dans tous nos citoyens. Les autres villes composées

(1) Tel est le sentiment qu'a adopté Isocrate. L'orateur, ainsi que le philosophe, pense qu'une démocratie bien réglée est celle où les plus distingués par leur mérite, commandent sous l'autorité du peuple & sont choisis par lui.

d'un mélange de différens peuples , suivent des formes d'administration qui établissent de la différence parmi les hommes. Vivant sous les loix , ou de la monarchie , ou de (1) l'oligarchie , les citoyens se regardent les uns comme esclaves , les autres comme maîtres. Mais nous , tous enfans d'une même mere , nous ne prétendons être ni esclaves ni maîtres les uns des autres : l'égalité naturelle a créé parmi nous l'égalité politique , & nous voulons ne le céder qu'à ceux qui ont plus de lumieres & de vertu. Aussi nos ancêtres distingués tous par la même origine , élevés dans les mêmes principes de liberté , se sont-ils signalés aux yeux de tous les peuples , & en leur propre nom & au nom de leur ville , par une foule d'exploits éclatans : on les a vus combattre pour la liberté , & contre des Grecs pour d'autres Grecs , & contre les Barbares pour tous les Grecs ensemble.

Il feroit (2) trop long de raconter dans une juste étendue , comment ils repoussèrent Eumolpe , les Amazones , & des peuples plus anciens encore ; comment ils secoururent les Argiens contre les guerriers de Thebes , & les enfans d'Hercule contre les Argiens. D'ailleurs , des

(1) Nous avons déjà remarqué que l'oligarchie étoit un gouvernement où un petit nombre d'ambitieux , s'étant emparés du pouvoir , commandoit contre le vœu de la loi & la volonté de tous.

(2) La plupart des faits que Platon rapporte dans cette seconde partie de son éloge funebre , ont déjà été cités plus au long dans le Panégyrique , & nous en avons fait mention dans le discours sur l'histoire d'Athenes ; ainsi je me dispenserai de faire des remarques sur ces mêmes faits.

poètes fameux ayant déjà chanté, & ayant fait connoître à toute la terre, ces premiers exploits de nos ancêtres, si nous entreprenions de les célébrer de nouveau dans le style simple du discours ordinaire, nous pourrions paroître trop au-dessous du ton sublime de la poésie. Je les passerai donc sous silence, puisqu'ils ont déjà obtenu le tribut de louanges qu'ils méritent. Mais il en est de plus récents qui n'ont encore été préconisés par aucun poète, comme ils méritoient de l'être, & dont aucun écrit ne nous a encore transmis la mémoire : je leur dois ici des éloges ; je dois exciter les écrivains qui se sentent échauffés d'un noble enthousiasme, à les consigner dans des poèmes dignes de la gloire des héros qui se sont illustrés par leur courage.

Voici le premier de ces exploits. Les Perses qui dominoient dans l'Asie & asservissoient l'Europe, furent réprimés par nos ancêtres, ces enfans du sol qu'ils habitoient. Il est juste de rendre hommage à la valeur de ces grands hommes : mais est-il possible de louer dignement leur bravoure qui s'est signalée dans ces tems où l'Asie obéissoit déjà à son troisieme monarque ? Le premier étoit Cyrus qui, par la force de son génie, avoit délivré les Perses ses sujets, & asservies Medes dont ils étoient les esclaves. Cambyse, son fils, avoit subjugué toutes les provinces de l'Egypte & de la Lybie, où il étoit possible de pénétrer. Darius, le troisieme, avec ses légions innombrables, avoit étendu son empire jusqu'à la Scythie. Ses vaisseaux lui avoient donné la domination des mers & facilité la conquête des isles. Aucun peuple n'osoit lui résister, tous trembloient devant lui abbattus

par la frayeur , tant les Perses s'étoient assujetti de nations puissantes & belliqueuses.

Darius reprochoit au peuple d'Athenes & à celui d'Erétrie , d'avoir cherché à envahir la ville de Sardes ; sous ce prétexte , il envoya dans la Grece cinq cents mille (1) hommes de pied & trois cents navires , avec ordre à Datis , commandant de ses troupes , de lui amener les Erétriens & les Athéniens , s'il vouloit conserver sa tête. Datis marcha donc contre Erétrie , dont les habitans fort nombreux étoient pour lors distingués dans la Grece par leurs exploits militaires : il les réduisit en trois jours ; & pour qu'aucun d'eux ne lui échappât , voici comment il enveloppa leur pays. Les guerriers vainqueurs se rendirent tous sur les limites , & s'étendant d'une mer à l'autre , ils se donnerent les mains , & couvrirent tout le territoire , afin de pouvoir dire au prince que personne ne leur avoit échappé.

D'Erétrie ils passerent à Marathon , voulant achever leur projet , & croyant qu'ils n'avoient qu'à paroître pour faire subir aux Athéniens le même joug qu'aux Erétriens , & les emmener de la même maniere. A la vue de ces entreprises & de ces conquêtes , nul des Grecs n'osa secourir , ni le peuple d'Erétrie , ni celui d'Athenes , excepté les Lacédémoniens. Ceux-ci ne vinrent que le lendemain du combat ; les autres saisis de crainte , & contents de se voir à l'abri dans ces conjonc-

(1) Platon exagere un peu le nombre des troupes envoyées par Darius contre les Erétriens & les Athéniens. L'armée des Perses n'étoit pas à beaucoup près aussi forte si l'on en croit l'histoire.

tures critiques , se tinrent tranquilles. Mais n'est-ce point là la preuve la plus éclatante de l'intrépidité rare de ces guerriers , qui à Marathon soutinrent les efforts des Perses , réprimerent l'orgueil de toute l'Asie , & qui , triomphant les premiers des Barbares , apprirent par leur exemple aux autres peuples , que la puissance de ces fiers ennemis n'étoit pas invincible , que la multitude & l'opulence le cedent toujours à la bravoure ? Pour moi je prétens que ces grands hommes ont été les peres , non seulement de chacun de nous , mais de notre liberté & de celle de tous les Grecs Européens. Animés par cette première victoire , & instruits par le succès de Marathon , les Grecs oferent enfin livrer de nouveaux combats pour le salut commun & la liberté publique. C'est donc à ces héros qu'il faut accorder dans nos éloges le premier prix de la valeur ; le second appartient à ceux qui combattirent & vainquirent sur mer auprès de Salamine & d'Artémise.

Ce que je trouve de plus beau , & ce que j'admire principalement dans les périls que ces derniers ont courus sur terre & sur mer , & dans la vigueur avec laquelle ils ont tout surmonté , c'est qu'ils acheverent l'œuvre de Marathon. Tout ce que les vainqueurs de cette journée avoient appris aux Grecs , c'est qu'avec peu de troupes on pouvoit sur terre triompher des Barbares en quelque nombre qu'ils se présentassent ; on ignoroit encore s'il étoit possible de les vaincre sur mer. Les Perses passaient pour être invincibles sur cet élément , par le grand nombre de leurs galeres , par la force & l'habileté de leurs rameurs , par l'immensité des richesses qu'ils pouvoient prodiguer

pour ces dépenses. Ils méritent donc, les héros qui livrerent alors la bataille navale, ils méritent des louanges pour avoir affranchi de leur nouvelles alarmes, les Grecs effrayés par la multitude des vaisseaux & des hommes qui les menaçoient. Les guerriers qui combattirent sur terre à Marathon & sur mer à Salamine, instruisirent donc les Grecs, & les accoutumèrent à ne point redouter les Barbares sur l'un ni l'autre des deux élémens.

Parmi les victoires qui ont opéré le salut de la Grece, je compte celle de Platée pour la troisième, & par l'époque & par l'importance de l'action. Ce troisième triomphe fut commun aux Lacédémoniens & aux Athéniens. Ces deux peuples qui défirent ensemble des ennemis redoutables & difficiles à vaincre, sont maintenant l'objet de nos éloges, & feront admirés de tous les siècles à venir.

Malgré ces succès, plusieurs villes Grecques restoient encore attachées au roi de Perse, & ce monarque, disoit-on, formoit de nouvelles entreprises contre la Grece : il est donc juste de rappeler ici le souvenir de ces héros qui mirent le comble aux premiers exploits, & nous procurerent une pleine sûreté en purgeant la mer de Barbares, & les chassant de toute son étendue. Ce sont eux qui livrerent le combat naval près de l'Eurymédon, qui navigerent vers l'isle de Cypre, parcoururent l'Egypte & plusieurs autres provinces. Ils méritent, sans doute, que l'on consacre leur nom à la mémoire des hommes, puisqu'ils réduisirent le roi de Perse à craindre pour sa personne, à s'occuper de ses états, & à

ne plus former de projets pour la ruine des Grecs. Cette guerre contre les Barbares , les Athéniens la soutinrent seuls en leur nom , & au nom de toute la nation.

Lorsque la paix fut faite , comblée de gloire notre république éprouva de la part des peuples ce qui n'arrive que trop ordinairement à ceux qui ont eu de grands succès. On commença par l'admirer , on lui porta bientôt envie , & on l'obligea de s'armer contre les Grecs. La guerre étant déclarée , nos troupes s'assemblerent à (1) Tanagre , & combattirent contre celles de Lacédémone pour la liberté de la Béotie. La victoire fut long-tems disputée , mais la dernière action décida ; les Lacédémoniens se virent obligés de se retirer , & d'abandonner les Béotiens qu'ils secouroient. Les Athéniens en trois jours triomphèrent à Œnophyte , & rappellerent les exilés de Béotie qu'on avoit bannis injustement. Ce sont les premiers qui , après les guerres des Perses , signalèrent leur courage contre des Grecs pour la liberté d'autres Grecs , & délivrèrent ceux qui avoient imploré leur secours ; ce sont les premiers qui furent honorés d'une sépulture publique , & placés dans ces tombeaux.

La guerre (2) ne tarda pas à s'étendre , tous

(1) Ce fait est raconté dans le premier livre de Thucydide. On y voit que les Lacédémoniens remportèrent la victoire à Tanagre , mais qu'ensuite les Athéniens eurent un plein avantage à Œnophyte.

(2) Dans tout cet article , Platon parle des événemens de la guerre du Péloponèse. Ce fut près de Pylos que les Athéniens remportèrent une victoire complète sur les Lacédémoniens , dont un grand nombre furent faits prison-

les Grecs marcherent contre Athenes, ravageant son territoire, & reconnoissant mal les bienfaits dont ils lui étoient redevables. Les Athéniens les vainquirent sur mer, & ayant pris dans la mêlée les Lacédémoniens, leurs chefs, ils leur laisserent la vie dont ils étoient les maîtres, les rendirent, & firent la paix. Ils avoient pour principe que s'ils devoient faire aux Barbares une guerre implacable, ils ne devoient combattre avec ceux de leur nation que pour la victoire, sans ruiner les intérêts communs de la Grece par haine pour une seule république. On doit donc des éloges aux guerriers fameux dont je parle, qui reposent sous ces monumens. Leurs exploits prouverent d'une maniere éclatante, qu'on ne pouvoit plus douter que, dans la dernière guerre contre les Perses, les Athéniens n'eussent signalé un courage supérieur. En effet, lorsque nous triomphâmes de toute la Grece liguée contre nous, & que, vainqueurs de ses chefs, nous les fîmes prisonniers, nous prouvâmes alors que nous pouvions vaincre séparément ceux avec lesquels nous avions vaincu de concert les Barbares.

La troisième guerre survenue après la paix, fut aussi étrange que cruelle, nous y perdîmes un grand nombre de braves citoyens, dont les cendres furent déposées dans ces tombeaux. Les uns avoient remporté de grandes victoires dans la Sicile, pour la liberté des Léontins qu'ils se-

niers. La paix ne fut pas conclue immédiatement après cette victoire, mais après quelques années; & une des conditions fut que les prisonniers seroient rendus de part & d'autre.

couroient en vertu des traités. Ils portèrent leurs armes dans ce pays éloigné ; mais comme Athenes épuisée , vu la longueur du trajet , ne pouvoit les secourir à tems , ils eurent le malheur de succomber. Sans vouloir user de tous leurs avantages , leurs ennemis se conduisirent avec modération à leur égard , & montrèrent plus de générosité que n'en montrent bien des amis. Voilà ce qu'éprouverent une partie de nos compatriotes. Les autres triomphèrent plus d'une fois dans les batailles navales de l'Hellespont , & prirent en un seul jour tous les vaisseaux de leurs adversaires. Mais ce qu'il y eut , comme je l'ai dit , de cruel & d'étrange dans cette troisième époque , c'est que par un excès d'animosité contre nous , les autres Grecs n'eurent pas honte de solliciter l'alliance du roi de Perse , leur mortel ennemi , de faire marcher de nouveau contre les Grecs le monarque qu'ils avoient chassé avec notre secours , & de soulever contre Athenes toute la Grece & tous les Barbares. Ces conjonctures critiques ne furent pour notre ville qu'une occasion de manifester davantage sa vigueur & son intrépidité. On (1) la croyoit réduite , & sa flotte étoit enfermée près de Mitylene , lorsqu'elle envoya un secours de soixante-dix vaisseaux ; ses citoyens s'embarquerent eux-mêmes , & montrant un courage héroïque , ils triomphèrent de leurs en-

(1) Il est question ici de la bataille des Arginuses, dans laquelle les Athéniens remportèrent la victoire , mais avec perte de plusieurs de leurs vaisseaux qui furent brisés & mis en pieces. Un gros tems qui s'éleva , empêcha de recueillir les morts & les débris des galeres.

nemis , & mirent leurs amis en liberté. Plusieurs d'entr'eux subirent un sort peu digne de leur bravoure ; dispersés sur la mer , leurs corps ne purent être recueillis & renfermés dans ces tombeaux. Du moins honorons leur mémoire par nos éloges , puisque nous devons à leur vaillance d'avoir triomphé , non seulement dans le combat naval dont ils sortirent vainqueurs , mais dans toutes les guerres suivantes. Grace à la victoire qu'ils remportèrent alors , on conçut d'Athenes cette opinion glorieuse , qu'elle ne pouvoit être réduite même par tous les peuples réunis. Et ce jugement étoit fondé : car c'est par notre désunion , & non par la valeur de nos adversaires , que nous avons été vaincus. Invincibles pour les autres , nous nous sommes vaincus nous-mêmes , & nous avons enfin succombé par nos dissensions.

Lorsque nous fûmes tranquilles & en paix de la part des étrangers , nous nous comportâmes dans nos guerres domestiques avec une telle sagesse , que si le destin avoit déterminé qu'il n'y auroit pas de peuple qui n'éprouvât quelque division , tout ce qu'un citoyen auroit à demander au ciel , ce seroit que les discordes de sa ville finissent comme celles de la nôtre. On vit alors les citoyens qui s'étoient saisis du Pirée , & ceux qui étoient restés dans Athenes , se témoigner en se rapprochant l'affection la plus vive & la plus sincère , & par un dernier trait de modération qui étonna les autres Grecs , faire la paix avec ceux mêmes qui s'étoient réfugiés à (1) Eleusis. La seule cause

(1) Eleusis , ville de l'Attique , où il y avoit un fameux

de cette réunion inattendue , c'étoit notre consanguinité , ce principe d'une amitié solide & fraternelle , telle qu'elle doit se trouver parmi les enfans d'une même mere. Parlons de ceux qui dans ces tristes débats , se sont donné réciproquement la mort ; & puisque ceux qui ont survécu se sont réconciliés , réconcilions les ensemble par le moyen qui est en notre pouvoir , en faisant pour eux des sacrifices dans cette conjoncture , & adressant en commun nos prieres aux dieux infernaux. Et nous le pouvons sans doute , puisque c'est par une espece de fatalité , & non par un fond de perversité , ni par un esprit de haine , qu'ils ont tourné leurs armes les uns contre les autres. Nous en sommes une preuve , nous qui ayant la même origine que ces citoyens , nous pardonnons mutuellement le mal que nous avons pu nous faire.

Après notre réunion , nous goutâmes les douceurs d'une paix absolue & de la plus parfaite tranquillité , pardonnant aux Perses leur ardeur à poursuivre la vengeance des maux qu'ils avoient éprouvés de notre part , mais indignés contre les Grecs , pour l'ingratitude dont ils avoient payé nos bienfaits ; ingratitude qui les avoit portés à se joindre aux Barbares , à se saisir de nos (1)

temple de Cérès. Les trente tyrans voyant que Thrasybule à la tête des exilés , avoit déjà eu quelques avantages , se retirèrent à Eleusis avec leurs principaux partisans pour s'y défendre. Les exilés vainqueurs firent la paix avec le plus grand nombre de ceux mêmes qui s'étoient retirés dans cette ville.

(1) On doit se rappeler que les Athéniens avoient fourni deux cents vaisseaux sur les trois cents qui combattirent

vaisseaux qui les avoient garantis de leur ruine , & à renverser des murs aux dépens desquels nous avions sauvé les leurs. Nous avions donc résolu de ne plus secourir les Grecs , lorsqu'ils seroient asservis par d'autres Grecs ou par les Barbares , & nous étions décidés à nous gouverner par ces principes. D'après cette résolution , les Lacédémoniens croyant que nous avions renoncé à défendre la liberté des peuples , & qu'ils n'avoient plus qu'à les asservir , les attaquoient sans réserve. Qu'est-il besoin de s'étendre ? les (1) faits qui suivent ne sont pas assez éloignés de nous , pour qu'il soit nécessaire de remonter fort haut. Nous savons par nous-mêmes , comment les Argiens , les Béotiens , les Corinthiens , dans leurs alarmes , eurent recours à notre république ; & , ce qu'il y a de plus singulier , c'est que le roi de Perse fut réduit à n'avoir d'autre ressource que cette ville qu'il avoit voulu détruire. Et certes , si on étoit en droit de nous faire des reproches , le seul qu'on pourroit nous faire avec quelque justice , ce seroit de nous laisser fléchir trop aisément , & de prendre toujours le parti du plus foible. Notre république ne pouvant résister alors aux sollicitations des peuples , & trop généreuse pour suivre le projet qu'elle avoit formé , de ne tirer de l'op-

les Perses à Salamine , & que pour défendre & sauver le reste de la Grece , ils abandonnerent leur propre ville qui fut ruinée par les Barbares. Il faut savoir aussi que les Lacédémoniens , vainqueurs & maîtres d'Athenes , s'emparèrent de tous ses vaisseaux , & détruisirent ses murs.

(1) Plusieurs des faits rapportés ici par Platon , sont confirmés dans l'histoire. Par exemple , elle parle de la ligue

pression aucun de ceux dont elle avoit à se plaindre , se laissa gagner , & accorda le secours qu'on lui demandoit. Elle défendit courageusement les Grecs qui imploroient son assistance , les délivra de la servitude , & leur fit recouvrer la liberté , jusqu'à ce qu'eux-mêmes ils se fussent mis de nouveau dans les chaînes. Quant au roi de Perse, elle n'osa le secourir directement par respect pour les trophées de Marathon , de Salamine & de Platée ; mais en laissant les exilés & les volontaires combattre dans les armées de ce prince, elle le sauva lui-même incontestablement.

Lorsque nous eûmes relevé nos murs & construit des vaisseaux , nous entreprîmes malgré nous la guerre , & nous combattîmes contre les Lacédémoniens pour la ville de Paros. Le monarque qui redoutoit Athenes , parcequ'il voyoit Lacédémone renoncer à l'empire maritime , conçut le dessein de rompre avec la Grece ; il demandoit qu'on lui livrât les Grecs Asiatiques que Sparte lui avoit abandonnés par le passé : c'étoit sous cette condition , disoit-il , qu'il vouloit bien nous rester attaché , à nous & aux autres alliés. Persuadé qu'on rejetteroit sa demande , il ne cherchoit qu'un prétexte de rupture. Il se trompa sur le compte des autres alliés.

des Athéniens avec les peuples d'Argos , de Corinthe & de la Béotie ; elle parle de Conon , & des volontaires d'Athenes , qui servirent dans l'armée navale du roi de Perse , & qui le firent triompher de Lacédémone : mais je n'y ai pas vu dans quelle circonstance , & à quel sujet , les Athéniens combattirent les Lacédémoniens pour la ville de Paros.

Les Corinthiens , les Argiens , les Béotiens , enfin tous les Grecs compris dans l'alliance , consentirent à lui livrer les peuples qu'il demandoit , & s'y engagerent pour une somme d'argent. Nous fûmes les seuls qui refusâmes d'accéder aux propositions du monarque : tant notre ville , habitée par des citoyens purement Grecs , sans nul mélange de Barbares , est naturellement généreuse , juste , ferme dans ses principes , amie de la liberté & ennemie des Barbares. Les Pélops , les Cadmus , les Egyptus , les Danaüs , Barbares d'origine & Grecs par adoption , ne s'établirent jamais chez nous. Notre ville , je le répète , ne renferme que des Grecs véritables auxquels il ne s'est point mêlé d'autres peuples. Aussi sa haine pour une race étrangère est-elle aussi sincère que profonde. Quoi qu'il en soit , nous fûmes encore abandonnés , & nous restâmes seuls , parceque rougissant d'une démarche déshonorante , nous refusions de livrer des Grecs à des Barbares. Revenus au point où nous étions lorsque nous succombâmes , mais ayant des murs & des vaisseaux , secourus du ciel & de nos colonies , nous combattîmes avec plus de succès , nous nous délivrâmes des dangers de la guerre , & nos ennemis eux-mêmes furent contents de s'en voir délivrés. Nous perdîmes alors de braves citoyens qui se trouvèrent engagés dans des postes défavantageux près de Corinthe , & se virent trahis dans un (1) des ports de cette ville. Les guerriers qui ont secouru le

(1) C'étoit le port Léchéum , un des ports de Corinthe , dont les Lacédémoniens s'étoient saisis , & pour lequel il y eut plusieurs combats de livrés.

roi de Perse, & chassé de la mer les Lacédémoniens, n'avoient pas montré moins de bravoure. Nous vous avons rappelé le souvenir de ces héros, & vous devez vous joindre à nous pour célébrer leur mémoire.

Tels sont les exploits par lesquels se sont signalés, & les hommes qui reposent sous ces monumens, & tant d'autres guerriers qui ont sacrifié leurs jours pour la république. Les exploits que j'ai cités sont en grand nombre & fort célèbres: ceux que j'ai omis sont & plus nombreux & plus fameux encore. Quel tems pourroit suffire pour en épuiser les détails?

Chacun de nous doit se les rappeler; nous devons tous exhorter les descendans des héros qui en sont les auteurs, à rougir de s'écarter des principes de leurs ancêtres, de les trahir par lâcheté, comme on rougiroit à la guerre d'abandonner son poste. O vous donc, dignes fils des braves guerriers dont nous faisons l'éloge, je vous exhorte aujourd'hui, & vous rappelant à vous mêmes, je vous exhorterai en tout tems & en tout lieu, à vous porter avec ardeur à la vertu. Pour le moment, je dois vous répéter les paroles que vos peres, à la veille de combattre, m'ont chargé de vous adresser en leur nom, s'ils venoient à succomber. Ecoutez ce qu'ils m'ont recommandé de vous dire, & ce qu'ils vous diroient, sans doute, eux-mêmes, s'ils pouvoient parler; j'en juge par leurs derniers discours dont ils m'ont rendu dépositaire. Figurez-vous donc qu'ils sont ici présens, & qu'ils vous adressent ces paroles.

O vous qui nous devez le jour, le trépas que nous venons de subir annonce que vous êtes fils

de parens braves. Nous pouvions vivre sans gloire, nous avons préféré de mourir avec honneur plutôt que de nous déshonorer nous, nos descendans, nos peres & nos ayeux. Nous pensions que celui qui déshonore ses proches, est indigne de vivre, que, soit pendant sa vie, soit après sa mort, il n'est aimé ni des dieux ni des hommes. Rappelez-vous donc nos discours, & dans quelque état que le sort vous place, que vos desirs soient toujours conformes à la vertu (1), puisque c'est elle qui donne le prix à toutes nos possessions, à tous les talens de l'esprit, & à toutes les qualités du corps. Sans le courage, les richesses ne sauroient honorer celui qui les possède. C'est pour l'ennemi qu'il est riche & non pour lui-même. La beauté & la force dans un homme lâche & timide, loin de l'orner le déparent, ne font que mettre en évidence la lâcheté de son ame. La science, sans la justice & les autres vertus, rend un homme dangereux, loin de lui mériter le nom de sage. N'épargnez donc aucune peine, employez tous vos efforts, pour acquérir plus de célébrité que n'en acquirent jamais vos peres & tous vos ayeux. Apprenez que si l'on voit que nos vertus l'ont emporté sur les vôtres, nous nous sentirons humiliés de cette supériorité, comme nous ferons flattés de celle que vous pourrez avoir sur nous. Ce qui contribuera le plus à vous donner sur vos peres un avantage qui fera leur joie & leur bonheur, c'est de ne pas regarder la

(1) Les Grecs & les Latins se servoient du même mot pour signifier vertu & courage. Ils croyoient, & avec raison, qu'il n'y avoit pas de vertu sans courage.

gloire de vos ancêtres comme un fonds que vous puissiez consumer & dissiper, mais de vous convaincre que pour un homme qui se croit quelque mérite, le comble de l'infamie est de n'avoir d'autre titre pour s'attirer de la considération que les exploits de ceux auxquels il doit la naissance. Les honneurs accordés à nos ayeux sont un riche & magnifique trésor : nous servir d'un trésor d'argent ou de gloire que d'autres nous ont amassé, sans pouvoir le transmettre à notre postérité tel qu'il nous a été transmis à nous-mêmes, faute de biens ou de vertus qui nous soient personnels, quel sujet d'opprobre & de honte ! Si vous vous conformez à ces principes, vous trouverez des amis dans vos peres lorsque la destinée vous appellera auprès d'eux : mais si vous vous abandonnez à la lâcheté & à l'indolence, vous ne recevrez de leur part qu'un triste accueil.

Voilà ce que nous disons à nos fils ; nous devons aussi des consolations à nos peres & à nos meres qui vivent encore ; il faut leur apprendre à supporter patiemment le coup qu'ils pourroient recevoir, & ne pas leur donner l'exemple de la foiblesse. Ils n'auront que trop de sujets d'affliction ; la fortune en fournit toujours assez. Au lieu de pleurer avec eux, offrons un remede & un adoucissement à leurs maux, en leur rappelant que le ciel leur a accordé le premier objet de leurs vœux. Sans doute ils n'ont jamais souhaité d'avoir des fils exempts du trépas, mais des fils distingués par leur mérite & par leur bravoure. Parmi les avantages qu'ils pouvoient désirer, ils ont donc obtenu le plus considérable ; & c'est, dans cette vie, tout ce que peut

espérer un mortel. S'ils savent supporter les disgraces, on verra qu'ils ont du courage, & qu'ils sont vraiment peres de fils courageux. S'ils succombent, on soupçonnera qu'ils ne sont pas nos peres, ou qu'on nous vante aux dépens de la vérité. Empressés de nous mettre à l'abri de ce double soupçon, qu'ils soient nos premiers panégyristes, & que par leur fermeté ils annoncent qu'ils sont eux-mêmes des hommes, & qu'ils ont donné le jour à des hommes. Cette ancienne maxime, *rien de trop*, est regardée comme fort belle, & l'est réellement. Faire dépendre de soi seul la plus grande partie de son bonheur, sans le fonder sur d'autres dont les succès heureux ou malheureux déconcertent ses espérances; c'est se conduire par les meilleurs principes, c'est être ferme, prudent & sage. Alors, soit que l'on conserve ses enfans & ses richesses, soit que l'on vienne à les perdre, fidele à cette maxime dont nous parlions tout à l'heure, & ne comptant que sur sa propre vertu, on ne se livrera dans les événemens divers ni à une joie ni à une tristesse immodérée. C'est là ce que nos parens doivent être; nous desirons qu'ils soient tels, nous les y exhortons, & nous leur en donnons nous-mêmes l'exemple aujourd'hui, en ne témoignant ni chagrin ni terreur, si les périls que nous bravons généreusement, nous font trouver la fin de nos jours. Nous leur demandons de passer le reste de leur vie dans les mêmes dispositions que celles où nous sommes, & d'être convaincus que ce n'est point par de vains gémissemens sur notre trépas, qu'ils nous honoreront davantage. Mais supposé que les morts conservent quelque sentiment pour

ceux qui vivent, ils ne peuvent, non, ils ne peuvent nous causer un plus grand déplaisir que de se livrer au désespoir, & de supporter impatiemment notre perte; ils ne peuvent nous procurer une satisfaction plus douce que de soutenir ce malheur avec une ame ferme & tranquille. Quant à ce qui nous regarde, le seul risque que nous ayions à courir, c'est de rencontrer une fin glorieuse, plus faite pour être célébrée que pour être déplorée. Qu'ils prennent de nos femmes & de nos enfans tout le soin que nous en prendrions nous-mêmes, qu'ils s'occupent avec zele de cet objet; ce fera le moyen d'oublier leur infortune, & de couler des jours plus heureux; ce fera le parti le plus sage & le plus agréable pour nous.

Tels sont les discours que nous avons désiré qu'on adressât en notre nom à nos fils & à nos parens. Nous exhorterions la ville à prendre soin des uns & des autres; nous lui recommanderions d'élever nos fils avec honneur, de soutenir nos parens avec dignité, si nous n'étions persuadés qu'elle s'y portera suffisamment d'elle-même.

Voilà, fils généreux, & vous, parens de nos guerriers morts, voilà ce qu'ils m'ont recommandé de vous dire, & ce que je vous répète avec tout le zele dont je suis capable. Je vous prie moi-même pour ma part & en leur nom, vous qui êtes jeunes, d'imiter vos peres; vous qui êtes plus âgés, d'être tranquilles sur votre sort, de croire que l'état & les particuliers souffriront à l'envi votre vieillesse, & que chacun prendra soin dans l'occasion de tout ce qui appartient à ces vaillans hommes. Vous n'ignorez

pas , sans doute , quelles sont les attentions de la république , les loix qu'elle a portées pour l'avantage des fils & des parens de ceux qui meurent à la guerre ; vous savez qu'elle a chargé spécialement le premier magistrat de veiller à ce que l'on ne cause aucun préjudice aux parens de nos guerriers morts. Pour leurs fils , jalouse de leur faire oublier qu'ils sont orphelins , elle se charge d'eux dans leur première jeunesse , elle les nourrit , les élève elle-même comme ses enfans ; & lorsqu'ils sont parvenus à l'âge viril , elle les (1) renvoie à leurs affaires domestiques , après les avoir revêtus d'une armure complète. En même tems qu'elle rappelle à leur esprit les vertus de leurs peres , elle remet entre leurs mains les instrumens de la valeur paternelle , & les fait retourner dans la maison de leurs ayeux sous d'heureux auspices , couverts de leurs armes , pour y commander avec la vigueur qui convient à des hommes. Ses soins s'étendent jusques sur les morts eux-mêmes ; elle les honore , & ne laisse passer aucune année sans leur rendre publiquement les devoirs funebres que chaque citoyen rend aux morts de sa famille. De plus , elle célèbre auprès de leur tombeaux des combats de chars & d'athletes , & des jeux de toute espece. Enfin , elle tient vraiment la place d'héritier & de fils pour les peres qui ont perdu leurs enfans , celle de pere pour les enfans orphelins , celle de tuteur pour les meres , les sœurs & les épouses

(1) Eschine , dans sa harangue sur la couronne , fait mention de ce même usage , & à peu près de la même manière.

qui restent isolées. Tous les devoirs, en un mot, elle les remplit dans tous les tems & envers tous. Ces réflexions doivent vous faire supporter votre infortune avec plus de patience. Par-là, vous serez plus chéris & de ceux qui ne sont plus & de ceux qui vivent encore; il vous fera plus facile d'avoir des attentions pour les uns, & de mériter celles des autres.

Maintenant, vous & le reste des citoyens, après avoir pleuré, suivant l'usage, les guerriers dont nous célébrons la mémoire, retirez-vous chacun dans vos maisons.



S O M M A I R E
DE L'ORAISON FUNEBRE
DES GUERRIERS D'ATHENES
MORTS EN SECOURANT LES CORINTHIENS,
PAR LYSIAS.

COMME je dois donner par la suite la traduction de tous les discours de Lyfias , je ferai connoître alors plus particulièrement la personne & l'éloquence de cet orateur. Je me contente aujourd'hui de dire qu'il étoit né à Athenes , que Céphale son pere , Syracusain , étoit venu s'établir dans cette ville , qu'il ne négligea rien pour l'éducation de Lyfias son fils , qui répondit parfaitement à ses soins. Il devint , en effet , un des plus grands orateurs de la Grece. La pureté du style , une simplicité élégante , la force & la subtilité des raisonnemens , faisoient les principaux caracteres de son éloquence.

Voici à quelle occasion il composa l'oraison funebre dont il s'agit. Les Lacédémoniens avoient détruit l'empire d'Athenes dans la Grece , & y avoient fondé le leur. Thebes , Athenes , Corinthe , & , par une suite nécessaire , toutes les villes subalternes reçurent la loi de Sparte. Pendant qu'Agéfilas faisoit des conquêtes en Asie , Thebes se souleva contre Lacédémone. Athenes & Corinthe entre-

rent dans la confédération , & tous prirent cette dernière ville pour le lieu de leur assemblée. Cette guerre fut appelée *guerre de Corinthe*. Elle commença la troisième année de la quatre-vingt-treizième olympiade , & dura huit ans. Ce fut durant le cours de cette guerre , & pour célébrer les guerriers d'Athènes qui avoient péri en secourant les Corinthiens assiégés par les Lacédémoniens , que Lyfias composa & prononça son oraison funebre.

Il dit peu de chose de ces guerriers , presque tout son discours roule sur les grands exploits par lesquels les Athéniens s'étoient signalés dans tous les siècles ; & son but , ainsi qu'il l'annonce dans son exorde , étoit de célébrer les guerriers d'Athènes de tous les âges. Les combats contre les Amazones , contre les Thébains en faveur d'Adrafte , contre Eurysthée pour la défense des fils d'Hercule , contre les rois de Perse , Darius & Xerxès , pour le salut de toute la nation , contre différens peuples de la Grece jaloux de la prospérité d'Athènes , & en dernier lieu contre les Lacédémoniens pour secourir la ville de Corinthe ; tous ces combats détaillés & développés avec éloquence , composent ce discours. Il est terminé par une exhortation noble & pathétique adressée aux parens des guerriers morts dont l'état célèbre les funérailles.

Cette oraison funebre , quoique peu connue , est sans contredit un des plus beaux discours qui nous soient restés de l'antiquité. Il faut convenir toutefois que les ornemens

y sont répandus avec un peu de profusion , & que sur-tout les antitheses y sont trop multipliées. La maniere d'Isocrate & de Platon, moins brillante , moins riche & moins magnifique, est plus simple, plus large & plus moëlleuse. Les ennemis d'Isocrate lui reprochoient d'avoir pris à Lyfias plusieurs pensées dont il avoit orné la plus belle de ses harangues. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit pour justifier cet orateur , dans le sommaire du Panégyrique. Il suffit de lire les deux discours pour voir combien le reproche étoit peu fondé.





ORAISON FUNEBRE

DES GUERRIERS D'ATHENES

MORTS EN SECOURANT LES CORINTHIENS,

PAR LYSIAS.

S'IL étoit possible de célébrer dignement le courage de tous les guerriers qui reposent dans ces tombeaux, j'aurois à me plaindre des momens trop courts qui m'ont été accordés pour méditer leur éloge (1); mais puisque le tems le plus long ne pourroit suffire pour composer un discours digne des exploits de ces grands hommes, il me semble que si l'on n'accorde que peu de jours aux orateurs, c'est par intérêt pour leur gloire, & pour leur ménager l'indulgence de ceux qui viennent les entendre. J'ai à décrire ici les actions des Athéniens dans tous les siècles; mais c'est moins la grandeur du sujet que je redoute, que le talent de ceux qui l'ont traité avant moi. La vertu des héros dont j'entreprends l'éloge, fournit une si riche matière à l'éloquence & à la poésie, que les premiers qui leur ont payé un juste tribut de louanges, loin d'avoir épuisé le sujet, nous ont

(1) Nous voyons dans le *Ménéxène* de Platon, qu'on accordoit si peu de tems aux orateurs chargés de ces éloges, qu'ils étoient obligés, pour ainsi dire, de parler sur-le-champ.

encore laissé un vaste champ à parcourir. Les guerriers que je célèbre, se sont assez fait connoître sur l'un & l'autre élément; tous les peuples du monde, ceux même qui ont eu à se repentir d'avoir attaqué notre république, admirent cette bravoure qui leur a été fatale.

Je commencerai d'abord par exposer les premiers combats de nos ancêtres, j'en parlerai d'après ce que la renommée en publie. Car il n'est personne qui ne soit intéressé à la gloire de ces illustres Athéniens; personne qui ne doive s'empresse de les préconiser dans des poëmes & dans des écrits de toute espece, de leur rendre hommage dans la circonstance présente, & de donner des leçons aux vivans par les grandes actions des morts.

On a connu les Amazones, filles de Mars, lesquelles habitoient sur les bords du Thermo-don; elles étoient les seules dans ces régions éloignées, qui portassent une armure d'airain, & les premières qui monterent sur des chevaux pour combattre. Etonnant par cette hardiesse leurs ennemis qui n'avoient jamais vu de cavaliers, elles pouvoient en même tems, & les atteindre lorsqu'ils fuyoient, & leur échapper lorsqu'elles en étoient poursuivies. Bien au-dessus de leur sexe par le courage, on les voyoit même l'emporter sur les hommes par la force de l'ame plus qu'elles ne leur cédoient par la foiblesse du corps. Souveraines de plusieurs peuples, & ayant déjà assujetti tous leurs voisins, elles entendirent parler de notre contrée, & de la renommée de ses habitans. Le desir & l'espoir de s'illustrer par de nouveaux triomphes, les ani-

ment; elles engagent à les suivre des nations (1) belliqueuses, & s'avancent contre la ville d'Athenes. Mais comme elles trouverent en nous des hommes d'un courage extraordinaire, rendues à leur foiblesse naturelle, elles démentirent la gloire dont elles avoient joui jusqu'alors, & prouverent par le mauvais succès de leur entreprise, que l'éducation ne peut vaincre entièrement la nature. L'avantage de pouvoir s'instruire par leurs fautes & prendre à l'avenir un parti plus sage, leur fut même refusé. Elles ne purent retourner dans leur pays pour y annoncer leur infortune & la bravoure de nos ancêtres; elles périrent toutes dans l'Attique, punies de leur imprudence, & fournirent à notre ville l'occasion de s'immortaliser par la valeur, en même tems que, par une défaite totale, elles priverent leur patrie de son ancienne célébrité. Enfin, elles avoient désiré injustement les possessions d'autrui; elles perdirent justement les leurs propres.

Mais passons à d'autres exploits. Adraste & Polynice avoient marché contre Thebes, & avoient été vaincus dans un combat: les Thébains refusoient de leur laisser inhumer ceux d'entre eux qui avoient succombé dans la mêlée; les Athéniens, persuadés que si ces infortunés avoient entrepris une guerre injuste, ils n'en avoient été que trop punis par le trépas; que cependant on privoit de leurs droits les dieux des enfers, on offensoit les dieux du ciel en

(1) Isocrate, dans le Panégyrique, nous apprend que c'étoient les Scythes.

souillant leurs temples (1) & leurs sacrifices ; les Athéniens , dis-je , envoient d'abord aux Thébains des députés pour leur demander la permission d'enlever les guerriers qui avoient péri sur le champ de bataille. Ils pensoient que s'il y avoit du courage à réduire ses ennemis lorsqu'ils vivoient , c'étoit montrer de la défiance de soi-même que d'exercer sa vengeance sur un ennemi mort. Indignés de ne pouvoir obtenir une demande aussi légitime , ils marchent contre eux , non par l'animosité d'une ancienne querelle , ni par considération pour les Argiens qui avoient survécu , mais parcequ'ils croyoient que des guerriers tués sur le champ de bataille , avoient de trop justes droits à la sépulture. En attaquant un des deux peuples , c'est pour tous les deux à la fois qu'ils combattent. Ils veulent que les Thébains , cessant d'outrager les morts , cessent d'offenser les dieux ; ils ne peuvent souffrir que les Argiens s'en retournent sans avoir rendu les honneurs funebres à leurs malheureux compatriotes , ni qu'ils soient frustrés des avantages communs , & privés des droits dont jouissent tous les Grecs. Remplis de ces nobles desseins , ayant en tête une grande multitude d'ennemis , mais soutenus de la justice qui combattoit pour eux , & bravant sans crainte tous les hasards de la guerre , nos ancêtres ne se retirèrent qu'avec un plein avantage. Le succès ne les enorgueillit pas ; &

(1) Les Grecs , & sur-tout les Athéniens , étoient persuadés que la présence d'un mort souilloit tous les endroits voisins , & que les sacrifices offerts dans les temples qui en étoient proches , ne pouvoient être favorables.

toute la peine qu'ils firent subir aux Thébains, c'est qu'opposant leur vertu à l'impiété de ce peuple, ils enleverent comme un prix de la victoire, les morts des Argiens pour lesquels ils avoient combattu, & les inhumèrent dans Eleusis (1), ville de leur dépendance. Voilà ce que firent nos ancêtres en faveur des guerriers d'Argos défaits sous les murs de Thebes.

Dans la suite, lorsqu'Hercule eut disparu de dessus la terre, les fils de ce héros fuyant de pays en pays pour se soustraire au ressentiment d'Eurysthée, se voyoient rejettés par tous les Grecs qui rougissoient de cette foiblesse, mais qui redoutoient la puissance du monarque. Les Héraclides se réfugièrent donc dans notre ville, & vinrent en supplians embrasser nos autels. Eurysthée demandoit qu'on les lui livrât : les Athéniens rejetterent sa demande ; & aussi incapables de craindre le danger, que pleins de respect pour la vertu d'Hercule, ils prirent le parti de combattre pour les plus foibles en faveur de la justice, plutôt que de les livrer pour se prêter aux injustes desirs d'un roi puissant. Suivi de tous les Péloponésiens, Eurysthée s'avance alors contre nos ancêtres : ceux-ci, loin de changer de sentiment à la vue du péril, ne font que s'animer davantage ; & quoiqu'ils n'eussent reçu en particulier aucun service d'Hercule, quoiqu'ils ignorassent comment ses fils se conduiroient un jour à leur égard, excités par le seul motif de la justice & de la

(1) Eleusis, ville de l'Attique, connue par les mystères de Cérès qui s'y célébroient avec la plus grande magnificence.

gloire, sans aucune vue d'intérêt personnel ou de ressentiment contre Eurysthée, ils affrontent le danger par compassion pour des malheureux qu'on opprime & par haine pour leurs oppresseurs, également jaloux de contenir les uns & de protéger les autres. Ils se sentoient trop libres pour rien faire par contrainte; trop justes pour ne pas défendre des opprimés; trop courageux pour refuser de mourir les armes à la main, s'il le falloit, afin de ne trahir ni leur liberté ni la justice. Telle étoit la fierté des deux partis; Eurysthée prétendoit arracher de force ce qu'il demandoit aux Athéniens; les Athéniens dédaignoient de prier Eurysthée pour obtenir la grace de leurs supplians. Ils opposent donc leurs seules forces à toutes les forces réunies du Péloponèse, défont les Péloponésiens, & par égard pour la vertu du pere, mettant les fils d'Hercule en sûreté, ils les affranchissent de toute crainte, &, à leurs propres risques, les rendent victorieux de leurs ennemis. Bienfaiteur du genre humain, se dévouant à une vie pénible, jaloux de combats, avide de gloire, Hercule étoit venu à bout de réprimer la violence d'une multitude de brigands, sans avoir jamais pu se venger d'un ennemi cruel qui le persécutoit sans relâche: plus heureux que ce héros, ses fils, grace à la ville d'Athènes, virent dans le même jour leur propre délivrance & la punition de leurs persécuteurs.

Nos ancêtres avec le même zele combattirent souvent pour la justice, qui étoit le principe & le fondement de leur premiere origine. Mélange de plusieurs nations, la plupart des peuples habitent un pays dont ils ont dépossédé les anciens

habitans. Enfans de la terre qui les nourrissoit, nos ayeux voyoient en elle & leur patrie & leur mere. Ils furent dans ces tems les premiers & les seuls qui abolirent chez eux la puissance souveraine pour y substituer le gouvernement démocratique, & qui, pleinement convaincus que la liberté & l'union étoient le comble du bonheur, rendirent communes à tous les citoyens les espérances qu'ils fondoient sur leur bravoure. Parfaitement libres entre eux, on les vit toujours récompenser les bons & punir les méchans selon la loi. Ils pensoient qu'il n'appartient qu'aux animaux farouches d'employer la force, mais qu'il est réservé à l'homme de fixer le droit par la loi, & de le faire goûter par la raison, obéissant à routes deux, commandé par l'une & éclairé par l'autre. Avec une si noble origine, & des sentimens si distingués, les premiers ancêtres des guerriers qui reposent dans ces tombeaux, se signalèrent par une foule d'actions merveilleuses; & leurs descendans s'exposant seuls pour toute la Grece contre des millions de Barbares, n'illustrerent pas moins leur courage par des victoires mémorables dont ils ont laissé par-tout les glorieux trophées.

Peu content de ses immenses domaines, & se flattant d'ajouter l'Europe à ses autres conquêtes, le monarque d'Asie envoya contre nous une armée de 500000 hommes (1). Chargés de ses

(1) Nous avons déjà remarqué dans le Ménéxène, que, d'après le témoignage de l'histoire, l'armée des Perses envoyée par Darius, n'étoit pas à beaucoup près aussi forte.

ordres , dans la persuasion que s'ils parvenoient à nous soumettre par les armes , ou s'ils réussissoient à gagner notre amitié , ils réduiroient sans peine le reste des Grecs , les généraux Perses entrent dans l'Attique avec leurs troupes , & passent à Marathon. Ils s'imaginoient , sans doute , que s'ils marchaient contre Athenes lorsque la Grece seroit encore partagée sur les moyens de se défendre , les Athéniens abandonnés se trouveroient seuls pour soutenir le choc. Et d'ailleurs nos premiers exploits leur avoient donné de nous cette opinion avantageuse , que s'ils attaquoient d'abord d'autres Grecs , ils auroient à combattre contre ceux-ci & contre nos troupes qui voleroient à leur secours ; mais que s'ils commençoient par nous , les autres villes de la Grece , pour sauver la nôtre , n'oseroient jamais attirer sur elles la haine d'un ennemi redoutable. Tel étoit le raisonnement des Perses. Nos ancêtres , sans raisonner sur le péril , tout remplis de cette idée , que mourir pour une noble cause c'est vivre pour une gloire immortelle , loin d'être effrayés par la multitude de leurs adversaires , n'en eurent que plus de confiance dans leur courage. Honteux de voir leur pays dévasté par des Barbares , sans attendre que leurs alliés apprennent cette nouvelle , ou qu'ils viennent les secourir , ils se déterminent à sauver toute la Grece à leurs propres risques , plutôt que de devoir à d'autres Grecs leur conservation. Tous animés des mêmes sentimens , ils présentent leur faible troupe devant une armée innombrable. L'arrêt de mort prononcé contre tous les hommes , devient pour eux un motif de signaler une bra-

vouire que peu d'hommes ont en partage ; & si leur vie leur est comme étrangere, vu la nécessité de mourir imposée à tous les mortels , du moins veulent-ils , en bravant les dangers, laisser après eux une célébrité qui leur soit propre. Ils sentoient qu'une victoire qu'ils n'auroient pu remporter seuls, leur eût été également impossible avec les forces réunies de leurs alliés ; que vaincus ils ne feroient que périr un peu plutôt que les autres, mais que vainqueurs ils mettroient en liberté toute la Grece. S'étant donc armés de courage, n'épargnant pas leurs personnes, sacrifiant généreusement leurs jours pour acquérir de la gloire, & respectant plus les loix de leur ville qu'ils ne craignoient les dangers de la part des ennemis, ils triomphent à l'avantage de toute la nation, & décorent leur pays de trophées érigés contre ces Barbares qui, jaloux d'envahir les possessions d'autrui, avoient franchi les confins de l'Attique. Ils volèrent au combat avec un tel empressement, que les Grecs n'apprirent l'arrivée des Perses qu'avec notre victoire ; & les peuples, sans avoir à trembler à la nouvelle du péril, n'eurent qu'à se réjouir de se voir à l'abri de la servitude. Seroit-on surpris maintenant que ces anciens exploits soient toujours regardés comme nouveaux, & que la valeur de nos ancêtres soit encore aujourd'hui un sujet d'admiration pour tous les hommes ?

Mais occupons nous d'autres triomphes non moins éclatans. Xerxès, souverain de l'Asie, dont le prédécesseur avoit bravé la Grece, & s'étoit vu frustré dans ses espérances, Xerxès, se croyant déshonoré par la défaite de Darius, in-

digné de la disgrâce qu'avoit effuyée son pere , irrité contre les peuples qui en étoient les auteurs ; ce prince , aussi peu fait à l'infortune qu'ignorant ce que peut le courage , après dix ans de préparatifs s'avança contre la Grece avec une flotte de douze cents voiles , & une armée de terre composée d'une si grande multitude de nations , qu'il étoit même difficile de les compter. Ce qui prouve le nombre prodigieux de ses troupes , c'est qu'au lieu de les faire passer , par le détroit , d'Asie en Europe , sur mille vaisseaux , dédaignant ce passage qui pouvoit retarder sa marche , bravant les loix établies par la nature & par les dieux , voulant étonner l'imagination des hommes , & forcer tous les obstacles , pour qu'on pût dire qu'il avoit navigé sur la terre & marché la mer , il perça l'Athos & enchaîna l'Hellepont , sans qu'aucun des Grecs se mît en devoir de l'arrêter. Les peuples incapables de résister à ses forces ou à ses richesses , déterminés par l'intérêt ou par la crainte , se soumettoient malgré eux , ou se portoient d'eux-mêmes à trahir la liberté publique.

Ce fut dans ces circonstances déplorables , que les Athéniens se rendirent à Artemise pour s'opposer aux Barbares : les Lacédémoniens & quelques-uns de leurs alliés , allèrent à leur rencontre aux Thermopyles , se croyant en état de garder cet étroit passage. L'action s'engagea dans le même tems & aux Thermopyles & à Artemise ; les Athéniens l'emportèrent dans la bataille navale : pour les Lacédémoniens , ils ne succomberent qu'après avoir signalé leur intré-

pidité ; & quoiqu'ils se vissent beaucoup moins d'alliés (1) & beaucoup plus d'adversaires qu'ils ne s'y attendoient, sans reculer devant l'ennemi, invincibles, ils expirèrent tous dans leur poste. Le mauvais succès de ces Grecs valeureux rendit maîtres du passage les Perses, qui, ne trouvant plus d'obstacle, s'avancent contre notre ville. Nos ancêtres apprennent la disgrâce des Lacédémoniens : menacés de toutes parts, & ne sachant quel parti prendre, ils voyoient que s'ils alloient par terre au-devant des Perses, ceux-ci avec leur flotte s'empareroient d'Athenes, & que s'ils s'embarquoient elle seroit accablée par leurs troupes de terre. Ne pouvant donc en même tems repousser l'ennemi & garder leur ville, réduits à l'affreuse alternative d'abandonner leur patrie, ou de se joindre aux Barbares pour asservir les Grecs, ils préférèrent à la servitude avec la honte & les richesses, l'indigence & l'exil avec la liberté & la vertu. A l'instant ils rassemblent les vaisseaux de leurs alliés, mettent à Salamine en dépôt leurs meres, leurs femmes & leurs enfans, &, désertant leur propre cité pour les intérêts de la Grece, ils se disposent à combattre séparément les deux armées.

(1) L'histoire dit que Léonidas se trouva aux Thermopyles avec quatre mille Grecs seulement de différens pays, & trois cents Spartiates : que les premières tentatives de Xerxès pour forcer le passage, ne lui réussirent pas, mais qu'un Grec nommé Epialte lui ayant montré un chemin pour gagner les hauteurs, les alliés de Lacédémone furent effrayés lorsqu'ils virent les Perses au-dessus d'eux ; que Léonidas les engagea à se retirer, que pour lui il resta avec ses trois cents Spartiates, & expira avec eux dans son poste.

Quelques jours après parurent les troupes de terre (1) & la flotte des Barbares. Qui n'eût été épouvanté d'un appareil aussi formidable ? Quel rude & terrible combat Athenes n'eût-elle pas à soutenir pour la liberté des Grecs ? Quels furent alors les sentimens , ou de ceux qui du rivage voyoient leurs compatriotes sur leurs vaisseaux , le péril s'avancer , & leur propre salut abandonné à l'incertitude ; ou de ceux qui alloient combattre pour ces objets de leur tendresse , déposés à Salamine , qui devoient être le prix du vainqueur. Ils se voyoient investis par une si grande multitude de Barbares , que le moindre de leurs maux actuels étoit la mort qui paroissoit inévitable , & que leur vrai désespoir étoit l'attente des outrages que l'ennemi victorieux feroit subir à ce qu'ils avoient de plus cher. Alarmés par une situation aussi cruelle , ceux qui étoient restés sur le rivage , déploroient leur propre sort , & s'embrassoient comme pour la dernière fois. Ils n'ignoroient pas que leurs forces navales étoient aussi modiques que celles des ennemis étoient effrayantes ; ils savoient que leur ville étoit déserte , ils voyoient leur pays ravagé , inondé de Barbares , les temples réduits en cendre ; enfin ils touchoient au moment fatal , tous les maux étoient prêts à fondre sur leurs têtes. Mais déjà

(1) La flotte arriva à Salamine , en même tems que les troupes de terre fondirent sur l'Attique , & s'emparèrent d'Athenes qui étoit abandonnée. = *Ou de ceux qui du rivage* Il est aussi parlé dans Hérodote de troupes Athéniennes qui avoient été laissées sur le rivage , tandis que les autres combattoient sur les vaisseaux.

on entend les chants confus des Grecs & des Barbares, les exhortations des uns & des autres, les cris des mourans ; ils apperçoivent la mer couverte de morts, ils voient s'entrechoquer les débris de plusieurs vaisseaux des deux flottes ; le combat s'échauffe, la victoire est long-tems disputée ; tantôt ils croyoient que les Grecs avoient l'avantage & qu'ils étoient sauvés, tantôt qu'ils étoient vaincus, & que c'en étoit fait de la nation : troublés par la crainte, ils se figuroient souvent voir & entendre ce qu'ils ne voyoient & n'entendoient pas. Que de vœux alors ils adresserent au ciel ! que de victimes ils promirent ! que de sentimens divers s'élevoient dans leurs cœurs ! Le desir de revoir leurs femmes, la commisération pour leurs enfans, la compassion pour leurs peres & pour leurs meres, l'idée des traitemens indignes qui leur étoient réservés si la fortune ne favorisoit les armes de la Grece. Qui des dieux n'eût pas été touché en voyant les Athéniens exposés aux plus affreux périls ? Qui des hommes neût pas gémé sur leur sort ? Qui n'eût pas admiré leur héroïque intrépidité ? Combien ne furent-ils pas supérieurs à tous les Grecs en bravoure par la résolution généreuse qu'ils prirent, & les dangers extrêmes qu'ils coururent. Désertant leur ville, s'élançant sur leurs vaisseaux, ils opposerent leur petit nombre aux armées innombrables des Asiatiques, & par leur victoire apprirent à tous les peuples qu'il vaut mieux combattre pour la liberté avec une troupe choisie d'hommes courageux qu'avec des milliers d'esclaves pour aggraver sa servitude. Dira-t-on qu'ils n'eurent pas la plus grande & la plus noble

part à la délivrance de toute la Grece, eux qui donnerent Thémistocle, le général le plus éclairé, le plus éloquent, le plus actif; eux qui envoyèrent plus de vaisseaux que tous les alliés ensemble, & les hommes les plus expérimentés dans la marine? Qui des autres Grecs a pu le disputer aux Athéniens, ou pour la hardiesse de la résolution, ou pour le nombre des galeres, ou pour le courage des combattans? C'est donc avec justice que toute la Grece leur défera, sans contestation, le prix de la valeur. Le succès qu'ils obtinrent, répondoit à la grandeur du danger qu'ils avoient couru: la bravoure qu'ils firent sentir aux Barbares d'Asie, étoit née de leur sol (1); c'étoit une vertu héréditaire & naturelle. C'est par une telle conduite dans la bataille navale, c'est en prenant sur eux la plus grande partie des périls, & en les bravant sans crainte, qu'ils ont assuré la liberté commune.

Une autre circonstance se présente dans laquelle on ne les vit pas se démentir. Les Péloponésiens avoient fortifié l'isthme d'un mur; uniquement occupés de pourvoir à leur salut, ils se croyoient en sûreté du côté de la mer, & songeoient à laisser les autres Grecs en proie aux Barbares: indignés de cette indifférence, les

(1) L'orateur fait ici allusion à un avantage dont se glorifioient les Athéniens, d'être nés du pays même qu'ils habitoient, de n'avoir jamais été mêlés avec d'autres peuples. Ainsi ils avoient reçu leur bravoure de leurs ancêtres, ils l'avoient prise dans leur pays, elle ne leur venoit pas d'un peuple qui fût venu d'ailleurs, & qui se fût mêlé avec eux.

Athéniens leur conseilloient du moins de fermer d'un mur tout le Péloponèse. Si, trahis par les Grecs, disoient-ils, nous nous joignons aux Barbares, ceux ci n'auront pas besoin de leurs mille vaisseaux, & votre mur de l'isthme vous deviendra inutile, puisque le roi de Perse se rendra maître de la mer sans livrer de combat. Eclairés par ce discours, convaincus de l'injustice & de la lâcheté du parti qu'ils prenoient, autant que de la générosité des Athéniens, & de la sagesse de leurs conseils, ils vinrent se joindre à nous à Platée. La plupart des alliés effrayés par le nombre des Barbares, avoient abandonné leur poste pendant la nuit, les Lacédémoniens & les Tégéates mirent en fuite les Perses, les Athéniens & les Platéens défirent tous les Grecs qui avoient renoncé à leur liberté & accepté le joug de la servitude. Nos ayeux mirent le comble à leur gloire dans cette journée, assurèrent la liberté de l'Europe, & après avoir donné dans tous les combats des preuves de leur courage, seuls & avec d'autres, sur terre & sur mer, contre les Grecs & contre les Barbares, ils furent jugés dignes d'être les chefs de toute la Grece, & par ceux des Grecs qui avoient partagé avec eux les périls, & par ceux même dont ils avoient triomphé.

La jalousie qu'avoient excitée nos brillans succès, ne tarda pas à soulever contre Athenes les peuples de la Grece à qui la prospérité avoit enflé le cœur, & auxquels il ne falloit que de légers motifs pour se déclarer contre nous. De nouveaux périls ne furent pour les Athéniens que de nouvelles occasions d'acquérir de la gloire. Dans un combat naval contre les Eginetes & leurs alliés,

ils leur prirent soixante-dix vaisseaux. Comme ils assiégeoient (1) Egine dans le tems même où ils faisoient la guerre en Egypte, & que leur jeunesse absente ser voit sur terre ou sur mer, les Corinthiens & leurs alliés s'imaginant que s'ils venoient fondre sur l'Attique, ils la trouveroient sans défense, ou qu'ils nous obligeroient de lever le siege d'Egine, mirent toutes leurs forces en campagne, & s'emparerent de Gérinée. Les Athéniens, quoique de toutes parts pressés par l'ennemi, ne daignerent rappeler aucunes de leurs troupes; comptant sur leur courage, & bravant leurs adversaires, les vieillards qui avoient passé l'âge du service, les jeunes gens qui ne l'avoient pas encore atteint, voulurent s'exposer seuls: ceux-là avoient acquis la bravoure par expérience, ceux-ci l'avoient reçue de la nature; les uns s'étoient distingués dans plus d'une occasion, les autres marchaient sur leurs traces; les vieillards savoient commander, les jeunes gens pouvoient obéir. Sous les ordres de Mironide, tous marchent à l'envi vers le territoire de Mégares, &, sans attendre dans leur pays des peuples qui avoient résolu de l'envahir, ils volent au devant d'eux dans une région étrangère. Ils triomphent de toutes leurs troupes, avec des soldats qui n'avoient plus de vigueur, ou qui n'en

(1) Le fait dont parle ici l'orateur, est rapporté dans le premier livre de l'histoire de Thucydide. Les Athéniens étoient passés en Egypte pour secourir Inare, roi de Lybie, qui avoit fait révolter une grande partie de l'Egypte contre Artaxerxès. Gérinée étoit un mont & un défilé par lequel on passoit de Corinthe à Athenes.

avoient pas encore , érigent un trophée aussi honorable pour eux-mêmes que déshonorant pour les vaincus ; & après avoir prouvé par leur succès , que si parmi eux , les uns avoient perdu , les autres n'avoient pas acquis , leurs forces , tous portoient également des ames courageuses , couverts de gloire , ils reviennent tranquillement dans leur ville , pour reprendre les exercices de leur éducation , ou pour s'occuper des affaires publiques.

Il n'appartient pas à un homme seul de détailler les combats que tant d'autres ont soutenus , ni d'exposer en un seul jour tous les grands exploits des siècles passés. Quel orateur , en effet , quel discours , quel tems , pourroient suffire pour faire connoître toute la vertu des Athéniens qui reposent sous ces monumens ; de ces guerriers fameux qui , par des travaux , des combats & des périls sans nombre , ont délivré la Grece & illustré leur patrie. Ils commanderent sur mer l'espace de soixante-dix ans , pendant lesquels ils entretenrent la concorde parmi leurs alliés , forçant les habitans des villes de vivre égaux , ne pouvant souffrir que chez des Grecs la multitude fût asservie au petit nombre , & cherchant moins à affoiblir qu'à fortifier les peuples attachés à leur fortune. Telle étoit la puissance qu'ils avoient acquise , que le grand roi , loin de chercher à envahir les possessions d'autrui , se voyoit réduit à abandonner une partie des siennes , & à craindre pour le reste. On ne vit alors aucune flotte partir d'Asie , aucun tyran s'établir dans la Grece , aucune ville grecque subir le joug des Barbares : tant inspiroient de crainte & de retenue à tous

les peuples , la bravoure & l'intrépidité de nos peres ! Ils méritoient donc seuls d'être les chefs de la Grece & les arbitres des états.

Ils n'ont pas moins dans les malheurs manifesté tout leur courage. Nous avions perdu nos vaisseaux (1) au détroit de l'Hellespont , soit par la faute de nos généraux , soit par la volonté des dieux ; une disgrâce non moins funeste aux autres Grecs qu'à nous mêmes, avoit ruiné nos forces : ce fut alors qu'on s'apperçut que la puissance de notre république étoit le salut de toute la nation. En effet , à peine le commandement eut-il passé en d'autres (2) mains , que les Perses qui n'osoient plus se montrer sur la mer , se transporterent en Europe , & vainquirent les Grecs dans une bataille navale ; les villes grecques furent asservies , & il s'y établit des tyrans , tant après notre défaite qu'après la victoire des Barbares. La Grece eut donc alors à gémir sur ces tombeaux , & à déplorer la perte des héros qui y reposent , puisqu'avec leur bravoure , elle y voyoit sa liberté ensevelie ; puisque privée de tels défenseurs & commandée par d'autres chefs , elle vit le monarque d'Asie élever sa prospérité sur les ruines de la sienne. Oui , après la défaite de nos guerriers & sous d'autres commandans , on vit les Grecs tomber dans la servitude , & le prince Barbare jaloux de marcher sur les traces de ses ancêtres , concevoir de nouveau les mêmes desseins.

(1) Il est ici question de la défaite d'Egos-Potamos dont Xénophon parle dans ses histoires grecques.

(2) Sans doute , dans les mains des Lacédémoniens.

Mais les malheurs d'Athenes alloient m'entraîner à déplorer ceux de toute la Grece : revenons à notre sujet. Certes, ils méritent que nous parlions d'eux & en notre propre nom & au nom de la patrie, ces hommes qui, amis de la justice & ennemis de la servitude, se sont séparés (1) des autres pour l'intérêt de la démocratie. Déterminés par l'énergie de leur ame plutôt que forcés par la loi, ils revinrent au Pirée, quoiqu'ils eussent en tête tous les Péloponésiens. Dans le desir d'imiter par des combats nouveaux l'antique vertu de leurs peres, ils vouloient à leurs seuls périls recouvrer une liberté commune, préférant la mort avec l'indépendance, à la vie avec la servitude, aussi honteux de leurs disgraces, qu'irrités contre leurs ennemis, aimant mieux enfin mourir dans leur patrie, que de vivre dans un pays étranger. Ils n'avoient pour eux que les sermens & les traités; ils voyoient contr'eux, avec leurs ennemis de tout tems, leurs compatriotes mêmes; cependant, sans être effrayés du nombre de leurs adversaires, ils exposèrent leurs personnes, & vainquirent les Lacédémoniens, dont ils laisserent les tombeaux près de ceux de nos guerriers, comme un monument de leur courage. C'est, sans doute, leur victoire qui a rétabli la concorde parmi les citoyens défunis, relevé nos

(1) Lysias parle ici des divisions survenues dans Athenes sous la domination des trente tyrans, & de la victoire que les citoyens exilés remportèrent sous le commandement de Thrasybule, victoire dont ils n'abusèrent pas, mais dont ils profiterent pour ramener la concorde dans leur ville.

murailles abbatues , & rendu son premier lustre à notre ville dégradée. Les guerriers qui ont survécu , & qui sont rentrés dans Athenes , montrèrent une sagesse bien digne de la bravoure de ceux qu'on avoit vus mourir avec tant de gloire. Uniquement occupés du salut de l'état , ne songeant pas à se venger de leurs ennemis , & aussi éloignés de la bassesse qui rampe , que de l'orgueil qui veut dominer , ils firent participer à leur liberté , même ces citoyens foibles dont ils avoient refusé de partager l'esclavage , & prouverent par leurs exploits non moins importants que célèbres , que les infortunes d'Athenes n'étoient l'effet ni de leur défaut de courage , ni de la valeur de leurs rivaux. Car si la république étant divisée , ils ont pu , malgré les Péloponésiens & leurs autres adversaires , revenir dans leur patrie , il est évident que réunis à leurs compatriotes , ils auroient triomphé sans peine de leurs ennemis : c'est donc avec justice que les combats du Pirée leur ont attiré l'admiration de tous les peuples.

Nous devons aussi des éloges aux étrangers qui ont eu part à ces combats , & dont nous avons déposé les cendres dans ces honorables tombeaux. Empressés de secourir le peuple d'Athenes , ils combattirent pour nos intérêts , & regardant comme leur patrie le lieu où ils pouvoient exercer leur vertu , ils obtinrent un trépas digne de ces nobles sentimens. Pour récompense de leur zele , Athenes les a pleurés , & les inhumant au dépens du trésor , elle leur a accordé pour toujours les mêmes honneurs qu'à ses propres enfans.

Ceux de nos compatriotes que nous venons d'honorer d'une sépulture publique , nouveaux alliés des Corinthiens les ont secourus lorsqu'ils étoient attaqués par leurs anciens amis. Bien différens des Lacédémoniens , tandis que ceux ci portoient envie à la prospérité de Corinthe , eux au contraire touchés des injustices qu'elle éprouvoit , & oubliant les anciennes inimitiés , ne songeoient qu'à leur amitié présente avec cette ville. Ils signalèrent leur courage aux yeux de tous les peuples ; & jaloux de rendre à la Grece sa premiere splendeur , ce ne fut pas seulement pour leur propre salut & pour celui des Corinthiens , qu'ils exposèrent leurs personnes , ils eurent même la générosité de mourir pour la liberté de leurs ennemis. Oui , ils combattirent pour la liberté des alliés de Lacédémone. Ils ne cherchoient à vaincre que pour leur obtenir les avantages dont ils jouissoient eux-mêmes ; leurs malheureux succès ont fortifié de plus en plus & appesanti les chaînes du Péloponèse. Dans l'état où sont aujourd'hui ses habitans , la vie pour eux est à charge , & la mort feroit un bien : au lieu que le sort de nos braves compatriotes digne d'être envié pendant qu'ils vivoient , mérite encore de l'être après leur trépas. Elevés dans les grands principes de leurs ancêtres , on les a vus , au sortir de l'enfance , soutenir la gloire de leurs ayeux , & signaler leur bravoure. Après avoir comblé l'état d'honneur , après avoir éloigné la guerre de l'Attique , & adouci les disgraces de nos alliés , ils sont morts comme devoient mourir des héros , payant à la patrie le prix de leur éducation , & laissant à leurs peres un trop juste

sujet de deuil & de tristesse. Les citoyens qui leur survivent, n'ont donc que trop de motifs de regretter de tels hommes, de pleurer sur eux-mêmes, & de s'attendrir sur le destin des parens désolés.

Quel bonheur, en effet, pourroit-il leur rester à ces parens jusqu'à la fin de leur carrière, lorsqu'ils voient dans le tombeau, des hommes qui, préférant la valeur à tout, ont sacrifié généreusement leurs jours, ont laissé leurs femmes veuves & leurs fils orphelins, & réduit à la plus triste solitude leurs freres, leurs peres & leurs meres. Oui, au milieu de nos infortunes, j'envie le sort des enfans, trop jeunes encore pour sentir quels peres ils ont perdus; je plains celui des peres trop vieux hélas ! pour avoir le tems d'oublier leur malheur. Quoi de plus cruel, après avoir mis au monde & élevé des enfans, que de se voir dans la vieillesse épuisé de forces, privé de toute espérance, sans amis, sans ressource, devenu un objet de compassion lorsqu'on étoit auparavant un objet d'envie ? De tels peres ne doivent-ils pas désirer de mourir ? Sans doute, plus les enfans se sont montrés courageux, plus les parens qui survivent ont sujet de s'affliger. Eh ! qu'est-ce qui pourroit mettre fin à leur douleur ? Seroient-ce les adversités de l'état ? mais le malheur commun ne pourra que réveiller en eux le souvenir particulier de leurs disgraces. Seroient-ce les prospérités publiques ? nouveau surcroît d'affliction pour ces infortunés, qui verroient leurs concitoyens recueillir le fruit du courage qui causa la mort de leurs enfans. Seroit-ce enfin l'intérêt qu'on pourra leur témoigner dans les affaires cri-

tiques qui leur surviendront ? mais ils voient déjà leurs anciens amis les fuir dans leurs détresses , & leurs ennemis se réjouir de leurs calamités. Non , non ; le seul moyen de reconnoître le sacrifice généreux des guerriers qui gisent dans ces tombeaux , c'est de nous intéresser à leurs parens , comme ils s'y intéressoient eux-mêmes , de chérir leurs enfans , comme si nous étions leurs peres , de protéger leurs femmes , comme ils le feroient eux-mêmes s'ils vivoient. A qui devons-nous plus d'égards qu'aux citoyens que la mort vient de nous ravir ? A qui des vivans devons-nous plus d'attentions qu'à leurs proches , qui , comme les autres , n'ont que leur part des avantages dus à leur valeur , & qui seuls , en effet , éprouvent tout le déplaisir de leur perte ?

Mais doit-on s'abandonner à ces tristes sujets de plaintes ? Ignorons-nous que nous sommes tous mortels ? Pourquoi donc s'affliger de pareils événemens , comme si l'on n'eût pas dû s'y attendre ? Pourquoi supporter avec tant d'impatience des accidens qui dérivent de notre nature , lorsque nous savons que la mort ne fait aucune différence entre le lâche & le brave , & que , sans égard comme sans mépris pour l'un ou l'autre , elle les moissonne également tous deux ? Que si , en évitant les périls de la guerre , on pouvoit se mettre à l'abri du trépas , ceux qui survivent à nos guerriers devroient les pleurer sans cesse. Mais puisque la vieillesse & les maladies n'épargnent personne , puisque le sort , arbitre de nos destinées , est inexorable , ne doit-on pas regarder comme un parfait bonheur de terminer ses jours en s'exposant pour des intérêts

essentiels, sans abandonner sa gloire à la fortune, & en choisissant la fin la plus noble, sans attendre une mort ordinaire? La mémoire des hommes qui achevent ainsi leur vie, ne meurt pas avec eux; les honneurs qu'ils reçoivent sont enviés de tous les humains. Pleurés comme mortels par leur nature, ils sont chantés comme immortels par leur courage. Inhumés aux dépens de l'état, on célèbre auprès de leurs tombeaux des jeux où brillent l'opulence, la force & le génie; honneur trop légitime, puisque les guerriers qui meurent les armes à la main, méritent d'être honorés à l'égal des dieux mêmes. Pour moi, leur mort me paroît digne d'envie, je les trouve heureux; & je regarde comme les seuls mortels pour qui c'étoit un bien de naître, des hommes dont la bravoure s'est signalée dans des corps périssables, laissant après elle une mémoire qui ne périra jamais. Cependant, pour nous conformer aux anciens usages, & d'après la loi établie par nos peres, donnons des pleurs aux citoyens que nous venons d'honorer d'une sépulture publique.



S O M M A I R E

D E L'É L O G E

D E S G U E R R I E R S

MORTS PENDANT LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE,

PAR PÉRICLÈS: *Thucydide, Liv. II.*

PÉRICLÈS, sous le nom duquel Thucydide a composé la harangue dont il s'agit, avoit déjà prononcé un discours funebre dans une occasion semblable, après la guerre de Samos. La fameuse Aspasia de Milet avoit eu, à ce qu'on rapporte, la meilleure part à ce discours, qui parut si admirable, que quand l'orateur eut cessé de parler, les femmes coururent l'embrasser, & le couvrirent de couronnes & de bandelettes comme un athlete victorieux.

Avant de faire connoître en peu de mots Périclès dont le nom ne peut être ignoré de ceux même qui n'ont qu'une légère teinture de l'histoire grecque, disons qu'on peut distinguer quatre âges dans l'éloquence d'Athenes. Le premier âge, où elle fut simple & naturelle sans cesser d'être noble, grave & forte sans rudesse, douce sans mollesse, ornée sans afféterie. Telle fut l'éloquence de Thémistocle, d'Aristide, de Solon, d'Andocide, de Lyfias, de Périclès sur-tout, & de plusieurs autres. Le second âge, celui de Gorgias & des sophistes ses imitateurs, où elle prit un ton plus audacieux, mit plus d'artifice dans les figures, plus de hardiesse dans les métaphores, plus de recherche & de profusion dans les ornemens. Le troisieme âge, celui

d'Isocrate , de Démosthène , d'Eschine , & de tous les orateurs leurs contemporains , ce siècle heureux qui fut son triomphe , où elle emprunta des sophistes ce qu'ils avoient de frappant & d'enchanteur avec un ton plus simple en même tems & plus majestueux , avec plus de clarté & de vérité. Sous Démétrius de Phalere , (c'est le quatrième âge) elle commença à dégénérer , devint plus molle , plus curieuse de parure , plus amie d'un certain luxe asiatique.

Quoique Périclès n'ait jamais écrit de discours , on ne peut disconvenir qu'il n'ait été la gloire du premier âge. On fait qu'il étoit aussi excellent orateur que grand général & habile politique. Son éloquence le rendit pendant quarante ans l'arbitre absolu de la république d'Athènes , & fut assujétir à ses volontés un peuple volage , inquiet , capricieux , jaloux de sa liberté jusqu'à la fureur. En vain des rivaux distingués par leurs talens , tentent tous les moyens de le perdre , il triomphe de leurs efforts , & tourne contre eux-mêmes les pratiques qu'ils avoient employées contre lui. En vain les poètes comiques , fustigés par ses envieux , l'attaquent en plein théâtre , tantôt par les railleries les plus piquantes , tantôt par les plus noires calomnies ; au moment qu'on l'a , pour ainsi dire , abattu & renversé , il se relève plus glorieux , & son autorité en prend une nouvelle force. La calomnie même est forcée de reconnoître la supériorité de ses lumières & de son éloquence. Ces poètes comiques , si acharnés à décrier son administration , lui donnoient cependant le surnom magnifique d'Olympien. Ils étoient obligés de convenir que lorsqu'il parloit devant le peuple , la foudre & les éclairs sortoient de sa bouche , que la persuasion résidoit sur ses lèvres. Il avoit eu pour maître Anaxagore , grand physicien , grand dialecticien , savant maître de rhétorique , &

Aspasie de Milet, cette femme célèbre que nous avons déjà citée, dont l'esprit étoit enrichi d'une foule de connoissances, & qui avoit étudié particulièrement l'art de la parole. Périclès se fit gloire d'être son amant & son disciple.

Il eut occasion de signaler ses talens dans les trois genres d'éloquence, dans le délibératif, dans le judiciaire, dans le démonstratif. Le troisieme genre, celui de l'éloge, & de l'éloge d'Athenes dans la bouche d'un Athénien, demandoit plus de graces & de douceur; l'orateur n'étoit pas obligé de cacher son artifice, & pouvoit sans crainte étaler dans sa prose toutes les fleurs & toutes les richesses de la poésie. Il s'agissoit de louer les Athéniens en général sur la noblesse de leur origine, & sur les qualités qui les distinguoient des autres peuples de la Grece; de célébrer la vertu & le courage des citoyens morts au service de la patrie, d'élever leurs exploits au-dessus de ce que leurs ancêtres avoient jamais fait de plus grand & de plus glorieux, de les proposer pour exemple aux vivans, d'inviter leurs enfans & leurs freres à se rendre dignes d'eux, & de mettre en usage, pour la consolation des peres & des meres, les raisons les plus capables de diminuer le sentiment de leurs pertes.

Quoique le discours de Périclès dans Thucydide ne soit pas l'ouvrage même de Périclès, qui n'avoit rien laissé par écrit, il est probable que Thucydide, auteur contemporain, avoit recueilli les idées, les pensées, les tours qui avoient frappé davantage dans l'orateur, pour en composer la harangue qu'il lui fait prononcer. Il y a plus de pompe & de magnificence dans cet éloge que dans les autres discours que nous offre son histoire; mais on y remarque toujours la même touche, un style grave & austere, des pensées profondes & un peu abstruses, une dic-

tion ferrée & elliptique qui cause souvent de l'embarras pour deviner le sens. Il nous explique lui-même à quelle occasion Périclès prononça cet éloge, & ce qui se pratiquoit dans ces cérémonies.

Pendant l'hiver, dit-il, les Athéniens firent des funérailles publiques à ceux qui avoient été tués lorsque l'ennemi entra dans leur pays. C'est une coutume ancienne, ajouta-t-il, & voici ce qui se pratique. Trois jours avant la cérémonie on dresse une tente où l'on expose les ossements des morts, & chacun y apporte son offrande. Ensuite on les charge sur des charriots dans des cercueils de cyprès, chaque tribu ayant son cercueil & son charriot séparé; un des charriots porte un cénotaphe pour ceux dont on n'a pu trouver les corps. Ils marchent en pompe dans cet équipage, avec une longue suite d'habitans, & les parens des défunts qui se trouvent au sépulchre pour pleurer. On porte les corps à un monument public, dans un des principaux fauxbourgs, nommé le Céramique: on les y couvre de terre; le personnage le plus illustre de la ville, tant en éloquence qu'en dignité, fait leur oraison funebre; après quoi l'on se retire. Périclès eut cet honneur. C'étoit l'usage de prononcer l'éloge des morts au sépulchre même; mais afin d'être mieux entendu de tout le monde, il passa à la tribune où il prononça son discours.

Dans l'exorde il montre la difficulté du sujet, & combien l'orateur risque de déplaire. Après un court éloge des ancêtres, des derniers parens, & des Athéniens actuels, il entreprend de louer les Athéniens en général, d'établir un parallèle entre eux & les Lacédémoniens leurs rivaux. La nature du gouvernement, la facilité & l'aménité des mœurs, la vertu guerrière, le génie & l'aptitude à tous les exercices, la générosité dans la manière d'obliger, tels sont

sont les traits principaux dont il compose l'éloge d'Athènes. Des louanges de la patrie , il passe à celles des guerriers qui ont versé leur sang pour elle. Il excite ceux qui survivent à les imiter , il les enflamme de l'amour de la gloire par les idées les plus magnifiques sur les honneurs immortels accordés à leurs concitoyens morts. Des paroles de consolation adressées aux peres , aux meres , aux fils , aux freres & aux épouses des défunts , terminent le discours.

Sans donner une vie détaillée de l'historien Thucydide , il suffit de dire en deux mots qu'il étoit d'une famille distinguée, qu'il comptoit Miltiade parmi ses ancêtres , qu'il fut chargé de plusieurs commandemens importants où il s'acquitta de la gloire ; qu'envoyé au secours d'Amphipolis, il fut prévenu , sans qu'il y eût de sa faute , par Brasidas , général de Lacédémone ; que les Athéniens l'exilèrent injustement pour ce mauvais succès , & que ce fut dans son exil qu'il composa l'histoire de la guerre du Péloponèse.

Je me crois obligé d'avertir que la traduction de cette oraison funebre est de la même main que celle de l'éloge d'Evagoras. Ceux qui se donneront la peine de la comparer avec le texte , la trouveront exacte & fidele ; & je puis dire qu'en lisant la traduction des deux discours , on sera surpris que le même écrivain ait pu copier à la fois le style moëlleux & brillant d'Isocrate , & la diction austere & un peu sombre de Thucydide.





É L O G E

D E S G U E R R I E R S

MORTS PENDANT LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE,

PAR PÉRICLÈS: *Thucydide, Liv. II.*

Les orateurs qui parlent en ce lieu & dans les mêmes circonstances, ne manquent pas de vanter comme sage, la coutume d'ajouter aux honneurs d'une sépulture publique, l'éloge des guerriers morts les armes à la main pour la patrie. Pour moi, j'ai toujours pensé qu'il étoit superflu de louer par des paroles des hommes assez loués par leurs actions, qu'il suffisoit de célébrer leurs funérailles selon l'usage, sans compromettre la gloire de tous en la faisant dépendre de l'éloquence d'un seul, qui, de quelque manière qu'il parle, n'est jamais sûr d'être favorablement écouté.

En effet, en matière d'éloge où chacun a sa manière de voir & de sentir, il est bien difficile de plaire également à tout le monde. Les auditeurs sont-ils instruits des faits ou disposés à les croire, l'orateur n'en dit jamais assez : les faits leur paroissent-ils nouveaux, ou les jugent-ils au-dessus de leurs forces, l'envie leur dit tou-

jours qu'ils sont exagérés. Tant que nous nous croyons au niveau des belles actions qu'on nous raconte, nous en supportons assez patiemment le récit; aussi-tôt qu'elles s'élèvent au dessus de ce que chacun se sent en état de faire, l'orgueil s'irrite & refuse même d'écouter. Mais puisque nos ancêtres nous ont fait une loi d'une coutume qu'ils ont regardée comme sage, je vais m'y conformer, & tâcher de justifier votre confiance en me rapprochant le plus qu'il me sera possible des dispositions de tous ceux qui m'écoutent.

Je parlerai d'abord de nos ancêtres, c'est une justice & un honneur qui leur sont dus. Seuls & premiers maîtres du pays que nous habitons, ils l'ont défendu par leur courage, & l'ont transmis à leurs descendants libre comme ils l'avoient possédé. Sans doute, ils méritent de grands éloges, mais leurs enfans qui sont nos peres en méritent encore de plus grands. Trop resserrés dans l'enceinte du pays qui les vit naître, ils en ont reculé les bornes par leurs travaux: & nous qui avons pris leur place, nous avons renchéri sur eux, & porté la ville d'Athenes à ce point de grandeur où nous la voyons aujourd'hui, aussi redoutable pendant la guerre, que brillante par tous les avantages de la paix.

Vous connoissiez ces antiques combats livrés par nos ancêtres pour la défense de la patrie, & ces guerres moins anciennes où nos peres & nous-mêmes signalâmes notre valeur contre les Grecs & les Barbares. Un pareil récit ne pourroit que vous fatiguer, je vous l'épargne; & après avoir décrit le régime, les vertus & les mœurs,

auxquels nous devons notre puissance , je passerai à l'éloge des guerriers dont nous célébrons les funérailles , persuadé que ces objets exposés à votre admiration , ne dépareront pas la cérémonie de ce jour , & qu'ils pourront servir de leçon à cette foule de citoyens & d'étrangers rassemblés ici pour m'entendre.

Je commencerai par la forme de notre gouvernement : je remarque d'abord que nous n'avons tiré nos loix de chez aucun autre peuple , & qu'au lieu d'aller chercher ailleurs nos modeles, c'est sur nous que les autres viennent se former. Nous donnons à ce gouvernement le nom de populaire , parceque chez nous c'est le peuple , & non un certain ordre de citoyens , qui est en possession du souverain pouvoir. Dans les différends qui s'élèvent entre les particuliers , la loi prononce conformément au droit, sans égard aux personnes : dans tout le reste elle pèse le mérite & les services rendus à la patrie ; & comme ce n'est ni la naissance ni les richesses , mais la vertu, qui appellent aux honneurs un citoyen utile , ce n'est ni son obscurité ni son indigence qui peuvent l'en écarter.

Dans les affaires publiques , chacun dit librement son avis, & , portant le même esprit dans les détails de la vie privée , personne n'observe ses concitoyens avec trop de curiosité. Leurs plaisirs ne sont pas des crimes à nos yeux , & nous ne leur montrons pas sur un visage farouche qui porte la tristesse, le regret de n'avoir rien à punir. Doux & faciles dans le commerce de la vie , nous respectons tout ce qui intéresse l'ordre public , &

cela moins par crainte des supplices , que par déférence pour nos magistrats , & par amour pour les loix ; soit qu'affichées sous les portiques , ces loix reglent les droits & les devoirs de chacun , soit qu'imprimées dans l'opinion, elles prescrivent sous peine d'infamie la décence & les bonnes mœurs.

De plus , nous avons soin de nous distraire de nos travaux par des fêtes & par des jeux qui reviennent à certains tems , & par d'autres plaisirs moins solennels non moins honnêtes , qui nous font oublier les peines de chaque jour.

Les pays les plus abondans paient à la grandeur de notre ville le tribut de leurs productions ; de maniere que les fruits les plus rares dans chaque contrée sont aussi communs chez nous , que s'ils naissoient sur notre sol.

C'est peu de tous ces avantages , nous prétendons encore l'emporter par la valeur sur nos rivaux : & voici la preuve de notre supériorité. Dans tous les tems les portes de notre ville restent ouvertes (1) à tous les étrangers ; nous ne craignons pas qu'ils voient ou qu'ils entendent rien dont puisse profiter l'ennemi : & fondant notre sûreté sur notre vigueur & notre courage ,

(1) Les Lacédémoniens , en général , n'admettoient pas les étrangers dans leur ville , tandis que les Athéniens étoient flattés de les voir accourir dans la leur. = *Que d'autres , dès leur enfance* On fait qu'à Lacédémone tous les exercices tendoient à fortifier le courage militaire , & que ces exercices étoient aussi pénibles que multipliés.

nous méprifons la rufe & dédaignons les précautions. Que d'autres, dès leur enfance, s'exercent aux plus rudes travaux, & cherchent dans leur discipline un courage qu'ils ne trouvent pas en eux : nous, fans nous y préparer par une éducation auffi févere, nous ne courons pas avec moins d'ardeur au combat. Et la preuve, c'est qu'en marchant contre nous, les Lacédémoniens appellent à leur fecours leurs esclaves & leurs alliés : au lieu que, fondant tout à coup fur nos ennemis, nous allons feuls les combattre jufques dans leurs foyers, & quelques efforts qu'ils nous oppofent, nous fommes toujours sûrs d'en triompher. Encore n'avons-nous jamais réuni contre aucun d'eux la totalité de nos forces, dont nous diftrayons la meilleure partie pour le fervice de la marine, & pour les colonies que nous formons en divers pays. Cependant, s'il arrive qu'en combattant contre nous, les Lacédémoniens aient l'avantage ; quelque peu nombreux que nous foyons, ils fe vantent de nous avoir tous défaits : fi au contraire ils ont eu le deffous, ils prétendent avoir été vaincus par toutes les forces de la république. Enfin, quoiqu'au lieu de nous exercer d'avance, nous attendions tranquillement le combat, & que, fans être contraints par la loi, nous ne confultions que notre courage, aux approches du péril on ne nous voit jamais le craindre, & au moment qu'il fe présente, il nous trouve auffi fermes que ceux qui s'étoient le plus laborieufement exercés.

Et ce n'est point à la feule valeur que fe borne l'éloge de notre ville ; on peut ajouter à fa louan-

ge , que nous aimons le luxe sans cesser d'être simples , & que nous nous livrons à l'étude sans cesser d'être actifs. Dans l'emploi des richesses , nous cherchons moins à faire parler de notre magnificence qu'à nous faire honneur d'une dépense faite à propos. Nous ne regardons pas comme une honte la pauvreté , mais comme une infâmie de ne rien faire pour en sortir. Ce n'est que chez nous qu'on voit dans les mêmes mains les affaires publiques & les affaires particulières marcher de front sans se nuire , & qu'au milieu de leurs occupations rustiques , on trouve de simples laboureurs instruits des intérêts de l'état. Par-tout ailleurs l'homme qui se refuse aux travaux de l'administration , peut au moins être regardé comme un particulier paisible ; ici il est méprisé comme un citoyen inutile. Nous croyons , & nous avons raison de croire , que dans toutes sortes d'affaires les lumières acquises ne sauroient nuire au succès , & que dans la plupart des entreprises on n'échoie que faute de s'être instruit avant de s'y engager. Et c'est-là précisément l'avantage qui nous distingue. Nous réunissons dans le même degré la hardiesse qui entreprend & la sagesse qui délibère ; qualités qui s'excluent communément ; l'ignorance inspire l'audace , la réflexion nous porte à la timidité : or la sagesse consiste à connoître le fort & le foible de chaque chose , & le vrai courage à ne voir le péril que pour le braver.

Sur les bienfaits , nous nous piquons de penser différemment de beaucoup d'autres. Nous aimons mieux donner que recevoir , parcequ'il y

a plus à compter sur l'amitié de celui qui donne, le bienfaiteur pour l'ordinaire, mettant plus de zele à soutenir un premier bienfait, que l'obligé n'en met à le reconnoître : pour l'un, donner est toujours un plaisir, pour l'autre, ce n'est jamais qu'un devoir. Quant à nous, sans entrer dans ce calcul, nous nous livrons à notre bienfaifance, & ne craignons jamais de trouver des ingrats.

Pour finir en peu de mots, je dis que la ville d'Athenes est comme l'école de la Grece, & que chacun de nos citoyens également propre aux exercices & aux arts, a le choix des talens & peut exceller dans tous.

Et pour se convaincre que ce n'est pas ici une vaine déclamation, mais la vérité même, il ne faut que jetter les yeux sur notre puissance, & considérer les vertus qu'elle suppose. Les nôtres sont telles que la vérité passe la renommée, telles que l'ennemi vaincu n'est jamais étonné de sa défaite, & que les peuples soumis à nos loix ne fauroient être humiliés de leur dépendance.

Un mérite aussi réel, prouvé par des témoignages aussi éclatans, nous assure l'admiration de la postérité comme celle de notre siecle, & nous n'avons besoin ni qu'un Homere, ni qu'un autre poëte relève nos vertus par d'agréables mensonges détruits aussi-tôt par la vérité : il suffit que la terre & les mers domptées par notre vaillance, & cette foule de monumens répandus en tous lieux, attestent aux hommes de tous les tems, & notre vengeance & nos bienfaits.

Telle est la patrie pour laquelle nos guerriers

ont versé leur sang , & pour laquelle , à leur exemple , nous ne devons pas craindre de répandre le nôtre. Je ne me suis tant arrêté à décrire ces avantages , que pour faire sentir que tout peuple qui n'a pas les mêmes intérêts , ne sauroit avoir la même ardeur , & pour prouver en même tems , de la maniere la plus sensible , la justice des louanges que je viens prononcer sur ce tombeau. En effet , en parlant de notre gloire , j'ai achevé l'éloge de nos guerriers , puisque c'est à leur valeur & à celle de leurs semblables , que nous la devons , & que dans toute la Grece ils sont les seuls à qui de pareilles louanges puissent convenir. On peut dire d'une mort aussi glorieuse , que c'est la premiere & la derniere preuve qu'un homme puisse donner de sa vertu. Je soutiens même qu'un pareil dévouement doit couvrir bien des fautes , & que le bien l'emportant sur le mal , un citoyen qui meurt pour son pays , le sert plus en un jour qu'il n'a pû le desservir dans tout le cours de sa vie.

De tous ceux qui reposent ici , aucun pour jouir plus long-tems de ses richesses , n'a refusé le combat , aucun , dans l'espoir de se soustraire un jour à la pauvreté , n'a fui le péril. Mais ne voyant rien de plus doux que de vaincre un ennemi , ni de plus grand que de servir une si belle cause , tous ont fait les derniers sacrifices à l'honneur de défendre la patrie & au plaisir de la venger. On les a vus abandonner à la fortune tout ce qui ne dépend que d'elle , & ne se réserver que le courage qui ne dépend que de nous : résolus de tout souffrir pour repousser l'injure , plutôt que de

rien céder pour acheter leur salut à ce prix , ils ont sauvé leurs jours de tout reproche , livré leurs corps à tous les coups ; & , dans l'instant fatal qui a décidé du sort des armes , ils ont vu le péril sans changer de visage , & sont sortis de la vie avec toute leur vertu.

Tels ont été les guerriers dont la patrie célèbre aujourd'hui les funérailles. Nous donc qui survivons à leur défaite , demandons plus de bonheur , ne montrons pas moins de courage ; & , sans nous arrêter à une stérile contemplation des avantages de la victoire que personne ne peut ignorer , ne voyons que les solides grandeurs de notre république , & redoublons de zèle pour la servir.

Frappés de l'éclat de sa gloire , disons qu'elle la doit à ces guerriers magnanimes qui , remplis de sentimens dignes de leur naissance , auroient rougi d'une lâcheté ; à ces héros qui , se voyant trahis par la fortune , n'ont pas oublié ce qu'ils devoient à la patrie , mais lui ont payé un tribut aussi glorieux pour elle qu'utile pour eux-mêmes , puisqu'en échange d'un corps mortel , ils ont acquis une gloire immortelle , & le plus magnifique tombeau ; non ce tombeau qui renferme leurs cendres , mais l'univers entier qui , témoin de leurs exploits , en rappelle le souvenir toutes les fois qu'on parle de courage , ou qu'il s'agit d'en montrer. Oui , l'univers est le seul tombeau digne des grands hommes : ils n'ont pas besoin qu'une inscription , ou qu'une colonne élevée dans le seul coin de la terre où ils ont vécu , nous empêche de les oublier ; leur gloire suffisamment

gravée , non sur la pierre , mais dans le souvenir de tous les hommes , pénétre jusqu'aux lieux où ils n'habiterent jamais.

Si donc nous envions leur sort , tâchons d'imiter leur vaillance , & rappellons-nous qu'il n'est point de bonheur sans liberté , ni de liberté sans courage. Ce n'est pas à des malheureux qui n'ont plus rien à perdre , qu'il convient de braver les périls , mais à ces hommes pour qui toute révolution seroit funeste , & qui ont tout à craindre d'un premier revers. Pour une grande ame , un malheur causé par une faute est plus à redouter , qu'un prompt trépas dont la gloire & l'espoir d'être utile font disparoître toute l'horreur.

Aussi , peres & meres qui m'écoutez , je voudrois bien vous consoler , mais je ne puis vous plaindre. Vous savez à combien de vicissitudes nous naissons exposés. Heureux ceux à qui le sort réservoir la même fin qu'à vos enfans quoiqu'elle vous afflige , & qui voient couronner comme eux une honorable vie par une mort aussi glorieuse. Je fais qu'il ne me sera pas facile de vous faire oublier un bonheur dont la prospérité d'autrui vous rappellera à chaque instant la jouissance & la perte. On se passe aisément d'un bien dont on n'a pas usé : on regrette toujours celui dont on s'est fait une habitude.

Cependant , vous qui êtes encore à tems d'élever une seconde famille , vous devez dans cet espoir supporter plus patiemment votre malheur. Un jour ces nouveaux enfans vous feront oublier ceux que vous pleurez aujourd'hui ; ils re-

peupleront & défendront la ville, ils la dédommageront de ses pertes, ils lui répondront de votre courage & de votre fidélité : car il n'est pas possible de délibérer, ni de combattre avec le même intérêt quand ce n'est pas pour ses enfans.

Mais vous qui n'espérez plus d'être peres, regardez comme un bonheur tout le tems qui a précédé votre infortune; le reste ne fera pas long, & la gloire de vos enfans doit vous le rendre supportable : l'amour de la louange est le dernier sentiment qui s'éteigne en nous; & il n'est pas vrai, comme quelques-uns le prétendent, que dans un corps usé, l'ame morte à la gloire, ne vive plus que pour un vil intérêt.

Fils & freres des guerriers que nous honorons, vous trouverez en eux de redoutables rivaux; vous avez tout à craindre de ce penchant secret qui nous porte à louer des hommes qui ne sont plus. Quelque effort que vous fassiez, on dira peut-être, qu'au lieu de les surpasser, vous êtes encore loin de les atteindre. L'envie qui s'acharne sur les vivans favorise les morts, & ne fait grace qu'aux rivaux dont elle n'a rien à redouter.

Il faut qu'avant de finir j'adresse la parole aux veuves qui sont venues m'entendre. Je serai court, & voici ce que j'ai à leur dire. Votre gloire consiste à ne pas vous départir de la modestie de votre sexe, & à faire en sorte que les hommes ne parlent jamais de vous, pas même pour en dire du bien.

Enfin j'ai obéi à la coutume; j'ai dit ce que j'ai cru de plus convenable à la circonstance. Nos

guerriers sont honorés d'une sépulture publique, la ville se charge de leurs enfans jusqu'à ce qu'ils soient en état de la défendre : & ce prix , digne récompense du courage des morts , est bien propre à piquer l'émulation de ceux qui leur survivent ; car les états où la vertu est le mieux récompensée , sont ceux où l'on voit s'élever un plus grand nombre de citoyens vertueux.

Maintenant que vous avez pleuré vos parens & vos compatriotes , reprenez le soin de vos affaires & retournez chacun dans vos maisons.



S O M M A I R E
DE L'ORAISON FUNEBRE
DES GUERRIERS

M O R T S A C H É R O N É E ,

qui se trouve dans les œuvres de Démosthène.

IL est certain qu'après la bataille de Chéronée, Démosthène fut choisi par le peuple pour prononcer l'oraison funebre des citoyens qui avoient péri dans cette journée. Il s'applaudit lui-même, dans sa harangue sur la couronne, de ce choix honorable, dont il devoit être d'autant plus flatté, qu'il avoit conseillé la guerre où avoient succombé ceux dont il devoit faire l'éloge. Plusieurs critiques, entre autres Libanius, croient que l'oraison funebre qui se trouve dans ses œuvres, est trop foible pour être vraiment de lui. Je pense entièrement comme eux, quoique le discours qu'ils rejettent ne soit pas dépourvu de beautés, & que même il ait un mérite dont m'ont paru manquer les autres discours de ce genre. L'orateur s'étend moins sur des objets étrangers, & s'occupe davantage des guerriers dont il célèbre la mémoire.

Dans l'exorde il expose la difficulté du sujet ; il annonce qu'il louera dans les guerriers morts, la naissance, l'éducation, la sagesse & le courage.

La pureté de leur origine, l'avantage d'être nés du sol même où ils ont vécu, les grands exploits de leurs ayeux sur lesquels il passe légèrement, tels sont les pre-

miers traits de leur éloge. Avant de parler d'eux plus particulièrement, il s'arrête pour solliciter la bienveillance des auditeurs. Il dit peu de chose sur leur éducation & sur leur sagesse; mais il s'étend avec éloquence sur leur courage dont il montre les effets, & dont il trouve la cause dans le gouvernement démocratique sous lequel ils ont vécu. Après avoir indiqué les motifs généraux qu'ils ont eus d'être braves, il détaille les motifs particuliers pris de la tribu de chacun, par lesquels ils ont pu s'exciter à la bravoure. Il finit par offrir des motifs de consolation aux parens des guerriers dont il vient de faire l'éloge.

J'ai cru qu'on ne seroit pas fâché de voir ici l'endroit de la harangue sur la couronne, où Démosthène parle du choix que le peuple avoit fait de lui pour faire l'éloge des guerriers morts à Chéronée. Il est véritablement d'un ton plus vif, plus noble & plus touchant que l'oraison funèbre.

« C'est d'après mes conseils, Eschine, que la république résolut & qu'elle exécuta de grandes choses; voici la preuve qu'elle ne l'avoit pas oublié. Lorsqu'immédiatement après notre infortune, il fallut choisir un orateur pour l'éloge funèbre, le choix du peuple ne tomba, ni sur vous qu'on avoit proposé, vous qu'un si bel organe avoit rendu célèbre; ce ne fut pas non plus sur Demade qui venoit de conclure la paix, ni sur Hégémon, ni sur beaucoup d'autres; ce fut sur moi seul qu'il jeta les yeux. Vous m'attaquâtes alors Pythoclès & vous, & avec quelle fureur, avec quelle impudence, grands dieux! vous produisiez de concert les griefs & les invectives que vous renouvellez en ce jour; mais le peuple n'en fut que plus

ardent à confirmer son choix. Quoique vous n'en puissiez ignorer le motif, je vais cependant vous le dire. Les Athéniens connoissoient d'une part mon zele & mon intégrité, de l'autre vos iniquités & vos perfidies. Ces liaisons avec Philippe que vous défavouâtes toujours dans les prospérités de la patrie, vous en conveniez dans ses disgraces. Ils pensoient donc que des hommes à qui les calamités publiques n'étoient qu'une occasion de découvrir le fond de leur ame, ennemis secrets depuis long-tems, n'avoient attendu que le moment pour se déclarer. Ils ne croyoient pas qu'on dût confier l'éloge de nos illustres morts à celui qui avoit (1) logé sous le même toit, & participé aux mêmes sacrifices que leurs adversaires, qu'on dût honorer dans Athenes ceux qui, en Macédoine, avoient célébré la désolation de la Grece dans la joie & les festins, à la table des meurtriers de leurs compatriotes. Ils ne vouloient pas qu'on déplorât le sort de nos héros avec des larmes feintes, ni qu'on jouât la douleur, mais qu'on la ressentît réellement. Cette douleur sincere ils la trouvoient dans leur cœur, dans le mien, non dans le vôtre; c'est pour cela qu'ils vous ont rejeté & qu'ils m'ont choisi. Les peres & les freres de nos guerriers malheureux, chargés du soin des obseques, me rendirent la même justice. Il étoit d'usage que le banquet funebre se fît chez le plus proche parent des morts; ils le firent chez moi; & j'ose dire qu'ils me devoient cette déférence: car si par le sang

(1) Après la bataille de Chéronée, Eschine avoit été envoyé en ambassade vers Philippe, & avoit assisté à un repas que ce prince avoit donné à tous les députés de la Grece pour célébrer sa victoire.

ils étoient plus unis à chacun d'eux en particulier, je l'étois plus que personne à tous en général par le sentiment. Oui, sans doute, le plus intéressé à leur salut & à leurs succès devoit, dans l'affliction commune, sentir plus vivement qu'aucun autre une perte si digne de nos regrets & de nos larmes.





ORAIISON FUNEBRE

DES GUERRIERS

M O R T S A C H É R O N É E ,

qui se trouve dans les œuvres de Démosthene.

LA ville ayant résolu d'honorer d'une sépulture publique les citoyens qui , dans la dernière guerre , ont signalé leur bravoure , a jetté les yeux sur moi pour faire leur éloge suivant l'usage ; j'ai donc examiné par quel moyen je pourrois réussir à les célébrer comme ils le méritent : mais plus j'y ai réfléchi , plus j'ai senti la difficulté d'une telle entreprise. Comment, en effet, louer dignement des hommes qui ont sacrifié une vie à laquelle nous sommes tous si fortement attachés ; des hommes qui ont préféré de mourir avec honneur , plutôt que de vivre témoins des calamités de la Grece ? Une pareille vertu n'est-elle pas au-dessus de tout éloge ? Il faut cependant que je parle aujourd'hui , puisque d'autres , en pareille circonstance , l'ont déjà fait avant moi. Personne n'ignore combien la ville d'Athenes s'intéresse aux citoyens qui périssent dans les combats ; ce qui le prouve sur-tout , c'est la loi qu'elle s'impose de choisir un orateur pour célébrer leur courage auprès des tombeaux que l'état leur décerne. Persuadée que les grandes ames pleines de mépris pour la possession des richesses & pour la jouissance des plaisirs passagers , n'es-

timent que la vertu & ne désirent que les louanges, elle croit devoir les honorer par des éloges funebres qui leur procurent ce qui fut toujours le principal objet de leurs vœux, & qui leur fassent trouver après la mort la gloire dont elles furent si jalouses pendant leur vie.

Si les guerriers que nous venons de déposer dans ces tombeaux, n'avoient eu d'autre mérite que celui de la valeur, je me bornerois à cet éloge; mais puisqu'à l'avantage d'une naissance distinguée & d'une éducation honnête, ils ont ajouté une conduite digne de l'une & de l'autre, je rougirois de rien omettre de ce qu'ils ont eu de louable.

Je commence par leur origine dont l'ancienneté & la pureté ont été reconnues de tout tems par toutes les nations. Et ce n'est point de leur pere & de leurs ayeux qu'ils tenoient leur noblesse, mais de la patrie même dont ils étoient les vrais enfans. De tous les peuples, les Athéniens sont les seuls qui aient habité & laissé à leurs descendans la terre qui leur a donné naissance; de sorte que ceux qui s'établissent dans des villes étrangères, & qui en sont appelés citoyens, ne doivent être regardés que comme des enfans adoptifs de ces villes, en comparaison de nous qui sommes les enfans naturels & légitimes de la nôtre. Ces fruits (1) que notre terre fit naître de son sein fécond pour la nourriture de

(1) Nous avons déjà vu que les Athéniens se glorifioient d'avoir trouvé les premiers la culture & l'usage du bled, & d'avoir fait part aux autres hommes de ces connoissances utiles.

ses habitans , & dont elle fit part ensuite aux autres humains , sont à la fois le service le plus signalé que nous puissions leur rendre , & la preuve la moins équivoque , que notre contrée est vraiment la mere de nos ancêtres. Il est dans la nature que tout être qui produit par la voie de l'enfantement , porte en soi de quoi nourrir sa production ; & c'est un avantage qu'on ne peut refuser à notre pays.

Telle est l'origine ancienne & incontestable des guerriers dont nous célébrons la mémoire. J'hésite à rapporter tout ce qui concerne la bravoure & les autres vertus de leurs ayeux , dans la crainte de passer les bornes d'un éloge. Je me contenterai donc de choisir les traits dont le récit ne puisse être qu'utile à ceux qui les connoissent , agréable à ceux qui les ignorent , & propre à exciter l'admiration sans fatiguer l'esprit par trop de longueur. Je vais essayer de recueillir ces traits , & de les renfermer dans un court espace.

Les peres & les ayeux de la génération présente , & nos ancêtres les plus éloignés , ne se permirent jamais d'injustices envers les Grecs ni envers les Barbares , & joignirent une équité rare à toutes les qualités qui les distinguoient. Jaloux de réprimer la violence , mille exploits mémorables signalerent leur bravoure. Ils vainquirent l'armée des Amazones (1) qui étoient venues les attaquer , & les poursuivirent jusqu'au de là

(1) Ce fait & les autres sur lesquels l'orateur passe ici légèrement , ont été rapportés avec un plus grand détail dans quelques-uns des discours qui précèdent.

du Phae. Ils chasserent non seulement de leur pays , mais de la Grece entiere , les troupes innombrables d'Eumolpe & de plusieurs autres , qu'avec toutes leurs forces réunies , tous les peuples qui sont avant nous n'avoient pu ni repousser ni arrêter. Et ensuite , lorsque les enfans d'Hercule vinrent en supplians se réfugier dans notre ville , nos ancêtres ne méritèrent-ils pas d'être appelés les vengeurs des fils de ce héros qui avoit vengé les injures d'autrui ? A tous ces exploits & à plusieurs autres non moins fameux , ajoutons qu'ils empêcherent qu'on ne violât les droits des morts , lorsque Créon s'opposoit à ce qu'on inhumât les guerriers d'Argos qui avoient péri sous les murs de Thebes.

Je supprime beaucoup d'exploits dont la fable(1) nous a transmis le souvenir : chacun de ceux dont j'ai fait mention , fournit matiere aux plus beaux éloges , & une matiere si riche qu'ils ont exercé les talens des poëtes & des orateurs qui les ont pris à l'envi pour sujets de leurs ouvrages. Il en est d'autres que je vais rapporter , qui sans être moins éclatans que ceux dont je parle , n'ont pas encore été consignés dans les annales de la fable , ni mis au rang des faits héroïques , parceque la mémoire en est plus récente.

Nos peres ont vaincu seuls deux fois , sur l'un

(1) J'ai déjà observé dans ce qui précède , que les anciens distinguoient comme nous les tems fabuleux , les tems héroïques , & les tems historiques ; mais qu'ils ne regardoient pas comme faux tous les faits rapportés par la fable. Plusieurs étoient reconnus pour des faits de la plus haute antiquité , transmis par une tradition certaine , & recueillis dans les écrits des poëtes.

& l'autre élément, des troupes de barbares rassemblées de plusieurs nations, & ont sauvé toute la Grece à leurs propres périls. J'appréhende de répéter ce que l'on a déjà dit avant moi ; mais cette crainte ne doit pas m'empêcher de payer à de grands hommes le tribut de louanges qui leur est dû. Bien supérieurs aux héros vainqueurs de Troie, qui formant l'élite de toute la Grece, prirent à peine en dix ans une seule ville d'Asie, nos peres ont triomphé seuls de tous les peuples de l'Asie, qui avoient tout subjugué sur leur passage ; ils les ont repoussés de leur contrée, & ont vengé les maux qu'avoient éprouvés de leur part les autres Grecs. De plus, pour arrêter les entreprises de quelques-unes de nos républiques contre ceux mêmes de leur nation, ils n'ont cessé dans tous les tems jusqu'à nos jours, de soutenir une infinité de combats, se faisant une loi inviolable de se ranger du parti de la justice.

Et qu'on ne s'imagine pas que, faute de pouvoir m'étendre sur tous ces faits, j'ai passé légèrement sur chacun d'eux. Quand je serois le moins propre des hommes à traiter un sujet dans une juste étendue, la vertu de nos ancêtres offre d'elle-même un foule de grands traits qu'il est facile de présenter dans un discours. Mais en parlant de la naissance distinguée de nos guerriers morts, & des grands exploits de leurs ayeux, je me suis proposé de rapprocher le plus promptement qu'il seroit possible les actions des uns & des autres, afin d'honorer des mêmes éloges & de faire jouir mutuellement de leurs vertus, des hommes qui avoient la même origine, persuadé que rien ne pouvoit être plus agréable à nos il-

lustres ancêtres , & à leurs dignes descendans dont nous célébrons les obseques.

Avant de m'occuper de ces derniers , je dois m'arrêter pour solliciter la bienveillance de ceux qui , sans leur être unis par les liens du sang , ont assisté à leurs funérailles , & se sont rassemblés auprès de leurs tombeaux. Si j'eusse été chargé d'honorer ces tombeaux par des combats de chars & d'athletes , & par d'autres spectacles qui se donnent à grands frais , plus j'aurois apporté de soin & montré d'ardeur dans les préparatifs , plus j'aurois été sûr de plaire à mes compatriotes. Mais dans le dessein de célébrer par un discours les citoyens que nous regrettons , si je ne me rendois les auditeurs favorables , je craindrois de déplaire à proportion de ce que j'aurois montré de zele. L'opulence , la force , la vitesse , tous les avantages de cette nature , sont propres par eux-mêmes à nous obtenir la victoire indépendamment de la volonté des autres hommes : mais pour réussir , l'orateur , outre le talent de la parole , a encore besoin que ceux qui viennent l'entendre , veuillent bien l'écouter. Avec leur bienveillance , quand même il ne parleroit que d'une façon médiocre , il est sûr d'intéresser & de se faire un nom ; sans elle , avec l'éloquence la plus sublime il ennuiera toujours.

Les guerriers dont je vais faire l'éloge , nous fournissent une ample matière de louanges ; mais prêt à remplir cette tâche honorable , j'ignore par où je dois commencer. Tout se présente à la fois , & me laisse dans l'embarras de choisir. Au reste , pour observer l'ordre le plus naturel , je com-

menceraï par leur enfance , & je les suivrai jusqu'à leur trépas.

Dès leur première jeunesse , on les vit se distinguer par leur goût pour toute espèce d'instructions , se livrant aux exercices convenables à leur âge , & cherchant à plaire à leurs parens , à leurs égaux , à tous ceux enfin qui les approchoient. Ceux-ci qui ont sous les yeux & dans la mémoire les preuves les plus touchantes de leur mérite & de leur tendresse , sensibles à leur perte , regrettent à chaque instant les douceurs & les avantages qu'ils en attendoient pour la suite. Parvenus à l'âge viril , nos guerriers firent bientôt connoître l'excellence de leur naturel , non seulement à leurs concitoyens , mais encore à tous les Grecs. La sagesse est le principe de toute vertu , le courage en est la perfection : l'une nous enseigne la route , l'autre nous y affermit. Aussi est-ce par ces deux qualités essentielles qu'ils se sont signalés. Les premiers , ils ont apperçu l'orage (1) qui menaçoit la Grece ; souvent ils ont exhorté les divers peuples qui la composent , à sauver le corps de la nation : marque certaine d'une rare prévoyance. Quoique ces peuples , soit par ignorance , soit par lâcheté , ou ne vissent pas les maux , ou affectassent de ne les pas voir , lorsqu'il eût été facile de les prévenir ; cependant , dès qu'ils se furent rendus aux conseils des

(2) Les Athéniens animés par les discours véhémens de Démosthène , n'avoient cessé de s'opposer aux projets de Philippe , & d'exhorter les autres peuples de la Grece à réprimer l'ambition de ce monarque.

Athéniens , ceux-ci disposés à les défendre vaillamment , oublièrent tout sujet de plaintes , se mirent à leur tête , & leur abandonnant sans réserve leurs personnes , leurs fortunes , leurs alliés , ils tenterent le fort d'une action où ils n'épargnerent pas leur vie.

Sans doute , dans un combat il faut qu'il y ait des vainqueurs & des vaincus : mais je ne craindrai pas d'affurer que dans l'une ou l'autre armée , la défaite n'est point pour les guerriers qui meurent à leur poste : ils sont tous également victorieux. Parmi ceux qui échappent au trépas , c'est pour le parti que le ciel favorise que se décide la victoire. Ce qu'il falloit faire pour vaincre , tous ceux qui ont péri à leur poste l'ont fait ; & s'ils ont subi la mort , triste apanage de leur nature , on peut dire qu'ils n'ont fait que céder à la rigueur du destin , sans que leur courage ait cédé aux ennemis. Peut-être les Lacédémoniens vainqueurs ont-ils fait une faute de ne pas entrer aussi-tôt dans (1) l'Attique , mais il me semble que la bravoure de nos combattans a suffi pour les arrêter. Après avoir éprouvé dans la mêlée quels étoient ces vaillans hommes , sans doute ils ne vouloient pas se mesurer de nouveau avec leurs compatriotes , persuadés qu'ils trouveroient des hommes aussi braves , & que peut-être ils ne feroient pas toujours aussi heureux. La paix qui

(1) On croyoit que Philippe , après la bataille de Chéronée , passeroit dans l'Attique , & viendrait attaquer la ville d'Athènes ; mais il s'arrêta contre l'attente de tout le monde , & même accorda la paix aux Athéniens qui la lui envoyèrent demander.

a suivi de près le combat, démontre la vérité de ce que j'avance. Le motif aussi réel que glorieux pour nous, qui a déterminé le chef des ennemis à nous l'accorder, c'est qu'admirant la valeur des citoyens que nous regrettons, il a mieux aimé devenir l'ami de leurs compatriotes, que de risquer de nouveau toute sa fortune. Qu'on demande aux guerriers qui ont combattu les nôtres, s'ils croient avoir été victorieux par la supériorité de leur courage, ou par une faveur inespérée du sort qui nous a été contraire, & par l'habileté & la hardiesse du prince qui les commandoit; aucun d'eux aura-t-il le front de s'attribuer les succès qu'ils ont obtenus? Au reste, dans les malheurs que nous a fait éprouver la fortune, il ne faut accuser de lâcheté, ni les Athéniens ni leurs alliés; ils sont hommes, & le sort est seul arbitre des événemens. Quant à la supériorité que le général des ennemis a eue sur les (1) Thébains qui lui étoient opposés; sans pouvoir se plaindre ni du peuple d'Athènes, ni de celui de Thebes, on ne doit s'en prendre qu'aux soldats de cette dernière république, qui, se voyant soutenus par des guerriers animés d'un courage invincible & enflammés de l'amour de la gloire, n'ont pas su profiter d'un pareil avantage.

Sur le reste, on peut être partagé de sentimens, mais il est un fait évident dont tous les hommes doivent convenir, c'est que la liberté de la Grece étoit attachée aux citoyens dont nous célébrons

(1) Dans la bataille de Chéronée, le corps des Thebains fut enfoncé le premier, tandis que celui des Athéniens avoit l'avantage.

la mémoire ; car dès qu'ils eurent succombé sous la rigueur du sort , les autres Grecs n'opposèrent plus de résistance. Je le dirai en dépit de l'envie , pour rendre hommage à la vérité , leur bravoure étoit vraiment l'ame de la Grece. Oui , le souffle qui les animoit ne s'est pas plutôt arrêté , que la dignité de la Grece a disparu. Ce qui suit paroîtra peut-être une exagération , cependant il faut le dire. Comme le soleil qui est la vie du monde , ne pourroit retirer aux hommes sa lumiere sans leur faire passer le reste de leurs jours dans la langueur & dans la tristesse ; de même le sort qui nous a enlevé les citoyens dont nous honorons la vaillance , a plongé dans l'obscurité & dans le néant la gloire ancienne & l'antique splendeur de la Grece.

C'est le gouvernement qu'on doit regarder comme la principale cause de la vertu des guerriers que nous venons de perdre. Dans les états où un petit nombre commande , les chefs peuvent bien imprimer la crainte , mais ils ne sauroient inspirer la pudeur. Lors donc que dans une guerre on livre le combat , chacun cherche à sauver sa vie , assuré que si par des présens ou par des soumissions il parvient à apaiser ses maîtres , eût-il fait les actions les plus lâches , le seul mal qu'il ait à craindre , c'est d'être moins estimé à l'avenir. Un des plus grands avantages de la démocratie , avantage important aux yeux de tout homme qui raisonne , c'est cette liberté qu'ont tous les citoyens de dire ce qu'ils pensent sans qu'aucune considération les arrête. Quand on a commis une lâcheté , il n'est pas possible de séduire tout un peuple , & on se trouve humilié.

par ceux qui font de justes reproches, comme par ceux qui prennent seulement plaisir à les entendre. Ainsi tous les citoyens redoutant les affronts qu'ils ne manqueroient pas d'essuyer de la part de leurs compatriotes, soutiennent avec courage les périls de la part des ennemis, & préfèrent une mort glorieuse à une vie déshonorée.

Je viens d'exposer les motifs généraux qui ont porté les citoyens dont nous faisons l'éloge, à mourir avec gloire; la naissance, l'éducation, l'habitude des exercices honnêtes, la constitution du gouvernement: je vais parler maintenant des motifs particuliers qu'ils ont eus chacun dans leur tribu pour s'exciter à la valeur.

Tous les Erechthéides favoient (1) qu'Erechthée qui leur a donné son nom, abandonnant les Hyacinthides ses filles, les avoit exposées à une mort certaine pour sauver le pays: lors donc qu'un héros issu des dieux avoit fait de si grands sacrifices pour délivrer la patrie, ils auroient eu trop à rougir s'ils avoient craint de sacrifier un corps mortel pour acquérir une gloire immortelle.

Les Egéides n'ignoroient pas que Thésée, fils d'Egée, avoit établi le premier dans Athenes l'égalité parmi les citoyens: ils se feroient donc fait un crime de trahir les principes de ce grand

(1) Erechthée, un des rois d'Athenes. Ses filles s'étant généreusement dévouées pour le salut de leur patrie, furent surnommées Hyacinthides, à cause du lieu où elles furent immolées, appelé Hyacinthe. = Par rapport à Thésée, voyez plus haut, p. 205 & suiv. = Pandion, roi d'Athenes. Personne n'ignore ce que dit la fable de Procné, de Philomele & de Térée.

homme , & de vivre après avoir , par un attachement honteux à la vie , laissé détruire la liberté de la Grece.

Les Pandionides qui avoient appris comment Procné & Philomele , filles de Pandion , s'étoient vengées des outrages que leur avoit faits Terée , se feroient jugés indignes de vivre , si leur étant unis par le sang , ils n'eussent pas été animés du même esprit à la vue des outrages qu'on faisoit à la Grece.

Célebres dans la fable , les (1) Léocores s'étoient immolées comme des victimes pour le pays : les Léontides avoient entendu parler de cette générosité ; ils ne pensoient pas qu'il fût permis à des hommes de montrer moins de courage que n'en avoient montré des femmes.

Les Acamantides se rappelloient ces vers où Homere dit qu'Acamas se rendit à Troie par tendresse pour Phedre dont il tenoit le jour : mais lorsque ce héros avoit bravé tous les dangers pour sauver sa mere , comment ses descendans n'auroient-ils pas affronté tous les périls pour sauver tous leurs parens ensemble , qui étoient restés à Athenes.

Les Œnéides ne pouvoient ignorer que Semelé étoit fille de Cadmus (2) , qu'elle avoit pour

(1) Léocores , filles de Léos , citoyen d'Athenes , qui , dans un tems de calamité publique , avoit dévoué ses trois filles pour le salut de la patrie. = Acamas , fils de Thesée & de Phedre. Il étoit au siege de Troie , & fut un de ceux qui s'enfermerent dans le cheval de bois.

(2) Cadmus , un des premiers rois de Thebes. *Un dieu.* Ce dieu étoit Bacchus.

filz un dieu qu'il ne convient pas de nommer dans une cérémonie funebre, & que ce dieu étoit pere d'Ænée, chef de leur race; à la vue du péril qui pressoit également les deux républiques, ils n'ont pas craint de soutenir pour toutes les deux les combats les plus rudes.

Cecrops (1), roi d'Athenes, a passé pour avoir été à la fois homme & dragon, sans doute, parcequ'il avoit toute la force du dragon & toute la sagesse de l'homme: aussi les Cécropides se sont-ils fait une regle de faire revivre les grandes qualités de leur premier auteur.

Hyppothoon, chef de la race des Hyppothoonides, étoit né du mariage d'Alope; la circonstance ne me permet pas d'entrer à ce sujet dans aucun détail: les descendants d'Hyppothoon n'ont pu se permettre de rien faire d'indigne de leur premier ancêtre.

Les Aiantides étoient instruits qu'Ajax, frustré du prix de la valeur, avoit regardé la vie comme insupportable: animés des mêmes sentimens, voyant que le prix de la valeur étoit décerné à un autre par la Fortune, ils n'ont pas balancé à attaquer l'ennemi & à affronter la mort pour se garantir de tout opprobre.

Les Antiochides n'ayant pu oublier qu'Antio-

(1) Cécrops, premier roi d'Athenes. Je n'ai point vu ailleurs cette particularité, qu'il passoit pour avoir été en même tems homme & dragon. = Alope, fille de Cercyon; elle eut Hyppothoon de son commerce avec Neptune. = On sait qu'Ajax ayant disputé à Ulysse les armes d'Achille, ne put survivre à la honte de voir ces armes adjudées à son rival. = La fable ne dit pas de qui Hercule avoit eu le fils nommé ici Antiochus.

chus étoit fils d'Hercule , se sont persuadés qu'ils devoient vivre sans déshonorer la gloire de leurs ancêtres , ou mourir glorieusement.

Privés de tels hommes , arrachés à une société dont ils s'étoient fait une douce habitude , les parens & les amis qui survivent , sont , sans doute , dignes de compassion ; mere désolée , affligée de la perte de ses enfans , la patrie est dans un état de deuil & de larmes : mais nos guerriers morts dans le combat , doivent être estimés heureux au jugement de la raison & de l'honneur. Le sacrifice d'une vie périssable leur vaut une gloire qui ne périra jamais , une gloire qui , se perpétuant d'âge en âge , rejaillira & sur leurs enfans , dont elle réveillera l'ardeur , & sur leurs parens , dont elle consolera la vieillesse. Délivrés pour toujours des maladies qui assiègent les mortels , & des chagrins auxquels nous livre le malheur que nous venons d'éprouver , ils obtiennent de magnifiques & honorables funérailles. Des hommes que la patrie , à ses dépens , honore d'un tombeau , à qui seuls on accorde des éloges publics , qui sont pleurés & regrettés par leurs parens , par leurs concitoyens , par tout ce qui s'appelle Grecs , & même par la plus grande partie de la terre habitable ; de tels hommes ne doivent-ils pas être regardés comme heureux ? On peut dire avec vérité que , dans les champs Elysiens , ils sont assis près des immortels , maîtres de ce séjour , au même rang que ces personnages célèbres distingués jadis par leur vertu. On ne nous a point rapporté , comme les ayant vus , les honneurs dont jouissent ces anciens héros ; mais tout nous porte à croire que ceux qui ont mérité d'être ho-

norés sur la terre après leur trépas , le sont encore de même dans les enfers.

Peut-être est-il difficile d'adoucir par de simples paroles le sort d'infortunés mortels , essayons néanmoins d'offrir quelques consolations à des cœurs affligés. Quiconque descend d'ayeux magnanimes , & a donné le jour à des fils généreux , doit supporter les disgraces avec une constance peu commune , & montrer un esprit égal dans toutes les situations. Ces sentimens feront honneur aux citoyens morts & à toute la ville , en même tems que les parens qui survivent y trouveront leur gloire. Sans doute , il est douloureux pour un pere & une mere d'avoir perdu des enfans chéris , & de se voir privés des plus doux appuis de leur vieillesse ; mais est il une satisfaction plus noble que de voir l'état célébrer la mémoire de leur courage par des honneurs immortels , par des jeux & par des sacrifices ? Il est malheureux pour des enfans de devenir orphelins ; mais combien n'est il pas glorieux d'hériter de la célébrité de son pere ! Ce qu'il y a de triste dans les événemens , imputons-le à la fortune sous qui tout mortel doit plier : ce qu'il y a de grand & d'honorable , soyons persuadés que nous le devons à la vaillance de nos illustres morts. Je viens de célébrer ces héros , j'ai rendu hommage à la vérité , sans chercher à briller par de pompeux discours ; vous , Athéniens , après avoir donné des pleurs aux guerriers dont nous avons fait l'éloge , & leur avoir rendu les derniers devoirs , retirez-vous chacun dans vos maisons.

S O M M A I R E

DU PANATHÉNAÏQUE.

Ce discours, composé dans l'extrême vieillesse d'Isocrate, réclame l'indulgence du lecteur pour les redites, les digressions, les retours fréquens sur soi-même, & les autres défauts inséparables du grand âge. On ne fait pas certainement pourquoi il est intitulé *Panathénaïque* : plusieurs croient, & c'est l'opinion qui me paroît la plus probable, que c'est parcequ'il fut publié dans les fêtes qu'on nommoit *Panathénées*. Le sujet est l'éloge des Athéniens, & Isocrate nous apprend lui-même en quoi il differe du *Panegyrique* où les Athéniens sont loués pareillement. Dans le *Panegyrique*, *Athenes* est louée par occasion ; son éloge est un moyen de preuve pour établir un sujet annoncé, pour conduire à un but proposé : dans le *Panathénaïque*, *Athenes* est louée avec dessein ; son éloge est le sujet & le but du discours.

Avant que d'entrer en matière, l'orateur, dans un long préambule, parle de ce qui le regarde personnellement. Il rappelle les sujets sur lesquels il s'est principalement exercé ; il se plaint avec amertume, mais en reconnoissant lui-même l'injustice de ses plaintes, d'avoir manqué de hardiesse & de voix, de n'avoir jamais pu parler en public. Il se plaint du peuple qui lui porte envie, & qui ne lui a jamais rendu justice, quoiqu'il ait traité des questions importantes, des questions relatives à ses vrais intérêts. Il se plaint des sophistes qui se sont déclarés contre lui, & qui n'ont cessé de le calomnier. Il rapporte une circon-

tance particuliere où ils lui avoient prêté des discours qu'il n'avoit jamais tenus. A ce propos il explique fort au long ses vrais sentimens sur les études des sophistes & sur la science qu'il importe le plus d'acquérir.

Après tous ces préliminaires , l'orateur entre enfin dans son sujet , & expose les motifs qui l'engagent à le traiter. Il annonce qu'il louera la république d'Athenes en la comparant toujours à Lacédémone sa rivale. Dans leurs premieres guerres , les Athéniens n'ont songé qu'à repousser & à affoiblir les Barbares , à sauver & à enrichir les Grecs ; les Lacédémoniens , au contraire , n'ont pensé qu'à étendre leur domination , & à asservir leurs voisins. Dans la guerre contre Xerxès , les Athéniens ont fourni eux seuls les deux tiers des forces , & ont envoyé Themistocle qui , par sa sagesse & son activité , a sauvé la Grece , qu'Euribiade , général de Lacédémone , auroit perdue par ses lenteurs & par son imprudence. Possesseurs alternativement de l'empire de la mer , les Athéniens & les Lacédémoniens ont encouru de justes reproches ; mais au moins les premiers ne cherchoient qu'à introduire dans les villes de leur dépendance la forme du gouvernement qu'ils avoient adoptée pour eux-mêmes : les autres y ont établi dix gouverneurs ou plutôt dix tyrans , dont les excès sont au-dessus de tout ce qu'on pourroit dire. Athenes a commandé dans la Grece pendant soixante & cinq ans de suite , & a résisté pendant dix ans aux forces réunies des Grecs & des Barbares. Lacédémone n'a commandé que dix ans ; vaincue par les seuls Thébains , une seule défaite a renversé sa puissance sans qu'elle ait pu se relever de ce coup. Enfin , les Athéniens ont imposé des loix aux Barbares & leur ont prescrit des limites : les Lacédémoniens leur ont abandonné les Grecs asiatiques , &

leur ont permis de marcher , de naviger où ils voudroient. De tout cela Isocrate conclut la supériorité de sa patrie.

Il détruit les reproches faits à ses compatriotes sur les procès intentés aux alliés devant le peuple d'Athènes , sur la levée des contributions , & sur la ruine de quelques villes grecques. Il s'arrête sur-tout au dernier reproche , & montre que les Lacédémoniens ont ruiné & asservi les villes les plus considérables & les plus célèbres de la Grece , Messene , Lacédémone , Argos , dont ils ont chassé les légitimes possesseurs pour s'y établir.

En parlant d'Argos & d'Agamemnon qui y avoit régné , il se permet sur ce prince une longue digression , dans laquelle il prouve la supériorité de son mérite , & soutient qu'il doit être mis au-dessus de beaucoup de héros qui ont joui d'une plus grande réputation sans avoir fait d'aussi grandes choses.

Il revient à son sujet , rapporte les excès de Lacédémone à l'égard des Argiens , des Messéniens , des Platéens , & fait voir que les fautes qu'ont pu commettre les Athéniens dans l'administration des affaires générales , doivent être imputées aux Lacédémoniens qui leur en ont donné l'exemple , & qui les ont obligés d'agir contre leurs principes pour se garantir de la domination de rivaux ambitieux. Il insiste sur ce qu'aucune considération n'a jamais pu engager la république d'Athènes à ménager les intérêts des Barbares aux dépens de ceux des Grecs , au lieu que Lacédémone a conclu avec le roi de Perse un traité aussi nuisible & aussi ignominieux pour les Grecs , qu'utile & glorieux pour les Barbares.

Il passe à l'article du gouvernement en se faisant faire une objection , & prétend que sa république excelle dans

cet objet là même plus que dans les autres. Après avoir expliqué les motifs qui avoient engagé les Athéniens à préférer à l'ancien gouvernement qu'il veut louer, le nouveau qu'il n'approuve pas, il vante la douceur, la modération & la sagesse qu'ils ont signalées dès leur origine : de là un éloge des rois qui les ont gouvernés d'abord, & en particulier de Thésée qui avoit remis au peuple les rênes de l'administration. Quelques idées sur les trois sortes de gouvernement en général, sont suivies d'un parallèle des abus du nouveau régime & des avantages de l'ancien.

Je ne parle pas des objections que se fait faire l'orateur & qu'il réfute. J'observe en général qu'elles sont trop multipliées dans tout son discours, & qu'elles en ralentissent la marche. C'est un vieillard fatigué par l'âge, qui laisse échapper quelques étincelles de génie, qui ranime sa vigueur & forme quelques pas d'un pied assez ferme, mais qui bientôt s'arrête & retombe par le poids de sa propre foiblesse.

Quoi qu'il en soit, pour montrer les effets heureux qui ont résulté pour la Grece de l'excellence du régime d'Athènes, il oppose à l'imprudence des Athéniens & des Lacédémoniens de son tems, la sagesse des ancêtres de sa république, & les fruits que la nation a recueillis de cette sagesse.

Pour donner une preuve de leur vertu guerrière, il rapporte le fait d'Adraсте, mais avec des circonstances différentes que dans son Panegyrique. Avant de passer à leurs autres exploits, il annonce qu'il va commencer par ceux de Sparte, voulant finir par les actions les plus belles en même tems & les plus justes.

Après avoir fait mention des troubles qui agiterent d'a

bord Lacédémone , & de la cruauté avec laquelle les principaux qui eurent l'avantage , opprimerent le peuple , Isocrate devoit parler des guerres injustes qu'ils suscitèrent à leurs voisins : cependant il n'en dit pas un mot , ce qui prouve , comme je le démontrerai à la fin de ce sommaire , qu'il y a ici un vuide considérable.

Au reste , l'orateur déclame avec force contre les violences & les usurpations des Lacédémoniens , & passe aux exploits des ancêtres d'Athenes qui , dans toutes les guerres qu'ils ont eu à soutenir , n'ont eu pour but que de réprimer l'injustice , & de faire le bien de la Grece. Il dit peu de chose de ces guerres , & finit cette dernière partie du discours par exalter la modération des Athéniens qui ne se laisserent pas enorgueillir par leurs succès , & ne s'écarterent pas de la sagesse qui étoit le principe de leur élévation.

Isocrate pourroit terminer ici sa harangue , mais il feint (car je pense que tout ceci n'est qu'une fiction) qu'un de ses anciens disciples , partisan & admirateur des Spartiates , lui donne occasion d'entrer dans de nouveaux détails à leur sujet. Il fait donc venir cet ancien disciple , qu'il suppose être un homme considérable & d'un grand mérite, qui avoit gouverné durant l'oligarchie ; il le fait venir avec quelques autres , pour savoir son sentiment sur le Panathénaïque.

Le disciple paroît satisfait de tout le reste du discours , mais non pas de ce qui a été dit de Lacédémone ; il avance que quand les Grecs n'auroient pas d'autre obligation aux Lacédémoniens , ils leur étoient du moins redevables d'avoir imaginé & suivi les regles de la meilleure discipline , & d'en avoir donné l'exemple aux autres. Isocrate combat fortement cette proposition , & soutient

qu'il est ridicule de prétendre que les Lacédémoniens aient imaginé les regles de la meilleure discipline , que ces regles aient été inconnues à tous les grands hommes qui les ont précédés , qu'elles aient été trouvées & suivies par un peuple qui se pique de n'être versé dans aucune des sciences les plus communes , dans aucun des arts les plus vulgaires , d'ignorer même l'écriture. Parmi les institutions des Lacédémoniens qu'il attaque , il s'élève sur-tout contre le vol qu'ils permettent à leurs enfans. L'ancien disciple réplique d'un ton modeste ; il accorde à son ancien maître une partie de ce qu'il vient de dire contre les Lacédémoniens ; mais il ne peut s'empêcher de les louer sur leur attention continuelle à fortifier leur courage , & sur l'union parfaite qui regne entre eux. Isocrate reprend , & après un lieu commun assez étendu & fort beau sur l'usage & l'abus de certaines qualités , il montre avec force que les Lacédémoniens ont abusé de leur union pour opprimer & ruiner plusieurs villes de la Grece.

Il raconte comment ceux qui assistoient à cette conférence applaudirent à la chaleur avec laquelle il avoit disputé contre le partisan de Lacédémone , & l'avoit réduit au silence ; les remords & les incertitudes qu'il éprouva lorsqu'il fut seul & qu'il relut son discours ; combien il étoit mécontent de ce qu'il avoit dit contre les Spartiates, au point qu'il balançoit s'il supprimeroit le discours ; la détermination qu'il prit enfin de faire venir un plus grand nombre de ses anciens disciples avec le partisan de Sparte, & de délibérer avec eux sur le parti qu'il devoit prendre.

L'orateur expose donc dans le conseil de ses amis le sujet pour lequel il les a appelés ; le discours est lu & reçoit les plus grands applaudissemens ; celui qui avoit déjà

parlé dans une premiere conférence, demande du silence, & adresse la parole à Isocrate.

Il lui fait quelques reproches, mais en y mêlant adroitement des louanges, sur le défaut de sincérité qu'il a cru appercevoir en lui; il ne croit pas qu'il soit aussi mécontent qu'il l'annonce de ce qu'il a dit des Lacédémoniens; il le loue sur la maniere dont il a loué sa république; quant aux Lacédémoniens, il pense que tout en les blâmant il a fait leur éloge, ce qu'il prouve par le détail. Il explique fort au long tout l'art du discours que l'auteur a caché, mais qu'il s'imagine avoir découvert, & qu'il juge à propos, contre le sentiment peut-être de celui qui l'a composé, de dévoiler à ceux qui voudront le lire. Selon lui, Isocrate doit sur-tout révéler le secret aux Lacédémoniens qui, à travers les reproches apparens & un peu durs qu'on a prodigués à leur république, verront les louanges réelles qu'on lui a données. L'ancien disciple s'étend un peu sur ces louanges, & finit par assurer son ancien maître de l'immortalité que lui promettent sa sagesse & ses ouvrages, & que lui confirmera la maniere adroite dont il a loué les deux premieres républiques de la Grece. Il lui conseille de publier son discours en y ajoutant les conversations qu'ils ont eues ensemble, de le publier pour plaire aux personnes instruites, & mortifier ses envieux & ses ennemis.

Isocrate parle des applaudissemens que reçut le partisan de Lacédémone de la part des assistans qui se rangerent tous de son avis; il dit que lui-même, sans s'expliquer sur le reste, le loua du zele qu'il avoit témoigné pour sa gloire.

Le récit de quelques circonstances qui avoient rapport à la composition de l'ouvrage; quelques réflexions sur les dif-

férentes especes de discours , & sur les dispositions où doivent être les particuliers qui les lisent , terminent toute cette longue harangue.

Isocrate nous apprend lui-même dans quel tems elle fut composée ; il la commença dans sa quatre-vingt-quatorzième année , il fut obligé de l'interrompre pendant trois ans , il devoit donc avoir environ quatre-vingt dix-huit ans quand elle fut achevée , & par conséquent elle dut paroître 339 ans avant J. C.

J'ai annoncé que je parlerois d'un vuide considérable qui se trouve dans le Panathénaïque ; je crois que ce vuide n'est que trop réel , & je marquerai où je pense qu'il existe , dans la traduction qui suit , & sur-tout dans l'édition grecque.

Si nous en croyons Scaliger , dit M. de Brecquigni , il manque trois feuilles entières vers le milieu du Panathénaïque , dans les éditions que nous avons de ce discours. Un savant en avertit autrefois Henri Etienne qui , jusqu'à ce moment , ne s'étoit jamais apperçu de ce défaut , mais qui sentit alors , dit-on , que le texte étoit inintelligible dans l'endroit où ces feuilles manquent. Son savant ami lui montra le manuscrit complet : mais , sans doute , qu'il ne lui permit pas d'en prendre copie ; car Scaliger ajoute qu'Etienne lui avoit avoué que cette imperfection , dans Isocrate , à laquelle il ne pouvoit remédier , l'avoit empêché long-tems de donner une édition de cet auteur.

Avant que d'être instruit du fait cité par Scaliger , que je ne garantis pas , & dont il est bien étonnant qu'Etienne n'ait pas dit (1) un mot quelques années après ,

(1) Le silence d'Etienne a de quoi surprendre , & on seroit tenté de révoquer en doute le fait rapporté par Scaliger ; cependant il est fort

lorsqu'il publia son édition d'Isocrate avec des observations sur le texte, j'avois remarqué de l'embarras après l'endroit où Isocrate reproche aux Lacédémoniens la dureté dont les principaux de leur ville avoient usé envers le peuple, en observant avec attention ce qui précède & ce qui suit, je vis clairement que l'orateur annonçoit les exploits guerriers & les combats des Spartiates dont il ne parloit pas, qu'il disoit ensuite avoir parlé de ces exploits & de ces combats, dont il n'avoit pas parlé, que le partisan de Lacédémone citoit des choses, comme ayant été dites dans le discours, qui n'ont pas été dites. Je marquerai les endroits dans ma traduction; je pense qu'étant rapprochés, ils démontrent qu'il y a réellement un vuide considérable dans la place où je crois qu'il y en a un. On ne peut trop exhorter les savans à faire leurs recherches pour tâcher de retrouver le manuscrit dont parle Scaliger, supposé qu'il existe.

Comme dans ce discours, plus que dans les autres, Isocrate occupe trop les lecteurs de sa personne, & qu'il y fait des retours fréquens sur lui-même, qui choquent & qui déplaisent, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile d'examiner en peu de mots quand il convient qu'un orateur parle de lui.

On peut dire, en général, qu'il ne le doit faire que rarement, & quand il est assuré, que loin de déplaire, il plaira à ceux qui l'écoutent. Lorsqu'une chose nous affecte vivement, nous sommes naturellement portés à en parler, nous jugeons à tort que les autres en seront affectés comme nous, & qu'on nous écoutera pourvu que

possible qu'il soit réel, & qu'Etienne n'en ait rien dit dans la crainte de faire tort à son édition.

nous en parlions en beaux termes. Soyons en garde contre l'amour propre , & craignons de n'être que ridicules ou ennuyeux quand nous pensons être intéressans. Il est des hommes auxquels le public s'intéresse d'une façon particulière , & de la part desquels il écoute toujours avec plaisir certains détails personnels qui déplairoient de la part de tout autre ; mais il faut que ces hommes aient acquis auprès de lui une considération distinguée par de grandes vertus ou de grands talens. Un homme ordinaire ne l'attache en parlant de lui , que quand il a éprouvé des malheurs extrêmes , des injustices criantes , des violences qui révoltent , ou quand il a fait quelque action au-dessus du commun. Alors quel qu'il soit , le récit de ses maux nous touche , nous nous voyons nous-mêmes dans les injustices & les violences qu'il a essuyées , sa cause devient la nôtre ; son trait d'héroïsme nous rend attentifs , & nous voudrions , pour notre propre avantage , que de pareils traits fussent souvent répétés : il nous fatiguerait & nous ennuerait s'il n'avoit à nous raconter que de petites persécutions , que des peines médiocres , que des actions communes quoiqu'estimables. On écoute encore tout homme qui est attaqué & obligé de se défendre , parcequ'alors la nécessité lui sert d'excuse. Mais ce qu'on ne peut souffrir dans quelque personne que ce puisse être , c'est qu'elle paroisse trop occupée d'un talent qu'on estime peu , c'est qu'elle se montre trop sensible à une gloire qu'on méprise , c'est qu'elle veuille intéresser dans une querelle qui n'intéresse que sa vanité , où il ne s'agit , par exemple , que de style & de mots , que de quelque degré de mérite en prose ou en vers , que d'une vaine réputation d'orateur ou de poète. Il faut convenir que c'est le défaut où tombe Isocrate dans la plupart de ses discours , & que c'est là ce qui lui a attiré une foule

d'ennemis & de censeurs parmi les contemporains , comme parmi ceux qui sont venus après lui. Mais en convenant qu'il montre trop à découvert la vanité d'écrivain , il ne faut pas que ce défaut réel nous rende injustes à son égard , qu'il nous empêche de reconnoître ses qualités réelles , & d'applaudir aux grandes parties de l'éloquence qu'il possède souverainement.





PANATHÉNAÏQUE.

JAMAI s on ne me vit , même quand j'étois plus jeune , aimer à prendre pour sujet de mes discours ces événemens tirés de la fable , ces merveilles & ces prodiges que le vulgaire écoute plus volontiers que des discussions relatives à ses intérêts les plus essentiels ; j'évitois aussi de me jeter dans ces guerres & ces expéditions des premiers tems de la Grece , quoiqu'elles méritent d'être célébrées ; je m'occupois encore moins de ces plaidoyers dénués de tout ornement , que les plus habiles en ce genre recommandent à la jeunesse comme un moyen facile & sûr pour triompher de ses adversaires. Tous ces sujets étoient peu de mon goût ; je m'attachois seulement à ceux qui roulent sur les grands intérêts de la patrie & de la Grece , & qui , fournissant à l'orateur de grandes pensées , & toutes les plus belles figures de l'éloquence , forcent l'admiration & ravissent les applaudissemens. Aujourd'hui ce dernier genre même n'a plus droit de me plaire. Je ne suis que trop convaincu qu'à quatre-vingt-quatorze ans nos forces ne peuvent plus y atteindre , & qu'en général , après un certain âge , il n'est plus convenable de s'y exercer ; mais qu'il faut se rendre justice , & descendre à un langage si simple , que pour y réussir chacun croie qu'il n'a qu'à le vouloir , quoiqu'il ne le puisse qu'avec beaucoup d'art & de travail. Je me suis hâté de faire cet aveu ,

afin que si ce discours paroîtroit trop au dessous des autres, on jugeât de son mérite non par comparaison avec ce qui intéresse le plus dans les précédens, mais d'après les principes que j'ai établis pour servir d'excuse à ma foiblesse.

Je me propose de célébrer la gloire d'Athenes & le courage de nos ancêtres; mais avant de commencer, je vais entrer dans quelques particularités qui me regardent, parcequ'il me paroît essentiel de le faire.

Quoique j'aie tâché de vivre d'une manière irréprochable & sans nuire à qui que ce soit, je n'ai cessé d'être décrié par d'obscurs & misérables sophistes. Plusieurs de mes concitoyens ne m'ont jamais connu, & m'ont toujours cru tel qu'on me dépeignoit à leurs yeux. Je vais donc, avant tout, parler de ce qui me concerne, & m'expliquer sur le compte de ceux qui sont aussi mal disposés à mon égard: je desire, s'il est possible, de faire cesser les invectives des uns, en même tems que je ferai connoître aux autres le genre de mes études. Si je puis rendre encore mes idées, j'espère que je passerai sans chagrin le peu de jours qui me restent à vivre, & que les personnes ici présentes en seront plus attentives au discours qui va leur être lu.

Je ne craindrai pas de révéler les sentimens peu raisonnables que j'éprouve, & l'injustice des plaintes que je fais sur mon sort. Quoique j'aie joui jusqu'à présent des biens les plus précieux que puisse souhaiter un mortel; d'un esprit & d'un corps aussi sains qu'on puisse les recevoir de la nature; d'une aisance assez grande pour ne point manquer du nécessaire, ni d'aucune des

choses que peut desirer une ame modérée ; enfin , quoique j'aie acquis quelque considération dans la Grece , qui ne me regarde pas comme un de ces particuliers rejetés & méprisés , mais comme un de ces hommes dont les plus polis des Grecs aiment à s'entretenir & à vanter le mérite : cependant , tous ces avantages , dont quelques-uns même se trouvent en moi dans un degré au-dessus du médiocre , ne me satisfont pas ; une vieillesse chagrine , inquiète & plaintive , m'inspirant quelquefois du dégoût pour des talens qui ne semblent méprisables à personne , me fait gémir sur ma destinée , encore que je ne puisse me plaindre que d'avoir manqué de quelques parties dans les études auxquelles je me suis livré , ou d'avoir été calomnié par quelques envieux. Je sens avec trop de regret que je n'ai pas assez de force & de vigueur pour les affaires ; que dans l'éloquence je suis fort loin d'avoir un talent accompli & toutes les ressources de la parole ; & que si sur chaque objet je peux saisir la vérité mieux que tout autre , je ne puis expliquer librement mes idées dans une assemblée nombreuse. Oui , je manque peut-être plus qu'aucun citoyen des deux qualités les plus importantes dans notre république , la hardiesse & la voix. Or quiconque en est dépourvu , est plus éloigné de la tribune & du crédit qu'on y acquiert , que ceux qui (1) , condamnés à payer une somme au

(1) Lorsqu'un citoyen avoit été condamné à une amende envers le trésor , il étoit dans un état de diffamation , & ne pouvoit parler au peuple tant qu'il n'avoit pas payé son amende.

trésor, ne peuvent parler au peuple tant qu'ils sont débiteurs publics. Ils ont du moins espérance d'acquitter leur dette, au lieu qu'il est impossible de réformer la nature.

Ces obstacles cependant ne m'ont pas découragé, & je n'ai pas voulu vivre absolument obscur & sans gloire. Exclus du gouvernement de l'état, j'ai eu recours à l'étude; je me suis appliqué à écrire, & j'ai publié mes idées. Les démêlés des particuliers, & tous ces sujets frivoles dont plusieurs s'occupent, me paroissant indignes de ma plume, j'ai traité les affaires politiques, les intérêts des Grecs & ceux des monarques. Je me flattois donc de jouir d'une plus grande considération que les orateurs qui montent à la tribune, puisque je traitois des sujets plus importants & plus nobles; mais j'ai vu mes espérances entièrement frustrées. On fait néanmoins que la plupart de ces orateurs haranguent le peuple pour un vil intérêt personnel, & non pour le bien de la patrie; au lieu que mes disciples & moi, nous ne nous contentons pas de respecter les deniers publics, on nous voit même dans les besoins de l'état, contribuer de nos fortunes au-dessus de nos forces. On fait de plus que ces harangueurs méprisables ne s'exercent dans les assemblées qu'à s'invectiver les uns les autres, à se disputer un vil salaire, à persécuter les alliés, ou à prodiguer indistinctement leurs calomnies; tandis que je suis le premier qui aie fait des discours pour exhorter les Grecs à réunir leurs forces contre les Barbares, & à envoyer tous de concert des colonies dans des contrées vastes & fertiles; dans des contrées dont nous ne tarde-

rons certainement pas à nous rendre maîtres sans travaux & sans périls, pourvu que nous ayions la sagesse de mettre fin à nos discordes ; dans des contrées qui suffiroient seules pour établir & nourrir ceux d'entre les Grecs qui manquent du nécessaire. Non, sans doute, quand tout le monde se réuniroit pour cette recherche, on ne pourroit trouver des entreprises plus grandes, plus importantes, plus généralement utiles.

Quoique j'aie suivi un système tout différent du reste des écrivains, & que les sujets de mes discours soient beaucoup plus honnêtes, le peuple ne nous traite avec justice, ni les uns, ni les autres, & son procédé à notre égard est des plus inconséquens & des plus déraisonnables. Il blâme la conduite des autres orateurs, & il les met à la tête des affaires, & il leur donne toute autorité sur lui-même. Il loue mes discours, & il me porte envie pour ces discours même qu'il lit avec intérêt : tant je suis traité peu favorablement. Et faut-il s'étonner que le peuple soit disposé de la sorte, lui qui est ennemi de tout mérite un peu distingué ; lorsque parmi ceux qui croient se tirer de la foule, qui admirent mes ouvrages & qui cherchent à les imiter, quelques-uns sont encore plus déclarés contre moi que le vulgaire ? Quel excès de perfidie ! Je le dirai, quand je devrois paroître m'expliquer avec plus de hardiesse & de fierté que mon âge ne le comporte : des hommes qui, sans le secours de mes écrits, ne peuvent enseigner à leurs disciples aucune partie de l'éloquence, qui puisent chez moi des exemples, qui vivent de mes productions ; ces hommes, dis-je, par un excès d'ingratitude, ne pouvant même

même se taire sur mon compte , ne cessent de me décrier.

Tant qu'ils ne s'attaquoient qu'à mes discours, les défigurant par la maniere dont ils les lisoient pour les comparer aux leurs , citant les endroits les plus foibles , les tronquant , les altérant de toutes les façons ; peu touché de ce qu'on me rapportoit , je restois tranquille. Mais quelque tems avant les grandes Panathénées , je fus indigné d'un procédé de leur part. Quelques uns de mes amis étant venus me trouver , m'avertirent que trois ou quatre particuliers de la troupe des sophistes , de ces hommes qui se donnent pour tout savoir , & qui , sans rien approfondir , essaient de toutes les parties de la littérature ; que trois ou quatre de ces sophistes ayant pris séance dans le (1) Lycée , faisoient des remarques sur différentes poésies , & principalement sur celles d'Hésiode & d'Homere , ne tirant rien de leur propre fonds , mais citant les vers de ces poëtes , & se bornant à rapporter les endroits les plus agréables de nos anciens écrivains. Comme tous ceux qui étoient présens applaudissoient à leurs leçons , le plus hardi d'entre eux , à ce qu'on m'ajouta , fit une sortie contre moi. Selon lui , je méprisois ces sortes d'exercices , je voulois abolir les études des autres & leur maniere d'enseigner ; je trouvois que tous les rhéteurs déraisonnoient , excepté mes disciples. Ces propos , me disoit-on , ont indisposé contre vous plusieurs des assistans.

(1) Lycée , édifice public dans Athenes , consacré à Apollon. Plusieurs philosophes & sophistes s'y rendoient pour y donner des leçons publiquement.

Je ne puis dire combien je fus ému, combien je fus outré, quand j'appris qu'on écoutoit des hommes qui me prêtoient de pareils discours. Je m'imaginois qu'ayant toujours fait la guerre aux présomptueux, qu'ayant toujours parlé de moi-même avec modestie, & même avec défiance, je devois être assez connu pour qu'on ne dût jamais croire ceux qui me reprochent d'employer le langage de la présomption. Ce n'est donc pas à tort que je déplore en commençant le traitement peu favorable que j'éprouve de la part du peuple, & que je ne puis attribuer qu'aux hommes dont je me plains. Oui, c'est-là le principe des mensonges qu'on a débités à mon sujet, de tant d'imputations fausses, & des persécutions de l'envie; de cette envie qui m'empêche de jouir de l'estime que je pouvois attendre du public même, autant que de ceux qui m'ayant fréquenté, sont à portée de me connoître. Mais, quoi que je dise, je ne changerai pas les choses, & il faut supporter ce qu'on ne peut réformer.

Ici je me vois fort embarrassé. Attaquerai-je mes détracteurs ordinaires, ces injustes censeurs qui ne cessent de m'accabler de reproches? Si je leur réponds sérieusement, si je m'arrête à parler de gens qui ne méritent pas qu'on s'occupe d'eux, peut-être me regardera-t-on comme peu sensé. Il me semble donc que je dois les livrer à leur basse jalousie, & tâcher de convaincre les autres, que c'est à tort & sans motif qu'ils ont de moi l'idée qu'on leur a fait prendre. Oui, sans doute, on me taxeroit de folie, si des hommes qui ne m'en veulent que parcequ'il leur semble que j'ai réussi à traiter quelques sujets, je croyois les

reconcilier avec mon style en parlant toujours sur le même ton ; & non les irriter davantage , en leur faisant voir que je ne déraisonne pas encore , quoique dans un âge fort avancé. Voilà d'une part ce qui m'engage à laisser l'article des sophistes. Mais peut-être aussi ne me conseilleroit-on pas de m'occuper maintenant de mon sujet principal , & de montrer qu'Athenes a procuré plus de biens aux Grecs que Lacédémone. Si je passois subitement à ce sujet sans avoir fini ce que j'ai commencé ; si , avant que d'entrer dans ce que je dois dire , je n'achevois pas ce que j'ai entamé , je ressemblerois à ces ennuyeux discoureurs qui disent au hasard & sans ordre , tout ce qui leur vient à l'esprit ; défaut dont je dois me garantir. D'après ces observations de part & d'autre , je crois que le mieux est de continuer à parler des sophistes , & de publier mes idées sur le genre de leurs études & sur les poëtes ; d'autant plus que par-là fermant la bouche à mes ennemis , je les empêcherai de forger & de débiter contre moi leurs vaines imputations.

D'abord , je conseille à ceux qui ont du goût pour les études (1) des sophistes , de ne pas trop s'y livrer. Non que je disconvienne que ces fortes

(1) Isocrate parle ici de ces études légères , de ces études purement agréables dont on occupoit la jeunesse ; mais non pas de l'étude de l'éloquence , de l'histoire , de la morale , de la politique , &c. qui peuvent occuper l'âge mûr & même la vieillesse , aussi bien que les jeunes gens. On ne peut rien écrire de plus sensé que les réflexions qui suivent. L'orateur , sans exclure réellement les autres sciences , montre quelle est la science la plus utile , la plus importante pour l'homme.

d'études ne puissent être utiles à la jeunesse , & qu'elles ne servent au moins à la détourner de mille désordres ; mais je prétends qu'elles ne sont pas faites pour des hommes d'un âge mûr, ni même pour les jeunes citoyens qui ont déjà atteint l'âge viril. Je vois , en effet , des gens qui ayant assez étudié les lettres pour être en état de les enseigner , ne savent pas user à propos des connoissances qu'ils ont acquises , & font paroître moins de raison , dans les autres circonstances de la vie, que leurs disciples , pour ne pas dire leurs esclaves. J'en dis autant de ceux qui ont la faculté de parler en public , ou qui sont connus pour la composition des discours , & de tous ceux en général qui se distinguent par leur science & par leurs talens. Je connois plusieurs de ces hommes qui ne savent point régler leur conduite , insupportables dans les sociétés , peu jaloux de l'estime de leurs compatriotes , & remplis de défauts essentiels : je crois donc qu'ils n'ont pas les qualités que je demande.

Mais quels sont ceux que je trouve vraiment instruits de ce qu'il importe de savoir , puisque je paroïs exclure les arts , les sciences & les talens ? Je regarde comme tels premièrement ceux qui savent profiter des divers événemens de la vie , qui ont un discernement juste pour ne pas manquer les occasions , & pour saisir ce qu'il y a d'utile dans les objets ; ensuite ceux qui agissent avec leurs amis d'une manière franche & honnête , qui s'accommodent aisément des humeurs fâcheuses & désagréables , & qui sont avec tout le monde d'un caractère doux & facile ; j'ajoute encore ceux qui triomphent toujours des plaisirs ,

qui, incapables de se laisser vaincre par le malheur, le supportent avec tout le courage & toute la fermeté qui conviennent à un homme; enfin, & c'est l'essentiel, ceux qui ne se laissant corrompre ni enivrer par la prospérité, loin de s'abandonner à l'orgueil, ne s'écartent jamais des principes de la sagesse, & ne sont pas plus satisfaits des nouvelles faveurs dont les comble la fortune, que des ressources qu'ils avoient trouvées jusqu'alors dans leur modération & dans leur prudence. Les hommes qui, par l'effet d'un heureux naturel, ne possèdent pas seulement quelques-unes de ces vertus, mais qui les réunissent toutes, ce sont là ceux que je regarde comme de vrais sages & des hommes parfaits; voilà ceux qui me paroissent posséder dans un degré éminent la véritable science, la seule que j'estime.

Tel est mon sentiment sur cet article: je voudrois dire quelques mots de la poésie d'Homere & des autres poëtes; car il me semble que j'imposerois silence à ces sophistes qui récitent dans le Lycée les vers de nos anciens poëtes, & qui entremêlent cette lecture de leurs réflexions frivoles. Mais je m'apperçois que j'ai déjà passé les bornes d'un exorde: or il est d'un homme de bon sens de ne pas se livrer à la facilité de parler long-tems sur un même objet. Fidele à ce principe, je me réserve à écrire sur la poésie dans un autre circonstance, si mon grand âge m'en laisse le loisir; je vais m'occuper de choses plus sérieuses.

J'entreprends d'exposer les services que notre république a rendus aux Grecs; non que je ne lui

aie déjà donné plus d'éloges que tous les poëtes & tous les orateurs ensemble ; mais je ne la louerai pas aujourd'hui de la même manière. Alors je parlois d'elle dans des discours qui rouloient sur d'autres sujets ; aujourd'hui c'est elle-même que je prendrai pour sujet de mon discours. Je ne me dissimule , ni le nombre de mes années , ni la grandeur de mon entreprise ; je fais aussi , & je l'ai dit souvent , qu'il est facile de relever par l'éloquence des actions médiocres ; mais que pour celles qui ont un certain degré de sublimité , il est difficile de trouver des expressions capables d'y atteindre. Ce n'est pas néanmoins une raison d'abandonner mon sujet , mais plutôt de le remplir , & de profiter du peu de tems qui me reste à vivre. D'ailleurs , plusieurs motifs m'engagent à le traiter : les invectives des ennemis d'Athènes qui déclament contre elle sans ménagement ; les foibles talens de quelques-uns dont les éloges répondent aussi peu à leur zèle qu'à la dignité de la ville qu'ils louent ; l'indiscrétion de ces orateurs qui , la mettant trop au-dessus de toutes les républiques , lui donnent des louanges outrées qui ne font naître que trop de contradicteurs. Enfin , mon âge , qui naturellement devoit me détourner , est le principal motif qui me détermine ; je me flatte que si je puis réussir , j'aurai ajouté quelque chose à ma réputation , ou que si je viens à succomber , j'aurai encore des droits à l'indulgence.

Voilà ce que je voulois dire des autres & de moi-même , préluant , en quelque sorte , à mon sujet , comme font les musiciens avant le spectacle : je vais maintenant entrer en matière.

La meilleure maniere , à mon avis , de faire connoître une république , & de la louer d'une façon convenable , c'est de ne pas la considérer séparément ; mais comme pour juger des étoffes d'or & de pourpre , on rapproche celles qui sont de même espece & de même valeur , on doit aussi comparer ensemble , non une petite république avec une grande , ni celle qui a toujours été assujettie ou qui a besoin de protection , avec celle qui de tout tems a commandé ou qui peut protéger ; on doit plutôt , si l'on veut trouver la vérité , rapprocher l'une de l'autre , pour ainsi dire , des républiques qui ont la même puissance , que les mêmes exploits ont signalées , & qui ont joui des mêmes honneurs. Si donc on considère Athenes sous ce point de vue , si on la compare , non avec une république peu célèbre , mais avec Lacédémone à qui plusieurs donnent des louanges raisonnables , mais que d'autres présentent comme une cité de demi-dieux ; on verra que pour la puissance , pour les exploits & pour les services rendus aux Grecs , nous l'emportons sur les Lacédémoniens beaucoup plus qu'ils ne l'emportent sur les autres.

Je me réserve à faire mention par la suite des anciens combats livrés pour la Grece ; je vais parler maintenant du tems où les Lacédémoniens se sont emparés de villes grecques , & ont partagé une grande étendue de pays avec les Argiens & les Messéniens ; car on doit remonter jusques-là pour juger des deux peuples. On verra qu'alors nos ancêtres , fideles à leur affection pour les Grecs , & à cette haine contre les Barbares , qu'ils avoient conçue dès le siege de Troie ,

ne s'écarterent jamais de leurs principes.

Et d'abord, lorsque, profitant des troubles qui, sous la domination de Minos, s'étoient élevés dans la Crete au sujet des isles Cyclades, les (1) Cariens se furent enfin emparés de ces isles, nos ancêtres les en chasserent, &, au lieu de s'en approprier la jouissance, ils y établirent ceux des Grecs qui étoient les plus pressés par le besoin. Ensuite, ils remplirent l'un & l'autre continent de villes considérables, éloignèrent les Barbares des côtes, & apprirent aux Grecs comment ils devoient gouverner leur patrie, & contre qui ils devoient combattre pour rendre la Grece puissante. Dans le même tems, loin de tenir la même conduite, de faire la guerre aux Barbares & de rendre service aux Grecs, les Lacédémoniens ne purent même rester tranquilles. Quoiqu'ils possédassent une ville (2) usurpée, avec un territoire d'une étendue suffisante, & tel que n'en avoit aucune ville grecque; peu contents de ces avantages, sachant par expérience que selon les loix, les villes & les territoires appartiennent à leurs possesseurs légitimes, mais que dans la réalité

(1) Hérodote dit aussi que les Cariens avoient occupé & abandonné les isles Cyclades, souvent désignées par le nom d'isles en général; mais il ne dit pas que ce furent les Athéniens qui les en chasserent. On doit croire, d'après Isocrate, que c'étoit l'opinion générale.

(2) Les Héraclides ou descendans d'Hercule, à la tête d'une troupe de Doriens, s'étoient emparés de Lacédémone, d'Argos & de Messene, trois villes sur lesquelles ils prétendoient avoir des droits réels. Ainsi les Lacédémoniens ne convenoient pas que la ville qu'ils occupoient fût une ville usurpée.

elles deviennent la proie des peuples les plus habiles dans le métier des armes , & les plus en état de vaincre leurs ennemis dans les combats : d'après ces réflexions , négligeant l'agriculture , les sciences & les arts , ils ne cessèrent d'assiéger successivement , de vexer & de renverser toutes les villes du Péloponèse , à l'exception de celle d'Argos. Ainsi nous , nous avons travaillé à fortifier la Grece , & à rendre l'Europe supérieure à l'Asie ; de plus nous avons procuré de riches établissemens à ceux des Grecs qui étoient dans l'indigence ; les Barbares dont l'insolence ne connoissoit aucunes bornes , nous les avons humiliés & dépouillés de leurs domaines. Les Lacédémoniens , au contraire , n'ont songé qu'à accroître leur propre domination , uniquement jaloux qu'on les vît commander à toutes les villes du Péloponèse , & les tenir dans une soumission servile. Or ne doit-on pas chérir la bienfaisance d'une république qui fait aux peuples étrangers tout le bien qui est en son pouvoir , autant que redouter l'ambition de celle qui s'occupe uniquement de ses propres intérêts ? Ne doit-on pas s'attacher à tout homme qui s'intéresse aux autres comme à soi-même , autant qu'appréhender & fuir quiconque n'ayant de zèle & d'affection que pour soi , traite les autres en étranger & en ennemi ? Telles ont été dès l'origine les deux républiques.

Long-tems après , la guerre (1) contre les Per-

(1) Nous avon tant parlé dans ce qui précède des guerres de Perse , & elles sont si connues , que nous nous dispensons d'en parler ici.

ne s'écarterent jamais de leurs principes.

Et d'abord, lorsque, profitant des troubles qui, sous la domination de Minos, s'étoient élevés dans la Crete au sujet des isles Cyclades, les (1) Cariens se furent enfin emparés de ces isles, nos ancêtres les en chasserent, &, au lieu de s'en approprier la jouissance, ils y établirent ceux des Grecs qui étoient les plus pressés par le besoin. Ensuite, ils remplirent l'un & l'autre continent de villes considérables, éloignerent les Barbares des côtes, & apprirent aux Grecs comment ils devoient gouverner leur patrie, & contre qui ils devoient combattre pour rendre la Grece puissante. Dans le même tems, loin de tenir la même conduite, de faire la guerre aux Barbares & de rendre service aux Grecs, les Lacédémoniens ne purent même rester tranquilles. Quoiqu'ils possédassent une ville (2) usurpée, avec un territoire d'une étendue suffisante, & tel que n'en avoit aucune ville grecque; peu contents de ces avantages, sachant par expérience que selon les loix, les villes & les territoires appartiennent à leurs possesseurs légitimes, mais que dans la réalité

(1) Hérodote dit aussi que les Cariens avoient occupé & abandonné les isles Cyclades, souvent désignées par le nom d'isles en général; mais il ne dit pas que ce furent les Athéniens qui les en chasserent. On doit croire, d'après Isocrate, que c'étoit l'opinion générale.

(2) Les Héraclides ou descendans d'Hercule, à la tête d'une troupe de Doriens, s'étoient emparés de Lacédémone, d'Argos & de Messene, trois villes sur lesquelles ils prétendoient avoir des droits réels. Ainsi les Lacédémoniens ne convenoient pas que la ville qu'ils occupoient fût une ville usurpée.

elles deviennent la proie des peuples les plus habiles dans le métier des armes , & les plus en état de vaincre leurs ennemis dans les combats : d'après ces réflexions , négligeant l'agriculture , les sciences & les arts , ils ne cessèrent d'assiéger successivement , de vexer & de renverser toutes les villes du Péloponèse , à l'exception de celle d'Argos. Ainsi nous , nous avons travaillé à fortifier la Grece , & à rendre l'Europe supérieure à l'Asie ; de plus nous avons procuré de riches établissemens à ceux des Grecs qui étoient dans l'indigence ; les Barbares dont l'insolence ne connoissoit aucunes bornes , nous les avons humiliés & dépouillés de leurs domaines. Les Lacédémoniens , au contraire , n'ont songé qu'à accroître leur propre domination , uniquement jaloux qu'on les vît commander à toutes les villes du Péloponèse , & les tenir dans une soumission fervile. Or ne doit-on pas chérir la bienfaisance d'une république qui fait aux peuples étrangers tout le bien qui est en son pouvoir , autant que redouter l'ambition de celle qui s'occupe uniquement de ses propres intérêts ? Ne doit-on pas s'attacher à tout homme qui s'intéresse aux autres comme à soi-même , autant qu'appréhender & fuir quiconque n'ayant de zèle & d'affection que pour soi , traite les autres en étranger & en ennemi ? Telles ont été dès l'origine les deux républiques.

Long-tems après , la guerre (1) contre les Per-

(1) Nous avons tant parlé dans ce qui précède des guerres de Perse , & elles sont si connues , que nous nous dispensons d'en parler ici.

ses étant allumée, Xerxès qui régnoit alors avoit rassemblé douze cents vaisseaux, & de troupes de terre cinq millions d'hommes en tout, dont sept cents mille combattans; il marchoit contre la Grece avec ces forces redoutables: les Lacédémoniens, chefs de tout le Péloponèse ne contribuerent que de dix vaisseaux pour le combat naval d'où dépendoit le sort de toute la guerre; nos peres qui s'étoient vus obligés de quitter leur pays & d'abandonner leur ville alors dépourvue de murailles, fournirent un plus grand nombre de vaisseaux, & des vaisseaux mieux équipés, que tous les Grecs ensemble. Les Lacédémoniens donnerent pour général Eurybiade, qui auroit perdu infailliblement la Grece, s'il eût exécuté le projet qu'il avoit conçu; les Athéniens envoyèrent Thémistocle qui, de l'aveu de tout le monde, fut l'auteur de la victoire remportée à Salamine, & de tous les heureux succès de ces tems-là. La plus forte preuve de ce que je dis, c'est que les peuples qui avoient combattu avec nous, ôterent le commandement à Lacédémone pour le donner à notre république. Mais peut-on prendre des juges plus dignes de foi, & plus en état de prononcer sur les événemens d'alors, que ceux qui partagerent avec nous les périls? ou, pourroit-on citer un service plus signalé que celui auquel toute la Grece dut son salut?

On vit ensuite les deux peuples (1) posséder

(1) Les Athéniens & les Lacédémoniens furent alternativement les arbitres de la Grece. Lorsque les premiers avoient l'avantage, ils tâchoient d'introduire dans les villes le gouvernement démocratique; lorsque les autres

alternativement l'empire de la mer , empire qui soumet presque toutes les villes au parti dominant. En général , ni Athenes , ni Lacédémone , ne me paroissent louables pour la maniere dont elles ont usé de leur puissance ; & je crois qu'elles mériteroient l'une & l'autre de vifs reproches : mais enfin on peut dire que même à cet égard , nous ne l'avons pas moins emporté sur les Lacédémoniens , que par les exploits célèbres dont je parlois tout à l'heure. Nos peres alors persuaderent à leurs alliés de prendre la forme de gouvernement à laquelle ils furent toujours attachés eux-mêmes : or , c'est donner aux autres une preuve de bienveillance & d'amitié , que de les engager à user de l'administration que l'on a adoptée pour soi même comme la plus utile. Quant aux Lacédémoniens , sans établir chez les peuples un régime qui fût semblable au leur , ou qui fût usité dans la Grece , ils choisirent dans chaque ville dix hommes pour la gouverner. Quand on parleroit plusieurs jours de suite contre ces dix gouverneurs , on ne parviendroit pas encore à rapporter tous les excès qu'ils se permirent. Oui , il seroit insensé de vouloir décrire fort au long les crimes de ces tyrans : tout ce qu'on pourroit faire , ce seroit de se permettre quelques légers détails , & de choisir les traits de leur conduite les plus révoltans. Et c'est ce que j'aurois fait peut-être si j'eusse été plus jeune : mais à mon âge , une entreprise pareille seroit trop au-dessus

avoient la supériorité , ils y choisissoient dix citoyens parmi ceux qui leur étoient dévoués , pour les gouverner despotiquement sous leur nom.

de mes forces. Au reste , tout le monde convient que les dix gouverneurs dont je parle , surpassant de beaucoup leurs prédécesseurs en dureté & en avarice , se sont perdus eux-mêmes avec leurs amis & leur patrie , qu'ils ont rendu les Lacédémoniens odieux à leurs alliés , & les ont jetés dans les disgraces les plus inattendues.

On peut voir par-là que , dans le gouvernement de la Grece , nous nous sommes comportés avec beaucoup plus de douceur & de modération que les Lacédémoniens ; on peut s'en convaincre encore par ce que je vais dire. Les Lacédémoniens ont été à peine dix ans à la tête des Grecs , tandis que les Athéniens ont commandé soixante-cinq ans de suite. Cependant , on fait que les villes assujetties à d'autres , restent le plus long tems sous la domination de ceux dont elles ont le moins à souffrir. Ce sont les injustices des deux républiques qui leur ont attiré la haine des peuples , suscité des guerres & des embarras ; mais on remarque que même alors la république d'Athènes put résister l'espace de dix ans , pendant lesquels elle se vit attaquée par tous les Grecs & par les Barbares : au lieu que Lacédémone , qui étoit encore dans toute sa force , & qui n'avoit à combattre sur terre que les Thébains , s'est vue , par une seule (1) défaite , dépouillée de toute sa puissance , & est tombée dans les mêmes malheurs que nous. Ajoutez que les forces d'Athènes ont été rétablies en moins d'an-

(1) La défaite de Leuctres dont nous avons déjà parlé plus d'une fois , & qui porta aux Lacédémoniens un coup dont ils ne purent jamais se relever.

nées qu'elles n'avoient été détruites : au lieu que Lacédémone , après sa disgrâce , n'a pu se remettre dans la splendeur dont elle étoit déchue , & nous la voyons encore dans le même état d'affoiblissement.

Montrons aussi comment les deux peuples ont traité (1) avec les Barbares : car c'est-là ce qui me reste à examiner. Sous notre empire , il ne leur étoit permis , ni de passer le fleuve Halys avec des troupes de terre , ni de franchir le Phaselis avec de grands vaisseaux. Sous celui de Sparte , non seulement ils furent maîtres d'aller & de naviger où ils vouloient , mais encore ils prirent plusieurs villes grecques , & les soumirent à leur domination.

Or , une république qui a conclu avec le roi de Perse le traité le plus noble & le plus glorieux ; une république qui fit autant de mal aux Barbares que de bien aux Grecs , qui ôta aux ennemis & acquit aux alliés les côtes asiatiques & beaucoup d'autres provinces ; qui reprima l'insolence des uns & fit cesser l'indigence des autres ; qui enfin soutint mieux l'honneur de ses armes , qu'une rivale jalouse , sur-tout de la vertu militaire , & qui s'est relevée plus promptement de ses pertes : une telle république ne mérite-t-elle pas de plus grands éloges & de plus grands honneurs que Lacédémone qui lui est inférieure en tous ces points ? Voilà ce que j'avois à dire , pour le moment , sur les actions que

(1) Pour les traités conclus avec les Barbares par les républiques d'Athènes & de Lacédémone , voyez discours sur l'hist. d'Ath. n°. XXVII & XXXVII.

les deux républiques ont faites à part , & sur les combats qu'elles ont livrés en commun.

Je crois que ceux qui écoutent avec peine ces discours , ne pourront s'inscrire en faux contre les faits que j'avance , ni en rapporter d'autres qui prouvent que les Lacédémoniens aient procuré aux Grecs de grands avantages ; ils chercheront , selon leur coutume , à décrier notre république , & citant les traits peu favorables de la conduite qu'elle a tenue quand elle possédoit l'empire maritime , ils rappelleront avec malignité les procès intentés aux alliés devant notre tribunal , ainsi que la levée des contributions ; ils déploreront sur-tout les malheurs de (1) Méllos & de Scione , croyant par ces reproches obscurcir l'éclat des grands services que nous avons rendus à la nation.

Pour moi , je n'entreprendrois pas de rejeter les justes plaintes qu'on pourroit faire contre nous , & j'aurois honte , comme je l'ai dit ailleurs , de chercher à prouver que notre république ne fit jamais aucune faute , lorsqu'il est reconnu que même les dieux ne sont pas infailibles. Je crois néanmoins être en état de démontrer que même dans les objets où nous ne sommes pas à l'abri de tout reproche , Lacédémone s'est montrée beaucoup plus dure & plus cruelle qu'Athènes , & que ceux qui nous décrivent pour flatter les Lacédémoniens , sont les plus insensés des hommes , puisqu'ils nous mettent dans le cas de dire du mal de leurs amis. En effet , les imputations dont

(1) Voyez discours sur l'hist. d'Ath. n°. XXXI.

ils nous chargent tombant sur Lacédémone bien plus que sur notre république, nous fera t-il difficile de faire voir que les Lacédémoniens sont plus coupables que nous ?

Par exemple, si on rapporte les procès qu'ont essuyés nos alliés devant notre tribunal, est-il quelqu'un si dépourvu de sens qui ne puisse répondre que nos rivaux ont fait mourir plus de Grecs sans forme de jugement, qu'il n'y en a eu chez nous de cités en justice depuis la fondation de notre ville ?

Nous pourrons nous défendre de même au sujet de la levée des contributions, si on en parle ; nous montrerons que les Athéniens ont bien plus ménagé que les Lacédémoniens, les intérêts des villes contribuables. En effet, outre que nous ne forçâmes pas les Grecs de contribuer, mais qu'ils s'y déterminèrent d'eux-mêmes lorsqu'ils nous offrirent le commandement sur mer ; ce n'est pas pour notre avantage qu'ils le faisoient, mais pour défendre leur liberté, pour se garantir du joug de l'oligarchie, & de tous les maux que leur avoit fait éprouver un odieux decemvirat sous la domination de Lacédémone. Ajoutez que les biens sur lesquels ils contribuoient, ils les tenoient uniquement de notre bravoure, & que pour peu qu'ils fussent raisonnables, ils devoient nous en témoigner leur reconnoissance. Nous avons trouvé leurs villes entièrement ruinées, ou pillées par les Barbares ; nous les avons rétablies & remises dans une telle splendeur, qu'en nous abandonnant une portion modique de leur revenu, leur fortune n'étoit pas moindre que celle des

villes du Péloponèse, qui ne fournissoient aucune contribution.

Quant aux villes Grecques que chacune des deux républiques a pu détruire, reproches que quelques-uns nous rendent particuliers, je puis montrer que Sparte, à laquelle ils prodiguent leurs éloges, s'est portée à des excès bien plus crians. Il est vrai que les Athéniens ont traité avec trop de rigueur quelques isles si peu fameuses & si peu considérables, qu'elles ne sont pas même connues de la plupart des Grecs. Mais les Lacédémoniens ont détruit les plus grandes villes du Péloponèse, les plus célèbres dans la Grece à tous égards, & se sont emparés de leur territoire. Toutefois, supposé qu'auparavant ces villes n'eussent rendu aux Grecs aucun service, elles auroient dû en obtenir les plus grandes distinctions en faveur de l'expédition de Troie; expédition dans laquelle elles se signalèrent par elles-mêmes, & par leurs chefs, qui possédoient non seulement ces qualités qu'on voit briller quelquefois dans des hommes pervers, mais encore celles qui ne purent jamais s'allier avec le vice. Messene fournit Nestor, le plus prudent des hommes de son siècle; Lacédémone donna Ménélas, qui seul pour sa sagesse ait mérité de devenir & d'être appelé gendre de Jupiter; la ville d'Argos envoya Agamemnon, qui ne se bornoit pas à quelques vertus, mais qui les réunissoit toutes, & les portoit chacune à un degré éminent. Parmi tous les héros de la Grece, on n'en trouvera aucun dont la vie offre des traits qui lui soient plus propres, des actions plus belles, plus importantes

importantes , plus utiles aux Grecs , plus dignes d'être célébrées. Si je me contente de ce que je viens d'en dire , j'aurai parlé inutilement ; si je les présente dans quelque détail , je pourrai me faire croire.

Ici je ne puis fixer mes idées , ni savoir si je dois m'arrêter ou passer outre. D'un côté , je rougirois après avoir tant exalté le mérite d'Agamemnon , de ne donner en preuve aucune des choses qu'il a faites. Je craindrois de ressembler à ces présomptueux qui débitent avec confiance tout ce qui leur vient à l'esprit. Je vois , d'une autre part , que loin d'approuver les digressions , on pense qu'elles mettent du désordre dans le discours ; je vois qu'il en est plusieurs qui en abusent , & qu'il en est un plus grand nombre encore qui les blâment : j'appréhende donc qu'on ne me blâme aussi. Quoi qu'il arrive , je veux rendre justice à un prince , qui , ainsi que moi & tant d'autres , n'a pas obtenu toute la gloire qu'il avoit droit d'attendre ; à un prince qui , auteur des plus grands biens dans ces tems éloignés , a été moins vanté que des héros qui ne firent jamais rien de vraiment utile.

Et après tout , que lui a-t-il manqué pour être célèbre ? Tel est l'honneur dont il fut jugé digne , que tous les hommes réunis ne pourroient en imaginer de plus éminent. Il est le seul qui ait obtenu le titre de généralissime de la Grece. Que ce titre lui ait été déferé par élection , ou par une prérogative de sa couronne , on peut toujours dire qu'il étoit impossible qu'un mortel fût jamais plus honoré que lui , de quelque façon qu'il pût l'être. Revêtu de cette puissance , Agamemnon bien éloigné de nuire à aucune ville

Grecque, en délivra plusieurs des guerres, des discordes, de tous les maux enfin dont elles étoient accablées. Après les avoir toutes réconciliées & réunies, dédaignant ces actions merveilleuses qui n'ont que de l'éclat, il forma une armée qu'il mena contre les Barbares. Or peut-on montrer qu'une expédition plus glorieuse & plus utile aux Grecs ait été entreprise ni par aucun des héros célèbres de ces anciens tems, ni par aucun des grands hommes qui sont venus depuis? Malgré ces actions vraiment admirables, & quoiqu'il ait donné l'exemple du véritable héroïsme, il ne jouit pas de toute la célébrité qui lui est due, grace à ceux qui préfèrent les exploits brillans aux services solides, & le menfonge à la vérité. Oui, avec tout son mérite, sa réputation n'a pas l'éclat de celle de tant d'autres princes qui n'eurent pas même la force de marcher sur ses traces.

Mais ce n'est pas seulement pour ce que je viens de dire qu'il est digne d'éloge, c'est encore pour ce qu'il a fait dans les mêmes circonstances. Non content de lever dans chaque ville autant de soldats qu'il voulut, il vint même à bout, par une suite de son ascendant, de persuader à des rois qui chez eux étoient maîtres de leurs volontés, & qui commandoient à des peuples nombreux, il leur persuada de se soumettre à lui, de le suivre par-tout où il les conduiroit, d'obéir à ses ordres, d'échanger les délices du trône contre les fatigues de la guerre, de courir des hasards, & de combattre, non pour leur patrie & pour leur empire, mais en apparence pour Hélène, épouse de Ménélas, & en effet pour que

la Grece n'eût plus rien à souffrir de la part des Barbares, pour qu'elle ne fût plus exposée à ce qu'elle avoit éprouvé déjà, lorsque Pelops (1) s'étoit emparé de tout le Péloponèse, Danaüs de la ville d'Argos, & Cadmus de Thebes. Quel autre forma, quel autre exécuta le projet d'empêcher à l'avenir de pareilles entreprises, sinon ce prince par son génie & par sa puissance?

Ce qui suit, moins frappant que ce qui précède, est plus important & plus remarquable que des actions tant de fois vantées. Une armée rassemblée d'une infinité de villes, & aussi nombreuse qu'elle devoit l'être, avec cette foule de chefs, qui issus de la race des dieux ou nés des dieux mêmes, avoient des sentimens bien supérieurs à ceux du peuple, & du reste des guerriers; héros superbes, dont le caractère fougueux ne respiroit que la fierté, l'ambition & la jalousie: une telle armée & de tels chefs, il les contiennent pendant dix ans, non par de fortes paies, ni par d'immenses largesses, moyens avec lesquels on domine de nos jours; mais par l'étendue de ses lumières, & par les ressources de son génie, qui lui faisoient trouver sur les terres

(1) Pelops, fils de Tantale, roi de Phrygie, s'empara en Grece du pays qui fut appelé de son nom Péloponèse. = Danaüs, fils de Belus, frere d'Egyptus autrement nommé Sesostris, obligé de fuir de l'Egypte où il avoit tendu des embuches à son frere, vint dans le Péloponèse où il s'empara de la ville d'Argos. = Cadmus parti de Phénicie, arriva dans la Béotie, dont il se rendit maître: il y bâtit la ville de Thebes. Ce n'étoit donc pas proprement de Thebes qu'il s'étoit emparé, mais du sol où il avoit bâti cette ville.

des Barbares l'entretien des troupes Grecques ; & principalement par la grande opinion que les autres avoient de sa sagesse, opinion qui les engageoit à se reposer sur lui du soin de veiller à leur salut. La fin qui couronna toute cette gloire, n'est pas moins admirable. On ne le vit ni déshonorer ni démentir ses actions précédentes : mais combattant en effet tous les peuples de l'Asie, & même plusieurs autres nations étrangères, quoiqu'il ne parût faire la guerre qu'aux seuls Troyens, il n'abandonna pas son projet, qu'il n'eût détruit la ville du ravisseur d'Helene, & réprimé l'insolence des Barbares.

Je n'ignore pas que je me suis trop étendu sur l'éloge d'Agamemnon : je fais encore que, si on lit de suite ce que j'ai dit à la louange de ce prince, on pourra m'accuser de prolixité ; mais que si on examine chaque trait en détail, on sera obligé de convenir qu'on n'en pourroit rejeter aucun.

Pour moi, j'aurois à rougir, si, après avoir traité des sujets sur lesquels nul autre n'a osé écrire, je ne sentoie pas actuellement que je me suis trop écarté. Oui, je vois mieux que mes critiques, que cet endroit de mon discours ne sera pas à l'abri de la censure, mais j'ai pensé que ce seroit un moindre mal de passer les bornes dans une digression, que d'omettre dans l'éloge d'un grand roi quelques-unes des louanges dont il est digne, & dont je lui devois le tribut. Je croyois, outre cela, que les lecteurs les plus raisonnables me fauroient gré de m'attacher moins, en parlant de la vertu, au mérite de la précision, qu'à m'exprimer avec la dignité qu'elle

exige. Toutefois je ne puis ignorer que la profusion des paroles peut nuire à la réputation de l'orateur, autant qu'honorer le prince dont il cherche à relever la gloire; mais j'ai cru devoir sacrifier mon intérêt à la justice. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis dans ces sentimens, j'ai toujours pensé de même. Parmi mes disciples, on me vit toujours chérir ceux qui sont estimés pour leur conduite & pour leurs actions, bien plus que ceux qui se font admirer par leur éloquence. Cependant on ne manqueroit pas de m'attribuer leurs discours, quand je n'y aurois contribué en aucune maniere; au lieu que pour les actions estimables, celui seul qui les a faites en emporteroit tout l'honneur, quand même on sauroit que j'en ai donné le conseil.

Mais je ne fais où je me laisse entraîner, lorsqu'il me faut reprendre le fil de mon discours, & rentrer dans mon sujet. Il ne me reste qu'à solliciter l'indulgence pour ma vieillesse: on fait que le défaut de mémoire & le penchant à discourir sont ordinaires à cet âge. Je reviens donc à l'endroit d'où je me suis jetté dans cet écart: examinons de quel point je suis parti.

J'ai réfuté ceux qui reprochent à notre république les infortunes de Melos, & d'autres villes aussi misérables, moins en la justifiant de toute faute, qu'en leur faisant voir que Sparte, dont ils sont partisans, a détruit un plus grand nombre de villes, & des villes bien plus célèbres. A ce sujet j'ai parlé d'Agamemnon, de Ménélas, de Nestor, je me suis permis une digression un peu trop longue peut-être, mais où je n'ai rien dit que de véritable, & où j'avois pour

but de prouver l'injustice de Lacédémone, dont l'ambition cruelle a renversé des villes qui ont produit & formé de pareils hommes. On pourroit, à cette occasion, dire encore beaucoup de choses intéressantes; mais il y auroit peut-être de la folie de s'arrêter à un seul objet, comme si le champ n'étoit pas assez vaste & la matiere assez abondante, lorsqu'il s'agit de la dureté & de la cruauté des Lacédémoniens.

Peu contents d'avoir offensé les villes & les hommes dont nous venons de parler, ils attaquèrent les peuples de leur sang, des peuples qui, partageant leurs périls, avoient travaillé avec eux à envahir le Péloponèse. Je parle des Argiens & des Messéniens qu'ils entreprirent de plonger dans les mêmes extrémités où ils en ont réduit tant d'autres. Ils persécutèrent les habitants de Messene jusqu'à ce qu'ils les eussent chassés du pays; ils font encore aujourd'hui la guerre à ceux d'Argos pour le même motif. Quant aux mauvais traitemens qu'ils ont fait subir aux Platéens, pourrois-je, en parlant de leurs violences, ne pas faire mention de ce peuple infortuné; d'un peuple, dans le pays duquel campés ensemble, nous & les autres alliés, disposés à combattre (1) les ennemis, & sacrifiant aux dieux qui avoient leurs autels sur le territoire de Platée, nous délivrâmes, avec le secours de ces

(1) On connoît la bataille de Platée, où les Athéniens & les Lacédémoniens avec quelques autres peuples de la Grece, remporterent sur les Perses près de cette ville une victoire éclatante. Les Platéens resterent fidèlement attachés aux Athéniens. Dans les premieres années de la guerre

Platéens, qui seuls de toute la Béotie se joignirent à nous, non seulement ceux des Grecs qui suivoient nos armes, mais ceux encore qui se voyoient forcés d'accompagner les Barbares. Peu de temps après, les Lacédémoniens, pour complaire aux Thébains, prirent Platée & en exterminèrent tous les habitans, excepté ceux qui avoient pu se dérober par la fuite. Athenes se conduisit bien différemment de Lacédémone. Celle-ci n'avoit pas craint de persécuter à outrance, & les bienfaiteurs de la Grece, & les peuples qui lui étoient unis par le sang: les Athéniens, au contraire, établirent à Naupacte les tristes restes des Messéniens; ils gratifièrent du droit de cité les infortunés Platéens qui s'étoient réfugiés chez eux, & leur firent partager tous les avantages dont ils jouissoient eux-mêmes. Ainsi quand je n'aurois à dire rien autre chose des deux républiques, il seroit aisé par-là de connoître le systême de l'une & de l'autre, & de savoir laquelle des deux a détruit plus de villes, & des villes plus considérables.

Je sens que j'éprouve le contraire de ce que je disois tout-à-l'heure. Je tombois dans des méprises & dans le défaut de mémoire; maintenant je m'apperçois que je m'éloigne de la modération que je m'étois prescrite en commençant. Oui, je ne le vois que trop: j'ai entamé des objets que je ne croyois pas devoir traiter; je

du Péloponèse, les Lacédémoniens ne pouvant les détacher de l'alliance d'Athenes, & voulant complaire aux Thébains leurs alliés, prirent Platée, & en exterminèrent tous les habitans.

deviens plus hardi que mon caractère ne le comporte, & je ne puis m'arrêter où je veux, entraîné par toutes les idées qui s'offrent en foule à mon esprit. Mais puisque j'ai commencé à parler, que je me suis expliqué avec franchise, & que je me suis avancé de façon, qu'il n'est plus ni honnête ni possible de supprimer les faits qui prouvent qu'Athenes a mieux mérité des Grecs que Lacédémone; en rappelant les autres maux de la Grece dont je n'ai pas encore parlé, & qui n'ont été que trop réels, je montrerai que les Athéniens ont appris tard à commettre certains excès, & que les Lacédémoniens sont les premiers ou les seuls qui s'y soient portés.

La plupart reprochent aux deux peuples que, sous prétexte d'avoir combattu contre les Barbares, pour la liberté des Grecs, ils n'ont pas permis aux villes de suivre leurs propres loix, & de se gouverner chacune de la manière qu'elles jugeoient la plus avantageuse; mais que se les partageant comme par droit de conquête, ils les ont toutes asservies, & les ont traitées comme des esclaves qu'on n'affranchiroit d'une servitude étrangère que pour se les assujettir.

Ce n'est pas nous qui sommes cause qu'on fait aux villes d'Athenes & de Lacédémone ces reproches, & beaucoup d'autres bien plus durs encore; ce sont ceux-mêmes qui maintenant nous contredisent dans nos discours, & qui ne cesseront jamais de nous traverser dans nos actions. En effet, quelque haut qu'on remonte dans le cours des siècles, on ne pourroit montrer que nos ancêtres aient jamais cherché à opprimer une seule ville de quelque espece qu'elle fût; au lieu que

les Lacédémoniens , ce que personne n'ignore , depuis leur entrée dans le Péloponèse , n'ont travaillé qu'à opprimer tous les peuples , ou du moins tous ceux de cette contrée. Il est constant qu'ils ont rempli presque toute la Grece de séditions , de meurtres , d'innovations funestes , de tous les maux qui peuvent affliger les villes. Pour notre république , on ne pourroit dire qu'avant la défaite (1) qu'elle essuya dans l'Helléspont , elle ait fait éprouver aux alliés des maux semblables. Mais lorsque les Lacédémoniens , qui étoient devenus les chefs des Grecs , furent pour la seconde fois déchus de la prééminence , alors (je ne dissimulerai pas la vérité) deux ou trois de nos généraux , voyant les autres villes se livrer aux factions , en traitèrent quelques-unes avec trop de rigueur , parcequ'ils se flattoient qu'en imitant la dureté de Sparte , ils viendroient plus aisément à bout de les contenir. Ce seroient donc les Lacédémoniens qui , ayant été nos maîtres pour de tels procédés , & nous ayant donné l'exemple , mériteroient de vifs reproches : quant à nos compatriotes , il me semble qu'ainsi que de jeunes élèves , qu'on auroit attirés & trompés par de belles paroles , ils auroient droit à l'indulgence.

(1) Défaite entière que les Athéniens essuyèrent sur mer près d'Egos-Potamos dans l'Helléspont , & qui rendit les Lacédémoniens chefs & arbitres de la Grece. Lacédémone , après la défaite que leur fit essuyer près de Cnide Conon soutenu des forces du roi de Perse , perdit la prééminence , qu'elle avoit déjà perdue une première fois après la bataille de Platée.

Mais parlons d'un dernier trait propre aux seuls Lacédémoniens. Qui peut ignorer que les deux républiques ayant les mêmes motifs de haïr les Barbares & leurs monarques, nous, quoiqu'engagés dans plusieurs guerres, essuyant quelquefois des malheurs cruels, voyant même notre pays ravagé à plusieurs reprises, loin d'avoir recours à leur amitié & à leur alliance, nous avons continué, à cause du mal qu'ils avoient voulu faire aux Grecs, d'avoir pour eux plus de haine que pour des ennemis qui dans le moment nous accabloient de maux : on a vu, au contraire, les Lacédémoniens, sans souffrir ou avoir à craindre aucune disgrâce, dévorés d'une ambition insatiable, peu satisfaits du commandement sur terre, & jaloux de la puissance maritime, on les a vus soulever les alliés d'Athenes, sous prétexte de les mettre en liberté, dans le tems même qu'ils parloient au roi de Perse d'alliance & de paix, & qu'ils s'offroient de lui livrer tous les Grecs Asiatiques. On s'engage donc de part & d'autre ; les Lacédémoniens, vainqueurs d'Athenes, grace au roi de Perse, asservissent, plus que leurs propres esclaves, les peuples auxquels ils avoient promis la liberté ; & pour témoigner leur reconnaissance au monarque, ils persuadent à Cyrus, son jeune frere, de lui disputer le trône, lui forment une armée, mettent à la tête (1) Cléarque, & le font marcher contre le roi. Leurs pro-

(1) Cléarque avoit été banni de Lacédémone : ce n'étoit donc pas au nom ni par les ordres de sa république qu'il s'étoit mis avec sa troupe au service du jeune Cyrus. Les reproches d'Isocrate ne sont donc pas ici fondés.

jets ayant échoué & leur ambition étant dévoilée , détestés de tous les peuples , ils se virent investis d'ennemis & assaillis de difficultés , comme le devoient être des hommes qui n'avoient ménagé ni les Grecs ni les Barbares. Qu'est-il besoin de s'étendre ? Il suffit de dire que vaincus dans une bataille navale & par les forces du monarque & par l'habileté de Conon , ils firent la paix (1) la plus honteuse , la plus diffamante qui ait jamais été faite , la moins conforme aux intérêts des Grecs , la plus contraire aux vertus qu'on nous vante dans les Lacédémoniens. Après que ce prince les avoit rendus chefs de la Grece , ils avoient entrepris de lui ravir , avec le sceptre , toutes ses possessions immenses ; & lorsque vainqueur sur mer il les eut humiliés , lui cédant alors ce qui fit toujours l'objet de ses vœux , ils lui abandonnerent , en termes formels , les Grecs Asiatiques , & les lui livrerent sans aucune réserve. Non , ils ne rougirent pas de faire un pareil traité au détriment de ces peuples qui les aidant à nous vaincre , les avoient rendus maîtres de la Grece , & les avoient mis en état d'aspirer à la conquête de toute l'Asie. Ce n'est pas tout , ils graverent le traité dans leurs temples , & forcerent leurs alliés d'en faire de même.

Je pense qu'en général on ne desirera point d'autres preuves , & qu'on se croira suffisamment instruit de ce qu'ont été les deux républiques à l'égard des Grecs : pour moi , bien éloigné de ce sentiment , je suis persuadé que mon sujet de-

(1) Voyez discours sur l'histoire d'Ath. n°. XXXVI & XXXVII.

mande encore bien d'autres discours, qu'il faut sur-tout montrer le peu de raison de ceux qui entreprennent de me réfuter ; & je ne crois pas qu'il soit difficile d'y parvenir.

Parmi les partisans déclarés de Lacédémone, ceux qui ont le plus de sens & de mérite, loueront, sans doute, son gouvernement qu'ils continueront d'admirer ; mais ils penseront comme moi & adopteront mes réflexions sur les procédés de cette république à l'égard des Grecs. Les autres qui sont moins raisonnables, je dis même, que la multitude ; ces hommes qui, ne pouvant parler sur rien d'une manière satisfaisante, ne peuvent tarir sur le compte de Lacédémone, & s'imaginent que par les éloges qu'ils en feront ils pourront égaler la gloire de ceux qui leur sont bien supérieurs en mérite & en éloquence ; ces hommes là, dis-je, quand ils se verront prévenus de toutes parts, sans pouvoir rien répondre, ne manqueront pas de se jeter sur l'article des gouvernemens. Le régime des Lacédémoniens, comparé au nôtre, leur retenue, sur-tout, & leur soumission aux magistrats, opposées à la licence qui regne dans notre ville, leur donneront sujet de louer la république de Sparte.

S'ils ont recours à cet éloge, les esprits sensés les trouveront, sans doute, dépourvus de raison. Comme je n'ai pas annoncé que je parlerois des gouvernemens, mais que j'ai prétendu montrer qu'Athenes a beaucoup mieux mérité des Grecs que Lacédémone, s'ils détruisent quelques-unes des preuves que j'ai fournies à ce sujet, ou s'ils rapportent des services rendus à la Grece, dans lesquels les Lacédémoniens nous aient surpassés,

on ne pourra qu'applaudir à la justesse de leurs critiques : mais s'ils se jettent sur des objets dont je n'ai pas parlé, & tout-à-fait étrangers à la discussion présente, on doit leur croire bien peu de jugement.

Au reste, puisqu'ils doivent parler d'administration, je veux en parler moi-même, & je me flatte de prouver que notre république excelle même dans cet objet bien plus que dans les autres.

Qu'on ne s'imagine pas néanmoins que je veuille louer le gouvernement que les conjonctures nous ont forcés d'adopter ; c'est celui de nos ancêtres que je loue, celui auquel nos peres ont préféré le nouveau, non par mépris pour l'ancien, mais parcequ'encore qu'ils jugeassent le premier plus parfait en lui-même à plusieurs égards, ils croyoient que l'autre étoit plus utile pour l'empire maritime. Grace à cet empire qu'ils étoient jaloux de conserver, ils se virent en état de réprimer les mauvais desseins de Lacédémone, & de triompher des forces de tout le Péloponèse, qui alors pressoient leur république. On auroit donc tort de leur faire un crime d'avoir préféré la puissance sur mer à la puissance sur terre, puisqu'ils ont réussi suivant leurs desirs. Ils n'ignoroient pas les inconvéniens ou les avantages de l'une & l'autre puissance : ils savoient que le commandement sur terre se maintient par la sagesse, par la bonne discipline, par la soumission à l'autorité, & par de semblables vertus ; mais que c'est par d'autres moyens que s'accroît la puissance sur mer, par l'habileté dans la marine, par le grand nombre de ces hommes qui n'ont

d'autre talent que de manier la rame , & qui après avoir dissipé leurs biens sont accoutumés à vivre sur ceux d'autrui. Comme cette espece d'hommes étoient accourus dans Athenes, nos peres voyoient que la forme du premier gouvernement alloit s'abolir , & que les alliés ne tarderoient pas à se détacher de nous, lorsque , pour subvenir à de pareils frais , nous forcerions des peuples à qui nous avions donné d'abord des terres & des villes , de nous payer des impôts & des tributs. Quoiqu'ils prévissent ces inconvéniens, ils croyoient que par honneur & pour son intérêt propre, une république aussi puissante & aussi célèbre que la nôtre , devoit courir tous les risques plutôt que de subir la domination Lacédémonienne ; & qu'ayant à choisir entre deux partis, dont aucun n'étoit convenable , ils devoient consentir à faire du mal aux autres plutôt que d'en souffrir eux-mêmes , imposer aux peuples des tributs injustes plutôt que de se laisser asservir injustement par les Lacédémoniens. La morale , il est vrai , rejetteroit ce dernier parti comme contraire à la justice , mais la (1) politique n'hésiteroit pas à lui donner la préférence. J'ai exposé avec vérité , quoique peut-être en trop de paroles , les raisons qui nous ont fait changer un régime digne des éloges universels , contre un autre qui a mérité quelques reproches. Je reviens à ce que j'ai annoncé , & je vais parler de nos ancêtres.

(1) Isocrate , dans d'autres discours , condamne une pareille politique , & prétend , avec raison , que l'injustice n'est pas moins nuisible aux états qu'aux particuliers.

Je remonte au tems où il n'étoit encore question ni de démocratie ni d'oligarchie , & où toutes les nations barbares & toutes les villes de la Grece obéissoient à des monarques. Je ne reprens les choses de si haut que parcequ'il me semble que des peuples qui disputent de vertu , doivent s'être distingués par la vertu dès leur origine ; & parceque d'ailleurs j'aurois honte, après avoir célébré si longuement le mérite de grands hommes , il est vrai , mais qui nous sont étrangers , de ne faire nulle mention de nos ancêtres qui gouvernerent si bien cette république , & qui l'emportèrent par leur sagesse sur la force & sur la puissance , autant que des hommes instruits & civilisés l'emportent sur des animaux sauvages & féroces.

Quels traits horribles & révoltans ne nous présente pas l'histoire des autres villes, & surtout de celles qu'on regardoit alors & qu'on regarde encore aujourd'hui comme les principales ? N'y voit-on pas des (1) peres , des freres , des hôtes égorgés ? des meres immolées à la vengeance , des fils ayant commerce avec leurs meres , & des fruits illégitimes provenus de ces incestes ? des enfans servis à leurs peres , dans des festins perfides , par des hommes de leur race ? N'y voit-on pas des malheureux chassés , aveuglés , submergés dans les flots par ceux mêmes qui leur avoient donné le jour ? N'y voit-on pas , en un mot , ces attentats énormes & en

(1) Ceux qui ont une légère teinture de la fable , voient sans peine à quels faits Isocrate fait allusion dans tout ce morceau.

si grand nombre , que nos tragiques qui font dans l'usage de représenter tous les ans sur la scène quelqueune de ces atrocités , n'ont jamais manqué de sujets nouveaux pour leurs poëmes.

Ces faits connus je ne les ai pas rapportés dans l'intention de décrier les peuples qui en ont fourni le spectacle ; j'ai voulu montrer que (1) non seulement nos ancêtres ne virent rien chez eux de pareil : car ce feroit une preuve , non qu'ils étoient vertueux , mais qu'ils n'avoient pas des inclinations perverses. Or , quand on veut donner de grandes louanges , on ne doit pas se contenter de faire voir que ceux qu'on loue n'ont point commis de grands crimes , il faut prouver qu'ils ont surpassé en vertus les générations éloignées & la race présente ; & c'est ce qu'on peut dire de nos ancêtres.

En public comme dans leurs maisons , ils se gouvernoient avec toute la régularité & toute la sagesse qu'on pouvoit attendre de mortels qui descendoient des immortels ; qui , les premiers avoient fondé une ville , & l'avoient policée par des loix ; qui , en tout tems s'étoient exercés , & dans la piété envers les dieux , & dans la justice à l'égard des hommes ; qui n'étoient pas un mélange de plusieurs peuples , ni venus d'ailleurs , mais qui seuls des Grecs , étoient nés du sol même sur lequel ils vivoient , regardoient la même contrée comme leur nourrice & leur mere , & la

(1) Il n'y a pas de suite à ce *non seulement*. J'ai cru devoir transporter en françois cette irrégularité qui se trouve en grec , & qui me paroît conforme au génie de l'éloquence.

chérissoient

chérissoient comme de tendres fils chérissent leurs parens ; qui enfin , étoient si aimés du ciel , que l'avantage rare & presque unique de voir (1) une suite de rois de la même famille assis sur le trône pendant quatre ou cinq générations , fut encore une de leurs prérogatives. En effet , Erichonius , né de Vulcain & de la terre , reçut de Cécrops , mort sans enfans mâles , ses biens & sa couronne. Tous ses successeurs ont conservé sans interruption la fortune & la puissance dont ils avoient hérité , & les ont laissées à leurs enfans , jusqu'à Thésée.

Je voudrois bien n'avoir pas célébré ailleurs (2) la vertu & les exploits de ce héros ; son éloge seroit mieux placé dans un discours fait à la louange de notre république. Mais il étoit difficile , ou plutôt impossible de prévoir ce qui arriveroit , & de réserver pour ce tems-ci les idées qui me vinrent alors. Je laisse donc ce que j'ai dit déjà , ce dont j'ai fait usage pour la circonstance , & je me borne à une seule action qui ne fut jamais citée , qui n'a été faite que par Thésée , & qui offre la

(1) C'étoit un avantage rare dans la Grece , où regnoit un esprit de liberté & d'indépendance. A Lacédémone , la royauté s'étoit conservée depuis 700 ans dans la race des descendans d'Hercule ; mais l'autorité des rois étoit si fort tempérée par celle du sénat , qu'ils étoient plutôt les premiers magistrats de la république que de vrais monarques. = Cécrops , Egyptien fort riche , quitta sa patrie , & vint dans l'Attique , où il épousa Agraule , fille d'Acrée. Il fut le premier roi des Athéniens.

(2) C'est dans l'éloge d'Hélène , où l'on voit une longue digression sur Thésée.

meilleure preuve de sa vertu & de sa prudence.

Quoique possesseur d'une autorité souveraine, aussi étendue que bien affermie, dans laquelle il avoit terminé une foule de grandes choses, & comme guerrier & comme politique; peu touché de ces avantages, il préféra à la tranquillité & au bonheur dont il pouvoit jouir sur le trône, la gloire éternellement mémorable des travaux & des combats. Et ce ne fut pas dans la vieillesse, rassasié d'honneurs & de délices, qu'il prit cette résolution; mais, à ce qu'on rapporte, ce fut dans la force de l'âge, qu'il abandonna au peuple le soin de gouverner la république, tandis qu'il ne cessa lui-même de combattre pour sa patrie & pour le reste de la Grece. Je viens de donner une idée, comme je pouvois, de la vertu de Thésée; j'ai fait ailleurs un récit détaillé de ses grandes actions.

Quant aux Athéniens auxquels il remit les rênes de l'état, je ne fais quelles louanges leur donner qui soient dignes de leur rare sagesse. Sans avoir étudié les différentes sortes de gouvernemens, justes dans leur choix, ils prirent celui qui est universellement reconnu pour le plus équitable & le plus doux, & même pour le plus utile & le plus agréable. Ils établirent la démocratie, non celle qui agit au hasard & sans regle, qui place la liberté dans la licence, & le bonheur dans le droit de tout faire impunément; mais celle qui, ennemie de pareils excès, est une espèce d'aristocratie, une démocratie réglée sur les biens, que le peuple d'Athenes, persuadé de son excellence, mettoit au nombre des différentes

especes de gouvernemens, sous un nom (1) particulier. Il ignoroit, sans doute, les distinctions imaginées par les philosophes, non par défaut d'intelligence, mais par indifférence pour ces sortes d'études.

Pour moi, voici quelle est mon opinion : je pense qu'il n'est que trois sortes de gouvernemens, l'aristocratique, le démocratique & le monarchique. Quel que soit celui des trois qu'on ait adopté, si on se fait une regle de ne mettre dans les charges & à la tête de toutes les affaires, que les citoyens les plus capables, ceux qui peuvent les conduire avec le plus de droiture & d'habileté ; quelque forme, dis-je, de gouvernement qu'on ait choisie, on fera son bonheur & celui des autres. Si au contraire on emploie les plus pervers & les plus audacieux, ces hommes aussi peu occupés de l'intérêt public, que prêts à tout souffrir pour satisfaire leur ambition propre ; ces hommes qui voudroient que les états se formassent sur le modele de la perversité des chefs ; alors on se fera autant de mal qu'aux particuliers. Si enfin, sans se comporter de cette maniere, ni comme j'ai dit d'abord, on change de conduite selon les conjonctures ; si, dans l'état de sécurité, on donne la préférence aux orateurs uniquement jaloux de plaire, & que, dans les alarmes & les périls, on ait recours aux citoyens les plus zélés & les plus sages : dans ce dernier cas, on fera tour à tour heureux & malheureux.

(1) Ce nom étoit *Timocratie*, c'est-à-dire, gouvernement où les plus distingués par leurs richesses & par leur mérite, commandent sous l'autorité du peuple.

Voilà en général ce qu'on peut dire des gouvernemens. Je ne doute pas que d'autres ne trouvent plus à s'étendre sur cet article ; mais mon dessein n'est pas d'examiner toutes les formes d'administration , je ne veux parler que de celle de nos ancêtres , & je me suis engagé à faire voir que notre régime étoit supérieur à celui de Sparte , & qu'il a été la source de plus grands biens.

Ceux qui prennent plaisir à m'entendre raisonner sur la nature d'un bon gouvernement , loin de trouver mes réflexions ennuyeuses & déplacées , les jugeront convenables & propres à mon sujet : mais ceux qui , ne pouvant souffrir ce qui est écrit avec sagesse , aiment mieux entendre ces orateurs qui , dans les grandes assemblées , se permettent des invectives violentes , ou qui du moins s'abbaissent à louer les choses les plus viles & les hommes les plus pervers ; ceux-là , dis-je , trouveront , sans doute , ma digression beaucoup trop longue. Mais nul homme sensé , ni moi , nous ne recherchâmes jamais de pareils auditeurs ; je désirai toujours de parler à ceux qui s'appliqueront sur-tout à retenir les réflexions que je viens de faire , & qui ne blâmeront pas l'étendue de mon discours , quelque long qu'il soit , sachant qu'ils sont les maîtres de n'en lire que ce qu'ils voudront ; je desire principalement de parler à tous ceux qui n'écoutent rien avec plus d'intérêt que les louanges données à la vertu des hommes , & à une sage administration des villes. Si les chefs de la Grece avoient le courage de suivre ces grands exemples , ils vivroient comblés de gloire , & rendroient leur patrie heureuse. J'ai dit quels auditeurs je desirois d'avoir ; mais

quand je les aurois , je craindrois encore de rester au-dessous de l'objet que je traite. J'essaierai néanmoins d'en parler le mieux qu'il me sera possible.

Si notre république , dans les tems passés , étoit gouvernée plus sagement que les autres , il faut l'attribuer à ses anciens rois dont je parlois tout à l'heure. Ce sont eux qui ont formé le peuple à la vertu , à la justice , & à la modestie , qui ont prouvé par leur administration ce que je cherche à établir dans mes discours , que le gouvernement est pour une république , ce que la raison est pour l'homme , qu'il en est l'ame , que lui seul fait trouver des ressources dans toutes les affaires , éloigne les disgrâces & fixe le bonheur , qu'enfin il est le principe de la félicité des empires.

La suppression de l'état monarchique ne fit pas oublier au peuple d'Athenes la sagesse de l'ancien régime ; il s'étudia principalement à choisir des chefs zélés pour la démocratie & du même caractère que les princes qui l'avoient gouverné d'abord. Il se fit une règle de ne pas charger imprudemment des affaires publiques , des hommes auxquels personne ne voudroit confier ses propres affaires ; de ne pas laisser conduire l'état par des scélérats reconnus ; de ne laisser parler à la tribune , ni ceux qui après s'être déshonorés eux-mêmes par des vices infâmes , viennent donner aux autres des conseils sur les moyens de régir leur patrie , de se procurer la sagesse & le bonheur ; ni ceux qui après avoir dissipé en débauches leur patrimoine , cherchent à réparer leur fortune aux dépens du trésor ; ni ceux qui ne

s'occupent qu'à flatter le peuple par des discours agréables, & qui par là le jettent dans mille disgraces & dans mille dangers : on se faisoit alors une loi d'exclure de la tribune tous les hommes de ce caractère, & de plus ceux qui arrachent aux particuliers leurs possessions, pour les donner à cette même ville dont ils ne craignent pas de piller les revenus ; qui affectent d'aimer ce même peuple qu'ils font haïr universellement ; qui paroissent s'inquiéter pour les Grecs, & qui en effet les persécutent, les décrient, & les alienent tellement de nous, que parmi les villes qui sont en guerre, quelques-unes aimeroient mieux ouvrir leurs portes aux ennemis qui les assiègent, que d'introduire chez elles nos secours. On ne pourroit décrire toute la perversité des hommes dont nous parlons, ni détailler tous les excès auxquels ils se portent.

C'est par haine pour ces hommes & pour leurs excès, que nos ancêtres évitant de prendre les premiers venus pour conseillers & pour chefs, s'attachoient aux citoyens les plus recommandables par leur prudence, par leur sagesse & par leur vertu. C'étoient ceux-là qu'ils choisissoient pour généraux, qu'ils envoyoit par tout en ambassade, & auxquels ils confioient tous les commandemens, persuadés que ceux qui, à la tribune, donnoient les meilleurs conseils, se conduiroient par les mêmes principes, quand ils seroient abandonnés à eux-mêmes, dans tous les pays & dans toutes les circonstances où ils auroient occasion d'agir. Et c'est ce qu'ils ont éprouvé.

Animés de ces sentimens, ils virent se former

en peu de jours un code, non de loix semblables à celles d'aujourd'hui, qui sont si confuses & si remplies de contradictions, que les bonnes & les mauvaises n'ont également aucune autorité. Leurs loix étoient claires, peu nombreuses, mais suffisantes pour des hommes qui vouloient les observer, justes, utiles, d'accord avec elles-mêmes, plus attentives à régler les mœurs publiques que les discussions des particuliers, telles en un mot, que doivent être les loix d'une république bien gouvernée. C'étoit dans ces mêmes tems, que l'on conféroit aux citoyens choisis par ceux de leur tribu & de leur bourg, les magistratures qui ne faisoient pas alors un objet d'envie, & le sujet des desirs de l'ambition, mais qui offroient l'image de ce service public plus onéreux qu'honorable. Les citoyens élevés à ces dignités y sacrifioient leurs propres revenus, & s'abstenoient avec un scrupule religieux de ces rétributions accordées maintenant aux magistrats : réglemens sages, trop incompatibles avec nos mœurs actuelles. Quiconque s'étoit conduit régulièrement dans les magistratures, obtenoit quelques éloges, & passoit à d'autres emplois de la même espèce; mais pour peu qu'on y eût prévariqué, on encouroit l'infamie & on subissoit des peines capitales. Aussi nul citoyen ne desiroit ces places, comme on fait de nos jours : on étoit plus éloigné de les rechercher que de les fuir. Tous, en un mot, pensoient qu'il ne pouvoit y avoir de démocratie plus parfaite, ni plus avantageuse au peuple, que celle qui, le déchargeant des détails de l'administration, & le rendant maître de conférer les dignités & de punir les prévarica-

teurs , le met au niveau des plus heureux monarques.

Ce qui prouve combien le peuple d'Athenes étoit attaché au gouvernement dont je parle , c'est qu'on l'a vu se soulever contre les autres qui ne lui plaisoient pas , les détruire , & en faire mourir les principaux défenseurs ; tandis que fidele à sa démocratie , il la suivit pendant l'espace de dix siècles , depuis le temps qu'il l'adopta , jusqu'au ministere de Solon , & à la tyrannie de Pisistrate : Pisistrate qui , devenu ministre du peuple , jeta le trouble dans la ville , en chassa les meilleurs citoyens comme partisans de l'oligarchie , & finit par anéantir le pouvoir du peuple , & par s'établir tyran d'Athenes.

On me trouvera peut-être (car il est des gens toujours prêts à blâmer) on me trouvera bien hardi de me prétendre parfaitement instruit de faits dont je n'ai pas été témoin. Mais en quoi serois-je répréhensible ? Si j'étois le seul qui ajoutasse foi à ce que la tradition rapporte de nos ancêtres , & aux écrits de ce tems là qui sont venus jusqu'à nous , on feroit en droit de me reprendre : mais plusieurs esprits sensés sont dans la même opinion que moi. D'ailleurs , si on me demandoit des preuves , je pourrois montrer que tous les hommes apprennent plus de choses par oui dire que pour les avoir vues , & qu'ils connoissent des actions plus grandes & plus belles sur le rapport d'autrui , que par leurs propres yeux. Au reste , sans négliger de telles objections , dont la vérité pourroit recevoir quelque atteinte si elles n'étoient réfutées , il ne faut point non plus s'y arrêter trop long tems ; mais après avoir

seulement indiqué ce qui suffit pour montrer le peu de raison de ceux qui les emploient , il faut revenir à son sujet & achever ce que l'on a commencé. Je reprends donc & je continue.

J'ai suffisamment expliqué la forme du gouvernement ancien , & le tems pendant lequel nous l'avons suivi ; il me reste à exposer les heureux effets qui ont résulté pour la Grece de la bonté de ce régime. On en verra mieux que le gouvernement de nos ancêtres étoit plus parfait que tout autre , & qu'ils avoient des chefs & des ministres tels qu'en doit avoir un peuple sage.

Mais avant que de m'occuper de ces objets , il faut encore détruire en peu de mots les difficultés que pourroient m'opposer certains esprits toujours armés de vaines critiques. Car si négligeant d'y répondre , j'expose aussi-tôt la suite des actions de nos ancêtres , & ces institutions guerrières qui les mirent en état de vaincre les Barbares , & les rendirent célèbres parmi les Grecs , quelques-uns ne manqueront pas de dire que je cite les loix de Lycurgue , qui sont observées dans Sparte.

Pour moi , j'en conviens , plusieurs des traits que je vais rapporter appartiennent au gouvernement de Lacédémone ; mais je soutiens que ce n'est pas Lycurgue qui les imagina. Prenant pour modele l'administration de nos ancêtres qu'il imita le mieux qu'il put , ce législateur célèbre établit dans sa ville une démocratie mêlée d'aristocratie , telle qu'elle existoit dans la nôtre ; il voulut que les magistratures fussent conférées par élection & non par le sort ; que les

vieillards mis à la tête de toutes les affaires ; fussent choisis avec la même attention qu'apportoient , dit-on , nos ancêtres dans le choix des membres de l'Aréopage , & qu'ils eussent la même puissance dont il voyoit que nous avions revêtu le plus auguste de nos tribunaux.

On peut apprendre par d'autres , si on le desire , que le gouvernement de Lacédémone est le même qu'étoit le nôtre dans le principe : pour moi je vais prouver que les Spartiates n'ont exercé l'art de la guerre , ni avant nous , ni avec plus de distinction que nous , & je le prouverai si clairement d'après les expéditions , les combats , & les événemens anciens les plus universellement reconnus , que les partisans de Sparte les moins raisonnables , ne pourront me contredire , non plus que ceux qui en même tems qu'ils nous décrivent , nous admirent & cherchent à nous imiter.

Je commence par des réflexions qui ne seront peut-être pas goûtées de tout le monde , mais qui ne sont pas inutiles. Dire qu'Athènes & Lacédémone , après avoir procuré une infinité de biens aux Grecs , leur causerent les plus grands maux depuis l'expédition de Xerxès , ce seroit parler avec vérité , & on ne pourroit en disconvenir , pour peu qu'on fût versé dans notre histoire. Oui , les deux républiques firent des prodiges de valeur pour réprimer la puissance de ce monarque ; mais ensuite au lieu de prendre de sages mesures pour assurer leurs succès , elles en vinrent à cet excès de folie ou plutôt de fureur , de se réconcilier & de faire la paix pour toujours , comme si elles en eussent reçu les plus signalés

services , avec un prince qui avoit marché contre elles , qui avoit voulu les anéantir & s'assujettir toute la Grece , avec un prince qu'elles auroient pu vaincre sans peine sur terre & sur mer. Mutuellement jalouses de leurs avantages , toujours en discorde , se faisant éternellement la guerre , elles ne cessèrent pas de s'affoiblir elles & le reste des Grecs , qu'elles n'eussent mis l'ennemi commun en état de perdre les Athéniens par les Lacédémoniens , & de ruiner les forces de Lacédémone par celles d'Athenes. Moins prudentes & moins sages qu'un Barbare , elles ne ressentirent pas alors la peine que l'honneur , & tous les maux qu'elles souffroient , auroient dû leur faire ressentir. A présent même , les principaux états de la Grece n'ont pas honte de flatter à l'envi l'opulence du monarque Asiatique. Argos & Thebes se sont jointes à lui pour lui conquérir l'Egypte , afin qu'il puisse attaquer les Grecs avec de plus grandes forces. Athenes & Lacédémone , quoiqu'unies ensemble par une alliance , sont plus mal disposées l'une envers l'autre , que pour les ennemis contre lesquels elles sont toutes deux en guerre. Une preuve de ce que je dis , c'est que les Lacédémoniens & nous , nous ne délibérons jamais en commun , & que , chacun à part , nous envoyons des députés au roi de Perse , dans l'espérance qu'il donnera la primauté parmi les Grecs , à celui des deux peuples auquel il s'attachera , comme si ce prince n'étoit pas dans l'usage d'outrager les peuples qui le flattent , tandis qu'il cherche tous les moyens de se rapprocher de ceux qui le traversent , & qui bravent sa puissance.

Quelques-uns ne manqueront pas, sans doute, de trouver ces réflexions étrangères à mon sujet; pour moi je pense qu'on ne pouvoit rien dire qui fût plus propre à la question que je traite, & qui prouvât plus clairement que nos ancêtres étoient plus éclairés sur les grands intérêts de la Grece, que ceux qui gouvernerent Athenes & Lacédémone depuis la guerre contre Xerxès. Cette guerre terminée, on vit bientôt les deux républiques faire la paix avec les Barbares, travailler réciproquement à se détruire, & à ruiner les autres villes; & maintenant, jalouses de commander aux Grecs, elles envoient des députés au roi de Perse pour conclure avec lui un traité d'alliance. Bien plus sages que nous, nos ancêtres suivoient une marche tout opposée. Respectant les villes grecques, comme un homme religieux respecte les offrandes des temples, ils regardoient comme la guerre la plus juste, la plus indispensable, dans laquelle doivent entrer tous les hommes, celle qu'on fait aux bêtes féroces; ils mettoient au second rang la guerre qu'ils devoient faire, conjointement avec les Grecs, aux Barbares qui sont nos ennemis naturels, & qui de tout tems cherchent à nous perdre. Ces observations, je ne les ai pas trouvées de moi-même: c'est la conduite de nos ancêtres qui me les a fournies.

Ils voyoient que les autres villes étoient accablées de maux, déchirées par les divisions & par les troubles, tandis que la leur étoit tranquille sous les loix d'un bon gouvernement. Quoique plus sages & plus heureux que les autres, ils ne crurent pas devoir être indifférents sur les malheurs d'autrui, & laisser se détruire des peuples

qui avoient une origine commune avec eux. Ils se décident donc à prendre des mesures pour les délivrer tous de leurs maux. Occupés de cette idée, dans les villes où ils croyoient le mal plus aisé à guérir, ils se contentent d'envoyer des députés qui, par leur entremise, terminent les différends. Dans celles où les dissensions étoient plus violentes, ils y envoient les citoyens qui chez eux avoient le plus d'autorité. Ceux-ci leur donnent des conseils sur l'état présent de leurs affaires, & conférant avec les particuliers à qui leur indigence ne permettoit pas de vivre dans leur patrie, & avec d'autres qui par caractère ne pouvoient se soumettre au joug des loix, (espece d'hommes toujours très dangereuse dans les états), ils leur persuadent de se réunir pour une expédition, & d'aller chercher ailleurs une vie plus commode. De ceux qui y étoient portés d'eux-mêmes, ou qu'ils y amènent par leurs discours, ils composent une grande armée avec laquelle ils subjuguent les Barbares habitans des isles & des côtes asiaticques, & les ayant chassés tous, ils y établissent les plus indigens des Grecs. En un mot, les Athéniens ne cessèrent d'entreprendre ces expéditions utiles, & d'en donner l'exemple aux autres, que lorsqu'ils eurent appris que les Lacédémoniens, comme je l'ai dit plus haut, s'étoient emparés des villes du Péloponèse : ce qui les obligea de s'occuper de leurs propres intérêts.

Quel bien procurerent donc ces expéditions de nos ancêtres ? car c'est-là, je crois, ce qu'on desire principalement d'apprendre. Le voici. Délivrés d'une multitude d'hommes dange-

reux , les Grecs vécurent plus tranquilles , dans une plus grande aisance , & avec plus de concorde ; les Barbares chassés de leur pays , furent humiliés ; les auteurs de ces exploits , couverts de gloire , doublerent les forces & l'étendue de la Grece.

Je ne pourrois citer de nos ancêtres à l'égard des Grecs , un service plus important & plus universel. Mais peut-être pouvons-nous rapporter quelque fait qui soit plus propre encore à la vertu guerriere , qui ne mérite pas moins de louanges , & qui soit généralement connu.

Qui est-ce qui n'a pas appris par une tradition constante , ou dans la représentation des tragédies aux fêtes de Bacchus , les malheurs qu'Adrasste éprouva sous les murs de Thebes ? Ce prince voulant rétablir sur le trône Polynice son gendre , perdit une infinité d'Argiens , laissa ses principaux officiers sur le champ de bataille , & n'échappa lui-même que par une fuite honteuse. N'ayant pu obtenir de treve , ni enlever ses morts , il vint supplier la ville d'Athenes , sous le regne de Thésée , il la pria de ne pas souffrir que de braves guerriers restassent sans sépulture , de ne pas laisser abolir un ancien usage , une loi de leurs peres , suivie de tout tems par tous les Grecs , & qui paroissoit moins être un règlement des hommes qu'une ordonnance émanée des Dieux. Touché de cette priere , Thésée , sans aucun délai , envoya des députés à Thebes pour conseiller aux Thébains de prendre un parti plus juste , & de donner une réponse plus raisonnable au sujet de la demande qui leur avoit été faite , & pour leur faire entendre qu'Athenes ne leur permet-

troit pas d'enfreindre une loi commune à tous les Grecs. Sur cette remontrance de nos députés, ceux qui commandoient pour lors à Thebes ne prirent point le parti auquel ils s'étoient portés d'abord , & dans lequel plusieurs croient qu'ils persisterent ; mais après s'être justifiés modérément , & s'être plaints des ennemis qui avoient marché contre leur ville , ils se rendirent à nos représentations.

Et qu'on ne s'imagine pas que j'aie oublié l'endroit (1) de mon Panégyrique où je rapporte le même fait , & que j'ignore que les deux récits se contredisent. Parmi ceux qui ont pu le remarquer , est-il quelqu'un si peu sensé , ou si aveuglé par l'envie , qui ne me loue , & qui ne me trouve sage , de rapporter à présent ce fait autrement que je ne le citois alors ? Pour moi , il me semble que dans le récit actuel je n'ai rien dit que de convenable à la (2) circonstance.

Je pense au reste , (& c'est pour le démontrer que je rappelle ce trait de l'histoire Thébaine) , je pense que l'événement dont je parle prouve évidemment combien nous étions distingués dès

(1) On peut voir l'endroit même du Panégyrique , p. 77 & 78.

(2) Au tems où Isocrate écrivoit ce discours , les Athéniens avoient conclu une alliance avec les Thébains , & c'est pour ménager la république de Thebes qu'il raconte le fait autrement que dans son Panégyrique. Mais il est bien singulier qu'il change d'opinion suivant la circonstance , & qu'il ne craigne pas d'en avertir. Au reste , Pausanias dans son voyage de l'Attique dit que le fait étoit raconté diversement , & qu'on étoit partagé sur les circonstances.

ce tems-là par la valeur guerriere , puisque le roi d'Argos vint nous supplier , & que les principaux de Thebes furent plus dociles aux représentations d'Athenes qu'aux loix établies par la divinité même. Et certes nous n'aurions pu régler ainsi les choses selon la justice , si nous n'avions déjà surpassé les autres Grecs en puissance & en autorité.

J'ai encore à rapporter nombre de grands exploits de nos ancêtres , & j'examine quel ordre je dois suivre : car c'est-là l'objet de mon discours que je prens le plus à cœur : c'est la partie que j'ai annoncée pour la dernière , & où je veux montrer que nos ancêtres ont surpassé les Lacédémoniens dans la gloire des armes , plus encore que dans tout le reste. Si plusieurs refusent de me croire , plusieurs aussi conviendront de la vérité de ce que j'avance. Je ne savois d'abord si je parlerois (1) des expéditions & des combats de Sparte avant que de parler des nôtres ; mais je me détermine à commencer par les exploits de notre rivale , voulant finir par les actions les plus justes en même tems & les plus belles.

Lorsque les (2) Doriens qui avoient marché contre le Péloponèse , eurent fait trois parts des

(1) Qu'on ait soin de remarquer ici que l'orateur annonce qu'il va parler des expéditions & des combats de Lacédémone. Nous verrons tout à l'heure qu'il passe aux exploits d'Athenes sans avoir parlé de ceux de sa rivale.

(2) Qu'on se rappelle ce que nous avons déjà dit , que les Héraclides ou descendans d'Hercule conduisant avec eux des troupes de Doriens , s'emparèrent d'Argos , de Lacédémone & de Messene , sur lesquelles ils prétendoient avoir des droits réels.

villes & des territoires qu'ils avoient enlevés à leurs légitimes possesseurs, ceux qui par le fort avoient obtenu Argos & Messene, se gouvernèrent comme le reste des Grecs ; les autres que nous nommons aujourd'hui Lacédémoniens, si on en croit les histoires exactes de ce tems là, furent plus divisés entr'eux qu'aucuns peuples de la Grece. Les citoyens, disent ces mêmes histoires, qui avoient des sentimens plus relevés que la multitude, ayant eu l'avantage, ne prirent pas, dans ces circonstances, le parti qu'on prend d'ordinaire après de semblables succès. Les sages de Lacédémone trouvoient qu'en fait de politique, c'étoit manquer de raison, de consentir à vivre dans l'enceinte de la même ville avec les citoyens de la faction opposée, de partager tout avec eux, excepté les charges & les honneurs, & de s'imaginer qu'on n'a rien à craindre de ceux qu'on a grièvement offensés. Agissant par d'autres principes, ils établirent entr'eux seuls une égalité parfaite, & une démocratie telle que le devoient des hommes qui vouloient être toujours d'accord : pour les citoyens de la classe du peuple, ils les reléguèrent dans les campagnes & se les assujettirent comme leurs propres esclaves. Ensuite, lorsque chacun auroit dû partager également le pays, peu contens, quoiqu'en petit nombre, d'y prendre le meilleur terrain, ils s'en approprièrent une plus grande étendue que n'en possèdent ailleurs aucuns Grecs, & laissèrent à la multitude une portion si modique des plus mauvaises terres, qu'avec beaucoup de travail, elle en tiroit à peine sa subsistance. Ce n'est pas tout,

la divisant en plusieurs corps , ils mirent le plus bas peuple autant à l'étroit qu'ils purent pour les habitations , laissant aux particuliers de cette classe le nom de citoyens qu'on donne aux habitans d'une même ville , mais leur accordant moins d'influence dans les affaires que n'en ont chez nous les habitans (1) de nos bourgs. Après avoir dépouillé leurs compatriotes de tous les avantages que doivent partager des hommes libres , ils les chargerent de la plus grande partie des périls. Dans les expéditions commandées par le roi , ils les forçoient tous de servir sous eux , en choisissoient même quelques-uns pour les mettre à la tête de la première phalange. Et s'il falloit envoyer des détachemens pour soutenir les travaux , les attaques périlleuses , & les longues fatigues , c'étoient eux encore qu'ils commandoient , & qu'ils obligeoient de s'exposer pour les autres. Mais qu'est-il besoin de s'étendre sur toutes les injures qu'ils ont faites au peuple ? pourquoi ne pas se borner au plus grand des outrages qu'il éprouve de leur part ? Des hommes qui dans l'origine furent traités avec tant d'injustice , & qui même actuellement ne cessent de se rendre utiles , les Ephores peuvent les faire mourir indis-

(1) J'ignore ce que veut dire Isocrate par les habitans des bourgs. Athenes & l'Attique étoient divisées en tribus & en bourgs , chaque citoyen appartenoit à une tribu & à un bourg ; voilà ce que nous apprend l'histoire d'Athenes : mais je n'ai vu nulle part que les habitans des bourgs & de la ville fussent distingués , & que les uns eussent des privileges que n'avoient pas les autres.

rinctement sans les juger ; cruauté que les autres Grecs ne se permettent pas même à l'égard des plus vils esclaves (1).

Je me suis un peu étendu sur la dureté des principaux de Lacédémone , & sur leurs excès envers leurs compatriotes , afin de demander aux admirateurs de toutes les actions des Spartiates , s'ils approuvent aussi celles dont je parle , & s'ils regardent comme de glorieux combats ceux qu'ils ont livrés à des peuples de leur sang. Pour moi je pense que si ces combats étoient importants & remarquables , s'ils causerent une infinité de maux aux vaincus , & procurerent aux vainqueurs des avantages particuliers qui furent toujours le motif de leurs guerres ; je pense , dis-je , que ces combats n'étoient ni justes , ni honnêtes , ni convenables à des peuples qui se piquent , non de la gloire que procurent les sciences , les lettres & les arts , mais de celle qui s'acquiert par la piété & la justice , de celle , en un mot , sur laquelle roule tout ce discours. Au mépris de cette gloire solide , plusieurs ne craignent pas de louer des hommes souillés de crimes , sans faire attention

(1) C'est ici que se devoit trouver les expéditions & les combats des Lacédémoniens annoncés plus haut ; & je suis convaincu , comme je l'ai dit dans le sommaire , qu'il y a un vuide dans cet endroit. Le texte s'embarrasse dans ce qui suit , & j'ai été obligé de supposer un changement de mot pour trouver quelque liaison. = *Comme de glorieux combats*. Et où est-il parlé dans ce qui précède de ces combats , dont devoit parler Isocrate , puisqu'il avoit annoncé qu'il en parleroit ? Il me semble que la chose est démontrée , d'autant plus que l'orateur va s'étendre en réflexions sur des combats dont il n'a pas dit un mot.

que c'est manifester leurs propres sentimens, & annoncer qu'ils loueroient aussi un homme riche qui, non satisfait de sa fortune, égorgeroit ses freres, ses amis & ses affociés, pour s'enrichir de leurs dépouilles; attentat qui ressemble tellement aux exploits des Spartiates, qu'on ne sauroit vanter les actions des uns sans approuver la conduite de l'autre.

Pour moi, je m'étonne qu'on ne s'accorde pas à regarder les victoires remportées dans une cause injuste, comme plus déshonorantes que les défaites qui ne sont pas la suite d'une lâcheté; surtout lorsqu'on voit souvent de grandes armées composées de scélérats, triompher de ces hommes vertueux disposés à combattre pour la patrie, & qui méritent bien plus nos éloges, que ces gens toujours prêts à s'exposer pour envahir les possessions d'autrui, & qu'on doit ranger dans la classe des soldats mercénaires. En effet, l'usurpation & la violence ne doivent être imputées qu'à la perversité de l'homme: au lieu que si la vertu réussit quelquefois plus mal que le vice, on peut l'attribuer à l'injustice de la fortune. Je pourrois appliquer ces réflexions au malheur que les Spartiates ont éprouvé aux Thermopyles, & dont il est impossible d'entendre le récit sans le vanter & l'admirer bien plus que toutes ces victoires remportées sur ceux contre lesquels ils ne pouvoient combattre sans crime. Quelques personnes n'hésitent pas à exalter de pareils succès, ignorant, sans doute, qu'il n'est rien d'honnête & de beau, que ce qui est accompagné de la justice: & cette vertu ne fut jamais celle des Lacédémoniens, qui ne songent qu'à s'approprier le bien d'autrui.

Pour nos ancêtres, ils ne recherchoient rien tant que l'estime des Grecs, persuadés qu'il n'est pas de jugement plus juste & moins équivoque, que celui qui est rendu par toute la nation. La conduite qu'ils tinrent dans l'intérieur de leur ville, & sur-tout ce qu'ils firent pour le salut de la Grece entiere, est une preuve manifeste qu'ils étoient animés de ces sentimens. Les Grecs eurent trois guerres à soutenir contre les Barbares, fans parler de celle contre les Troyens. La ville d'Athenes s'est couverte de gloire dans toutes les trois. Dans l'une d'entre elles, celle contre Xerxès, les Athéniens signalerent leur courage, & l'emporterent sur les Lacédémoniens, plus que ceux-ci ne l'ont emporté sur les autres. La seconde guerre, beaucoup plus ancienne, avoit pour objet l'établissement des colonies. Les Doriens n'y eurent aucune part. Nous mettant à la tête des Grecs indigens, & des autres qui voulurent se joindre à nous, nous changeâmes la face des choses; & au lieu que les Barbares étoient dans l'usage d'envahir les plus grandes villes de la Grece, nous mêmes les Grecs à portée de s'établir dans les villes des Barbares.

J'ai déjà parlé suffisamment de ces deux guerres; je vais parler d'une troisieme qui eut lieu lorsque les villes grecques ne venoient que d'être fondées, & que la nôtre étoit encore gouvernée par des rois. Nous soutînmes alors une infinité d'attaques, & nous livrâmes des combats mémorables, qu'il me seroit aussi impossible de concevoir que de décrire. Je laisse donc la plus grande partie des événemens de ce tems-là qui sont les moins essentiels, & je vais tâcher de

que c'est manifester leurs propres sentimens, & annoncer qu'ils loueroient aussi un homme riche qui, non satisfait de sa fortune, égorgeroit ses freres, ses amis & ses associés, pour s'enrichir de leurs dépouilles; attentat qui ressemble tellement aux exploits des Spartiates, qu'on ne sauroit vanter les actions des uns sans approuver la conduite de l'autre.

Pour moi, je m'étonne qu'on ne s'accorde pas à regarder les victoires remportées dans une cause injuste, comme plus déshonorantes que les défaites qui ne sont pas la suite d'une lâcheté; surtout lorsqu'on voit souvent de grandes armées composées de scélérats, triompher de ces hommes vertueux disposés à combattre pour la patrie, & qui méritent bien plus nos éloges, que ces gens toujours prêts à s'exposer pour envahir les possessions d'autrui, & qu'on doit ranger dans la classe des soldats mercénaires. En effet, l'usurpation & la violence ne doivent être imputées qu'à la perversité de l'homme: au lieu que si la vertu réussit quelquefois plus mal que le vice, on peut l'attribuer à l'injustice de la fortune. Je pourrois appliquer ces réflexions au malheur que les Spartiates ont éprouvé aux Thermopyles, & dont il est impossible d'entendre le récit sans le vanter & l'admirer bien plus que toutes ces victoires remportées sur ceux contre lesquels ils ne pouvoient combattre sans crime. Quelques personnes n'hésitent pas à exalter de pareils succès, ignorant, sans doute, qu'il n'est rien d'honnête & de beau, que ce qui est accompagné de la justice: & cette vertu ne fut jamais celle des Lacédémoniens, qui ne songent qu'à s'approprier le bien d'autrui.

Pour nos ancêtres , ils ne recherchoient rien tant que l'estime des Grecs , persuadés qu'il n'est pas de jugement plus juste & moins équivoque , que celui qui est rendu par toute la nation. La conduite qu'ils tinrent dans l'intérieur de leur ville , & sur-tout ce qu'ils firent pour le salut de la Grece entiere , est une preuve manifeste qu'ils étoient animés de ces sentimens. Les Grecs eurent trois guerres à soutenir contre les Barbares, sans parler de celle contre les Troyens. La ville d'Athenes s'est couverte de gloire dans toutes les trois. Dans l'une d'entre elles , celle contre Xerxès , les Athéniens signalerent leur courage , & l'emporterent sur les Lacédémoniens, plus que ceux-ci ne l'ont emporté sur les autres. La seconde guerre , beaucoup plus ancienne , avoit pour objet l'établissement des colonies. Les Doriens n'y eurent aucune part. Nous mettant à la tête des Grecs indigens , & des autres qui voulurent se joindre à nous , nous changeâmes la face des choses ; & au lieu que les Barbares étoient dans l'usage d'envahir les plus grandes villes de la Grece , nous mêmes les Grecs à portée de s'établir dans les villes des Barbares.

J'ai déjà parlé suffisamment de ces deux guerres ; je vais parler d'une troisieme qui eut lieu lorsque les villes grecques ne venoient que d'être fondées , & que la nôtre étoit encore gouvernée par des rois. Nous soutînmes alors une infinité d'attaques , & nous livrâmes des combats mémorables , qu'il me feroit aussi impossible de concevoir que de décrire. Je laisse donc la plus grande partie des événemens de ce tems-là qui sont les moins essentiels , & je vais tâcher de

faire connoître le plus succinctement qu'il me sera possible , les chefs les plus fameux qui marcherent alors contre nous , & les combats les plus signalés qu'ils nous livrerent ; je rappellerai les prétextes qui leur firent prendre les armes , & la puissance des nations qui les suivoient. Ainsi nous aurons suffisamment de quoi opposer aux rivaux de notre république.

Les (1) Thraces , avec Eumolpe , fils de Neptune , vinrent fondre sur notre pays. Eumolpe disputoit notre ville à Erechthée , prétendant que Neptune l'avoit possédée avant Minerve. Nous eûmes encore à combattre , & les Scythes avec les Amazones , qui se disoient filles de Mars , & qui nous faisoient la guerre à cause de cette Antiope , mere d'Hippolite , qu'une passion violente avoit attachée au sort de Thésée , sans respect pour les loix de sa patrie ; & les Péloponésiens avec cet Eurysthée qui n'avoit pas été puni par Hercule des injures qu'il lui avoit faites , mais qui , marchant contre nos ancêtres pour les obliger à lui livrer les fils de ce héros réfugiés chez nous , subit le traitement qu'il méritoit. Au lieu de se rendre maître des supplians qu'il nous avoit envoyé demander , ce prince vaincu dans un combat , tomba au pouvoir des Athéniens , & fut mis à mort , réduit à supplier ceux mêmes qu'il vouloit nous forcer de lui livrer. Long tems après , les guerriers envoyés par Darius pour ravager la Grece , étant passés à Marathon , essuyèrent de plus cruelles disgraces qu'ils n'avoient

(1) Voyez pour les deux faits qui suivent , disc. sur l'hist. d'Athenes , n°. VI & IX.

espéré d'en causer à la ville d'Athenes , & se virent contraints de s'enfuir de toute la Grece.

Vainqueurs de tous les peuples dont je viens de parler , qui sans marcher contre Athenes tous ensemble , ni dans le même tems , étoient venus nous attaquer , selon que les circonstances , leur intérêt & leur volonté les y portoient chacun ; vainqueurs de tous ces peuples , après avoir réprimé leur insolence , & s'être illustrés par les plus grands exploits , on ne vit pas nos ancêtres sortir de leur caractère , à l'exemple de ces hommes qui d'abord , par une conduite sage , se voient comblés de gloire & de richesses , mais qui , placés au faite de la grandeur , se laissent bientôt emporter par l'orgueil , perdent la sagesse , principe de leur élévation , & retombent plus bas que le degré d'où ils étoient partis. Evitant ces effets ordinaires de la prospérité , si nos ayeux ne perdirent pas leurs mœurs , c'est qu'ils étoient bien gouvernés , plus fiers de leurs vertus rares & de leur singulière prudence , que de leurs victoires & de leurs succès , & plus admirés des autres pour cette modération & cette fermeté dans leurs principes , que pour le courage qu'ils avoient fait paroître dans les travaux & dans les périls. Ils faisoient que la valeur peut devenir le partage des méchans , & même des scélérats ; mais que cette sagesse utile à tous & dans toutes les occasions , ne fauroit appartenir à des gens vicieux , & ne se rencontre que dans ces hommes dont l'heureux naturel a été cultivé par de sages parens & par d'habiles maîtres , tels qu'étoient les citoyens qui gouvernoient alors notre république , & aux-

quels on doit attribuer tous les avantages dont elle a joui.

Je vois que la plupart des orateurs terminent leurs discours en résumant les traits les plus frappans & les plus remarquables. Quoique j'approuve cette méthode, je ne la suivrai point : on en verra les raisons après ce que je vais dire.

Je corrigeois tout ce qui vient d'être lu, avec trois ou quatre jeunes gens dont je fais ma société ordinaire. Lorsque nous eûmes tout examiné & trouvé que tout alloit bien, & qu'il ne manquoit qu'une conclusion, je résolus de faire venir un de mes anciens disciples, grand admirateur de Lacédémone, qui avoit eu part à l'administration pendant le tems de l'oligarchie, afin que s'il nous étoit échappé quelque chose hors de propos, il nous le fît remarquer. Il vint donc, & lut le discours, (je tranche sur les détails inutiles) ; il parut satisfait, & nous donnant les plus grands éloges, il s'exprima sur chacun des objets que nous avions traités, ainsi que nous le desirions. On voyoit néanmoins qu'il n'étoit pas content de ce que j'avois dit de Lacédémone, & il le fit connoître sur l'heure : car il ne craignit pas d'avancer que quand les Grecs n'auroient pas d'autre obligation à cette république, ils lui étoient du moins redevables d'avoir imaginé & suivi les regles de la meilleure discipline, & d'en avoir donné l'exemple aux autres.

Ce peu de mots prononcé d'un ton décidé, fut cause que je ne finis pas mon discours où j'avois résolu ; je crus qu'il feroit honteux & peu convenable, de souffrir qu'en ma présence un de

mes disciples tînt de semblables propos. Je lui demandai donc si, sans respect pour les personnes présentes, il ne rougissoit pas de tenir un langage révoltant, aussi faux que rempli de contradictions. Et pour vous convaincre, lui disoije, que je ne vous fais pas au hasard ces reproches, demandez à des gens sensés quelles sont les institutions qu'ils regardent comme les plus louables, & combien il y a d'années que les Lacédémoniens occupent le Péloponèse. Il n'en est aucun qui ne mette dans le premier rang, la piété envers les dieux, la justice à l'égard des hommes, & la sagesse dans toutes les actions de la vie. Ils diront encore qu'il n'y a pas plus de sept siècles que les Lacédémoniens occupent le pays qu'ils habitent. Si donc, comme vous le prétendez, ils ont imaginé les regles de la meilleure discipline, il faut de toute nécessité que les héros qui se sont trouvés au siège de Troie, & ceux qui ont vécu au tems d'Hercule & de Thésée, il faut que Minos, fils de Jupiter, Rhadamanthe, Eacus, & tant d'autres qui sont maintenant célébrés pour les vertus dont je parle, il faut, dis-je, que ces grands personnages qui existèrent plusieurs siècles avant l'établissement des Lacédémoniens dans le Péloponèse, aient ignoré les regles d'une sage discipline, & qu'ils aient usurpé la réputation dont ils jouissent. Si vous avez avancé un vain propos, & si des mortels issus des dieux doivent s'être distingués par les plus grandes vertus, & en avoir donné l'exemple à leurs descendans, tous ceux qui vous écoutent ne vous trouveront-ils pas peu sensé de louer ainsi les premiers qui se présentent, sans raison &

contre toute justice , & de prodiguer vos éloges à des hommes qui ne méritent que des reproches, comme si vous n'eussiez rien lu de mon discours ? Vous auriez toujours raisonné mal sans cela , mais au moins ne vous verroit-on pas vous contredire manifestement vous-même. Mais après avoir applaudi à un discours où je prouve que les Lacédémoniens en ont souvent usé de la manière la plus indigne & la plus atroce à l'égard des peuples de leur sang & des autres Grecs , pouviez-vous dire que des hommes coupables de tels crimes sont les auteurs des plus belles institutions ?

D'ailleurs, j'étois encore surpris que mon ancien disciple ignorât que ce ne sont pas des gens ordinaires qui perfectionnent les sages établissemens, & tous les arts ; mais des génies rares, des hommes qui ont pu s'instruire dans la plupart des connoissances trouvées avant eux , & qui ont été jaloux de faire eux-mêmes des découvertes. Or les Lacédémoniens en sont plus éloignés que les Barbares. Ceux-ci ont appris ou enseigné beaucoup d'inventions utiles ; au lieu que les Spartiates sont si peu versés dans les sciences les plus communes, & dans les arts les plus vulgaires, qu'ils ignorent même (1) l'écriture , dont la connoissance procure à ceux qui savent s'en servir , l'avantage d'apprendre l'histoire de leur tems & les événemens de tous les siècles. Et des peuples

(1) Il paroît que les Lacédémoniens se piquoient tellement d'ignorance pour tout ce qui n'avoit pas rapport à la guerre , qu'ils dédaignoient même d'apprendre à écrire.

privés des plus simples instructions , vous osez dire qu'ils sont les inventeurs des regles de la meilleure discipline ! & cela quoique vous sachiez qu'ils accoutument leurs enfans à des exercices d'après lesquels ils esperent que , sans faire aucun bien à personne , ils seront sur-tout en état de nuire aux Grecs.

Ce feroit me causer à moi-même autant d'embarras , que d'ennui à ceux qui m'écoutent , que de détailler tous ces exercices ; j'en rapporterai un seul auquel ils sont attachés , qui est chez eux en grand honneur , & qui , je pense , dévoilera leur caractère. Tous les jours , dès que (1) leurs enfans sont levés , ils leur permettent de partir avec qui ils veulent , comme pour aller à la chasse , mais , dans la réalité , pour piller les habitans des campagnes. Ceux qui sont pris sur le fait , paient une amende & subissent une peine. On estime , dans leur premiere jeunesse , ceux qui ont exercé le plus de brigandages , & qui ont fait le plus de vols sans être découverts ; & lorsqu'ils sont dans la classe des hommes , s'ils continuent de se distinguer dans ces exercices de leur enfance , l'accès aux premieres charges leur est plus facile. Qu'on montre une pratique plus suivie ou plus honorée à Lacédémone , & j'avouerai que je n'ai jamais rien dit de juste sur aucun

(1) Tout cet endroit d'Isocrate pourra paroître une déclamation à ceux qui pensent que le vol permis aux enfans dans Lacédémone , n'étoit qu'un vol de nom , puisqu'il étoit autorisé par la loi & par le consentement de tous les citoyens. On peut voir sur cet article la dissertation de M. Rollin , Traité des études , T. 3 , p. 671.

contre toute justice , & de prodiguer vos éloges à des hommes qui ne méritent que des reproches, comme si vous n'eussiez rien lu de mon discours? Vous auriez toujours raisonné mal fans cela, mais au moins ne vous verroit-on pas vous contredire manifestement vous-même. Mais après avoir applaudi à un discours où je prouve que les Lacédémoniens en ont souvent usé de la manière la plus indigne & la plus atroce à l'égard des peuples de leur sang & des autres Grecs, pouviez-vous dire que des hommes coupables de tels crimes sont les auteurs des plus belles institutions ?

D'ailleurs, j'étois encore surpris que mon ancien disciple ignorât que ce ne sont pas des gens ordinaires qui perfectionnent les sages établissemens, & tous les arts ; mais des génies rares, des hommes qui ont pu s'instruire dans la plupart des connoissances trouvées avant eux , & qui ont été jaloux de faire eux-mêmes des découvertes. Or les Lacédémoniens en sont plus éloignés que les Barbares. Ceux-ci ont appris ou enseigné beaucoup d'inventions utiles ; au lieu que les Spartiates sont si peu versés dans les sciences les plus communes, & dans les arts les plus vulgaires, qu'ils ignorent même (1) l'écriture , dont la connoissance procure à ceux qui savent s'en servir , l'avantage d'apprendre l'histoire de leur tems & les événemens de tous les siècles. Et des peuples

(1) Il paroît que les Lacédémoniens se piquoient tellement d'ignorance pour tout ce qui n'avoit pas rapport à la guerre , qu'ils dédaignoient même d'apprendre à écrire.

privés des plus simples instructions, vous osez dire qu'ils sont les inventeurs des regles de la meilleure discipline ! & cela quoique vous sachiez qu'ils accoutument leurs enfans à des exercices d'après lesquels ils esperent que , sans faire aucun bien à personne , ils seront sur-tout en état de nuire aux Grecs.

Ce seroit me causer à moi-même autant d'embarras , que d'ennui à ceux qui m'écoutent , que de détailler tous ces exercices ; j'en rapporterai un seul auquel ils sont attachés , qui est chez eux en grand honneur , & qui , je pense , dévoilera leur caractère. Tous les jours , dès que (1) leurs enfans sont levés , ils leur permettent de partir avec qui ils veulent , comme pour aller à la chasse , mais , dans la réalité , pour piller les habitans des campagnes. Ceux qui sont pris sur le fait , paient une amende & subissent une peine. On estime , dans leur premiere jeunesse , ceux qui ont exercé le plus de brigandages , & qui ont fait le plus de vols sans être découverts ; & lorsqu'ils sont dans la classe des hommes , s'ils continuent de se distinguer dans ces exercices de leur enfance , l'accès aux premieres charges leur est plus facile. Qu'on montre une pratique plus suivie ou plus honorée à Lacédémone , & j'avouerai que je n'ai jamais rien dit de juste sur aucun

(1) Tout cet endroit d'Isocrate pourra paroître une déclamation à ceux qui pensent que le vol permis aux enfans dans Lacédémone , n'étoit qu'un vol de nom , puisqu'il étoit autorisé par la loi & par le consentement de tous les citoyens. On peut voir sur cet article la dissertation de M. Rollin , Traité des études , T. 3 , p. 671.

sujet. Qu'y a-t-il néanmoins d'honnête ou d'admirable dans de telles actions ? est-il rien au contraire de plus honteux ? & ne doit-on pas traiter d'insensés les panégyristes d'un peuple aussi éloigné des principes ordinaires, & aussi peu d'accord avec les Grecs & avec les Barbares ? Un malfaiteur & un voleur sont aux yeux de tous les hommes des êtres plus vils que des esclaves ; & ce sont ceux de leurs enfans qui se signalent par de semblables actions, que les Lacédémoniens chérissent & distinguent davantage ! Cependant, quel homme raisonnable ne préféreroit de mourir plutôt que de passer pour faire consister dans de tels exercices la pratique de la vertu ?

Alors, mon ancien disciple, devenu plus modeste, sans oser répondre à mes observations, & sans garder le silence, s'adressa à moi, & me dit : vous avez parlé comme si j'approuvois tous les établissemens des Lacédémoniens ; je trouve que c'est avec fondement que vous blâmez la licence accordée à leurs enfans, aussi-bien que d'autres vices de leur éducation ; mais il me semble que vous m'attaquez à tort. Je souffrois, en lisant votre discours, du mal que vous disiez des Spartiates ; c'étoit moins cependant ce que vous disiez contre eux, qui me faisoit de la peine, que de manquer de raisons pour les défendre, moi qui avois toujours été fidele à les louer. Sentant donc tout mon embarras, j'ai dit, & c'étoit la seule chose que j'avois à dire, que quand nous n'aurions pas d'autre obligation à Lacédémone, nous lui étions redevables d'avoir imaginé & suivi les regles de la meilleure discipline. Et dans ce court éloge, ajouta-t-il,

je n'ai eu en vue ni la piété, ni la justice, ni la sagesse, dont vous avez parlé; mais les divers exercices établis à Sparte, l'attention continuelle des citoyens à fortifier leur courage, l'union parfaite qui regne entr'eux, en un mot, leur application à tout ce qui peut les rendre d'excellens guerriers: qualités qu'on ne peut disconvenir être fort communes à Lacédémone, & dans un degré rare.

Je me contentai de cette réponse. Non qu'il eût détruit aucun des reproches que je fais aux Lacédémoniens; mais il avoit su couvrir avec art ce qu'il y avoit de trop hardi dans son premier propos; & en se défendant sur le reste, il avoit montré autant de modération qu'il avoit temoigné d'abord de confiance.

Je continuai toutefois à m'élever contre les Lacédémoniens: sans parler, lui disois-je, du vol qu'ils permettent à leurs enfans, j'ai contre eux des imputations bien plus graves pour les objets mêmes dont vous parliez tout-à-l'heure. Ils n'ont fait tort qu'à leurs enfans par les exercices dans lesquels ils les ont formés; au lieu que par ceux que vous venez de citer à leur louange, ils ont perdu les Grecs. Et il est facile de se convaincre de ce que je dis. Tout le monde conviendra qu'il n'est rien de plus criminel & de plus punissable, que de rendre nuisibles aux autres, les qualités qui naturellement devoient leur être utiles, que de s'en servir, non pour combattre les Barbares, pour réprimer l'injustice, ou pour défendre son pays, mais pour attaquer les hommes avec lesquels on doit être le plus lié, avec lesquels on est uni par le sang: &

c'est le cas des Lacédémoniens. Mais est-il permis de dire que des peuples, qui ne cessent jamais de perdre ceux qu'ils auroient dû défendre, font un bon usage de la vertu guerrière ? Et vous n'êtes pas le seul, disois-je à mon ancien disciple, qui ignoriez combien il importe de bien user des choses : cette ignorance vous est commune avec presque tous les Grecs. Lorsqu'ils voient, ou qu'ils apprennent que des particuliers s'appliquent à des exercices qui passent pour honnêtes, ils leur donnent des louanges, & parlent beaucoup d'eux, sans savoir encore ce qui en résultera. Or, pour être en état de prononcer sur leur compte, il faut suspendre son jugement, & attendre qu'on les ait vus parler & agir dans les affaires publiques ou particulières. C'est alors qu'on doit les examiner avec attention : c'est alors qu'on doit honorer de ses éloges & de son estime ceux qui font un usage honnête & légitime des exercices auxquels ils se sont livrés, & n'avoir que du mépris, de l'aversion & de la défiance pour les méchants & pour les scélérats. Car qu'on ne s'imagine pas que ce soit par elles-mêmes, & non par le bon ou mauvais usage qu'on en fait, que les choses sont utiles ou nuisibles. En voici la preuve. On voit tous les jours que les mêmes qualités produisent des effets différens, selon les personnes dans lesquelles elles se rencontrent, qu'elles servent dans les uns & nuisent dans les autres. Or la même raison qui nous enseigne que la nature des choses ne peut changer, nous apprend pourquoi telle qualité, qui est utile dans un homme vertueux, est nuisible dans un homme pervers,

& nous fait chercher ailleurs que dans les choses mêmes la cause de cette différence.

Ce que nous venons de dire, on peut l'appliquer à l'union qui, suivant qu'on en fait un bon ou mauvais usage, procure les plus grands biens, ou cause les plus grands maux; & en particulier à l'union des Spartiates. Je dirai la vérité, dût-on me reprocher de m'éloigner trop de l'opinion commune. Fiers de leur concorde, & se prévalant de la dissension qui régnoit parmi les autres Grecs, les Lacédémoniens ont agi comme s'ils faisoient profession de piller. Oui, Sparte cherchoit son avantage dans ce qui étoit le comble de l'infortune pour les autres villes, & profitoit du désordre où elle les voyoit pour les bouleverser à son gré. Les Spartiates ne doivent donc pas être plus loués de leur union, que les pirates & les autres brigands, qui ne s'unissent que pour la ruine & le malheur d'autrui. Si on trouve ma comparaison indécente, & peu conforme à la dignité d'un peuple illustre, je laisse les pirates, & je prens les (1) Triballes pour leur comparer les Lacédémoniens. On dit que ces Barbares ne sont si parfaitement unis que pour piller de concert leurs voisins, & tous ceux chez lesquels ils peuvent faire des incursions. Ce ne sont pas toutefois les Triballes que doivent imiter des hommes qui se piquent d'être vertueux, mais plutôt la sagesse & la justice. Toutes les vertus, & celles-ci en particulier, nullement occupées de se

(1) Triballes, peuples de la Mœsie, au nord de la Thrace & de la Macédoine.

faire du bien à elles-mêmes, rendent heureux ceux qui les possèdent. Sparte, au contraire, fait le mal des peuples qui ont des rapports avec elle, & ce n'est que sur le malheur d'autrui qu'elle établit son bonheur.

Ces raisons réduisirent au silence notre partisan de Lacédémone, qui, à un rare mérite & à des connoissances fort étendues, joignoit le talent de la parole, dans lequel il ne le cédoit à aucun de mes anciens disciples. Les jeunes gens qui assistoient à notre entretien, n'eurent pas de lui une pareille opinion. Ils me donnerent des louanges, comme ayant soutenu ma cause avec plus de feu qu'ils ne s'y attendoient, & comme étant sorti avec honneur de la dispute; tandis qu'ils n'eurent que du mépris pour mon adversaire. Et en cela ils se trompoient également sur le compte de nous deux. Celui-ci, en homme sensé, s'étoit retiré de notre entretien, plus sage, plus réservé & plus modeste, se connoissant lui-même, selon le précepte (1) gravé au temple de Delphes, & connoissant mieux qu'auparavant le caractère des Spartiates. Pour moi, qui peut-être avois eu l'avantage en disputant contre lui, je n'en étois que moins raisonnable, plus présomptueux qu'il ne convient à mon âge, & enivré d'orgueil comme un jeune homme.

Et il est clair que j'étois disposé de la sorte; car dès que j'eus un peu respiré, je m'empressai de faire copier, par un de mes esclaves, ce dis-

(1) Le précepte étoit exprimé en ces deux mots GNOTI SEAUTON, *connois toi toi-même.*

cours que j'avois parcouru avec tant de plaisir , & qui devoit bientôt me causer tant de peine. En effet , après trois ou quatre jours, le relisant avec attention , je n'étois pas fâché des louanges que je donnois à notre république ; tout ce que j'avois dit d'elle me paroïssoit juste & à propos. Mais je ne revoyois qu'avec un déplaisir extrême ce qui regardoit Lacédémone : il me sembloit que je ne m'étois pas exprimé à son sujet avec ma modération ordinaire , que j'en avois parlé avec trop d'amertume , sans égards , & d'une manière tout à-fait inconsidérée. Ainsi , souvent tenté de déchirer ou de brûler ce dernier fruit de mes veilles , je changeai d'avis par pitié pour ma vieillesse , & par la considération de ce qu'il m'avoit coûté.

Dans cet embarras , & au milieu de toutes mes incertitudes , je résolus enfin d'assembler ceux de mes disciples qui étoient à Athenes , de délibérer avec eux si je supprimerois mon ouvrage, ou si je le publierois , & de m'en rapporter à ce qu'ils auroient décidé. Dès que j'eus pris ce parti , sans différer d'un instant, je fais venir mes anciens disciples. Je leur expose le sujet pour lequel je les avois appelés ; on fait la lecture du discours , ils en font l'éloge à l'envi , & lui donnent les mêmes applaudissemens qu'aux harangues prononcées dans de grands concours de peuples.

Lorsque le tumulte fut cessé , tous les assistans parloient entr'eux , sans doute , sur ce qu'on venoit de lire ; celui que j'avois consulté dans un premier entretien , le partisan de Lacédémone , avec lequel je m'étois emporté dans la dispute

plus loin que je ne devois, demande du silence, & m'adressant la parole :

« Je ne fais, me dit-il, quel parti prendre dans la circonstance. Sans refuser absolument de vous croire, je ne puis ajouter entièrement foi à vos discours. Je ne puis me persuader que ce que vous avez dit au désavantage des Spartiates, vous ait causé tant de peine ; pour moi, je n'y vois rien qui doive vous chagriner si fort. Je m'étonne d'ailleurs que vous nous ayiez rassemblés pour nous consulter sur votre ouvrage, quand vous savez que nous louons également tout ce que vous dites & tout ce que vous faites. Un homme raisonnable communique ce qu'il a travaillé avec soin, à des juges plus éclairés que lui, ou du moins à des personnes qui puissent dire librement ce qu'elles en pensent : vous, Isocrate, vous avez fait le contraire. Je ne puis donc approuver votre conduite dans les deux points dont je parle. Il me semble, au reste, que, soit en nous appelant, soit en faisant l'éloge de votre république, vous n'avez pas agi avec toute la simplicité que vous nous annonciez d'abord ; mais que vous avez voulu nous éprouver, & connaître si nous nous livrons sérieusement à l'étude, si nous nous rappelions ce qui se dit dans des conversations savantes ; en un mot, si nous pouvions remarquer tout l'art de votre discours. La résolution que vous avez prise de louer votre patrie, est, selon moi, un trait de sagesse ; & je m'imagine que vous avez eu pour but de plaire à vos compatriotes, & de vous faire honneur auprès des peuples qui sont bien disposés pour notre république. Dans ce dessein, vous

avez pensé que si , vous bornant à parler d'Athenes , vous rapportiez à son sujet les événemens fabuleux qui sont dans la bouche de tout le monde , vous paroîtriez simplement répéter ce qui a été dit par mille écrivains ; ce dont vous vous feriez une honte & une peine. Mais si , laissant les fables , vous citiez des actions reconnues pour véritables , & qui ont procuré aux Grecs d'inignes avantages ; si , comparant ces actions aux exploits de Lacédémone , vous vantiez la conduite de vos ancêtres & blâmiez celle des Lacédémoniens ; vous avez cru que les lecteurs trouveroient votre discours plus intéressant , sans que vous parussiez vous écarter de vos principes ; fine & adroite politique qui , dans l'esprit de quelques-uns , vous feroit plus d'honneur que tout ce que vous avez jamais écrit de mieux. Il me semble donc que tel a été le premier but & la première idée de votre ouvrage. Mais ne pouvant vous cacher à vous même que vous aviez donné aux Spartiates plus de louanges qu'aucun autre , vous avez appréhendé que vos lecteurs ne pussent vous reprocher de discourir au hasard , & de blâmer aujourd'hui ceux mêmes que vous aviez comblés d'éloges. Dans cette pensée , vous avez examiné sous quels traits vous représenteriez les deux peuples , comment vous pourriez dire la vérité de l'un & de l'autre , louer vos ancêtres suivant votre projet , & paroître aux ennemis de Lacédémone la blâmer sans ménagement , quoiqu'en la blâmant vous fissiez réellement son éloge sans qu'on y prît garde. Pour remplir vos vues , vous n'avez pas eu de peine à trouver des discours à double entente , qui peu-

vent autant convenir à la louange qu'au blâme, & sur le sens desquels on peut disputer. Employer de pareils artifices dans des procès pour des affaires civiles, & pour des intérêts particuliers, ce seroit une chose honteuse & une marque réelle de mauvaise foi. Mais on peut en faire usage lorsqu'on raisonne sur le génie des peuples, & sur ces grands effets de la politique des états livrés aux réflexions des savans. Et tel est le discours qu'on vient de lire. Vous y avez représenté nos ancêtres comme amis de la paix & des Grecs, comme les principaux défenseurs de l'égalité républicaine; & les Lacédémoniens comme des hommes fiers, ambitieux, avides de combats, suivant l'opinion que l'on a communément de ce peuple. D'après ce caractère des deux républiques, vous avez dit que l'une étoit louée & chérie généralement, comme étant favorable à la multitude; tandis que le plus grand nombre portoit envie à l'autre, & se montroit mal disposé pour elle. Mais il en est qui, assez hardis pour louer les Lacédémoniens, ne craignent pas de leur attribuer de plus grandes qualités que n'avoient nos ancêtres. La fierté, disent-ils, tient de la dignité, laquelle est une vertu. Le desir du (1) commandement semble annoncer plus d'élévation d'ame que l'amour de

(1) Tout cet endroit porte sur un principe établi par l'ambition, mais qui n'est point avoué par la saine morale; *s'il faut violer la justice & la bonne foi, c'est pour acquérir le commandement.* Quoique Isocrate n'adopte pas formellement ce principe, cependant il paroît l'autoriser par son silence; & en cela je le trouve répréhensible.

l'égalité. Ceux qui aiment la guerre, ajoutent-ils, l'emportent de beaucoup sur les amis de la paix. Les uns n'ont assez de force, ni pour acquérir des possessions nouvelles, ni pour conserver les anciennes; les autres, ce qui est le comble de la perfection, peuvent en même tems s'emparer de ce qu'ils n'ont pas, & retenir ce qu'ils ont une fois acquis. Pour ce qui est de l'ambition & du desir d'augmenter sa puissance, ils s'imaginent avoir quelque chose de mieux encore à dire. Ils regardent comme des hommes injustes & bassement intéressés, ceux qui fraudent dans le commerce de la vie, & qui ne rougissent pas de tromper les autres; ils croient que leur mauvaise réputation les fait échouer dans toutes les affaires: mais l'ambition des Lacédémoniens, celle des princes & des monarques, elle est, disent ils, l'objet de tous les vœux; & loin qu'on soit porté à charger de malédictions & d'injures les hommes revêtus de la puissance souveraine, il n'est personne qui ne soit naturellement disposé à la demander aux dieux pour lui-même, ou pour ceux qu'il chérit davantage. D'où il est clair que l'avantage d'être au dessus des autres, est ce que nous regardons tous comme le plus grand bien. Je crois donc que c'est là où vous avez voulu en venir par tout ce que vous avez dit de Lacédémone.

Au reste, si je pensois que vous dussiez négliger de répondre à mes observations, je m'arrêteroïs & ne parlerois pas davantage; mais il faut que je prévienne ce que vous pourriez me répliquer.

Si je n'ai encore rien dit de l'objet pour le-

quel vous me demandez mon avis , c'est qu'il me semble que c'est la chose du monde qui vous embarrasse le moins , & je crois que ce n'est pas sérieusement que vous nous avez rassemblés ; mais que votre but a été de composer un discours d'une espece toute particuliere, un discours que des lecteurs inattentifs trouvaissent simple & facile à entendre , mais qui , au jugement de lecteurs réfléchis & profonds , fût difficile à saisir , à la portée de peu de personnes , rempli de faits & de réflexions utiles , plein d'une grande variété de connoissances , & de finesse , non de cette finesse qui cherche à nuire , mais de celle qui se propose d'instruire le lecteur pour son avantage ou pour son agrément. Si j'évite d'expliquer votre dessein , vous direz peut-être que j'entre dans vos vues ; si j'entreprends de le dévoiler , & de montrer le sens du discours , vous trouverez alors que, sans y prendre garde, je rendrai votre ouvrage d'autant plus commun , que je le rendrai plus clair , & que je le mettrai à la portée des lecteurs les moins intelligens : vous trouverez que par les ouvertures que je donnerai aux personnes peu instruites , je le ferai lire , il est vrai , d'un plus grand nombre ; mais aussi que j'ôterai tout mérite aux lecteurs laborieux , qui ne sont pas fâchés de trouver des difficultés à résoudre.

Oui , Isocrate , je reconnois toute la supériorité de vos lumieres ; mais pourrois-je ignorer que dans les délibérations de notre ville , sur des objets importants , on voit souvent les plus éclairés manquer le point décisif , tandis qu'un homme sans mérite & sans considération ,

faisit bien l'affaire & donne le meilleur conseil. Je ne serois donc pas étonné qu'il en fût de même aujourd'hui. Par exemple, vous croyez qu'il est de votre honneur qu'il faille mettre beaucoup de tems à expliquer dans quel esprit vous avez fait votre discours : moi je pense que le mieux pour vous est de pouvoir faire connoître sur-le-champ dans quelle intention vous l'avez composé, de révéler votre secret sur-tout aux Lacédémoniens, à qui vous avez donné beaucoup de louanges aussi justes que magnifiques, en même tems que vous leur avez prodigué des injures odieuses & trop outrées. Si on leur en parloit avant que j'eusse fait voir dans quel dessein elles ont été écrites, vous encourriez nécessairement leur haine, & ils ne pourroient vous pardonner de vous être permis contre leur république une invective aussi violente. Mais je ne doute pas que, si, à la vérité, le plus grand nombre des Lacédémoniens, fideles à (1) leur usage, ne donnent pas plus d'attention aux discours qui se composent à Athenes, qu'à ce qui se dit au delà des colonnes d'Hercule, je ne doute pas, dis-je, que, les plus sensés d'entr'eux qui ont quelques-uns de vos discours, & qui en font l'estime qu'ils méritent, lisant encore celui-ci, & y réfléchissant à loisir, ne sentent eux-mêmes la justesse de

(1) Nous venons de voir que les Lacédémoniens négligoient même d'apprendre à écrire ; ils ne devoient donc pas s'embarasser beaucoup des pieces d'éloquence qui se composoient à Athenes. Mais il y en avoit qui étoient un peu plus instruits que les autres, & qui goûtoient les bons esprits de cette ville.

mes observations. Ils remarqueront les éloges bien fondés que vous donnez à Lacédémone ; & , peu sensibles à des invectives débitées au hasard , à de vaines injures qui ne portent sur aucun fait , ils penseront que c'est une secrète jalousie qui vous a dicté les reproches un peu durs répandus dans votre discours ; mais que les exploits (1) & les combats dont ils s'applaudissent , & qui sont le principe de leur gloire , vous avez travaillé à en perpétuer le souvenir en les consigniant dans un écrit , en les recueillant tous , & les examinant à part , ou les comparant avec ceux d'Athenes , ils croiront enfin que vous donnerez à plusieurs des Grecs la curiosité de les parcourir , non pour apprendre des actions qu'aucun d'eux n'ignore , mais pour voir comment vous en aurez parlé.

Guidés par ces réflexions dans la lecture de votre discours , ils se rappelleront en le lisant les anciens exploits par lesquels vous avez loué leurs ancêtres ; ils se diront souvent à eux-mêmes , qu'étant originaires de Dorie , voyant que leurs villes étoient sans forces , sans considération , dépourvues des choses nécessaires , ils ont dédaigné de s'y renfermer , ils ont marché contre les principales villes du Péloponèse , Argos , Lacédémone & Messene , que , les ayant emportées de force ,

(1) *Mais que les exploits & les combats . . .* Toute la fin de cet *alinea* , & le suivant tout entier , où le disciple d'Isocrate le suppose avoir dit dans son discours des choses qu'il n'a point dites , sont une nouvelle preuve , une nouvelle démonstration qu'il y a un vuide considérable dans l'endroit que j'ai marqué plus haut , p. 417 , l. 3.

ils ont chassé les vaincus des villes & du territoire , & se sont acquis par le droit des armes toutes leurs possessions dont ils jouissent encore. On ne peut citer de ces tems là une entreprise plus importante & plus admirable, plus heureuse & plus favorisée des dieux, que celle par laquelle des hommes intrépides se sont tirés de leur état de détresse , & ont établi leur fortune sur les ruines de celles d'autrui. Voilà ce qu'ils firent, secondés des peuples qu'ils avoient associés à leur expédition. Lorsqu'ils eurent partagé le pays avec les Argiens & les Messéniens , & qu'ils furent possesseurs paisibles de Lacédémone ; alors , dites-vous , pleins d'une fierté noble , quoiqu'ils ne fussent pas plus de deux mille , ils se regarderent comme indignes de vivre s'ils ne se rendoient maîtres de toutes les villes du Péloponèse. Dans cette pensée ils entreprennent la guerre : assaillis de maux , environnés de dangers , sans perdre courage , ils n'abandonnent pas leur projet qu'ils ne se soient assujetti toutes les villes , excepté celle d'Argos. Devenus , grace à leur conduite ferme & prudente , possesseurs d'une grande étendue de pays , jouissant de toute la puissance & de toute la gloire dont devoient jouir des hommes qui s'étoient signalés par de si grandes actions , ils tiroient encore vanité de ce que , seuls des Grecs , ils pouvoient se rendre ce témoignage, que, malgré leur petit nombre, toujours indépendans , ils ne s'étoient attachés & n'avoient obéi à aucune des villes les plus peuplées , & que dans la guerre contre les Barbares , ils avoient été nommés chefs de toute la Grece ; honneur qu'ils avoient obtenu à juste titre , puis-

qu'ayant livré plus de combats que tous les autres Grecs , sous le commandement de leurs rois, ils n'avoient jamais succombé , ils avoient toujours remporté la victoire. C'est là , sans doute , une preuve de courage , de fermeté & d'union mutuelle , & la preuve la plus forte , après ce que je vais dire. Parmi un si grand nombre de villes Grecques , en citera-t-on une seule qui ne soit tombée dans les malheurs que des villes peuvent éprouver ? Lacédémone ne vit jamais chez elle , ni meurtres , ni pillages , ni violences commises envers des femmes & des enfans , ni révolution dans le gouvernement , ni suppression de dettes , ni nouveau partage de terres , enfin aucun des maux affreux dont les autres pays ont fourni des exemples. Quand les Lacédémoniens reviendront sur tous ces faits , pourront-ils oublier , pourront-ils ne pas se rappeler avec intérêt le nom d'un orateur qui les recueillit , & qui en parla avec des termes si éloquens ?

J'ai maintenant de vous , Isocrate , une autre idée que je n'avois encore eue. Jusqu'ici j'avois admiré vos talens , votre conduite régulière , votre application au travail , & sur-tout votre attachement aux principes d'une saine philosophie. Aujourd'hui votre bonheur me paroît extrême , & je l'envie. Je vois que , pour le tems qui vous reste à vivre , vous acquerez une gloire non supérieure à celle que vous méritez , (ce feroit trop dire) , mais du moins une gloire qui en approchera , & plus généralement reconnue : je vois qu'après votre mort vous recevrez l'immortalité , non celle qui est le privilege des dieux , mais celle qui perpétue d'âge en âge le souvenir des

hommes estimables qu'on a vus se distinguer dans quelque art utile. Et vous l'obtiendrez justement cette immortalité, puisque vous avez loué les deux républiques avec beaucoup d'adresse & d'intelligence; l'une suivant l'opinion du peuple dont les personnages les plus célèbres ne dédaignèrent jamais les applaudissemens, s'exposant même pour les obtenir aux plus grands périls; & l'autre d'après les réflexions de ces esprits justes & solides, dont plusieurs mettent l'estime bien au-dessus des suffrages de la multitude, quelque nombreux qu'ils soient.

Il m'en coûte ici de m'arrêter; j'aurois encore une foule de choses à dire de vous, des deux républiques & du discours; mais je crois devoir les omettre, & je me borne à vous donner mon avis sur l'objet pour lequel vous dites que vous m'avez appelé. Je ne vous conseillerois, ni de brûler, ni de supprimer votre ouvrage. Mais après avoir corrigé ce qu'il y auroit de défectueux, & avoir ajouté toutes les conversations que nous venons d'avoir ensemble, livrez-le aux personnes qui en seront curieuses, assuré de plaire aux plus sages des Grecs, aux vrais hommes de lettres, véritablement dignes de ce nom; & certain de mortifier ces envieux qui vous admirent plus que d'autres, quoiqu'ils décrivent vos discours dans les grandes assemblées où ils trouvent moins d'esprits attentifs que de gens endormis. Ils esperent, sans doute, s'ils en imposent aux Grecs qui viennent les entendre, que l'on comparera leurs ouvrages à ceux d'Isocrate; erreur absurde, puisque leurs écrits sont plus éloignés des vôtres, que ne le sont de la gloire d'Ho-

mere, ceux qui ont travaillé dans le même genre que ce poëte sublime ».

Lorsque mon ancien disciple eut cessé de parler, & qu'il eut demandé aux assistans de donner leur avis sur l'objet pour lequel je les avois rassemblés, peu contens d'applaudir comme ils avoient coutume toutes les fois qu'ils entendoient quelqu'un discourir avec grace, ils s'écrierent tous d'une voix unanime, & avouerent qu'il n'étoit pas possible de parler mieux. L'entourant à l'envi, ils le louoient, l'admiroient, vantoient son talent; ils ne pouvoient, ni retrancher, ni ajouter à ses discours; ils étoient de son avis, & m'exhortoient à suivre son conseil. Je lui adressai moi-même la parole, & sans m'expliquer sur le reste, sans lui dire de combien il avoit approché ou s'étoit éloigné de ma pensée par ses conjectures, mais le laissant dans son opinion, je louai son génie, & son zele pour ma gloire.

Au reste, je pense avoir traité suffisamment mon sujet; une récapitulation de tous les articles ne conviendrait pas ici. Je vais parler de ce qui m'est arrivé de particulier dans la composition de cet ouvrage. C'étoit à l'âge que j'ai dit d'abord, que je l'avois entrepris, & j'en avois déjà fait la moitié, lorsque je fus attaqué d'une maladie que la bienséance me défend de nommer, maladie qui peut enlever en deux ou trois jours les personnes les plus robustes, & à plus forte raison un vieillard aussi chargé d'années. Je luttai trois ans contre le mal, & je montrais chaque jour tant de courage, que ceux qui me visiterent alors, ou qui l'ont appris par d'autres,

admirent cette patience plus que tout ce qu'ils louèrent jamais en moi. Quoique je fusse épuisé par mon infirmité & par la vieillesse , quelques-uns de ceux qui me rendoient visite , & qui avoient souvent lu la partie du discours déjà faite, me conseilloient de n'en pas demeurer là , mais de me remettre au travail & de m'occuper de ce qui restoit à faire. Ils me pressoient, ils me conjuroient , donnant les plus grands éloges à ce qu'ils avoient déjà vu , & me disant des choses que quiconque n'eût pas été lié avec moi & bien intentionné à mon égard, n'eût pu entendre sans être persuadé qu'ils cherchoient à me flatter , & que ce seroit en moi le comble de la foiblesse & de la folie de me rendre à leurs sollicitations. Eprouvant alors les sentimens que d'autres oseroient avouer peut-être , je le dirai en un mot , je fus déterminé , quoique je fusse bien près de ma centieme année , & d'ailleurs si infirme , que quelqu'un dans le même état , loin d'entreprendre de composer un discours , n'auroit pas même eu la force d'écouter de simples lectures.

Mais pour quelle raison suis-je entré dans ces détails ? je n'ai point prétendu , sans doute , excuser ce que j'ai pu dire , ne croyant pas m'être exprimé de façon à avoir besoin d'excuses ; mais j'ai voulu faire connoître quelques particularités qui me concernent ; j'ai voulu féliciter ceux des Grecs qui approuvent le genre de mon ouvrage , qui préfèrent comme plus utiles & plus instructifs , les discours qui roulent sur les sciences & sur les arts , à ceux qui sont faits pour l'appareil & pour les tribunaux ; les discours où l'on a pour

but la vérité à ceux où l'on cherche à induire en erreur ; les discours où l'on reprend & où l'on avertit des fautes , à ceux qui ne sont écrits que pour le plaisir & la satisfaction de l'oreille. Quant aux particuliers qui penseroient différemment de ce que je dis , j'ai voulu les avertir qu'ils ne doivent pas en croire leurs propres idées , ni s'en rapporter aux jugemens des gens oisifs , qu'ils ne doivent pas non plus prononcer légèrement sur des matieres qu'ils ignorent , mais attendre l'avis de ceux qui sont le plus en état de juger d'un discours. En mettant dans leur conduite cette prudence & cette retenue , ils ne manqueront pas de mériter l'estime des personnes sages.

Fin du second volume.

TABLE PARTICULIERE

des principaux titres du deuxieme tome.

R ÉFLEXIONS sur les éloges ,	page iiij
Discours sur l'histoire d'Athenes ,	page i
Panegyrique ,	52
Eloge d'Evagoras ,	121
Eloge d'Agéfilas par Xénophon ,	151
Eloge d'Hélène ,	196
Apologie d'Hélène , & fragment de l'éloge des Athéniens morts au service de la patrie , par Gorgias ,	220
Eloge de Busiris ,	238
Oraison funebre dans Platon ,	256
Oraison funebre des guerriers d'Athenes morts en secou- rant les Corinthiens , par Lyfias ,	290
Eloge des guerriers morts pendant la guerre du Péloponèse , par Périclès : <i>Thucydide</i> , <i>Liv. II</i> ,	317
Oraison funebre des guerriers morts à Chéronée , qui se trouve dans les œuvres de Démosthene ,	334
Panathénaïque ,	353

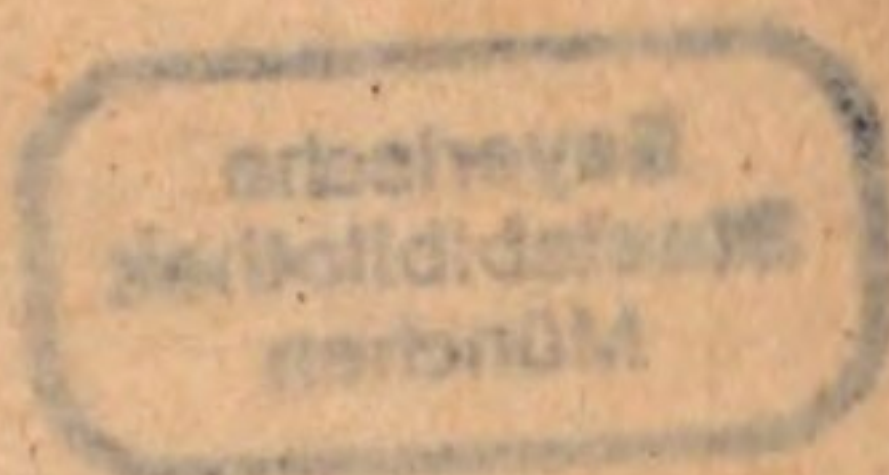
Fin de la table.



TABLE PARTIELLE

1	Introduction
2	Chapitre I. — Les premières années
3	Chapitre II. — Les premières années
4	Chapitre III. — Les premières années
5	Chapitre IV. — Les premières années
6	Chapitre V. — Les premières années
7	Chapitre VI. — Les premières années
8	Chapitre VII. — Les premières années
9	Chapitre VIII. — Les premières années
10	Chapitre IX. — Les premières années
11	Chapitre X. — Les premières années
12	Chapitre XI. — Les premières années
13	Chapitre XII. — Les premières années
14	Chapitre XIII. — Les premières années
15	Chapitre XIV. — Les premières années
16	Chapitre XV. — Les premières années
17	Chapitre XVI. — Les premières années
18	Chapitre XVII. — Les premières années
19	Chapitre XVIII. — Les premières années
20	Chapitre XIX. — Les premières années
21	Chapitre XX. — Les premières années
22	Chapitre XXI. — Les premières années
23	Chapitre XXII. — Les premières années
24	Chapitre XXIII. — Les premières années
25	Chapitre XXIV. — Les premières années
26	Chapitre XXV. — Les premières années
27	Chapitre XXVI. — Les premières années
28	Chapitre XXVII. — Les premières années
29	Chapitre XXVIII. — Les premières années
30	Chapitre XXIX. — Les premières années
31	Chapitre XXX. — Les premières années
32	Chapitre XXXI. — Les premières années
33	Chapitre XXXII. — Les premières années
34	Chapitre XXXIII. — Les premières années
35	Chapitre XXXIV. — Les premières années
36	Chapitre XXXV. — Les premières années
37	Chapitre XXXVI. — Les premières années
38	Chapitre XXXVII. — Les premières années
39	Chapitre XXXVIII. — Les premières années
40	Chapitre XXXIX. — Les premières années
41	Chapitre XL. — Les premières années
42	Chapitre XLI. — Les premières années
43	Chapitre XLII. — Les premières années
44	Chapitre XLIII. — Les premières années
45	Chapitre XLIV. — Les premières années
46	Chapitre XLV. — Les premières années
47	Chapitre XLVI. — Les premières années
48	Chapitre XLVII. — Les premières années
49	Chapitre XLVIII. — Les premières années
50	Chapitre XLIX. — Les premières années
51	Chapitre L. — Les premières années

Fin de la table.











Isocrates, v436-v338

Oeuvres complètes

Bd.: T. 2 (1781)

Paris 1781

Bibl.Mont. 315-2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10712058-7